U d'/of OTTAWA
39003010796752

N. Villés Omi

MÓ

LA

RELIGIEUSE

EN RETRAITE

OUVRAGE COMPRENANT

1° Un Directoire pour la Retraite générale
2° Un choix de Méditations et de Considérations pour une Retraite particulière
3° Une série d'Exercices pour la Retraite de chaque mois

PAR LE R. P. BENOIT VALUY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

DOUZIÈME ÉDITION

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAVIENSIS
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Ottawa
Universitas LIBRARY ANNEX
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE ET Cie,
ÉDITEURS
117, rue de Rennes, 117

1904
Dépôt à Lyon, 3, Avenue de l'Archevêché

BX
2385
.V328
1904

APPROBATION

Nous approuvons l'ouvrage intitulé : *la Religieuse en retraite*, par le R. P. Valuy, de la Compagnie de Jésus et nous en recommandons l'usage aux Communautés religieuses.

Lyon, le 15 avril 1869.

T. RICHOUD, *Vic. Gén.*

AVANT-PROPOS

Des Supérieurs et des Aumôniers de Communautés regrettaient qu'il n'existât pas, pour les Religieuses comme pour les Ecclésiastiques, un livre qui leur vînt en aide : 1° *dans la retraite générale ;* 2° *dans leur retraite privée,* lorsqu'elles sont réduites à la faire seules ; 3° *dans la petite retraite du mois.*

Sur leurs instances, l'auteur a dû suivre le plan du *Manuel du Prêtre en retraite*, et, pour beaucoup de sujets, s'inspirer de ses propres écrits.

La première partie, sans empiéter sur la tâche du prédicateur, signale les défauts à éviter pendant la retraite générale, indique la manière d'utiliser les moments libres, propose des méthodes de prier, de méditer, de s'examiner, de faire un bon choix, etc., rappelle les grands principes de direction, donne un modèle de mémorial de retraite et un exercice pour la préparation à la mort.

La deuxième partie offre à la Religieuse, pour une retraite particulière de sept jours, un cours complet de méditations et de considérations.

La troisième partie remet sous ses yeux, dans onze retraites d'un jour, la plupart de ses obligations, distribuées, autant que possible, selon les fêtes qui se rencontrent dans le mois, les dispositions présumées, ou d'autres circonstances.

Les Congrégations enseignantes étant les plus répandues, on les a eues spécialement en vue. Si l'auteur s'est abstenu de faire entrer dans son cadre les trois vœux et la charité fraternelle, c'est que son traité des *Vertus religieuses* est aujourd'hui entre toutes les mains.

PREMIÈRE PARTIE

DIRECTOIRE

POUR LA

RETRAITE GÉNÉRALE

AVIS

SUR LA MANIÈRE DE BIEN FAIRE LA RETRAITE GÉNÉRALE.

1° Quand on voit approcher l'époque de la retraite, se prescrire quelques prières, par exemple, le *Veni Creator* pour obtenir la grâce de s'y renouveler ; solliciter la même faveur pour ses compagnes ; recourir avec une confiance filiale à Marie ; offrir à cette fin toutes les bonnes œuvres de la journée.

2° Rechercher devant Dieu en quoi l'on a principalement besoin de se réformer ; lui montrer sa bonne volonté, en mettant aussitôt la main à l'œuvre.

3° Ne pas craindre de s'entretenir avec ses compagnes du don de Dieu qu'on va recevoir ; s'animer mutuellement à le mettre à profit.

4° Disposer toutes choses pour arriver au jour fixé ; expédier ce qui pourrait distraire : visites, emplettes, disposition de sa cellule, etc. ; ne pas oublier son livre de prières et l'*Imitation de Jésus-Christ*.

5° Si le prédicateur n'indique pas l'emploi des temps libres, suivre celui qui est marqué pour chaque jour de la retraite particulière, à la deuxième partie de cet ouvrage.

6° Pour attirer sur soi et sur la Communauté les bénédictions célestes, offrir chaque jour au Sacré-Cœur de Jésus une prière pour les âmes les plus nécessiteuses de la retraite.

7° Ne pas se laisser préoccuper péniblement par l'idée d'un changement d'emploi ou de maison qui pourrait être ordonné par les Supérieurs ; s'abandonner avec résignation à la volonté de Dieu.

8° En faisant les préparatifs du départ, éviter cet empressement, ces allées et ces venues, ces conversations bruyantes qui dissipent l'esprit intérieur.

9° Dans le voyage, édifier par son recueillement, sa modestie, sa charité, sa patience ; faire exactement tous ses exercices de piété.

10° Après la retraite, consacrer quelques jours à la reconnaissance ; élever plus souvent son cœur à Dieu ; faire une communion extraordinaire, dans le but d'obtenir le don de la persévérance.

LE PREMIER JOUR.

Examen pendant la retraite

Cet exercice, un des plus essentiels pendant la retraite, doit durer un quart d'heure. Si on ne le fait qu'une fois, il est mieux de le placer vers le milieu du jour.

1° Ai-je secoué courageusement l'engourdissement et l'ennui, ne me laissant vaincre au sommeil ni à la chapelle ni dans ma cellule ? Hélas ! je n'ai que cette semaine à consacrer exclusivement à mon âme.

2° Ai-je gardé exactement le silence dans les corridors, le réfectoire et ailleurs ? S'il y a eu parfois nécessité de parler, l'ai-je fait en peu de mots, à voix très-basse et, autant que possible, sans témoins ?

3° Ai-je évité non seulement les conversations et les paroles inutiles, mais encore les sourires, les regards, les signes, tout ce qui pouvait troubler mon recueillement et celui de la Communauté ?

4° En marchant, en fermant ou en ouvrant une porte, une fenêtre, en toute autre chose, principalement pendant les exercices publics, me suis-je observée pour faire le moins de bruit possible ?

5° Ai-je prêté une oreille attentive aux instructions, aux avis, à la lecture spirituelle, m'abste-

nant de rire, veillant sur mes yeux, conservant un maintien modeste et édifiant ?

6° Ai-je bien préparé les points de la méditation ? Après m'être couchée et quelques instants avant de m'endormir, me suis-je occupée des pensées qui avaient le plus vivement frappé mon esprit ?

7° En m'éveillant le matin, ai-je éloigné toute idée étrangère ? Ai-je rappelé à mon souvenir les points de la méditation, et prévu, d'une manière au moins générale, le fruit que j'en pourrais retirer ?

8° Au moment de la méditation, me suis-je figuré Notre-Seigneur présent à mes yeux, attentif à ce que j'allais faire ? et me suis-je humiliée devant lui par un acte extérieur ou intérieur de respect et d'adoration.

9° Lorsque j'ai été touchée d'une vérité pendant la méditation, m'y suis-je arrêtée tranquillement, jusqu'à ce qu'elle ait cessé de fournir à mes réflexions, sans me laisser aller au désir inquiet de passer outre ?

10° Mes colloques ont-ils été fervents ? Ai-je prêté l'oreille du cœur à la voix intérieure de Dieu, qui, lui aussi, me parlait par ses consolations, ses lumières, ses maximes, ses reproches, les résolutions qu'il m'inspirait ?

11° N'ai-je rien retranché du temps destiné à la méditation ? Me suis-je tenue dans une attitude respectueuse ? Ai-je renvoyé les distractions dès que je m'en suis aperçue, sans perdre le calme ?

12° La méditation achevée, en ai-je fait la revue ? Si elle a mal réussi, en ai-je cherché la cause avec douleur et avec la résolution de mieux faire ? Si elle a été bénie de Dieu, lui en ai-je rendu grâces ?

13° Me suis-je astreinte ponctuellement à l'ordre du jour pour le bouquet spirituel, la prière particulière, la lecture de l'*Imitation*, l'examen ? Afin d'assurer le succès des exercices, ai-je suivi les méthodes indiquées ?

15° Ai-je pris garde à ne m'entretenir que de pensées conformes au sujet des méditations ou des considérations ? N'ai-je point parcouru curieusement le sujet des méditations ou des considérations à venir ?

15° Ai-je noté brièvement les lumières et les bons propos que Dieu a fait naître en moi dans la méditation ou hors de la méditation. Ai-je visité le Saint-Sacrement ? Ai-je utilisé tout mon temps ?

16° Me suis-je ouverte à mon directeur sur mes difficultés et mes doutes ? Dans ma confession, n'ai-je ni déguisé ni excusé mes fautes ? Dans les moments de découragement, ai-je invoqué Marie et Joseph ?

MÉTHODES UTILES.

1° *Méthode de s'examiner.*

Pour faire avec fruit l'examen avant la confession ordinaire ou la revue annuelle ; 1° recueillez-vous un instant sous l'œil de Dieu ; 2° demandez la grâce de connaître vos fautes et celle de les bien détester ; 3° faites une courte considération sur l'excellence de chaque exercice pieux, de chaque vœu, de chaque vertu religieuse, et sur l'utilité que vous en pourriez retirer ; 4° dites-vous à vous-même :

Comment me suis-je comportée par rapport à cet exercice, à ce vœu, à cette vertu ? 5° faites l'acte de contrition pour réparer le passé, et récitez l'Oraison dominicale pour attirer des grâces sur l'avenir.

Même marche à suivre sur tous les points, avec cette différence qu'en arrivant aux défauts, vous ferez porter la considération sur leur difformité et leurs suites funestes.

On termine par un colloque où l'âme répand dans le sein de Dieu ses sentiments de componction, de ferme propos, etc.

2° *Méthodes de prier.*

Elles peuvent se réduire à deux, l'une et l'autre fort utiles à la Religieuse en retraite.

La première consiste à réciter une prière quelconque, en s'arrêtant sur chaque parole aussi longtemps qu'elle fournit des lumières et des affections.

Moment de récollection et oraison préliminaire, comme dans la méthode de s'examiner. Ensuite, assise ou à genoux, et même en vous promenant, arrêtez-vous sur le premier mot de la prière adoptée, tâchant d'approfondir tous les sens, et exprimant par le raisonnement tout le suc qu'il renferme. Faites la même chose successivement sur les autres mots, observant toutefois que si deux ou trois suffisent à éclairer et nourrir abondamment votre esprit et votre cœur, vous ne vous mettrez point en peine de passer outre.

En terminant, on récite couramment toute la prière, et l'on s'entretient dans un colloque affectueux avec la personne à qui elle s'adresse, pour demander une vertu ou une grâce dont on sent plus vivement le besoin.

La seconde consiste à réciter une prière lentement, de façon à pouvoir mettre entre chaque mot l'intervalle d'une respiration, et, pendant cet intervalle, à considérer le sens du mot prononcé, ou la dignité de la personne à laquelle on parle, ou notre bassesse et la différence qui existe entre elle et nous.

Dans cette seconde méthode de prier, il y a, comme dans la première, le moment de récollection, et l'oraison préparatoire du commencement, et le colloque à la fin. Elle a ce précieux avantage de nous habituer à réciter avec attention et ferveur nos prières ordinaires, où s'introduisent trop souvent les distractions, la précipitation et la routine.

3° *Méthode de méditer.*

Elle renferme 1° *les préludes.* Après vous être recueillie, en vous représentant Notre-Seigneur présent, en lui témoignant votre respect par quelque acte intérieur ou extérieur d'adoration, en offrant l'usage de vos facultés pour sa plus grande gloire, 1° rappelez-vous sommairement les points de la méditation préparée d'avance ; 2° faites la construction du lieu, afin de fixer l'imagination ; 3° demandez une grâce spéciale, appropriée au sujet, qui vous fasse connaître et vouloir.

2° *Le corps de la méditation.* Ici s'exercent les trois puissances de l'âme. 1° La mémoire : elle remet la vérité sous les yeux avec toutes ses circonstances, cessant d'agir aussitôt et aussi longtemps que l'entendement possède la lumière qu'il cherchait. 2° L'entendement : il réfléchit sur les preuves, les conséquences, de manière à opérer dans la volonté la conviction et la persuasion. Aux uns il faut plus

de raisonnement ; aux autres moins, à quelques-uns pas du tout. 3° La volonté : c'est à elle de produire des affections ; il importe de les prolonger, de les ranimer par de petits élans, afin d'en rendre l'impression plus vive, plus profonde, plus durable. Les meilleures sont celles qui, naissant d'elles-mêmes du sujet, s'adaptent à nos besoins spirituels.

3° *Les colloques.* Ce sont des entretiens avec Dieu le Père, Jésus-Christ, l'Esprit saint, Marie, Joseph, l'Ange gardien, etc., où l'on s'épanche en toute liberté et en toute confiance, comme un ami, avouant ses fautes, exposant ses doutes, sollicitant des faveurs, offrant ses résolutions, etc. Ce n'est souvent qu'un mot prononcé de cœur ou de bouche, mais un mot enflammé qu'on ne se lasse point de goûter et de savourer. Les colloques étant la partie de l'oraison où l'âme s'échauffe et se détermine, on ne doit jamais les omettre ni craindre d'y donner trop de temps ; et parce qu'ils supposent un interlocuteur, il faut les entremêler de pauses durant lesquelles on écoute Dieu, dont la voix se révèle par les pensées, les désirs, les sentiments qu'il inspire.

En terminant, après avoir pris vos résolutions, examinez si l'oraison a été bien ou mal faite et pourquoi.

4° Méthode de contempler.

Elle a de commun avec la précédente les préludes, les colloques et l'examen ; mais elle en diffère par le corps de l'exercice, qui est plutôt une application de l'imagination sur un mystère sensible qu'une discussion de l'entendement sur une vérité abstraite.

Dans tout mystère, généralement parlant, il y a des personnes qui figurent, des paroles intérieures

ou extérieures prononcées, des actions bonnes ou mauvaises qui s'exécutent. Le corps de la contemplation consiste : 1° à considérer les personnes, 2° à écouter les paroles, 3° à observer les actions, dans le but de s'instruire, de s'édifier.

Inutile d'avertir qu'il n'est pas nécessaire de parcourir en détail et dans le même ordre ces trois points. Si le premier me suffit, je ne passe pas au deuxième ; si une seule personne, une seule parole, une seule action m'occupe saintement, je m'y arrête sans aller plus loin. Inutile d'avertir encore que si mon entendement veut réfléchir sur les causes et les motifs, les effets et les fruits du mystère, quoique ce ne soit point ici précisément son rôle, je n'aurai garde de m'y opposer.

Rien n'est plus avantageux, pour exprimer plus entièrement le suc d'une vérité ou d'un mystère, que de faire une ou plusieurs fois la répétition de la même méditation ou de la même contemplation. L'âme alors, toute pénétrée de la vérité qu'elle a considérée à loisir, peut donner un plus libre cours aux affections.

Quant à l'attitude du corps, si l'on est seule dans sa chambre ou ailleurs sans témoins, elle doit être la plus favorable au but qu'on se propose, observant toutefois deux choses : la première, que si, à genoux, debout, assise, prosternée, ou dans toute autre position, on trouve ce qu'on cherche, le recueillement, la componction, etc., il faut s'en tenir là, sans chercher mieux ; la seconde, que, dans les colloques où le cœur s'approche de Dieu et s'entretient avec lui, il convient de ne point oublier le respect que commande, surtout alors, la présence de Dieu.

3° *Résolutions.*

C'est un ferme propos de faire une chose que Dieu demande de nous ou d'en éviter une autre qu'il nous défend. Il y en a de trois sortes ; de générales, telles que celles de fuir le péché et de pratiquer la vertu ; de particulières, telles que celles de ne plus médire et d'exercer la charité ; et de très particulières, préférables aux deux autres, telles que celles de ne jamais murmurer contre sa Supérieure et de rendre dans la journée un bon office à une compagne déterminée.

Pour se souvenir de ses résolutions, on peut employer les moyens suivants : 1° en prendre peu, une ou deux, et n'en changer qu'après s'être suffisamment corrigée d'un défaut ; 2° se prescrire quelque signe de convention, par exemple. un nœud à son mouchoir, un pli à ses habits, une marque à son travail ; 3° prier l'Ange gardien de nous avertir au moment opportun ; 4° se recueillir de temps en temps pour les rappeler en sa mémoire.

Il est aussi quelques moyens de s'y rendre plus fidèle : 1° ne prendre que les résolutions que nous pourrons et que nous voulons accomplir ; 2° ne pas les fonder sur une ferveur passagère, un goût sensible, mais sur des raisons mûries devant Dieu et avec le directeur ; 3° s'adresser de sévères reproches et se punir, quand on a fait un trait de lâcheté ; 4° s'appuyer non sur sa bonne volonté, comme saint Pierre, mais sur le secours du Dieu tout puissant.

Alors même qu'on n'exécute que rarement ses résolutions, il ne faut pas laisser d'en prendre ; c'est au moins une protestation, un point d'arrêt, et tôt ou tard la grâce et la honte donneront l'énergie nécessaire.

6° *Lecture spirituelle.*

Quand vous priez, vous parlez à Dieu, et quand vous lisez ou entendez lire un livre pieux, c'est Dieu qui vous parle. Rien de plus propre que la lecture spirituelle à remplir l'âme de joie, à lui adoucir la pratique de la vertu, à l'accoutumer insensiblement aux pures délices de l'esprit, à la dégoûter des plaisirs des sens, à l'affermir dans ses bons desseins. Au dire de saint François de Sales, la lecture spirituelle est l'huile de la lampe de l'oraison ; c'est aussi le trésor où l'âme, à chaque instant du jour, peut puiser une foule de saintes pensées. Un livre bien choisi vaut un prédicateur ; quelquefois même vous sortirez plus touchée d'une lecture que d'un sermon.

Assistez à la lecture spirituelle : 1° *avec une intention droite.*

« Dans nos lectures, dit l'*Imitation*, nous devons « chercher l'utilité plutôt que la délicatesse du lan« gage ; nous devons lire aussi volontiers les livres « simples et pieux que les livres profonds et subli« mes. Ne vous prévenez pas contre l'auteur ; mais, « sans vous inquiéter s'il a peu ou beaucoup de « science, que le pur amour de la vérité vous porte à « le lire. Considérez ce qu'on vous dit, non quel est « celui qui le dit. » (Lib. I, cap. v.)

2° *Avec un vrai désir d'en profiter.*

Ne vous laissez point aller à l'assoupissement ni à des pensées de classe. Remplissez-vous le cœur et l'esprit de ce qu'on lit ; n'en faites l'application

qu'à vous-même. Figurez-vous que le livre qu'on ouvre devant vous est une lettre venue du ciel pour vous faire connaître les volontés de Jésus-Christ ; écoutez le divin Maître comme s'il ne parlait qu'à vous, et que vous soyez seule obligée de lui rendre compte un jour de ses grâces et de ses leçons.

Quand vous ferez une lecture pieuse en particulier, observez deux choses :

La première, *de choisir un bon livre.* Il ne faut ni se montrer trop difficile pour le choix, ni prendre le premier qui tombe sous la main. Règle générale : on doit préférer ceux qui touchent le cœur à ceux qui flattent la curiosité de l'esprit. La perfection d'un livre serait d'unir la solidité à l'onction. Dans le doute, priez votre directeur de vous désigner celui qui vous convient le mieux.

La seconde, *de lire avec fruit.* Pour cela, lisez peu à la fois, lentement et à loisir ; réfléchissez beaucoup, et faites par intervalles des pauses pour écouter ce que vous dit la voix de Dieu au fond du cœur ; et après avoir lu un ouvrage avec ordre du commencement à la fin, surtout s'il est petit et portatif, relisez-le encore pour mieux vous pénétrer de sa substance. Les lectures trop prolongées lassent et fatiguent, les lectures superficielles ne laissent aucune trace, et les lectures mêlées n'aboutissent qu'à mettre de la confusion dans les idées.

Entre tous les livres, la sainte Ecriture commentée est sans contredit celui qui tient le premier rang. Pour nous en donner le goût, saint Jean Chrysostôme a recours à une foule de comparaisons pleines de vérité et de charme. L'Écriture, dit-il, c'est un jardin émaillé de mille fleurs odoriférantes et immortelles, où se mêlent des fruits dont la saveur entretient les vertus et les lumières de l'âme. C'est une

mer féconde en perles précieuses, qu'il faut fouiller jusque dans ses entrailles, se souvenant que les moindres parcelles, étant souvent d'un prix infini, doivent être soigneusement examinées et recueillies. C'est un champ où jaillissent à chaque pas des sources d'autant plus abondantes, que l'âme s'ouvre davantage pour en recevoir les ondes salutaires. C'est le courant des eaux dont parle le Psalmiste, proche duquel l'arbre, toujours couvert de feuilles et donnant son fruit en son temps, n'a rien à craindre de l'intempérie des saisons. C'est une nuée bienfaisante qui, laissant tomber la pluie goutte à goutte, pénètre l'âme tout entière et lui communique une merveilleuse fécondité. C'est un faisceau d'aromates qui veulent être broyés pour répandre au loin leur parfum. C'est un banquet divin qui nourrit et exalte l'âme ; un antidote souverain et universel contre le vice de la langue, les défaillances de l'esprit, les chagrins du cœur et les pensées mauvaises. C'est un docteur qui instruit, un feu qui amollit, une armure qui protège, un port où l'on se garantit du naufrage, une inénarrable volupté, un charme qui tient en suspens et endort toutes les passions. Ce saint ajoute: **La source de tous nos maux, c'est d'ignorer la sainte Ecriture.**

LE DEUXIÈME JOUR.

Passion dominante.

RÈGLES POUR LA DÉCOUVRIR.

1° Analysez votre tempérament, lequel, au dire des ascètes et des médecins, exerce sur nous une immense influence. Le *sanguin* est sensuel, vain et dissipé, caustique et railleur, inconstant et superficiel, enjoué et enclin aux affections humaines. Du reste, il est facile, souple, confiant, agréable, généreux et bon. Le *bilieux* est ambitieux et fier, brusque et emporté, jaloux, dissimulé, opiniâtre dans ses idées, prompt à vanter son habileté et à ravaler ce qui l'offusque. Avec cela, il est doué d'une haute conception, d'une activité persévérante, du talent de gouverner les autres et d'une énergie singulière pour se vaincre lui-même. Le *nerveux* est impressionnable et susceptible à l'excès, inégal, soupçonneux, quinteux, toujours avide d'émotions. On lui reconnaît pourtant un cœur excellent, plein de gratitude, un esprit lucide et très apte aux sciences. Le *lymphatique* est sans cœur et sans énergie, ami de ses aises, insouciant, crédule, d'un commerce fade et insipide, irrésolu dans le projet, faible dans la poursuite, facile à se rendre au sentiment du

contradicteur et se rebutant au moindre obstacle. Mais il est doux, économe, simple et droit, d'une prudence et d'une modération qui le rendent propre aux vertus paisibles et au maniement des affaires communes. Le *mélancolique* est taciturne et rêveur, profond et entêté, méfiant et vindicatif, chimérique et exalté, scrupuleux, ingrat et avare, rude et grossier. Toutefois il est sérieux, ami de la solitude, contemplatif, persévérant, exempt des vices grossiers, sage et discret.

2° Rappelez les exemples que la première éducation mit sous vos yeux et les inclinations naissantes qu'elle développa. L'enfant est essentiellement imitateur; il apprend à vivre comme il apprend à parler, en copiant ceux qui l'entourent; dès le premier âge, il se fait un système d'idées, il se trace sa voie ; et, s'il est vrai que nous suçons le venin avec le lait, il ne l'est pas moins que nous le suçons avec l'éducation, et que nous retrouvons plus tard en nous la plupart des vices de nos parents et de nos maîtres.

3° Examinez vos pensées les plus ordinaires, celle qui se présente tout naturellement à votre esprit quand il est calme, dès le réveil, à votre coucher, pendant vos exercices spirituels et vos emplois, en songe même. « Là où est votre trésor, dit Jésus-Christ, « là aussi est votre cœur. » (Matth., c. xii.)

4° Remontez à la source de votre plus grande joie et de votre excessive tristesse, à l'occasion de vos dépits et de vos fausses démarches, à l'objet de vos craintes les plus vives et de vos désirs les plus violents. C'est la passion dominante qui, contrariée ou satisfaite, fait dans votre cœur le trouble ou la paix, le calme ou la tempête ; c'est elle qui vous rend susceptible, imprudente, à charge à vous-même et insupportable aux autres.

5° Revenez sur certaines paroles qui vous échappent à votre insu, certaines maximes dont vous n'apercevez pas toute la portée, certains proverbes jetés au hasard et qui trahissent l'homme tout entier : « La bouche, dit Jésus-Christ, parle de l'a« bondance du cœur » (Matth., c. xii), dans ces moments surtout où le cœur s'épanche en toute liberté, à table, au jeu, dans une conversation amicale et prolongée.

6° Rappelez à votre souvenir les avertissements de vos parents et de vos maîtresses, et surtout les observations qui vous ont été faites au noviciat, les bruits et les soupçons qui circulent sur votre compte, les invectives et les paroles piquantes de celles qui vous ont haïe ou jalousée. Consultez celles qui vivent habituellement avec vous, une amie sincère, et, en premier lieu, votre confesseur, ayant soin toutefois d'entendre à demi-mot, de substituer une expression plus forte à une moins forte, *beaucoup à un peu, souvent à quelquefois.* Qui ne sait de quels ménagements un confesseur est obligé d'user? Crainte de révolter et par là de tout perdre, il doit toucher si légèrement les points délicats, adoucir tellement les couleurs, qu'à peine la pénitente puisse se reconnaître.

7° Recherchez le principe secret qui vous fait agir et parler, vous disant à vous-même : Quel est mon motif déterminant, mon intention intime, le ressort qui me pousse? La passion dominante, par des voies couvertes et imperceptibles, se mêle à tout, décide de tout, préside quelquefois à nos œuvres de zèle et à nos exercices de piété, se fait l'âme et l'arbitre de notre conduite.

8° Comptez et pesez les fautes que vous commettez chaque jour, chaque semaine, chaque année, assurée

que la passion dominante revendique pour ses fruits propres les plus grièves et les plus nombreuses. C'est l'arbre dont le terrain de notre cœur favorise le plus le développement et la culture.

9° Surprenez l'Esprit saint parlant à votre cœur à l'oraison, à la messe, à l'examen, devant le Saint-Sacrement. Ce qu'il s'efforce surtout de combattre c'est la passion qui s'oppose le plus à ses desseins, rend inefficaces les grâces et vous fait courir les plus grands risques. Sur quoi portent ses avis et ses reproches intérieurs ?

10° Observez le point où le démon dirige le plus souvent et le plus vivement ses assauts. Dans sa tactique habile, il s'applique d'abord à découvrir le côté par où nous sommes plus accessibles, les habitudes qu'il pourra seconder, le défaut de caractère dont il lui sera facile de tirer parti ; et parce que la passion dominante, à considérer la longueur du temps qu'elle nous tyrannise, l'accroissement de ses forces, le peu de succès qu'ont eu nos résistances, est évidemment la plus impérieuse, la plus enracinée, la plus inguérissable, c'est avec celle-là qu'il se met d'intelligence et agit de concert. Puisqu'il nous connaît à fond, profitons de son étude et de ses expériences.

11° Rendez-vous compte des manœuvres de quiconque est intéressé à gagner vos bonnes grâces. Il faut prendre chacun par son faible, dit-on, flatter la vanité de celui-ci, entrer dans les antiphaties et les jalousies de celui-là : les passions humaines veulent être apprivoisées ; on ne réussit que par là. On appelle cela savoir son monde, posséder le secret de s'ouvrir dans les cœurs un chemin facile et de les tourner à son gré. Désirez-vous vous connaître ? Démêlez ce mystère de séduction dans vos élèves,

dans vos compagnes, dans les séculiers. Quelle arme va-t-on prendre dans votre cœur pour vous soumettre ? Quel penchant caresse-t on de préférence par des louanges ou des promesses ? Comment se sert-on de vous contre vous ? Nous nous voyons de trop près pour nous bien voir, dit Bossuet, l'œil se confond avec l'objet ; mais les autres, placés à distance, saisissent bientôt le travers qui nous caractérise, et découvrent au dedans de nous ce que nous n'y découvrons pas nous-mêmes.

12° Adressez-vous cette question : Quelle est la passion que j'attaque le plus mollement, que je cherche à défendre avec plus de chaleur, à justifier par plus de prétextes, dès qu'on y veut toucher ? C'est la passion dominante, l'endroit sensible, l'idole, en un mot. On rompt avec quiconque ose la contredire. Tout le reste dont on veut nous dépouiller, dit Fénelon, ne tient pas; ce sont des habits qui se lèvent du bout du doigt ; mais essayer de nous enlever cette passion ; c'est arracher la peau, c'est nous écorcher tout vifs, c'est nous déchirer jusque dans la moelle des os. La Comunauté a beau parler, les Supérieurs ont beau avertir, tous les docteurs se réuniraient, on n'avoue rien, on ne cède rien : preuve non équivoque qu'on a juré à cette passion une éternelle fidélité, qu'on y tient comme à sa propre vie.

MIROIR DE L'AME

Il est bon, pendant la retraite, de parcourir cette galerie et de se confronter avec chaque tableau.

1° *L'âme distraite par sa faute.* Il y a quatre

sources principales de nos distractions. La première, qui est la plus commune, est la dissipation des sens. Au lieu de les tenir dans le devoir, on se permet de tout voir, de tout entendre, de recueillir toutes les nouvelles ; et l'âme se remplit ainsi d'images importunes dont elle ne peut plus se débarrasser. La deuxième est un certain libertinage auquel l'imagination, l'esprit, la mémoire, la volonté se laissent habituellement aller. Chimères ridicules, pensées creuses, souvenirs profanes, désirs frivoles : telle est la pâture ordinaire de l'âme. La troisième est l'attache excessive à un objet souvent misérable, ou l'aversion souvent sans fondement pour une personne : il n'en faut pas davantage pour préoccuper l'âme, l'absorber, fermer l'accès à toute autre idée. La quatrième est l'accablement des affaires, ce qui a lieu dans deux cas : quand on se surcharge, entreprenant au delà de ses forces ; et quand on se livre trop aux choses de l'emploi, l'activité naturelle ou le désir immodéré de bien faire enlevant la paix de l'âme.

On se plaint de ses distractions, l'oraison est mal faite, les forces s'en vont : à qui la faute ?

2° *L'âme tiède.* On connaît ces malades qu'une langueur chronique mine sourdement et fait flotter sans cesse entre la vie et la mort. Voilà l'âme tiède. Ces malades ne mangent qu'avec dégoût, les mets les plus exquis leur font bondir le cœur. Ainsi l'âme tiède ne prend la nourriture spirituelle qu'à regret, le plus tard et le moins possible ; les plus saints exercices lui sont fades et insipides. Ces malades voudraient demeurer dans une continuelle inaction ; s'ils marchent, c'est si lentement qu'ils semblent devoir tomber à chaque pas ; s'ils travaillent, ce n'est qu'avec d'incroyables efforts et presque en pure perte. Ainsi l'âme tiède, au service de Dieu, se sent

faite pour ne rien faire ; tout l'inquiète et la chagrine; et si parfois elle met la main à l'œuvre, le peu qui sort de ses pénibles efforts est imparfait et de nulle valeur. Ces malades ignorent leur mal, et la médecine désespérant de leur guérison, nul n'ose leur en parler. Ainsi l'âme tiède affecte de méconnaître son état et ne permet point qu'on le lui signale ; elle dit qu'on s'alarme sans raison, que sa conscience lui rend bon témoignage. Enfin ces malades deviennent en peu de temps pâles, exténués ; leurs yeux sont mourants, et tout leur corps déjà s'incline vers la tombe. Et l'âme tiede, en quel dépérissement est-elle bientôt tombée ? Où est cette vivacité de foi, cette dévotion tendre, cette générosité qui la distinguaient jadis ? Sur les ailes de l'amour, elle s'élevait, comme l'aigle, à la hauteur des cieux ; elle rampe aujourd'hui tristement, appesantie vers la terre.

Approchez, regardez-la de près ; c'est Lazare languissant qui s'en va mourir ; pour le ressusciter, il faudra toute la puissance divine.

3° *L'âme qui ménage une passion secrète.* Quelle qu'elle soit, cette passion 1° dégrade et empoisonne les vertus. En peu de temps elle corrompt le cœur et dérègle l'esprit à tel point, qu'on ne juge que sur ses fausses lumières, on n'agit que sur son impression, on ne raisonne que selon son caprice. C'est elle qui préside à la piété, règle les exercices, dicte en quelque sorte la prière. Cette Religieuse est retirée et amie du silence, c'est par humeur chagrine ; celle-ci est active et entreprenante, c'est désir de faire du bruit et de se produire ; celle-là est respectueuse et soumise, c'est pour se faire bien venir et obtenir ce qu'elle convoite. 2° Elle conduit à une foule de fautes ; une fois maîtresse du cœur, elle veut se satisfaire à tout prix et par tous les moyens. Qu'est-ce qui

a déterminé la chute de quelques Religieuses ? Une secrète passion à laquelle elles avaient prêté l'oreille. Ah ! dans le principe, elles étaient loin de prévoir un dénouement si funeste, elles se rassuraient sur leurs victoires passées ; mais un instant a fait ce que n'avaient pu faire des années, et les barrières réputées insurmontables se sont renversées tout à coup. 3° Elle réussit à nous faire excuser et justifier nos vices, appelant cette attache, charité ; cet emportement, zèle ; cette liberté de censurer, amour de l'ordre. Du moment que la passion est d'un côté et le devoir de l'autre, ou plutôt, du moment que le cœur a pris parti, ce serait un miracle si la conscience restait droite et saine. « Tout ce que nous voulons, dit saint Augustin, est bon, juste et saint.» 4° Elle a pour terme le plus fatal aveuglement. Qui pourra, en effet, rompre le charme et dissiper l'illusion ? — Religieuse que cette passion domine ? — Mais elle chérit cette passion, elle la défend envers et contre tous, elle s'est comme identifiée avec elle. — Le confesseur de cette Religieuse ? — Elle ne le consulte pas pour avoir son avis, mais pour l'amener au sien. S'il abonde dans son sens, il est sage et instruit ; s'il la condamne, c'est un esprit étroit et borné.

Descendons dans notre cœur, le flambeau à une main, pour découvrir la passion ennemie ; le glaive à l'autre, pour l'égorger sans pitié. Pourquoi balancer à tuer les monstres ?

4° *L'âme superficielle.* On se contente des pratiques extérieures, on court après le sentiment, on fait fond sur des velléités, on se nourrit de bonbons spirituels. La vie religieuse n'est pas prise au sérieux, l'esprit des vœux n'a pas été saisi ; on ne travaille pas à devenir une sainte par le renoncement

absolu, on ne fait que s'amuser dans la piété, se jouer dans la dévotion : rien ne coûte. Ah ! c'est qu'on ne fait qu'effleurer le sol, on ne taille pas dans le vif : on ne plante pas des chênes, on sème des fleurs. Vienne le souffle de la tentation, le vent de l'épreuve, tout est balayé en un instant.

Rien de plus commun que la piété sans vertu, c'est-à-dire sans courage, sans abnégation, sans sacrifice : la piété ne doit pas suppléer, mais compléter la vertu.

5° *L'âme amie de ses aises.* Il lui faut les menus soins, les prévenances délicates, les attentions plus que maternelles ; et, dès qu'on refuse ou qu'on tarde de les lui accorder, elle jette les hauts cris. Elle prévoit tous les maux futurs et possibles, et s'étudie à les écarter tous et toujours. Une piqûre d'épingle est réputée un coup d'épée ; une heure d'insomnie est l'annonce d'une maladie grave, ou tout au moins une raison suffisante pour différer le lever jusqu'au milieu du jour. Elle ne veut point des emplois qui gênent ou fatiguent, et, dans celui qu'elle accepte, sa devise est celle de certains manœuvres : *Le moins possible.* Elle possède le secret de se faire adjuger le meilleur en tout, et il ne tient pas à elle que sa Supérieure et ses Sœurs ne soient ses très-humbles servantes.

Un pauvre sans pauvreté ! Une fille d'Eve sans souffrance ! Une épouse du Dieu crucifié sans croix ! Cela se conçoit-il ?

6° *L'âme aigrie par l'antipathie.* Souvent, pour une parole jetée au hasard, pour un avertissement procuré selon la règle, pour un soupçon conçu témérairement, pour un défaut de corps ou de caractère, pour moins encore, on se prévient contre une compagne, on s'éloigne d'elle, on ne peut s'enten-

dre avec elle dans le même emploi, on en vient aux paroles piquantes, aux procédés peu charitables, aux dénonciations envenimées. Resserrées en un si étroit espace, dans une égale impossibilité de se fuir et de se supporter, obligées de se rencontrer sans cesse et hors d'état de se rencontrer sans se blesser, on se fait souffrir une sorte de martyre.

Une prière assidue pour celle qui est l'objet de l'antipathie, une explication calme, tel est le remède qui guérirait tout et qu'on s'obstine à refuser.

7° *L'âme mécontente.* Tantôt c'est la nourriture, l'habitation, qu'elle trouve détestable. Tantôt c'est au caractère des enfants qu'elle s'en prend : jamais on n'a rien vu d'aussi indocile et d'aussi grossier. Tantôt ce sont les Officières auxquelles elle reproche de n'avoir ni habileté, ni intelligence des règles, ni charité. Tantôt c'est l'emploi dont elle est elle-même chargée qui paraît au dessous du talent ou au dessus des forces. Le plus souvent c'est le gouvernement de la Supérieure qui est jugé absurde et désastreux. Quelquefois elle s'imagine et elle dit tout haut que la Congrégation est en décadence, qu'elle a fait son temps, qu'elle ne se recrute que de médiocrités, que le public lui retire son estime et sa confiance.

Ah ! si cette âme voyait le mal qu'elle se fait à elle-même et qu'elle fait à la Communauté, elle n'aurait pas assez de larmes pour le déplorer.

8° *L'âme ambitieuse.* Avant d'être Supérieure, elle flatte et caresse ; elle est humble, douce, officieuse ; pour montrer sa capacité, elle distribue à propos la louange ou le blâme, met en avant d'excellentes vues, tâche de rendre quelque important service ; elle aime tout le monde, et tout le monde

l'aime. Supérieure, elle devient fière, dédaigneuse, ennemie du conseil, prompte à innover, et si despote qu'elle s'est bientôt aliéné tous les cœurs. Une fois déposée, si elle est laissée près de la nouvelle élue, elle cherche à la circonvenir, à la dominer ; et quand elle n'y réussit pas, elle critique tout, relève les moindres bévues, sème la zizanie, forme un schisme, oppose un camp à un autre camp.

C'est surtout dans les Communautés religieuses que se justifie cette parole de Sénèque : « L'ambition ne conduit aux dignités « que les indignes. »

9° *L'âme scrupuleuse.* Elle veut compter chaque éclair de pensée, peser chaque parole, disséquer chaque affection, analyser chaque démarche. Elle s'obstine à remonter dans le passé, a recommencer ses confessions pour les recommencer encore, à confondre la simple pensée avec le contentement, le sentiment involontaire avec l'action délibérée, à croire que le péché n'est pas remis tant qu'on en conserve le souvenir.

Pur entêtement, et orgueil si délié et si subtil, dit saint François de Sales, qu'il trompe celui-là même qui en est travaillé.

10° *L'âme aux tendances mondaines.* Faute de se tenir sur ses gardes etp our vouloir se faire tout à tous, avec les grandes élèves et les anciennes pensionnaires, on prend leur esprit, au lieu de leur donner le sien. On parle modes, fortune, plaisir, comme elles et mieux qu'elles. Regard, geste, démarche, tout respire la vanité. On ne résiste même pas toujours à la tentation de donner un tour plus élégant à son habit. Il semble que l'on regrette de n'être plus jeune fille.

Rien de religieux dans cette âme, et par contre-coup rien de sérieux dans les élèves.

LE TROISIÈME JOUR.

Qui fait mal sa retraite ?

1° Celles qui ne la font pas avec une intention droite et pure, pour se réformer, se sanctifier, mais par contrainte, curiosité, respect humain, à dessein peut-être de sauver les apparences. Ah ! quand on réfléchit sur la sublimité de sa vocation, ses nombreuses infidélités, les approches de la mort, les piéges dont on est environné, les lamentables chutes de tant d'autres, peut-on avoir un autre mobile dans la retraite, se proposer un autre but que son amendement et sa perfection ?

2° Celles qui, peu soucieuses du silence et du recueillement, accostent celle-ci, font un sourire à celle-là, entrent dans la cellule d'une autre, tiennent registre de toutes les nouvelles, promènent leur désœuvrement et leur dissipation dans toute la maison. « Quand on ouvre souvent la porte d'un « four, dit saint Liguori, toute la chaleur s'en va ; « et quand on oublie de fermer la volière, tous les « oiseaux gagnent le large. Cette chaleur, c'est l'es- « prit intérieur ; ces oiseaux, ce sont nos saints dé- « sirs. Celui qui parle beaucoup avec les hommes « montre qu'il s'entretient peu avec Dieu. Pour bien « faire la retraite, il faut renoncer à l'œil et à la lan- « gue, et ne se réserver que le cœur. »

3° Celles qui ne se font point scrupule de médire

et de critiquer, ou qui, voyant les autres blesser la charité en leur présence, négligent de le leur faire remarquer. De tous les démons qui viennent fixer leur tente au milieu de la Communauté pendant la retraite, un des premiers rendus à son poste et des plus redoutables sans contredit, c'est celui de la médisance. On ne s'était pas vues depuis longtemps, rien de plus naturel, dès la première entrevue, que de décharger son cœur ; mais, sous les coups redoublés de la langue, que devient une Supérieure, une compagne, un curé peut-être ? Recevra-t-elle miséricorde, celle qui traite le prochain sans miséricorde ? Ne sait-elle pas que, d'après sa demande même, on lui pardonnera comme elle aura pardonné ?

4° Celles qui dans l'intervalle des exercices, ne réfléchissent pas sur ce qu'elles ont lu ou entendu, se contentant de croire les vérités, sans les approfondir et se les appliquer. La réflexion est le levier tout puissant qui opère les conversions ; et qui trouverait le secret de faire réfléchir le monde, aurait celui de le convertir. C'est la réflexion qui seule peut arrêter nos idées, fixer nos sentiments et durcir leur empreinte. Si les vérités de l'Evangile sont comparées par Jésus-Christ au grain de moutarde, ne serait-ce point aussi parce que le grain de moutarde, qui ne se fait nullement sentir quand on l'avale tout entier, arrache les larmes dès qu'on le mâche lentement et à loisir ? Il faut bien, au reste, donner quelque aliment à nos pensées, puisque notre esprit, au dire de Cassien, ressemble à la meule du moulin sous l'effort d'un torrent, disposée à broyer toute espèce de grain : que ne lui donnons-nous toujours, au lieu d'ivraie, le plus pur froment ?

5° Celles qui, après avoir entendu le sujet d'oraison ou l'entretien, courent d'un point à l'autre

pour les effleurer tous, veulent ressaisir et suivre le fil de toutes les divisions et subdivisions, attribuent tout au raisonnement et presque rien à l'onction de l'Esprit saint, et se torturant ainsi la tête et ne laissant jamais ou que rarement agir le cœur, se réduisent bientôt à l'impossibilité de méditer. Ne serait-ce point un piège de Satan, qui exciterait d'abord leur ardeur outre mesure, pour les arrêter ensuite tout court par l'excès de la fatigue et les dégoûter à jamais des retraites ? La retraite étant l'ouvrage du cœur plutôt que de la tête, laissons donc l'Eprit saint parler en toute liberté à ce cœur. D'ailleurs, la retraite n'est pas une classe au sortir de laquelle il faille se livrer à un travail d'analyse. C'est un banquet spirituel ; or, dans un banquet, il vaut mieux savourer à loisir un petit nombre de mets exquis que de se répandre avidement sur tous les vins et toutes les viandes.

6° Celles qui, par des lectures trop rapides et trop prolongées, disparates et sans rapport à l'exercice précédent, ne cherchent qu'à satisfaire la curiosité, se dessèchent le cœur et finissent par éteindre la dévotion. Si abondante que fût une source, celui qui s'aviserait d'y puiser avec un crible en retirerait au plus quelque humidité. C'est tout ce qui reste de ces lectures faites sans frein et sans discernement. Pour rendre l'impression plus forte et plus durable, on doit rattacher à l'objet et au fruit de chaque exercice non seulement les lectures, mais les pensées, les affections, les prières, et pour ainsi dire jusqu'aux teintes et aux nuances de l'âme.

7° Celles qui ne s'appliquent pas à découvrir les principes de leurs chutes et à se prémunir pour l'avenir, ou qui, craignant peut-être d'être obligées de se vaincre, ferment l'oreille à la voix de l'Esprit

saint et feignent de ne point l'entendre. Trop certaines que si elles s'interrogeaient sérieusement, si elles allaient au fond des choses, il faudrait en venir à une réforme vraie, sincère, fondamentale, elles mettent toute leur étude à se distraire. L'esprit saint montre la plaie, elles mettent le remède à côté; au lieu de porter la cognée à la racine de l'arbre, elles s'amusent à secouer quelques feuilles. Dans une retraite, il importe souverainement de constater la marche qu'a suivie le tentateur, de marquer les occasions et les pièges, de nous avouer à nous-mêmes sans détour nos faiblesses et nos connivences, afin de pouvoir préciser et motiver nos résolutions. Sans cela, nous serions comme celui qui tient le miroir sans s'y regarder, ou qui aperçoit ses taches sans se laver.

8° Celles qui refusent à l'Esprit saint les sacrifices qu'il exige, consentant à se renouveler sur quelques points seulement, non sur tous; à se sanctifier, mais pour un temps limité, autant que cela les accommodera ; cherchant mille raisons pour justifier ce qui est blâmable ou éluder ce qui est commandé ; s'efforçant d'amener leur directeur à une composition, à une sorte de transaction qui ne remédiera à rien. Au lieu de répondre avec Samuel : « Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute ; » ou « avec David : « Mon Dieu, mon cœur est prêt, mon « cœur est prêt ; » ou avec la sainte Vierge : « Qu'il « me soit fait selon votre parole, » elles disent : Pas encore, Seigneur, plus tard ; pas si vite, pas si loin ; laissez-moi respirer, vous me pressez trop... On veut s'en tenir à une demi-réparation, à ce que Bossuet appelle un replâtrage. L'édifice spirituel pourra résister encore quelque temps, l'horloge marchera quelques semaines : après, tout sera à recommencer.

9° Celles qui, retenues par la honte ou la défiance, cachent, déguisent, atténuent leurs fautes, ou ne découvrent qu'avec peine à leur directeur leurs tentations, leurs doutes, les plaies secrètes de leur âme. « Si le serpent infernal vous a fait une morsure, « dit saint Jérôme, et que vous vous obstiniez à la « tenir cachée, l'homme de Dieu ne vous sera pas « plus utile que le médecin au malade qui rougit de « s'ouvrir à lui ; car ce qu'elle ignore, la médecine « ne le guérit pas. » Est-ce à des Religieuses qu'il faut recommander la sincérité et la confiance ? Ne sont-elles pas habituées à les recommander dans les termes les plus pathétiques aux enfants qu'elles disposent à la réception des sacrements ?

10° Celles qui, à la vue des difficultés, se découragent, s'imaginant que Dieu les a abandonnées, que les obstacles sont insurmontables, qu'elles ne se relèvent que pour retomber. Il est naturel, sans doute, de craindre en voyant combien il y a de choses à faire : péchés à expier, inclinations à combattre, vertus à acquérir... Non, jamais je n'arriverai... Tant de retraites déjà sont restées infructueuses !... Et les passions de leur côté : Quoi ! vous voulez nous faire la guerre ! Plus de ces adoucissements, de ces négligences, de ces attaches !... Jetons-nous entre les bras de Dieu, il adoucira tous les sacrifices, il rendra tout possible. « Mes petits enfants, « je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez « pas. Que si pourtant quelqu'un vient à pécher, eh « bien ! nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-« Christ le Juste. » (Ep. I, chap. II.) Ainsi parlait l'apôtre qui a le mieux connu le cœur de son Maître. « Vous avez peur de Dieu, dit à son tour saint « Augustin, jetez-vous dans ses bras. » Il vous a cherchée quand vous le fuyiez ; avec quelle bonté

vous accueillera-t-il maintenant que vous venez à lui ?

11° Celles qui, comptant trop sur elles-mêmes et point assez sur Dieu, ne prient pas avec instance le ciel de bénir leurs résolutions. A nous de tracer nos résolutions sur le papier, mais il n'appartient qu'à Dieu de les graver dans notre cœur. On ne doit écrire les résolutions qu'en les arrosant de beaucoup de prières. C'est d'en haut que descend la lumière qui nous les inspire et la force qui nous les fait mettre en pratique. Quelle Religieuse n'a pris cent fois des résolutions aussi parfaites que celles de saint Louis de Gonzague ? Mais, hélas ! « dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre, « nous rappelons, dit Rodriguez, ces soldats en peinture rangés en bataille, qui menacent toujours et « ne frappent jamais. »

12° Celles qui recherchent avec trop d'empressement les consolations sensibles, qui s'étaient promis, avant la retraite, de reposer délicieusement sur la poitrine du Sauveur, comme saint Jean, ou d'être inondées de la gloire rayonnante de son visage, comme les disciples favoris sur le Thabor, et qui, trompées dans leur attente, ne rencontrant que croix et épines, se laissent tristement abattre et sont près de tout quitter. La fin de la retraite n'est pas de jouir, de se reposer, mais de s'exercer, de s'exécuter soi-même. Au reste, une once d'oraison faite dans la « désolation pèse plus devant Dieu, dit saint François de Sales, que cent livres faites dans la consolation. »

13° Celles qui ne jettent pas sur le papier, afin d'en perpétuer le souvenir et le fruit, les lumières et les bons sentiments que Dieu leur donne dans la méditation ou hors de la méditation. Non qu'il faille

rédiger des notes longuement, d'une manière oratoire, pour en tirer parti dans les instructions faites aux enfants : c'est nous-mêmes avant tout qu'il faut avoir en vue. Mieux vaut un tour sentencieux, une affection reproduite telle qu'elle sort du cœur. Plus tard, de toutes les lectures spirituelles ce sera la meilleure.

14° Celles qui, après avoir bien commencé, laissent leur ferveur et leur attention se relâcher, dès que la revue est faite comme si toute la retraite consistait dans la revue, et que, la revue achevée, la retraite le fût aussi. Le moment critique et qui demande une vigilance plus grande, c'est le soir et le lendemain de la revue ; alors la joie monte du cœur à la langue, et adieu le silence ! Craignons de refuser quelque chose à Dieu, ses desseins sont impénétrables ; il n'est exercice si peu considérable en apparence auquel il n'attache les plus grandes grâces, et d'où il ne fasse dépendre peut-être les conséquences les plus décisives. S'il se plaît à la bénir et à recevoir les prémices, il déclare non moins formellement que celui-là seul qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé.

15° Celles qui, ayant des chagrins ou des projets à confier à leur Supérieure, ou des avis à recevoir, ou des renseignements utiles à transmettre, où peut-être d'humbles excuses à faire, ou même une explication filiale à demander, malgré le mouvement intérieur qui les y pousse, refusent, par des motifs d'amour-propre, de défiance, de ressentiment, de crainte, etc., de profiter de l'occasion favorable. L'effet précieux de ces communications, en tout temps et plus spécialement pendant la retraite, est d'ouvrir et de consoler les cœurs, d'éclairer sur la position réelle, de dissiper les préventions, de donner

cette estime, cette affection et cette confiance réciproques, si nécessaires à celles qui travaillent de concert au bien commun. Les dispositions qu'elles requièrent sont la droiture dans le motif, la précision dans l'exposé des faits, une respectueuse franchise, la soumission prompte et entière aux ordres, la déférence aux simples conseils, la discrétion pour la durée de l'entretien.

RÈGLES DU DISCERNEMENT DES ESPRITS.

L'âme est mue par divers esprits : Dieu et ses anges, qui ne peuvent nous porter qu'au bien ; les démons, qui nous portent toujours au mal directement ou indirectement ; ses propres pensées, qui nous portent tantôt au bien, tantôt au mal. Si rien n'est plus nécessaire que de discerner ces esprits et leurs mouvements, pour acquiescer aux bons et résister aux mauvais, rien aussi n'est plus difficile, surtout à l'homme charnel. Comment en effet, sans la sagesse d'en haut et le secours d'une grâce spéciale, démêler les voies mystérieuses de Dieu, les innombrables embûches de Satan, les plis et les secrets du cœur humain ?

Saint Ignace nous a laissé sur cette matière quelques règles dont les unes conviennent surtout aux commençants et les autres aux plus avancés. Plus il y aura en nous pureté de cœur, silence des passions, simplicité, recours à Dieu, étude et expérience des choses spirituelles, plus l'application de ces règles sera sûre et aisée. Quant à la certitude

absolue, dans les cas particuliers, elles ne sauraient la donner, à moins d'une révélation expresse de Dieu.

Règles qui conviennent surtout aux commençants.

1° A ceux qui tombent facilement dans le péché mortel et qui vont de chute en chute, l'ennemi a coutume de représenter les charmes de la volupté et les amorces des sens, afin de les retenir plus fortement et de les engager plus avant dans le désordre ; tandis que le bon esprit, pour les en retirer, les harcèle sans relâche, en aiguisant la pointe du remords, et en leur prodiguant de vives et inquiétantes lumières.

2° A ceux qui travaillent de toutes leurs forces à se purifier de leurs péchés et à faire des progrès toujours nouveaux dans le service de Dieu, l'esprit malin envoie des scrupules, des ennuis, des anxiétés, pour les dégoûter, les arrêter, les embarrasser ; tandis que l'esprit bon les encourage, les fortifie, les console, les attendrit jusqu'aux larmes, éclaire leur entendement, répand la paix dans leur cœur, lève les obstacles, rend tout facile, afin qu'ils aillent de vertu en vertu.

3° La consolation spirituelle se reconnaît aux traits suivants : une certaine impulsion intérieure enflamme l'âme d'amour pour son Créateur et Seigneur, et ne lui permet plus d'aimer aucune créature que pour lui ; quelquefois de douces larmes attisent cet amour, larmes que fait couler le repentir, la passion du Sauveur, ou toute autre cause qui ait rapport au culte ou à l'honneur de Dieu ; enfin tout

accroissement de foi, d'espérance, de charité, ce qui dilate et réjouit l'âme au dedans d'elle-même, ce qui l'attire et l'affectionne aux choses célestes et à son propre salut, ce qui la porte à trouver son repos et sa paix en Dieu, cela s'appelle consolation.

4° La désolation spirituelle est ce qui obscurcit l'âme, la trouble, l'incline vers les objets inférieurs et terrestres ; ce qui est pour elle un sujet d'inquiétude, d'agitation, de tentation ; ce qui lui enlève l'espérance et l'amour divin, la jette dans la défiance de son salut, la rend triste, tiède, languissante, et semble déjà la séparer de son Créateur et Seigneur. Comme la désolation est opposée à la consolation, ainsi les pensées qui proviennent de l'une et de l'autre sont diamétralement opposées.

5° Pendant la désolation, bien se garder de mettre en délibération et d'innover quoi que ce soit qui ait trait à nos résolutions ou à nos déterminations ; car, comme, dans la consolation, c'est surtout, le bon esprit qui nous inspire et nous dirige, ainsi, dans la désolation, nous sommes plutôt sous l'action et l'influence du mauvais esprit, qui ne dicta jamais une décision sage et utile.

6° Quoiqu'il ne faille rien changer à la conduite et aux desseins, il est néanmoins très avantageux de se raidir contre la désolation, en la combattant par des oraisons prolongées, des examens sévères, des pénitences proportionnées à l'état et à la complexion.

7° Sous le poids de la désolation, on doit se soutenir par ces réflexions : La grâce divine, bien qu'elle cesse d'être aussi grande et sensible qu'autrefois, me reste. Encore que les premières ferveurs de ma charité m'aient été soustraites, j'ai tout ce qu'il faut pour opérer mon salut. Qu'a donc voulu le Seigneur ? Voir si, muni des secours ordinaires de la

nature et de la grâce, je résisterai aux assauts de la tentation. Oh ! sans doute, je le puis.

8° L'esprit qui nous vexe durant la désolation ayant pour adversaire direct la patience, ne négligeons rien pour garder la nôtre invincible, et pourvu que nous fassions usage des moyens indiqués dans la règle 6e, comptons que la consolation ne tardera pas à revenir.

9° La désolation provient le plus souvent de l'une de ces trois causes : ou Dieu nous punit de notre tiédeur et de notre paresse dans les exercices spirituels, et alors la soustraction de la consolation nous est imputable : ou il a le dessein d'éprouver ce que nous pourrons et ferons à son service et pour sa gloire, sans la solde de ses consolations et de ses grâces singulières ; ou il veut nous apprendre et nous convaincre par expérience qu'acquérir ou conserver la ferveur de la dévotion, l'ardeur de l'amour, l'abondance des larmes, ou toute autre consolation intérieure, cela dépasse nos forces, est un don gratuit du Seigneur notre Dieu, et ne saurait être revendiqué en aucune façon comme notre propriété et notre ouvrage, sans insolence, criminel orgueil et vanité ridicule.

10° Pendant la consolation, prévoir la conduite à tenir à l'heure de la désolation et faire d'avance provision d'armes et de courage.

11° Il faut encore s'exercer, autant que possible, dans l'humilité et le mépris de soi-même, se représentant combien on fera triste figure quand à la consolation présente succèdera la désolation. C'est le contraire dans la désolation : songer alors qu'avec le secours divin, qui ne fait jamais défaut, et pourvu que l'on compte sur son Créateur et Seigneur, on triomphera aisément de tous ses ennemis.

12° Satan, dont la faiblesse égale la rage dès qu'on lui résiste, peut bien se comparer à une femme qui se querelle avec un homme ; car comme la femme perd contenance et prend la fuite si l'homme lui tient tête et s'avance avec assurance, mais que si l'homme s'intimide et recule, rien ne peut peindre la colère, la vengeance et la férocité de la femme : ainsi notre ennemi sent tomber sa force et son audace lorsque l'athlète spirituel le combat de front, faisant précisément l'opposé de ses suggestions ; mais s'il voit qu'on tremble et qu'on cède du terrain, c'est de toutes les bêtes la plus furieuse, la plus cruelle, la plus acharnée.

13° On peut le comparer encore à un séducteur qui, dressant des pièges à la fille d'un père vigilant ou à l'épouse d'un honnête homme, recommande avant tout le secret sur ses conversations, ses projets, ses flatteries, de peur que son manège, venant par la fille à la connaissance du père, ou par l'épouse à celle du mari, n'échoue aussitôt. De même le plus vif désir et le premier soin du démon, c'est que l'âme garde le silence sur ce qui se passe entre elle et lui ; car si elle en parle à un confesseur ou à un directeur éclairé, ses ruses et ses manœuvres, par cela seul qu'elles seront découvertes, ne pourront aboutir.

14° Enfin il imite un général d'armée qui, se proposant d'assiéger et de saccager une citadelle, étudie d'abord les lieux et l'état des fortifications, afin d'opérer sur le point le plus faible. Dans ce but, notre adversaire, rôdant autour d'une âme, examine quelles vertus théologales, cardinales et morales elle a ou n'a pas ; et, du côté qu'il voit le plus ruineux et le moins défendu, il porte toutes ses batteries et dit : C'est là que je tenterai l'assaut.

A ces règles de saint Ignace joignons, comme développement plutôt que comme complément, celles du cardinal Bona, qui dans son ouvrage, *Du Discernement des esprits*, n'a fait que reproduire, en l'amplifiant, l'opuscule du P. Achille Gagliardi, jésuite, qui a pour titre : *Explication des règles de saint Ignace pour le discernement des esprits.*

1° Ce qui vient de nous se commence, s'interrompt, se continue et s'achève avec une pleine liberté. Ce qui vient d'un principe extérieur, bon ou mauvais, arrive souvent inopinément, sans raison certaine, sans règle connue, et n'est arrêté ou renvoyé qu'avec difficulté.

2° Les mouvements qui surpassent les forces naturelles, ceux qui s'annoncent avec impétuosité et violence, ceux qui ne se rattachent à aucune occasion antérieure et déterminante, doivent être attribués plus ordinairement à un agent étranger. Au contraire, les mouvements qui sont doux, proportionnés aux dispositions et aux forces de la nature, sont censés procéder du dedans.

3° Les mauvaises pensées qui commencent dans l'imagination par la représentation d'objets propres à les produire, et qui réagissent sur les sens, ont le plus souvent le démon pour auteur ; et les mouvements de la convoitise, qui précèdent les mauvaises pensées, paraissent plutôt l'ouvrage de la nature.

4° La nature abandonnée à elle-même étant toujours portée au mal, il est hors de doute que notre ennemi en fait jaillir comme des étincelles pour allumer ses tentations ; cependant on attribue facilement à l'esprit malin des effets mauvais qui sont la production de la nature corrompue. On met aussi sur le compte de l'Esprit saint plusieurs effets spé-

cieux que la nature peut réclamer comme siens.

5° Pour faire en ce point un juste discernement, il est nécessaire de connaître les principes qui suivent : 1° Certaines larmes, des soupirs, de rudes austérités, des pensées élevées, d'apparentes extases peuvent venir de l'ardeur du tempérament, d'une imagination exaltée, d'une émotion subite. Cette ferveur toute naturelle languit bientôt et s'éteint en présence des difficultés, au lieu que la ferveur surnaturelle se termine à quelque chose d'utile et ne fait que s'accroître au milieu des contrariétés. 2° On commence quelquefois pour Dieu, et l'on finit pour soi. C'est ce qui se découvre bientôt ; car s'il survient une maladie ou un accident quelconque qui empêche ou retarde le succès, on tombe aussitôt dans le trouble et l'inquiétude. 3° Nous exerçons trop souvent par un motif humain, d'orgueil, de crainte servile, d'amour-propre, des actes d'humilité, de mortification, de zèle, etc. 4° Un homme rempli de grandes lumières peut les attribuer à la grâce, et elles lui viennent de son talent naturel, de l'étude de la réflexion. 5° La nature porte communément les hommes doctes à s'avancer dans la science par vanité ou pure curiosité. 6° Quand on s'étonne de ses fautes et que l'affliction n'est pas accompagnée d'espérance, c'est un effet de l'amour-propre. 7° C'est encore une marque de l'esprit humain de s'attacher tellement à ses exercices et à ses fonctions, qu'on se laisse aller au murmure si l'on en est retiré pour être appliqué à d'autres, et qu'on s'imagine ne pouvoir désormais se sanctifier dans son état ; de tels sentiments supposent, non un vrai désir de la perfection, mais la recherche de sa propre satisfaction. 8° Tout ce qui paraît venir de la nature, quoique bon en soi, doit être suspect. Quand donc nous

sommes portés à quelque bien, si la partie inférieure le désire, nous devons aussitôt réprimer l'impétuosité du désir et épurer l'intention. 9° Toute impulsion qui porte à entreprendre le gouvernement des âmes est douteuse et incertaine, et ne doit être admise qu'avec crainte, par obéissance aux Supérieurs ou déférence aux conseils d'un homme saint et prudent.

6° L'esprit de la chair trompe souvent les hommes les plus exercés et les plus spirituels, en leur inspirant un amour charnel, sous prétexte de piété et de zèle. On le reconnaîtra à ses traits : parler peu des choses de Dieu, mais beaucoup de soi et de l'amitié qu'on a l'un pour l'autre ; se louer, se flatter, s'excuser réciproquement ; dans l'absence de la personne, éprouver de l'inquiétude et de la tristesse, s'informer avec grand soin où elle est, ce qu'elle fait, quand elle sera de retour, si elle n'a point d'affection pour un autre ; avoir des entretiens secrets, prolongés et tendres ; se donner d'autres témoignages d'attachement.

7° La prudence de la chair en retient une multitude dans la médiocrité de la vertu : ceux-ci sous prétexte de santé, ceux-là par l'appréhension de l'humiliation et de la souffrance, d'autres parce qu'ils mesurent toutes choses sur leur faiblesse, ne tenant nul compte de la grâce, d'autres parce qu'ils se surchargent de mille occupations temporelles ou même spirituelles qui les oppriment.

8° Combien qui, appuyés sur une vaine confiance en la miséricorde divine, persévèrent tranquillement dans leurs désordres ! N'en voit-on pas quelques-uns outrager la vertu par des crimes grossiers, et se vanter en même temps d'être indifférents tout ou de rapporter tout à Dieu ? Que devenons-

nous, hélas ! quand nous sommes livrés aux suggestions de l'esprit infernal ou aux instincts de la nature dégradée par le péché ?

9° Quand un cheval ombrageux se cabre aux approches d'un pont jeté sur un abîme, le cavalier tourne bride, faisant semblant de céder à ses justes terreurs. Bientôt après, il étend son mouchoir sur les yeux de l'animal rassuré et le ramène au pont, qu'il traverse sans s'en apercevoir. Ainsi se comporte le démon : nous a-t-il effarouchés en nous proposant trop ouvertement un crime à commettre, il paraît se désister, il temporise, il se tient attentif aux circonstances pour en profiter, et, après certaines évolutions dont lui seul possède le secret, il nous conduit là où nous avions juré de n'arriver jamais. C'est ce qui explique comment plusieurs, après s'être maintenus longtemps si haut, sont tombés tout à coup si bas.

10° « Notre ancien ennemi, dit saint Léon, tend « de tous côtés ses filets pour nous surprendre ; « mais il sait parfaitement à qui convient chaque « tentation : à celui-ci l'intempérance, à celui-là « l'attrait de la volupté ; aux uns le venin de la haine « et de l'envie, aux autres l'éclat de la renommée ; « à d'autres l'accablement de la tristesse ; à quel- « ques-uns la crainte, etc. Il examine les habitudes, « l'inclination, le caractère, et prend ainsi chacun « par son faible. » (Sermon. 7 de Nativ.)

11° Ecoutons saint Augustin : « La grappe de la « chair de Jésus-Christ a été portée sous le pressoir « de la croix, pour que le vin de la divinité s'en ex- « primât. Ce vin nouveau demandant des vaisseaux « neufs, l'Esprit saint 1° purifie nos cœurs de la « joie d'iniquité, cet amour du péché, péché lui- « même, qui souille le vaisseau et profane le vin :

« 2° lie et fortifie nos cœurs contre la joie de va-
« nité, cette attache au siècle, occasion de péché, qui
« fend le vaisseau et répand le vin. Rejetez l'esprit
« du démon, qui opère la joie d'iniquité, corrompt
« et tue, et l'esprit du monde, qui opère la joie de
« vanité, flatte et séduit. Alors l'Esprit saint mettra
« dans votre cœur la bonne joie et le bon amour. »
(*Man.*, cap. XXVII.)

LE QUATRIÈME JOUR.

Confession et satisfaction.

1° Confession.

« Telle est, dit le concile de Trente, la vertu « propre et l'efficacité du sacrement de Pénitence : « il produit la réconciliation du pécheur avec Dieu, « grâce qui de temps en temps est accompagnée, « dans le cœur des personnes pieuses qui reçoivent « l'absolution avec ferveur d'une grande paix et sé- « rénité de conscience, et d'une consolation spiri- « tuelle vivement sentie. » (Sess. xiv.)

Si vous désirez retirer de vos confessions ces heureux fruits, ne les faites jamais avec négligence, à la hâte, par habitude ; mais préparez-les, à l'oraison du matin ou dans la visite au Très-Saint-Sacrement, avec application et diligence, comme vous prépareriez une affaire grave de la vie où vous auriez intention et intérêt de ne pas vous tromper.

Mettez-vous en la présence de Dieu et adorez-le. Figurez-vous que la confession que vous allez faire est la dernière de votre vie, et qu'un ange vient vous dire : *Mettez ordre à votre conscience, car vous allez mourir*. Demandez la grâce nécessaire pour connaître, détester et accuser vos péchés ; pour cela, récitez le *Veni Sancte*.

Vous avez deux excès à éviter : vous contenter d'un examen superficiel, et insister trop longtemps

sur l'examen, consacrant à peine quelques instants à la partie essentielle du sacrement, qui est la contrition. On a satisfait à son devoir sur ce point, quand on a tâché de bonne foi et de son mieux d'y satisfaire par une recherche sérieuse et raisonnable de ses péchés, selon la lumière qu'on a reçue de Dieu. Pour les personnes habituées à l'examen journalier et dont les confessions sont assez rapprochées, quelques minutes suffisent.

Réservez le double de temps pour vous exciter à la contrition par l'un des motifs suivants : En péchant, 1° j'ai mérité l'enfer ; 2° j'ai crucifié de nouveau Jésus-Christ ; 3° j'ai outragé le meilleur des pères ; 4° je me suis révoltée contre un Dieu infiniment grand.

Lorsque vous n'aurez à confesser que des fautes légères dont vous n'auriez peut-être pas assez de douleur, il sera bon d'accuser en particulier un péché plus considérable de la vie passée, ou en général les péchés commis contre les vœux ou telle vertu chrétienne.

Au lieu de vous épuiser à détailler quinze ou vingt petites fautes dont vous n'avez pas le moindre regret, séparez-en trois ou quatre principales sur lesquelles porteront votre contrition et votre ferme propos.

Que votre accusation soit nette et simple ; pas un mot inutile : *J'ai menti, j'ai parlé contre la charité, j'ai murmuré tant de fois.* Notre-Seigneur nous recommande la brièveté, quand il nous dit : « Exprimez-vous « ainsi : Cela est, cela n'est pas ; tout ce que « vous ajoutez de plus ne vaut rien. » (Matth., v.) Soit faute de justesse dans les termes ou de précision dans l'esprit, soit scrupule ou timidité, quelques-unes se noient dans d'interminables dé-

tails : redites, histoires, digressions, explications sans but et sans fin, conversations avec demandes et réponses, avec motifs et sentiments, rien ne leur échappe ; et le confesseur ne sait ni ce qu'elles ont voulu dire, ni ce qu'il leur doit dire ; il lui semble même qu'elles ont tout dit, excepté ce qu'il eût fallu dire. D'autres proposent un doute déjà cent fois éclairci. Celles-ci font les découragées pour exciter l'intérêt et la compassion. Celles-là affectent l'indifférence ou la crainte, afin qu'on les prévienne ou qu'on les adoucisse.

Ne confondez point la confession avec la direction. Quand vous voudrez rendre compte de votre intérieur, deux ou trois fois l'an, bornez-vous au nécessaire : la meilleure direction fut toujours la plus courte. D'ailleurs une Religieuse formée au noviciat, nourrie dans la spiritualité, à part certaines décisions théologiques, pourrait au besoin diriger son directeur.

Ne perdez point de vue ces avis donnés par les saints : « De tous les commerces inutiles, celui « avec le confesseur est le plus dangereux. Les bons « confesseurs ne voient leurs pénitentes qu'au con- « fessional ; dès qu'ils se familiarisent, ils perdent « grâce et talent pour la conduite spirituelle. Une « Religieuse qui veut toujours se confesser et se « faire diriger, à qui il faudrait, ce semble, un con- « fesseur perpétuellement à ses côtés, est un petit « esprit qui cherche l'amusement dans la piété « même. » (S. Vincent de Paul.)

« Ayez peu de commerce avec les hommes, fût-ce « même avec les plus grands saints ; Dieu vous ins- « truira lui-même. Les longues et fréquentes con- « versations, quelque spirituelles qu'elles soient, ne « sont pas d'ordinaire d'une grande utilité : elles

« font même souvent perdre l'estime qu'on avait « pour les personnages les plus vertueux et les plus « recommandables. Après que, par une confession « simple et courte, vous avez satisfait à votre cons- « cience, vous recevrez mille fois plus de profit de « vous entretenir avec Dieu que de converser avec « le confesseur. » (Ste Thérèse.)

Sainte Françoise de Chantal fait exactement la même recommandation à ses filles.

2° Satisfaction.

Votre confession terminée, faites votre action de grâces, et, s'il se peut, accomplissez aussitôt votre pénitence. Ne vous tenez pas quitte envers Dieu, après cette pénitence d'ordinaire si légère ; ayez un saint empressement de satisfaire à sa justice par tous les moyens possibles.

Or, en supposant le péché déjà remis quant à la coulpe, ces moyens sont :

1° *Le saint sacrifice*, qui, par l'application du prix et des mérites du sacrifice de la croix, expie la peine temporelle directement, et plus ou moins, selon la volonté de Dieu, toujours libre dans la dispensation de ses dons, et aussi, jusqu'à un certain point, selon les dispositions de celui qui l'offre et de celui qui y assiste.

2° *Les sacrements* 1° de Pénitence, qui, par sa vertu propre, remet une partie de la peine ; 2° d'Eucharistie, qui la remet indirectement, par la charité qu'il excite dans l'âme. Cette remise est proportionnée aux dispositions, lesquelles pourraient être si excellentes que la remise fût entière.

3° *Les indulgences* attachées par le Saint-Siège à la plupart des exercices de piété et des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle : Actes de foi,

d'espérance et de charité. — Litanies de la sainte Vierge. — L'*Angelus*. — Baiser le crucifix. — Faire la génuflexion au Très-Saint-Sacrement, le signe de la croix, les stations. — Invoquer et faire invoquer les saints Noms ; incliner la tête en les prononçant ou en les entendant prononcer. — Incliner la tête au *Gloria Patri*. — Faire l'oraison, l'examen. — Visiter les malades, les prisonniers. — assister les pauvres — Faire le catéchisme, etc.

4° *Les œuvres satisfactoires*, qui sont de trois sortes : la pénitence sacramentelle, dont la vertu est spéciale, comme partie intégrante du sacrement ; les mortifications volontaires, que chacun est libre de s'imposer à soi-même ; et les afflictions de toute espèce acceptées avec résignation et endurées en esprit de pénitence.

5° *Les sacramentaux*. Ce sont ou des *bénédictions* : du Très-Saint-Sacrement, de l'évêque, d'un prêtre. Ou des *objets bénits :* eau, pain, rameau, encens, cierge, cendres, cloches, etc. Ou des *cérémonies :* se frapper la poitrine ; faire le signe de la croix ; les inclinations et les génuflexions dans l'église ; les processions. Ou des *prières recommandées par l'Eglise*: Pater, Confiteor, Benedicite et grâces, itinéraire, la prière au son des cloches, l'invocation des saints Noms, etc. Ou des *prières faites solennellement dans l'église :* Veni Creator, Te Deum, Miserere, Parce Domine, Pange lingua, etc. *Toute prière récitée dans une église consacrée. L'aumône.*

Les docteurs nous enseignent que les sacramentaux ont trois effets précieux : la rémission des péchés véniels quant à la peine et quant à la coulpe, *par le mérite de celui qui opère*, comme s'expriment les théologiens, pour distinguer leurs effets de ceux des sacrements ; et, quand Dieu le juge conve-

nable, la délivrance des incommodités temporelles, et l'éloignement de l'esprit malin. Les sacramentaux ne remettent la peine due au péché et même les péchés véniels quant à la coulpe, qu'en excitant en nous les dispositions de contrition qui méritent cette remise de la peine due au péché et des péchés véniels quant à la coulpe. C'est l'Église qui, par les prières faites en les instituant, leur a obtenu la vertu d'exciter notre foi, notre espérance, notre charité, surtout notre contrition.

6° *L'acte de contrition*, toujours nécessaire sans doute pour la rémission des péchés quant à la coulpe et quant à la peine, mais qui, arrivé à un degré d'intensité que Dieu seul connaît, peut mériter une rémission absolue et totale.

7° *Toute bonne œuvre faite en état de grâce*; car, outre la vertu sanctifiante et impétratoire, l'œuvre faite en état de grâce a une vertu satisfactoire plus ou moins grande, selon son excellence et la charité qui anime celui qui la fait.

Ces divers moyens de satisfaire à la justice divine étant plus au pouvoir de la Religieuse que de tout autre, quelles actions de grâces ne doit-elle pas à Dieu, et avec quel soin ne doit-elle pas en faire usage ?

Que si vous avez fait l'acte héroïque en faveur des âmes du purgatoire, rassurez-vous. Cet acte de renonciation par lequel on se démet entre les mains de la sainte Vierge, au profit des âmes qu'elle veut soulager et délivrer, de toutes les œuvres satisfactoires qu'on fera soi-même ou dont l'application pourra être faite par d'autres, est si noble et si héroïque, qu'au dire des théologiens, il obtient à celui qui le fait tout le fruit qu'il cède et un fruit bien plus grand encore.

AUTRES RÉGLES

POUR UN DISCERNEMENT PLUS EXACT DES ESPRITS, QUI CONVIENNENT SURTOUT AUX PLUS AVANCÉS.

1° Le propre de Dieu et des bons anges est de répandre la vraie joie spirituelle dans l'âme où ils agissent, en chassant la tristesse et le trouble que le démon y avait introduits. Celui-ci, au contraire, travaille à détruire cette joie et cette consolation par mille raisonnements faux, subtils et captieux.

2° Le Créateur seul peut pénétrer intérieurement sa créature, entrer et sortir à son gré, la transformer et l'embraser tout entière de son amour, sans cause précédente. Lors donc que rien ne s'est présenté aux sens, à l'intellect et à la volonté, qui soit de nature, par l'impression, le sentiment ou la réflexion, à produire cette consolation, elle vient du Seigneur Dieu.

3° Quand il y a eu cause antécédente, la consolation peut venir du bon ou du mauvais ange ; mais alors les vues et les suites sont différentes, le bon tendant toujours à faire avancer, croître et monter l'âme du bien au mieux, l'autre cherchant à l'amoindrir, à la faire reculer et descendre, jusqu'à ce qu'il assouvisse sur elle sa malice.

4° C'est un artifice de l'esprit qui se transfigure en ange de lumière, d'entrer d'abord par notre porte pour nous faire ensuite sortir par la sienne. Vous diriez qu'il seconde nos désirs les plus saints et les plus pieux, mais ce n'est que pour nous donner le change et nous attirer insensiblement par des voies couvertes dans ses funestes réseaux.

5° Donc examiner soigneusement si dans nos pensées et nos projets tout est bon, le commencement, le milieu, la fin, et tend à tout ce qui est bon; dans ce cas, c'est l'ange de Dieu qui nous les suggère. Mais découvrons-nous, à force de réflexions, quelque chose d'intrinsèquement mal, ou qui détourne du bien, ou qui pousse à un bien moindre que celui d'abord résolu, ou quelque chose qui débilite, inquiète et trouble l'âme, enlevant la paix et la sérénité dont elle jouissait, c'est un signe comme évident que l'esprit mauvais, toujours ennemi de notre avancement et de notre salut, s'y est mêlé.

6° Lorsqu'à sa queue tortueuse on a reconnu le serpent infernal, c'est-à-dire son dessein pervers au dénouement, il est utile de remarquer le principe, le progrès et le résultat de son stratageme, par quels sophismes et sous quels prétextes plausibles il a réussi à altérer peu à peu cette suavité et cette joie toute spirituelle, comment il a essayé de nous infiltrer son venin. Cette étude et cette expérience nous mettront à même dans la suite d'échapper à ses pièges en les démasquant.

7° L'un et l'autre esprit s'approchent des âmes qui progressent dans la vertu, mais d'une façon tout à fait opposée. Le bon s'y insinue avec paix et douceur, comme la goutte d'eau qui pénètre une éponge en la touchant à peine; le mauvais se jette sur elle avec fracas et violence, comme une pluie d'orage qui tombe sur le roc. C'est le contraire dans les âmes qui s'enfoncent toujours plus avant dans le vice. La raison de cette différence est dans la proportion ou la disproportion de ces âmes avec l'esprit qui les sollicite; car si l'esprit rencontre dissemblance, antipathie, sa tentative est brusque, rude, bruyante, et il est aisé de la constater; mais s'il

trouve sympathie, conformité, son entrée est paisible et inaperçue comme celle du maître dans une maison qui lui appartient et lui est toujours ouverte.

8° Quand la consolation n'a point eu de cause naturelle, quoique alors elle vienne de Dieu et ne puisse être sujette à l'illusion, ainsi qu'il a été dit, il faut pourtant distinguer et séparer avec une particulière attention le premier moment, celui de la consolation, des moments qui suivent et où l'âme est encore dans l'ardeur prolongée et l'expérience sentimentale de faveurs célestes qui ont déjà cessé ; car, dans ce second temps, il nous arrive souvent, soit habitude, soit manière personnelle de penser et de juger, soit inspiration du bon ou du mauvais génie, de former des résolutions et des desseins qui, ne venant pas immédiatement de Dieu, ont besoin de beaucoup d'examens avant d'obtenir notre assentiment et d'être mis à exécution.

Ajoutons encore ici, comme explication et comme commentaire, quelques règles tirées du P. Achille Gagliardi et du cardinal Bona.

1° Il y a trois sortes de consolations. La première, appelée ferveur de charité, est cette douceur, ce goût et cette délectation qui suivent l'acte du divin amour ; elle va souvent jusqu'aux sens, et peut venir de Dieu, du démon ou de la nature : on discerne son origine par ses effets. La deuxième, qui accompagne l'acte même de la vertu, est cet accroissement de vertu et de force que l'âme reçoit et sent au dedans d'elle-même ; elle est toute spirituelle, et son principe est toujours divin. La troisième, qui est la plus excellente, est la paix et le repos de l'âme dans le bon plaisir de Dieu ; elle réside dans la partie supérieure, et son origine est infailliblement céleste.

La deuxième peut être sans la première, et même avec la désolation qui lui est opposée. La troisième peut être sans les deux autres. Les deux dernières sont ordinairement le partage des parfaits et de ceux qui profitent ; Dieu se sert de la première pour dégoûter les imparfaits des consolations terrestres.

2° Il y a aussi trois sortes de désolations, opposées aux trois sortes de consolations : la tristesse d'âme et les divers mouvements qui en résultent ; la diminution de vertu et de force qui se fait sentir à la volonté par la langueur et d'autres impressions pénibles ; enfin l'inquiétude et l'inconstance de la volonté et de l'âme. Les deux dernières sont toujours l'opération de l'esprit mauvais. La première vient quelquefois du démon, et alors elle obscurcit l'intelligence, endurcit la volonté, jette dans l'impatience, l'irrésolution, et, à moins d'une résistance extrême, pervertit les notions pratiques du bien et pousse au désespoir. Quelquefois aussi elle vient de Dieu par soustraction et d'une manière permissive, et alors, sans troubler les lumières de la raison ni frapper la volonté d'impuissance, laissant l'âme docile à la direction et ouverte aux bons conseils, elle ne fait que diminuer les forces communiquées par la ferveur sensible et se termine toujours par quelque consolation et le retour de la paix.

3° La consolation qui a le démon pour auteur rend superbe, arrogant, présomptueux, indocile, opiniâtre, impatient, faux et double ; elle attache aux intérêts particuliers, fait chercher la consolation par une sorte de sensualisme, et engage insensiblement dans les délices charnelles ; elle dégoûte de la vocation, éloigne des vertus de Jésus-Christ et des pratiques de l'Eglise catholique. La consolation divine, au contraire, rend humble, souple, patient,

pacifique, simple et droit ; elle substitue à l'égoïsme l'esprit d'abnégation et de mortification, la charité, le zèle, le dévouement au bien commun ; elle affectionne à la vocation, fait imiter Jésus-Christ et embrasser de cœur tout ce qu'enseigne et recommande son Eglise ; on ne veut que le bon plaisir de Dieu : c'est moins à la consolation qu'au Dieu qui la donne qu'on est attaché ; on craint de se tromper et de faillir ; on consulte, on prie, plein de confiance en Dieu et toujours disposé à soumettre son jugement à celui des Supérieurs.

4° Il y a des larmes excitées par l'Esprit saint ; il faut recevoir ce don avec reconnaissance, humilité, détachement, se souvenant que l'abondance des larmes ne rend personne juste, et que leur absence ne rend personne pécheur. D'autres sont excitées par l'esprit mauvais ; elles inspirent l'orgueil, l'hypocrisie, et font tirer aux pécheurs cette conclusion, que la contrition ne leur manquera pas au dernier moment. Quelques-unes sont l'effet d'un naturel doux et tendre ; elles sont stériles et tarissent bientôt.

5° Les consolations qui vont jusqu'aux sens, et que Dieu accorde quelquefois, sont sujettes aux illusions et aux séductions de Satan. Les personnes accoutumées à la sensualité doivent extrêmement prendre garde que ces consolations n'aboutissent à des mouvements charnels qu'elles seraient peut-être tentées de rapporter à Notre-Seigneur ou à la sainte Vierge, ce que saint Bonaventure dit être un affreux blasphème. Au reste, les consolations qui s'arrêtent à l'âme sont toujours plus solides, accompagnent la vertu déjà exercée et font croître la charité. Toutes celles qui ne font pas avancer, surtout dans l'humilité et la défiance de soi-même, doivent être suspectes.

6° Le démon jette quelquefois dans l'âme, pendant les exercices de piété, des consolations trompeuses, afin qu'elle y contente son amour-propre, qu'elle s'en vante avec orgueil, qu'elle se repose dans sa tiédeur ou ses vices, abusée par cette apparence de sainteté, ou bien que, ces consolations lui étant enlevées, elle trouve de plus grandes difficultés au service de Dieu et finisse par tout quitter.

7° Il peut arriver, quoique rarement, que le démon envoie des désolations aux méchants et le bon esprit aux justes, et que le bon esprit envoie des consolations aux méchants et le démon aux justes ; mais alors la désolation du bon esprit a toujours pour terme le repos, la consolation intérieure, la sanctification, et celle du démon l'angoisse, l'inconstance, une diminution de vertu. De même pour la consolation : celle du bon esprit tend au bien, celle du démon au mal.

8° Les opérations de Dieu dans les âmes et la paix intérieure qui en procède ne sont pas de longue durée ; on doit donc tenir pour suspect l'esprit de ceux qui se glorifient de jouir sans interruption de ces faveurs.

9° La marche du bon esprit est droite et simple ; il procède avec discrétion et mesure, s'accommode à l'âge, à la condition, au caractère, fait monter par degrés l'échelle de la perfection, pousse du bien au mieux et du mieux au plus excellent. Il faut donc confronter les pensées et les mouvements d'une âme avec la conduite habituelle de l'Esprit saint sur elle, avec la vocation qu'il lui a faite, la voie par où il la mène, la grâce, la lumière, les impressions par lesquelles il l'attire et la fait agir ; car, constant et fidèle dans ses desseins, il y adapte et subordonne toutes ses opérations.

10° La marche du démon est cachée et tortueuse ; il ne garde ni ordre ni gradation ; il persuade de négliger les petites choses, afin de faire déchoir peu à peu ; il donne des ferveurs inconsidérées, véhémentes et à contre-temps, afin que l'âme, les voyant bientôt s'évanouir, s'attriste et se décourage ; il pousse à des abstinences et à des veilles excessives, à des oraisons sublimes, à de hautes mais stériles considérations, avant qu'on ait déraciné les mauvaises habitudes, afin qu'on y fasse consister toute la sainteté et qu'au moindre choc tout ce fragile échafaudage se démente et s'écroule.

11° L'Esprit de Dieu opère d'abord à l'intérieur, et n'opère plus tard à l'extérieur, pour l'édification du prochain, qu'après avoir posé le fondement d'une solide humilité. Satan, au contraire, débute par l'extérieur, pressé d'en venir à ce qui fait du bruit et jette de l'éclat ; il fomente le zèle pour des individus fort éloignés, il fait courir en imagination après les infidèles, afin que l'âme perde la paix, s'oublie elle-même et glisse dans le piège.

12° Les mouvements qui poussent à une vie singulière, à des actions moins conformes à la condition, doivent être suspects. Ceux qui poussent à des choses grandes et merveilleuses viennent de Dieu, si la personne a une éminente sainteté, si l'impulsion est forte et efficace, si l'exécution exige la pratique de la vertu dans un degré héroïque. Parfois Dieu met dans une âme de saints désirs, de pieux projets, sans vouloir qu'elle y donne suite, uniquement dans le but de la dégoûter du monde et d'avancer le travail de sa perfection ; parfois aussi il porte deux âmes à des manières d'être ou d'agir entièrement opposées, par des motifs différents. On ne doit donc ni louer ni blâmer les actes ou les états en

eux-mêmes, mais les considérer dans leur principe.

13° En inspirant des choses difficiles et hautes, Dieu communique à l'âme une confiance qui croît dans les difficultés, et comme une expérience anticipée de sa Providence sur elle. Que s'il lui envoie quelques secrètes terreurs, ce n'est qu'afin de lui rappeler sa faiblesse, et il ne tarde pas à lui restituer la paix. Quand le démon inspire ces mêmes choses ou il ne fait pas sentir cette confiance, ou il la retire bientôt, exagérant les obstacles et s'efforçant de tenir l'âme dans l'inutilité, l'irrésolution et la défiance.

14° C'est le propre de l'esprit malin d'exciter vivement à une vertu, puis d'en donner une aversion profonde ; de seconder son acquisition, mais en faisant négliger toutes les autres ; de mettre un des côtés de la vertu dans tout son jour, et de laisser dans l'ombre les autres côtés, qui ne lui sont pas moins essentiels.

LE CINQUIÈME JOUR

Méthodes pour faire un bon choix.

La Religieuse institutrice est appelée à faire usage de ces méthodes, d'abord pour elle-même, quand l'objet de la délibération concerne sa propre sanctification, ensuite pour ses élèves, quand elles étudient leur vocation.

1° Méthode pour faire un bon choix, *s'il s'agit de la Religieuse institutrice délibérant pour sa propre sanctification.*

Qu'est-ce que Dieu demande actuellement de moi? Quelles résolutions, relatives à ma perfection ou à l'avancement de mes élèves, dois-je prendre? Tel est le point essentiel et pour ainsi dire le nœud des exercices, dont la fin n'est pas seulement de réparer le passé, mais encore et surtout de préparer l'avenir.

Il y a trois temps propres à faire un bon choix: le premier, quand Dieu touche tellement le cœur, qu'il ne reste pas le moindre doute que ce ne soit une impulsion divine ; le deuxième, quand l'impression de la grâce, sans être aussi forte, l'est cependant assez pour donner une espèce d'assurance que c'est l'Esprit saint qui nous parle ; le troisième, quand l'âme, éclairée des lumières de la foi et exempte des troubles qui peuvent pervertir ses jugements,

est en état de bien délibérer et de bien résoudre. Alors l'on emploie l'une de ces méthodes.

Première méthode.

1° Proposez-vous le sujet dont il s'agit.

2° Envisageant la fin de la création et de la vocation de Religieuse institutrice, qui est la gloire de Dieu et l'éducation chrétienne des enfants, tenez-vous dans un parfait équilibre touchant l'objet en question, ne penchant ni d'un côté ni de l'autre, et prête à vous porter pleinement et sans délai du côté où vous reconnaîtrez le plus grand intérêt de la gloire de Dieu, de votre perfection et du salut des enfants qui vous sont confiées.

3° Suppliez la bonté divine d'éclairer votre esprit et d'incliner votre volonté vers le parti qu'il convient de choisir et néanmoins cherchez, à l'aide du raisonnement, quel est ce parti.

4° Pesez exactement et tour à tour, dans une sorte de plaidoyer, les avantages et les dangers, les moyens et l'obstacle, les ressources et les difficultés de chaque parti, le tout relativement à votre fin. Vous pouvez mettre par écrit, sur deux feuilles séparées ou deux colonnes en regard, les motifs qui militent pour ou contre.

5° L'examen fini, comparez l'un et l'autre parti, et sans écouter les suggestions de la chair, adoptez celui qui vous paraît le plus raisonnable.

6° Recourez aussitôt à la prière, et offrez à Dieu votre résolution, décidée à la suivre s'il l'a pour agréable.

Pour employer cette méthode et la suivante avec succès, il faut: 1° purifier sa conscience, car le péché, surtout le péché mortel, obscurcit la raison et éloigne la grâce ; 2° choisir un moment de calme et

de tranquillité où l'âme n'étant ni abbattue par quelque adversité, ni enivrée par un excès de plaisir, ni agitée par différents esprits, mais laissée à elle-même, exerce librement ses forces naturelles ; 3° s'établir dans l'indifférence, retranchant toute inclination qui solliciterait la volonté, toute décision prématurée, tout préjugé, et se tenir prête à suivre la volonté de Dieu. Surtout il faut imposer silence aux passions; car, par leur influence sur le cœur et par l'influence du cœur sur l'esprit, elles plaideraient, non en faveur de la vérité et de la justice, mais en faveur de la cupidité et de la convoitise. 4° Se retirer loin du bruit et des occupations ordinaires, pour être seule avec Dieu, dans le recueillement et la solitude.

Seconde méthode.

Comme l'attrait ou l'inclination qui nous détermine doit venir de Dieu, assurez-vous si tout ce que vous sentez d'attrait ou d'inclination, peu ou beaucoup, à l'égard de la chose soumise à la délibération, vient réellement de Dieu seul.

Cette méthode, qui est comme la contre épreuve de la première, consiste à se placer sous les yeux de Dieu, comme un enfant sous les yeux de son père, lui présentant, avec un filial abandon et un désir sincère de lui plaire, tantôt un parti, tantôt un autre, le priant d'éclairer notre esprit et d'incliner notre volonté vers ce qu'il désire, et cherchant à découvrir, par ce qu'on éprouve, ce qui lui serait le plus agréable.

Pendant que vous vous tiendrez sous les yeux de Dieu, le consultant et le priant, peut-être agira-t-il sur vous par un mouvement intérieur qui éclairera votre esprit et inclinera votre volonté. Si ce mouvement intérieur qui vous porte vers un parti plutôt

que vers un autre est reconnu bon dans son principe, ses progrès et ses résultats ; s'il est pur et surnaturel dans son motif ; s'il s'annonce par le calme et s'il laisse le calme après lui ; s'il fait éprouver à votre âme je ne sais quelle confiance surnaturelle qu'elle surmontera tous les obstacles, se sanctifiera et glorifiera Dieu en suivant ce parti ; s'il se fait sentir alors que vous êtes plus unie à Dieu et plus fidèle à la grâce, ou si, interrompu dans un temps de péché ou de tiédeur, il revit avec la ferveur et la grâce : les garanties sont presque arrivées au plus haut degré de certitude ; vous pouvez sans crainte vous abandonner à cet attrait. Il serait suspect si quelques-unes de ces conditions manquaient.

Cette méthode est plus noble, mais moins sûre que la première ; elle procède par la volonté, tandis que l'autre procède par l'intellect. Il est bon de confirmer l'élection faite selon la première méthode, en la soumettant encore à la seconde. Si la seconde confirme la première, les garanties sont complètes. Si la première combat la seconde par des raisons fortes et claires, la seconde cède à la première. Mais si les raisons de la première contre la seconde sont faibles tandis que tout semblait garantir la seconde, la première méthode cède à la seconde. Votre attrait se dirige-t-il, tantôt avec une impétuosité toute naturelle vers un parti qui n'est pas sans danger, tantôt avec moins de force, mais avec des motifs plus raisonnables, vers un parti moins périlleux, choisissez ce dernier parti. Votre attrait est-il faible, et le motif tiré de la foi et de la raison très fort, avancez sans crainte, et comptez sur la grâce.

Troisième méthode.

Outre ces deux méthodes principales, saint Ignace veut qu'on s'adresse encore les questions suivantes ; 1° Si un inconnu, à la perfection duquel néanmoins je m'intéresserais, se trouvait dans la situation où je suis et m'exposait son doute, quel conseil lui donnerais-je pour son plus grand bien spirituel ? Ce conseil est précisément celui qu'il faut suivre moi-même. 2° Au moment de la mort, de quelle manière voudrais-je avoir agi dans le cas présent ? Je ne dois pas balancer à prendre la réponse pour règle de ma conduite. 3° Citée au tribunal de Dieu, quel choix voudrais-je avoir fait ? C'est ce choix, seul propre à me rassurer alors, que je dois faire maintenant.

Votre résolution prise, offrez-la à Dieu pour qu'il daigne l'agréer et la bénir.

2° Méthode pour faire un bon choix, *s'il s'agit des élèves étudiant leur vocation.*

La vocation est cet acte de la volonté divine qui, pour le maintien de l'Eglise et de la société, destine chaque personne à tel ou tel état, lui donnant en conséquence l'intelligence pour discerner et comprendre les devoirs que cet état impose, le gout et l'attrait pour les aimer, l'aptitude et la force pour les accomplir, la constance et la fermeté pour vaincre les obstacles, toute la série des grâces qui doivent consommer sa sanctification dans cet état et en grande partie par cet état.

Quand une élève veut faire le choix d'un état de vie et vous demande à la guider, il faut 1° lui montrer l'obligation d'étudier sa vocation, 2° lui enseigner les méthodes de l'étudier.

1° Obligation d'étudier sa vocation.

Dieu et le propre intérêt imposent cette obligation.

1° Dieu, dont il faut reconnaître la Souveraineté et seconder la Providence.

1° *Reconnaître la Souveraineté.* Vous étiez restée toute une éternité dans les abîmes du néant, vous y seriez restée encore toute une éternité, s'il n'eût plu à *Celui qui est* de vous en faire sortir. Qui donc a le droit de vous assigner votre poste et votre emploi, si ce n'est Celui qui vous a faite et dont le souffle à chaque instant vous vivifie ? Le sculpteur n'est-il pas libre de tirer du bloc de marbre la statue d'un berger ou la statue d'un prince ? Que feriez-vous en disposant de vous et de votre existence au gré de vos désirs ? Vous attenteriez sur la Souveraineté de Dieu, vous usurperiez ses droits les plus inaliénables ; et comme l'affaire de la vocation embrasse une foule de devoirs, le détail de la vie entière, vous refuseriez d'un seul coup à Dieu une infinité de services, et vous lui feriez une infinité d'outrages.

2° *Seconder la Providence.* Non, le monde n'est pas une agglomération d'êtres isolés et indépendants, qui se groupent au hasard et courent pêle-mêle se précipiter dans le chaos. Tout y est fait avec poids et mesure ; tout y est lié et coordonné ; tout y a ses qualités propres, ses fins particulières subordonnées aux fins générales ; depuis le soleil jusqu'au brin d'herbe, tout a son importance, ses usages. Et l'on pourrait se persuader que, dans ce plan magnifique, le plus noble de tous les êtres, l'homme, naîtrait seul sans destination, chercherait seul vainement sa place, ignorerait seul où et comment il doit exercer l'activité de son intelligence et les forces de son corps ? Donc, quand Dieu donne la vie à un homme,

c'est qu'un emploi attend cet homme, sa présence est en quelque sorte nécessaire pour l'harmonie universelle ; s'il se déplace, il brise les desseins et bouleverse la marche de la Providence.

Au dire de saint Paul, l'Eglise est un corps composé de plusieurs membres ; mais ajoute-t-il, « si « tout le corps était œil, où serait l'ouïe ? s'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? » (I Cor., xii.)

2° Le propre intérêt, temporel et éternel.

1° *Temporel.* Au défaut d'élection se rapportent : 1° l'incapacité : on aurait eu de l'aptitude pour un état, et l'on est dans un autre : 2° les revers : les devoirs pressent, les difficultés se multiplient, et l'on ne trouve des ressources, pour se soutenir, ni dans les lumières de l'esprit, ni dans l'énergie de la volonté ; 3° l'inconstance : on essaye de toutes les professions, et l'on ne prend racine nulle part ; 4° la honte : c'est celle du nautonnier qui s'était mis en mer sans avoir pris sa boussole, et qui se voit contraint de rentrer dans le port ; 5° le découragement : on est liée par des nœuds indissolubles, on se repent, mais trop tard.

2° *Eternel.* Celle qui est dans sa vocation peut compter : 1° sur la grâce dans ses dangers : Dieu doit et ne manque jamais de donner à cette servante fidèle les moyens de remplir sa mission ; 2° sur la consolation dans ses peines : c'est Dieu qui lui envoie ces peines, pour l'éprouver, non pour la punir ; 3° sur une ample récompense à la fin de sa vie : elle a fait ce qu'elle devait faire, elle a marché dans la voie que Dieu avait ouverte devant elle.

Celle au contraire, qui manque ou perd sa vocation, ne peut compter 1° que sur une grâce commune, générale ; 2° sur des consolations rares et faibles ; 3° sur une récompense médiocre.

On est quelquefois surpris de voir tomber en décadence certaines familles ; on s'en prend au hasard, aux ennemis, aux concurrents. Qu'on remonte au principe : on verra le plus souvent que c'est la malédiction divine qui poursuit tantôt ce père dont la passion a été le seul mobile dans l'affaire la plus importante, tantôt cette mère que les desseins de Dieu appelaient à un état tout autre.

Conclusion. Nécessité donc d'étudier avec soin votre vocation. Entre la grâce du baptême et la grâce d'une bonne mort, c'est la grâce de la vocation qui détermine et résume presque toutes les grâces. D'où l'on peut affirmer que le moment redoutable qui décide de votre éternité est moins en un sens celui de la mort que celui où vous délibérez sur un état de vie, comme le succès d'un voyage dépend plus de la route qu'on a constamment suivie que du dernier pas que l'on fait.

Nécessité d'étudier votre vocation, d'autant plus urgente que Dieu vous a départi plus de talent. « On demandera beaucoup à celui à « qui on a beaucoup donné, » (Luc., xii.) Avec cette intelligence, cette activité, cette surabondance de passion et de vie, il faut que vous deveniez une grande sainte ou une insigne réprouvée.

Nécessité d'étudier de bonne heure votre vocation. Le cœur est plus propre à recevoir les impressions d'en haut ; le jugement n'a pas encore été perverti par les préjugés et les passions ; on commence à diriger vers un même but tous ses travaux, à concentrer sur un même point toutes ses forces. Lorsque le temps fuit avec rapidité et nous emporte avec lui, n'est-ce pas un immense, un irréparable malheur de perdre dix-huit et vingt ans dans l'ignorance ou l'oubli de son avenir ?

2° Méthodes pour étudier sa vocation.

Ces méthodes sont les mêmes que celles exposées plus haut. Seulement, en expliquant la première, dites à l'élève qui délibère : Imaginez que vous tenez une balance dont chaque bassin représente un des deux états entre lesquels vous hésitez. Trois poids doivent être jetés alternativement dans chaque bassin : votre fin, votre attrait, votre aptitude.

1° *Votre fin.* C'est un premier principe, que l'homme n'a été et n'a pu être créé que pour glorifier Dieu et sauver son âme. C'est un second principe, que la vie présente et les différents états ne sont, dans l'ordre de Dieu, que des moyens qui doivent nous conduire à notre fin. Or, les moyens n'étant bons et estimables qu'autant qu'ils aident à obtenir la fin, les différents états ne doivent être appréciés et embrassés qu'autant qu'ils nous servent à glorifier Dieu et à sauver notre âme.

On vous parle d'un état où vous apercevez mille dangers pour vous, du côté des obligations délicates qu'il impose, du côté des scandales au milieu desquels il va vous jeter, du côté des habitudes qu'il va réveiller, du côté des préoccupations absorbantes qu'il entraîne : c'en est assez, une réponse intérieure vous avertit de rejeter cet état et d'en choisir un où vous trouverez plus de garanties pour votre salut ; car votre salut, c'est votre fin, et partant, tout pour vous.

2° *Votre attrait.* Il est difficile de réussir quand on ne suit pas son instinct : la nature se ressent toujours de la contrainte ; malgré nos efforts, elle nous trahit tôt ou tard. Au contraire, le goût facilite et adoucit tout ; il rend ingénieux et adroit, laborieux et infatigable. Aussi remarquons-nous que

la Providence donne à chaque personne l'inclination et l'attrait pour l'état auquel elle la destine.

3° *Votre aptitude.* Consultez vos talents, votre vertu et vos forces. Un oiseau vole-t-il sans ailes ? Un vaisseau vogue-t-il sans voiles ? Ce serait une témérité de tout entreprendre, une folie de se croire propre à tout. Cet état exige une vertu héroïque, la vôtre chancelle : celui-ci demande un courage à toute épreuve, vous êtes sans énergie et sans cœur ; cet autre n'admet que des âmes nobles et élevées, la vôtre est basse et vulgaire. Ne vous faites pas illusion : l'ambition aveugle, l'intérêt suggère mille trompeuses ressources, la passion se croit toute puissante.

Conclusion. Donc elles s'abusent et courent à leur perte, celles qui, dans le choix d'un état, prennent pour règle : 1° *La cupidité.* Je deviendrai riche, heureuse. — Oui, mais vous sauverez-vous ? Et, sans le salut, à quoi peut vous servir la fortune ? 2° *La coutume ou la convenance de la famille.* Dieu, l'attrait, la conscience, ne peuvent-ils pas vous appeler ailleurs ? 3° *Le hasard.* Un parti se présente, saisissons l'occasion. — Mais êtes-vous faite pour cet état ? Ce parti vous convient-il ? 4° *L'exemple.* Je vais imiter ma compagne, mon amie. — Autant vaudrait-il prendre les mêmes habits ou les mêmes remèdes. 5° *Une passion indomptée.* Vous serez bientôt punie par où vous avez péché. 6° *De vaines promesses.* Partout on vous montrera des fleurs, des avenues riantes ; mais attendez ; les épines ne tarderont pas à se montrer. 7° *Le dépit et le caprice.* On a été contrariée, on a éprouvé une déception ; on se jette là par étourderie et comme pour se venger. 8° *La confiance présomptueuse en une vertu encore débile ou un talent superficiel.* Eprou-

vez-vous sérieusement, soulevez le fardeau, faites-vous justice. 9° *L'appréhension excessive des premières difficultés.* Si Dieu est l'auteur de votre vocation, il ne manquera pas de vous donner les moyens de la remplir. 10° *Les mauvais conseillers.* Une affaire si grave, si décisive, demande pour guide et pour conseiller un homme complètement désintéressé dans la question, sage dans sa propre conduite, expérimenté dans les voies de Dieu et le discernement des esprits, éclairé sur le point dont il s'agit, affranchi de passions et de préjugés, qui nous connaisse et s'intéresse sincèrement à notre bonheur. La Providence veut que nous soyons aidés les uns par les autres ; nous ne sommes pas de bons juges dans notre propre cause. Au reste, le conseiller ne fait pas la vocation, il ne l'impose pas ; il se borne à la constater, à aider à la trouver ; il juge de son côté les raisons pour et contre, il signale les points de vue qui avaient échappé, il contrôle la détermination.

Sans vouloir témérairement pousser à l'état religieux, ni surtout attirer en aucune manière à votre Congrégation, vous pouvez citer cette parole de saint Ignace, laquelle, bien méditée et comprise, peuplerait les Communautés et le ciel : « Il faut des marques plus particulières pour décider que Dieu appelle une personne à l'état séculier, où l'on observe « seulement les préceptes, que pour décider qu'il « l'appelle à l'état religieux, où l'on observe les conseils évangéliques ; et cela pour deux raisons : la « première, parce que Jésus-Christ a vivement « exhorté tout le monde à la pratique des conseils ; « la seconde, parce qu'il a démontré qu'il y avait de « grands dangers dans la pratique des seuls préceptes. » Evidemment, pour dire à Notre-Seigneur : « D'une part, vous m'invitez à la pratique des con-

« seils ; de l'autre, vous m'avertissez que je cours « de grands dangers dans la pratique des préceptes : « n'importe, je ne me rends point à votre invitation, « et je prends le parti le plus chanceux pour le salut, » il faut avoir des raisons spéciales.

COMBAT SPIRITUEL.

L'auteur de l'*Imitation* dit que deux choses contribuent surtout à opérer dans l'âme une pleine et entière réforme : attaquer avec énergie le vice auquel la nature incline davantage, et s'exercer avec ardeur à la vertu dont on a un plus pressant besoin. (Lib. I, cap. xxv.) De là une double méthode employée et recommandée par les saints.

Méthode pour combattre le vice. Quatre règles la constituent.

1° Attaquer d'abord le vice dominant : droit au cœur, à la source même du mal ; sans cela, peine perdue, c'est toujours à recommencer. Quand la langue est chargée, au lieu de s'amuser à la nettoyer, on confie à l'estomac, vrai et unique siège du mal, la potion salutaire qui doit chasser les mauvaises humeurs. A quoi servirait de cicatriser une plaie tant que le *virus* séjournerait dans les veines ? La confession des péchés ne suffit donc pas, c'est à la passion qui produit les péchés qu'il faut porter la cognée.

La passion dominante est la colonne dont la chute entraînera la ruine de l'édifice, le général dont la mort sera suivie d'une complète déroute, la capitale qui, une fois prise, décidera de la conquête du royaume entier.

2° Commencer par les effets du vice les plus exté-

rieurs, les plus grossiers, les plus capables de scandaliser, les plus faciles à réprimer, et arriver insensiblement à ce qu'il y a de plus intime, de plus subtil, de plus difficile. Dieu lui-même avait dit à son peuple de ne pas entreprendre simultanément l'extermination de tous les peuples de Chanaan, ce qui eût été au dessus de ses forces, mais de les ruiner peu à peu et par parties. (Deut., VII.)

Qu'on ne craigne pas, en attendant, d'être vaincu ou envahi par d'autres ennemis : celui qui combat résolument un vice conçoit de l'aversion pour tous ; et l'habitude qu'il contracte de se tenir en haleine, le rend attentif, vigilant et comme invincible sur tous les points.

3° Concentrer sur ce vice unique toutes nos forces spirituelles : l'examen, qu'il soit fréquent et sévère ; les pénitences, qu'elles soient multipliées en raison des chutes ; la prière, qu'elle se propose d'obtenir la grâce de la victoire ; la méditation, qu'elle considère souvent la laideur et les suites désastreuses du vice ; la confession, que l'accusation et le ferme propos portent spécialement sur les fautes qu'il fait commettre ; la lecture, qu'elle en inspire l'horreur ou l'amour de la vertu opposée.

Puisque la passion dominante est de tous nos ennemis le plus terrible et le plus implacable, celui qui porte l'étendard, qui est l'âme et le conseil de tout le camp, imitons le vindicatif qui fomente dans son cœur une haine toujours plus vive contre son adversaire, et jour et nuit ne cesse de machiner sa ruine.

4° Combattre le vice par des actes contraires : la colère par la douceur, la paresse par l'exactitude, la dissipation par le recueillement, l'orgueil par l'humilité. Pour le vice impur, quoique les austéri-

tés soient utiles, il serait souvent dangereux de vouloir l'affronter et se prendre corps à corps avec lui : mieux vaut s'abimer dans son néant, se distraire et prier.

La victoire ne consistant pas précisément à éteindre le vice dominant, à n'en plus sentir les atteintes, ce qui serait impossible, mais à lutter sans cesse, pour n'être pas vaincu, il ne faut jamais désespérer du succès, mais se persuader, comme David marchant contre Goliath, qu'avec la grâce de Dieu on peut tout, et que tôt ou tard l'ennemi cèdera aux efforts continus. On ne doit pas non plus limiter le temps de la lutte, de peur de trouver du mécompte, mais combattre le vice jusqu'à ce qu'il soit hors d'état de nuire et que ses mouvements soient aisément réprimés. Que si l'on interrompt pour quelques jours, revenir bientôt à la charge ; car l'ennemi n'attend que le moment opportun pour surprendre à l'improviste.

Méthode pour acquérir la vertu. Quatre règles encore la constituent.

1° Choisir d'abord la vertu dont l'acquisition est d'une plus grande importance : ou celle opposée au vice dominant, ou celle pour laquelle on a plus de ressource et d'attrait. En choisissant la première, nous remporterons un double avantage : nous abbattrons et nous édifierons, nous arracherons et nous planterons ; en choisissant la seconde, nous pouvons espérer d'aller et plus vite et plus loin dans la pratique de cette vertu.

Rien n'est beau comme le firmament vu à travers un puissant télescope ; chaque astre a son mouvement propre, son volume, sa nuance : faible image et pâle reflet du ciel, où chaque élu dépose sur le

manteau royal de Notre-Seigneur, telle qu'un diamant et un rubis, la vertu qui a le plus brillé en lui sur la terre ! Avec quel soin, sous l'influence de la grâce, ne devons-nous pas discerner et cultiver la vertu par laquelle nous voulons éternellement et resplendir nous-mêmes et faire resplendir la robe mystique de Jésus-Christ !

2° N'en prendre qu'une à la fois et la diviser par degrés. On connaît les adages : Qui n'a qu'une affaire la fait bien mieux. — Divisez pour régner. — Qui veut tout faire à la fois ne fait rien.

Ici encore, on doit être sans crainte sur les autres vertus et les autres actes de la même vertu. Comme toutes se tiennent, les efforts qu'on fait pour l'une donnent grâce et facilité pour toutes les autres ; et celui qui, par amour pour Dieu, s'applique avec tant d'ardeur à l'acquisition d'une vertu sur un point, ne laissera pas échapper l'occasion de pratiquer cette même vertu sur les autres points, quand la Providence la fera naître.

3° Exciter en nous un vif désir et une haute estime de cette vertu ; car le succès est proportionné aux efforts, les efforts au désir, le désir à l'estime. Qui bien estime, bien désire ; qui bien désire, bien cherche ; qui bien cherche, bien trouve.

Or, pour estimer et pour désirer une vertu, il faut considérer attentivement et souvent combien elle est excellente, utile, nécessaire ; il faut l'étudier dans Jesus-Christ, dans Marie, les apôtres et les saints de notre état ; il faut lire quelques traités de cette vertu, recueillant les maximes les plus frappantes, les mieux adaptées à notre position ; il faut avec ces extraits, comme le recommandait saint Ignace, composer à notre usage un sermon ou quelques méditations.

4° Exercer le plus souvent possible des actes de cette vertu. Qui dit vertu, dit courage, habitude : courage contre soi-même, habitude acquise par des actes réitérés. La vertu s'apprend comme la lecture, comme la musique, comme la peinture. Point de vertu sans travail. Le royaume du ciel souffre violence : chacun doit payer de sa personne, dresser ses batteries, monter à l'assaut.

Illusion de croire que Dieu nous donnera des vertus toutes faites, comme il donnait aux Hébreux dans le désert des cailles toutes rôties ; c'est à nous de faire nos vertus. A l'exception de la foi, de l'espérance et de la charité, qui sont des vertus infuses, toutes les autres sont des vertus acquises ; et quand on les demande à Dieu, il exauce en ce sens 1° qu'il fait naître les occasions d'en produire des actes, 2° qu'il confère la grâce nécessaire pour se vaincre soi-même, Saint-François Xavier répétait sans cesse : « Surmontez-vous vous-même, surmontez-vous « vous-même ; et quand on paraissait étonné de cette instance, il répondait : « Tel est l'avis que m'a lé- « gué Ignace, mon père ; si vous le suivez, il suffit. »

LE SIXIÈME JOUR.

Plan de mémorial de retraite.

Première partie.

Pour ranimer ma ferveur je me dirai quelquefois à moi-même :

Etre une élue ou une réprouvée, pas de milieu.

Pourquoi suis-je Religieuse ? Est-ce seulement pour porter l'habit et éviter les vices grossiers ? C'était bien la peine de quitter famille, patrie, fortune, liberté, plaisirs !

Quand l'église est attaquée par tant et de si acharnés ennemis, est-ce d'une Religieuse purement honnête institutrice qu'elle a besoin ?

Quel tort ne fais-je pas à l'église que je suis appelée à servir, à ma Communauté que je devais édifier, à mon âme que je pourrais enrichir de mérites ?

Oh ! combien ma vocation est sublime ! Combien haute la perfection à laquelle je dois tendre ! Mais combien j'en suis éloignée !

Pourquoi imiter plutôt les tièdes que les ferventes ? Trouverai-je ma justification devant Dieu dans la conduite de telles et telles, fussent-elles d'ailleurs recommandables par leur âge, leurs talents ou leurs emplois ?

O ingratitude ! ô perte irréparable ! être fervente pendant quelques jours et tiède de longs mois !

On va peu à peu à l'abîme ; quel espace me reste-t-il encore à franchir ?

Voudrais-je mourir dans l'état où je suis ?

La vertu qui me manque est si belle, si nécessaire, et, avec la grâce, si aisée à acquérir ! Ne ferai-je jamais ce que je recommande ? Ne puis-je donc ce qu'ont pu tant d'autres ?

« Dieu m'a placée dans un jardin de délices, dans « la maison où tout abonde ; et moi, malheureuse « et misérable, je meurs de faim en présence d'une « table splendide, je suis glacée devant un feu ar- « dent, je languis de soif au bord d'une fontaine « limpide, trop lâche pour me pencher ou tendre la « main. Espèce de monstre parmi les enfants de « Dieu, j'ai l'habit d'une Religieuse, et je n'en ai « pas les vertus. Arbre stérile, j'occupe inutilement « la terre. Vile bête de somme, je mange et ne tra- « vaille pas. J'endure que d'autres me nourrissent à « la sueur de leur front, et je végète à la place d'une « ouvrière infatigable. » (S. Bern., *De inter. Dom.*, c. xx.)

Deuxième partie.

Pour prouver à Dieu ma bonne volonté, j'ai pris les résolutions suivantes :

1° *Sortie de retraite.* Je me tiendrai en garde contre la dissipation, le découragement en face des premières difficultés, la négligence à remplir les prescriptions de mon directeur, la présomption et l'oubli du mémorial : autant d'écueils contre lesquels trop souvent, hélas ! je suis venue échouer.

2° *Règle.* Je ferai consister ma perfection à l'observer avec exactitude, en esprit de pén[illegible] et par

amour pour Dieu. La transgression de la règle n'est presque jamais sans une diminution de grâce. S'affranchir facilement de sa règle et persévérer dans sa vocation, deux choses incompatibles.

3° *Oraison.* C'est le miroir où l'âme aperçoit ses taches, le ciment qui relie et consolide l'édifice spirituel, la pompe qui arrose le jardin des vertus et éteint l'incendie des vices, l'intime commerce où, prenant Dieu pour ami, on s'entretient seul à seul avec lui. Je la préparerai avec soin et m'y porterai toujours avec bonheur.

4° *Exercices de piété.* Le cœur s'attiédit et s'échauffe comme l'eau au foyer. Deux causes attiédissent l'eau : l'évaporation et la soustraction des combustibles. Deux causes la réchauffent : fermer hermétiquement et rapprocher les tisons. Ce qui concentrera ma chaleur intérieure, c'est la vie de silence : ce qui l'alimentera, c'est la fidélité aux exercices de piété

5° *Vœux.* Je les accomplirai dans toute leur intégrité, redoutant j'usqu'aux moindres infractions. La goutte d'eau, à force de se multiplier, submerge le navire ; une piqûre d'épingle, cent fois redoublée, amène l'inflammation, puis la mort ; la poutre insensiblement vermoulue, bien qu'elle semble intacte au dehors, se brise dès qu'on y pose un fardeau.

6° *Charité.* Je saisirai toutes les occasions de rendre service ; je serai douce, patiente. Loin de moi la basse jalousie, les rapports exagérés, les paroles malignes, les procédés peu bienveillants ! Si jamais je suis atteinte d'antipathie, je prierai de tout mon cœur pour celle qui en sera l'objet, et tâcherai de me ménager avec elle une explication amicale.

7° *Emploi du temps.* Se peut-il qu'une Reli-

gieuse perde dans des bagatelles un temps si précieux et si court ! Et faut-il vivre tant d'années pour arriver au terme les mains vides ! Je veillerai à utiliser jusqu'aux moindres moments, commençant toujours par les devoirs prescrits et donnant à chaque chose toute la perfection possible.

8° *Zèle.* C'est Jésus-Christ qui me confie les enfants, afin qu'avec sa grâce et par mes soins chacune devienne un autre Jésus-Christ. Telle est ma tâche : faire disparaître les traits hideux de Satan et mettre à la place les traits aimables de l'Homme-Dieu. Sans cesse je contemplerai le modèle, sans cesse j'examinerai où en sont les copies.

9° *Illusion.* Chacune a la sienne, j'ai la mienne : l'interprétation trop bénigne d'une loi, l'application fausse d'un principe, l'art de donner au mal les couleurs du bien, l'ignorance ou l'oubli volontaire d'un devoir. Aujourd'hui je vois le piège, la grâce a rompu le bandeau ; ce sera l'objet de ma vigilance continuelle.

10° *Tentations.* Je sais bien que l'ennemi reviendra à la charge ; mais je suis déterminée à ne pas lâcher pied. Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi ? Je repousserai brusquement la pensée du mal : *Arrière Satan !* J'invoquerai la sainte Vierge, je jetterai un coup d'œil sur le Calvaire et sur l'enfer.

11° *Chutes.* Si par malheur je viens à tomber dans quelque faute, me découragerai-je ? Non, jamais. Je me relèverai aussitôt, et, si je ne puis venger ma défaite au moment même par une victoire éclatante, je tâcherai au moins de devenir plus humble et plus vigilante. Vive saint Pierre qui reprend confiance et Honte à Judas qui se désespère !

1° *Contradictions et croix.* Plus j'en aurai, plus je m'estimerai heureuse, convaincue que je sème à

pleines mains le grain qui rend cent pour un dans l'éternité. A ce trait, je reconnaîtrai que Dieu m'aime ; la croix est le vrai gage de prédestination, le signe des élus. Comme je m'applaudirai dans le ciel d'avoir partagé le calice du Sauveur !

TROISIÈME PARTIE.

Pour sanctionner mes engagements et assurer ma persévérance.

1° Je ferai chaque jour l'examen particulier sur la passion dominante. Si je la ménageais, elle serait pour moi ce que le Seigneur disait que seraient à son peuple les Chananéens épargnés, un clou dans les yeux, une flèche dans les flancs, un perpétuel adversaire. A tout prix je veux, sinon l'exterminer, du moins la tenir en échec.

3° Je me réserverai un jour chaque mois pour faire la petite retraite. Il en est de notre volonté comme des poids d'une horloge, elle baisse toujours. Tels changements d'ailleurs dans notre conduite sont presque imperceptibles d'un jour à l'autre, lesquels sont fort saillants à la fin du mois.

3° Je relirai mon mémorial tous les quinze jours. Un signe non équivoque auquel je reconnaîtrai que j'y suis fidèle, c'est lorsque j'en ferai la lecture avec plaisir. Ecrit sous l'œil de Dieu, pour ainsi dire sous sa dictée, il doit être pour moi comme une lettre venue du ciel, pleine de bénédictions.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH,

je dépose ces résolutions dans votre cœur.

MON SAINT ANGE GARDIEN,

daignez me les rappeler dans l'occasion.

MESSE ET COMMUNION

1° Messe.

Vous avez l'insigne bonheur d'assister chaque jour au saint sacrifice, vous n'en sauriez donc trop connaître l'excellence et les fruits. Pour l'apprécier, autant qu'il est donné à l'intelligence humaine, considérez l'honneur suréminent et parfait qu'il nous permet de rendre à Dieu.

Par ce sacrifice 1° *nous rendons à Dieu l'honneur que nous lui devons, l'adoration, l'action de grâces, la satisfaction, la prière.*

Nous adorons son souverain domaine sur nous et sur toute la création, en offrant l'humanité sainte de Jésus-Christ, qui, en sa qualité de victime et à cause de son union avec la personne du Verbe, rend à Dieu, par ses anéantissements et ses profonds hommages, un honneur infini.

Nous le remercions dignement pour les faveurs dont il nous comble, en offrant par les mains du prêtre le don le plus précieux et le plus agréable que les hommes puissent offrir à Dieu, et en présentant les mêmes actions de grâces que Jésus-Christ ne cesse de présenter à son Père au nom de son Eglise.

Nous satisfaisons pleinement pour nos péchés et reconnaissons que nous avions mérité la mort, en offrant et en substituant à notre place le divin Agneau qui s'est immolé sur la croix pour les expier, et qui s'immole encore tous les jours sur l'autel pour la même fin.

Nous demandons efficacement les grâces dont nous avons besoin par Celui à qui le Père céleste ne peut rien refuser, et qui a institué le sacrifice de la messe

pour compléter le sacrifice de la croix, nous donnant le moyen de nous l'approprier et de recevoir l'application des grâces qu'il a méritées.

2° *Nous rendons à Dieu l'honneur qu'il recevait autrefois des patriarches.*

Ce que les patriarches pouvaient faire de plus relevé et de plus noble pour adorer leur Créateur et leur Maître, c'était premièrement d'offrir à Dieu des animaux, en témoignage de sa libéralité qui leur avait tout donné ; secondement d'égorger ces animaux, en témoignage de sa grandeur qui n'a nul besoin de nos richesses.

Or cet honneur est formellement contenu dans le sacrifice de la messe, dont une partie essentielle est la destruction de l'offrande apportée sur l'autel. Le prêtre prend du pain et du vin, et présente l'un et l'autre à Dieu comme une particule de nos biens et du monde mis à notre usage. Mais bientôt, proclamant que Dieu n'a que faire de pain et de vin, ni du monde entier, il détruit par les paroles sacramentelles le pain et le vin ; et, ce que ne firent ni la synagogue ni le paganisme, ce que ne purent jamais ni le glaive ni le feu sur aucune hostie, il les pousse jusqu'au néant : le pain et le vin ne sont plus, il ne reste que les accidents ; si bien que, par cet anéantissement total, le prêtre arrive tout d'un coup au plus haut point d'adoration possible à l'humanité, et glorifie plus Dieu que les patriarches sous la loi de nature et que les sacrificateurs sous la loi mosaïque n'auraient pu le glorifier par l'offrande de plusieurs millions de victimes égorgées, il est vrai, mais non anéanties.

3° *Nous rendons à Dieu l'honneur qu'il se rend à lui-même dans l'éternité.*

La suprême gloire de Dieu le Père, sa félicité in-

comparable, c'est la génération de son Verbe, qui atteste non plus seulement qu'il est l'Auteur et le Maître absolu de toutes les créatures, mais qu'il est Dieu même, digne de posséder ce Fils adorable et d'en être le Père. « Verbe divin, abîme de perfec-« tion et de grandeur, vous êtes à moi, je vous en-« gendre éternellement de ma substance, Dieu de « Dieu, lumière de lumière. C'est ainsi que je me « glorifie moi-même et mets le couronnement à « tous les honneurs qui me sont dus. »

Or, au saint sacrifice, le prêtre, en notre nom, procure à Dieu la même gloire. Il commence, en effet, par la destruction du pain et du vin ; puis aussitôt, franchissant les limites du temps et passant jusqu'à l'infini, en vertu des mêmes paroles, il fait naître à la place le Verbe incarné, il lui donne une nouvelle vie, le met en état de victime, et, sous cette forme, il le présente à Dieu comme un don de ses mains, un fruit de ses lèvres ; il en fait Dieu le possesseur, et ne se retire de l'autel qu'après avoir honoré Dieu par un présent égal au bienfait reçu, égal même au Bienfaiteur.

4° *Nous rendons à Dieu l'honneur que Jésus-Christ lui rendit sur le Calvaire.*

« Tout est consommé, « s'écria le Sauveur en expirant. Victime divine, je glorifie infiniment Dieu par sa mort, et j'acquitte surabondamment toutes les dettes du genre humain. Il est juste qu'un Dieu soit crucifié pour réparer l'outrage fait à Dieu par le péché. Voilà la consommation de toutes les adorations et de toutes les satisfactions qu'un Dieu offensé peut exiger et recevoir.

Or, sur l'autel, Jésus-Christ est réellement dans un état de mort. Les paroles sacramentelles, comme un glaive spirituel, ont séparé mystiquement son

corps d'avec son sang ; puisque la consécration du sang est différente de celle du corps, et que le corps et le sang ne sont unis qu'en vertu de la réunion qui s'en est faite à la résurrection. Dieu le Père voit donc en Jésus-Christ les cicatrices de ses plaies, les témoignages de son obéissance, les signes authentiques de ses opprobres, ce qui est le plus beau spectacle pour sa justice ; et en même temps il aperçoit, en lui les félicités de la vie, les splendeurs de la gloire, les triomphes de la puissance, ce qui est le plus beau spectacle pour son amour. Ainsi Jésus-Christ a-t-il trouvé le secret de rendre perpétuellement présent aux yeux de Dieu le sacrifice qui a apaisé sa colère, et aux yeux des hommes le sacrifice qui les a rachetés.

Oh ! combien ces pensées seraient propres à ranimer la ferveur, si l'on s'en pénétrait !

2° Communion.

Vous avez encore le bonheur non moins grand d'approcher fréquemment de la sainte table. Pour le faire avec piété et avec fruit, il est des actes qu'il faut produire avant et d'autres qu'il faut produire après.

1° *Avant la Communion*, ranimez votre foi et excitez votre désir.

Ranimez votre foi. Si l'épouse doit être nourrie selon la grandeur de son époux, la fille selon la noblesse de son père, les membres selon la dignité du chef, donc, ô Eglise, épouse d'un Dieu, fille d'un Dieu, corps mystique d'un Dieu qui pût t'être présentée pour nourriture ; et voici que Jésus-Christ nous dit : *Prenez, mangez : ceci est mon corps.*

O mon Sauveur, je le crois. C'est ce même corps conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, crucifié, ressuscité, élevé aux cieux, placé à la droite du

Père, avec lequel vous viendrez juger les vivants et les morts.

C'est ce même sang, infiniment précieux, qui a été répandu pour nous, et par lequel nos péchés ont été lavés.

Ce corps et ce sang sont inséparables. Ainsi avec le corps on reçoit le sang, avec le sang on reçoit le corps, et avec l'un et l'autre on reçoit l'âme et la divinité de Jésus-Christ, qui ne peuvent en être séparées ! en un mot, on reçoit Jésus-Christ, Dieu et homme.

En Jésus-Christ sont toutes les grâces, toutes les lumières, toutes les consolations, enfin toutes les richesses du ciel et de la terre. Tout nous est donné avec Jésus-Christ, et qui se donne soi-même ne peut plus rien refuser.

Je le crois, Seigneur, vous l'avez dit de votre bouche sacrée et toute puissante ; je sais que vous êtes la vérité même et que tout obéit à votre voix. Encore une fois, je le crois.

Excitez votre désir. O Dieu ! il est donc vrai, il y a sur la terre, dans ce temple, un cœur qui va se reposer sur le cœur de Jésus-Christ, s'embraser de ses feux, se plonger dans l'océan de ses grâces ; et ce cœur, c'est le mien ! Il y a sur la terre, dans ce temple, un enfant de Dieu à qui Dieu le père va donner son Fils, à qui Dieu le Fils va se donner lui-même ; et cet enfant de Dieu, c'est moi !

Venez, corps de Jésus meurtri pour moi : le moment est venu de vous prendre, de vous manger je m'unis à toutes vos plaies, ces plaies par lesquelles mon âme blessée a été guérie. Venez, sang que l'amour à tiré des veines de Jésus, de ses pieds et de ses mains, de son chef couronné d'épines, de son cœur ouvert par la lance ; que je vous boive, et

que je vous fasse couler dans mon sein, que je purifie par vous et en vous toutes mes souillures.

Venez, Seigneur Jésus. Déjà le prêtre vous a offert en sacrifice, il s'est nourri le premier de la chair de la victime. On donne le signal ; l'Époux et l'Épouse disent : Venez.

Après la communion, offrez-vous avec Jésus, et jurez-lui un éternel amour.

Offrez-vous avec Jésus. Contemplez, ô mon Dieu, au fond de mon cœur, la face de votre Christ. Vous m'avez aimée jusqu'à me le donner ; et moi je vous aime jusqu'à vous l'offrir, et je m'offre avec lui. J'unis ma voix à sa voix, je me cache dans ses divines blessures, je voile ma laideur sous les splendeurs ravissantes de son visage, je vous aime et je vous adore par son cœur. C'est lui qui prie pour moi, qui satisfait pour moi, qui rend grâces pour moi, qui aime et adore pour moi. Que pouvez-vous désormais me reprocher ou me redemander ? Et n'êtes-vous pas contraint d'avouer, comme autrefois Isaac pour Jacob revêtu des habits d'Esaü, que je suis votre enfant bien-aimée, et que vous devez m'accorder votre bénédiction et votre héritage ?

Jurez-lui un éternel amour. Vous vous êtes donné à moi, ô Jésus, pour être possédé tout entier et pour me posséder sans réserve, pour ne faire avec moi qu'une même chose et pour que je ne vive plus que de votre vie. Or vous ne respiriez que la gloire de votre Père, votre nourriture était de faire la volonté de votre Père, vous avez subi la mort, et vous étiez prêt à la subir mille fois, pour plaire à votre Père. C'est ainsi que je veux vous aimer, ne respirant que pour votre gloire, disposée à tout sacrifier pour vous être agréable. Dieu qui êtes l'amour infini, Dieu qui m'avez tant aimée de toute éternité,

Dieu qui m'avez ordonné de vous aimer, faites-moi la grâce de vous aimer. C'est de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces que je veux vous aimer. C'est uniquement pour vous seul, parce que vous êtes le bien suprême, parce que vous êtes souverainement parfait, parce que vous êtes digne d'un amour infini, que je vous aime, ô mon Dieu. Puisse mon amour ressembler à celui des séraphins, s'unir à celui de tous vos élus, de Marie elle-même, s'embraser de l'amour dont vous vous aimez de toute éternité ! *Amen*, *amen*: qu'il en soit ainsi ! oui, mon Dieu, qu'il en soit ainsi !

A la messe et à la communion, proposez-vous toujours quelque intention particulière.

LE SEPTIÈME JOUR

Rénovation des vœux

1° Du coté de la Religieuse,

C'est 1° *une ratification.* Loin de se repentir, comme il arrive dans la plupart des engagements humains, rappelant le sien à son souvenir et se reportant avec attendrissement au jour solennel où elle l'a signé, elle le confirme avec la même joie qu'elle l'a contracté ; elle s'en applaudit devant Dieu et devant les hommes par un acte public ; elle remercie le ciel de lui en avoir inspiré la pensée et d'avoir daigné l'accepter ; elle l'apprécie plus que jamais, et, si l'engagement sacré n'était déjà contracté, elle n'hésiterait pas à le contracter aussitôt, bien qu'elle ait rencontré dans sa carrière religieuse des difficultés qu'elle n'avait pas soupçonnées d'abord, et dût-elle en rencontrer de plus grandes encore. La victime à moitié consumée revient plus joyeuse à l'autel du sacrifice ; le martyr déjà meurtri et ensanglanté tressaille à la perspective des supplices qu'il lui reste à subir.

C'est 2° *une réparation.* Dans les méditations qu'elle vient de faire pour mieux se pénétrer de la sublimité de sa vocation, comparant les grâces reçues avec les progrès, la Religieuse a reconnu sur plusieurs points des infidélités et des négligences ; dans

la direction et l'ouverture de conscience, elle a cherché et trouvé les moyens de s'en corriger ; dans sa confession générale, elle les a accusées et détestées. Elle demande qu'en présence de cette amende honorable, Jésus-Christ, touché de son repentir, du ferme propos qu'elle forme pour l'avenir, pardonne tout, remette tout, coulpe et peine ; et elle a une si haute idée de la miséricordieuse tendresse du divin Epoux, qu'elle ose presque espérer, au renouuvellement de ses vœux, ce que les théologiens lui promirent au moment de leur première émission, une absolution universelle, une indulgence plénière, une sorte de jubilé et comme un second baptême.

2° Du côté de Jésus-Christ.

C'est 1° *la grâce de la profession épanchée tout entière.* Par ses infractions et sa tiédeur, la Religieuse avait plus ou moins obstrué les canaux de cette grâce puissante et en quelque sorte sacramentelle ; puisqu'elle vient d'enlever l'obstacle, Jésus-Christ laisse immédiatement couler cette grâce par tous ses ruisseaux naturels ; il réintègre la Religieuse dans les droits que la profession lui donnait à recevoir des faveurs spéciales, appropriées à ses obligations ; il la met à même, ainsi rafraîchie et fortifiée, de reprendre efficacement l'œuvre un moment interrompue de sa perfection. Comme Pâques et Noël font revivre, pour ceux qui célèbrent dévotement le Carême et l'Avent, le fruit toujours subsistant des mystères du Sauveur ; comme l'anniversaire de la dédicace des églises, en ranimant la piété des fidèles, fait descendre sur leurs prières les bénédictions obtenues par la consécration elle-même : ainsi la cérémonie de la rénovation des vœux, pour l'âme qui s'y prépare avec soin et qui l'accomplit avec amour, ouvre le cœur du divin Maître, et permet à la grâce

que la profession a mise en réserve dans ce cœur de se répandre sans mesure.

C'est 2° *une effusion de grâces nouvelles.* Jésus-Christ tient compte à la Religieuse de tout ce qu'elle a déjà fait pour sa gloire, de la ferveur qui a marqué les exercices de sa retraite, de l'empressement avec lequel elle réitère son offrande, du regret qu'elle éprouve en voyant cette offrande si chétive. Puisqu'elle donne tout et que son désir le plus vif serait de donner plus encore, Jésus-Christ, pour ne point se laisser vaincre en générosité, aux faveurs anciennes ajoutera des faveurs nouvelles. De sa part, ce n'est pas une simple réconciliation où restent presque toujours certains nuages, c'est un redoublement de tendresse. Ce n'est pas seulement une restauration qui rend à l'âme comme à une peinture flétrie son premier coloris, c'est un surcroît de beauté, une splendeur ravissante. Les pertes sont réparées avec usure, la pointe émoussée de l'esprit reçoit une trempe plus vigoureuse, la volonté tombée insensiblement par l'effet de sa pesanteur naturelle est reportée tout d'un coup à une hauteur jusque là inconnue ; la Religieuse est plus que jamais attachée à Jésus-Christ, enracinée dans sa vocation, déterminée à devenir sainte et apôtre.

EXERCICE POUR LA PRÉPARATION A LA MORT.

Prosternée devant un crucifix ou devant le Saint-Sacrement.

1° *Adressez-vous cette question* : Suis-je prête a mourir ?

Puisqu'il faut nécessairement mourir, une seule fois, bientôt, à l'improviste, et que de la mort dépend l'éternité, je dois si bien prendre mes mesures, que je ne commette pas, dans l'affaire uniquement essentielle, une faute irrémédiable. Mais, suis-je habituellement prête, du moins à cette heure suis-je prête à mourir ? Dans ma conscience n'y a-t-il rien qui puisse provoquer la colère de Dieu ? N'ai-je ni secrète aversion ni attache coupable ? Où en suis-je par rapport à mes vœux ? Ai-je satisfait pour mes péchés, réparé mes négligences et la mauvaise édification que j'ai donnée ? Que sert de me flatter ? C'est moi, c'est moi-même qui suis en cause. Je puis aujourd'hui, si je le veux, apaiser mon Juge, échapper à l'enfer et au purgatoire ; demain peut-être, en le voulant, ne le pourrai-je plus.

2° *Adorez la divine justice, et acceptez la mort en esprit de pénitence.*

Voici, mon Dieu, votre criminel qui vient subir son supplice. Je le reconnais, j'ai mangé le fruit défendu, non seulement une fois en Adam, mais aussi souvent que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Frappez, Seigneur, frappez. J'adore et je proclame votre justice dans l'exécution de la sentence ; car ce n'est pas vous qui avez fait la mort, elle n'est entrée dans le monde qu'en punition du péché. J'adore aussi cette bonté compatissante qui tourne la peine en remède, et par la vue continuelle de la mort et les atteintes de mille maladies, ses avant-coureurs et ses ministres, daigne confondre mon orgueil, éteindre ma sensualité et me détacher des biens terrestres. O mort, Jésus-Christ crucifié t'a donné cette vertu. Il ne fallait pas moins que l'attente de

ce coup, qui égale tout, détruit tout, enlève tout, pour mortifier la vie de mes sens et m'ouvrir les yeux sur la vanité.

3° *Unissez-vous à Jésus agonisant pour vous.*

O Jésus, mon agonie vous était distinctemen présente sur la croix, vous me suiviez de l'œil du cœur dans toutes les phases de ma dernière maladie et, voyant d'un côté le redoublement de la fureu de l'enfer, de l'autre mon abattement extrême, vou avez voulu vaincre et désarmer la puissance des ténèbres et sanctifier ma mort par les héroïques dispositions de la vôtre. A ce moment décisif, sur lequel Dieu et Lucifer ont les plus grands desseins pour ou contre nous, qu'il m'est doux de penser qu'en acceptant et en offrant à votre Père votre agonie, vous avez accepté et offert la nôtre ; que tout ce que vous fîtes alors, vous le fîtes en notre nom et pour suppléer à notre impuissance ! Je vous adore, ô divin Chef, luttant et triomphant pour vos membres. Je m'unis à vos sueurs, à votre tristesse, à vos immenses douleurs ; associez-moi à vos prières, à vos mérites, à votre victoire.

4° *Acceptez avec transport la promesse de la bienheureuse résurrection.*

Nous avions fait un pacte avec la mort, et l'enfer était notre partage. Mais vous, Seigneur, vous vous êtes volontairement livré à la mort, vous êtes descendu dans le tombeau, vous êtes ressuscité, non pour vous, mais pour nous, afin que notre traité avec l'enfer soit annulé, effacé dans votre sang, déchiré et cloué à la croix. La mort n'est plus mort depuis que Jésus-Christ l'a soufferte ; elle n'est qu'un passage à l'immortalité, et, en la portant avec foi et soumission, nous l'évitons à jamais. Il faut sans doute que ce corps de péché soit dissous, renouvelé

et rendu digne d'être le domicile d'une âme glorifiée ; mais « je sais que mon Rédempteur est vivant, « et au dernier je ressusciterai de la poussière, et « je serai de nouveau environné de ma peau, et je « verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-« même de mes yeux. Cette espérance repose en « mon sein. » (Job, c. XIX.)

5° *Votre confession faite, abandonnez-vous à la plus entière confiance.*

« Mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me « troubles-tu ? Espère en lui, mon âme. » (Psal. 41.) Tu n'as plus à craindre tes péchés déjà effacés, tu n'as à craindre que de craindre trop. Car moi aussi j'ai dit : « Je confesserai contre moi mon ini-« quité au Seigneur ; et vous m'avez remis l'iniquité « de mon péché. » (Psal. 31.) Mais l'ai-je dit comme David, de manière à être absoute ? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne veux pas le savoir. Vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut pour le bien dire, donnez-moi ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Pardon, bon Père, bon Juge, bon Sauveur, pardon. Je désire vous le dire avec tant de foi, tant de contrition, tant d'amour, que la rémission prévienne la confession. Ah ! maudite soit ma malheureuse et criminelle inconstance qui m'a si souvent détachée de vous ! Et maintenant je ne vous quitterai plus. O mort, tu ne seras pas la fin de ma vie, tu seras la fin de mon péché.

6° *Regardez votre mort comme un vrai sacrifice renfermé dans celui du Calvaire.*

« Tout est consommé, » dites-vous, ô divin Crucifié ; ma mort est un sacrifice parfait. « Tout est consommé, » et la mort de mes membres, unie à la mienne, ne sera désormais qu'un même sacrifice. « Tout est consommé, » et les chrétiens consacrés

dans le baptême pour être des victimes, en participant aux mérites de ma mort, rendront hommage par la leur à toutes les perfections divines. Je le crois, ô Pontife éternel ; notre mort est devenue dans la vôtre un sacrifice véritable, dont celui du Calvaire n'était que le prélude et comme le pompeux appareil. Jusqu'à la fin des siècles vous renouvellerez et perpétuerez votre sacrifice par la mort des fidèles : « De votre oblation et de la nôtre il ne se « fait qu'une seule oblation parfaite. » (Hebr., c. x.) Voilà le terme et l'objet de la grâce, des sacrements, de toute la religion. Acceptez donc, bénissez, offrez mon sacrifice avec le vôtre.

7° *Pleine de cette idée, communiez en viatique.* Mon Sauveur, on m'apporte votre corps, ce corps immortel, ce corps spiritualisé ; je le reçois dans le mien. C'est à ce coup que je puis dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison. » Vous venez néanmoins chez moi, vous y entrez, vous y êtes ; et ce n'est pas encore assez pour votre amour : la maison où vous voulez entrer c'est mon corps, afin que de votre cœur dans le mien s'épanchent des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde. Admire cette merveille, ô mon âme : Jésus se transporte dans son temple, d'abord pour y offrir le sacrifice de lui-même, puisque le sacrement le met en état de mort, ensuite pour prendre possession de la victime et la marquer de son sceau, puisqu'il va se servir de la maladie comme d'un glaive pour l'immoler. O mon souverain Sacrificateur, j'adhère à vos desseins ; je veux achever mon sacrifice comme je l'ai commencé et continué, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Je m'écrie avec saint Ignace allant au martyre : « Mon Amour est cruci-

« fié, et l'Esprit vivant et parlant au dedans de moi, « comme un feu qui repousse l'eau pour s'embra- « ser toujours davantage, me crie intérieurement : « Viens au Père, viens au Père. » (Ad Rom.)

8° *Recevez l'Extrême-Onction, afin de purifier de plus en plus la victime.*

Venez, prêtre charitable, venez soutenir mon infirmité de votre huile destinée à purifier, adoucir et fortifier. Voici le temps de la lutte. Eglise, oignez votre athlète. J'entends votre voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit : « Le Seigneur soulagera « le malade, et s'il est en péché, le péché lui sera « remis. » (Jac., c. v.) Voix de consolation et d'espérance. Effacez toutes les souillures de mon âme, purifiez chacun de mes sens, afin que le grand Pontife, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, puisse la présenter toute belle et sans tache à son Père par l'oblation, avant de l'immoler par la mort. Chères et pieuses compagnes, qui environnez mon lit, ou plutôt l'autel de mon sacrifice, si vous avez quelque souvenir du bien que j'ai pu vous faire durant le cours de ma vie religieuse, priez pour moi : il faut au Dieu infiniment saint des victimes si pures, et nous sommes engagées par nos vœux à une si haute perfection !

9° *Baisez affectueusement le crucifix.*

Je vous adore sur cette croix, ô Jésus, et m'y tenant à vos pieds, je vous dis avec l'Epouse : « Tirez-moi, nous courrons après vous. » (Cant., c. I.) L'amour qui vous fait mourir et s'échappe de toutes vos plaies est le baume qui s'exhale pour attirer mon cœur. Oui, il fallait que le Christ fût élevé sur la croix comme le serpent dans le désert ; il le fallait pour que tous, les mourants surtout, pussent tourner les yeux vers lui. La guérison de l'univers a été

le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. Que j'aille jusqu'à vous, ô mon Sauveur, jusqu'à votre croix ; que j'y sois percée de vos clous et inondée de votre sang. Je baise vos blessures, j'y colle mes lèvres, je m'unis à toutes, je me cache dans votre sacré côté. C'est de ce cœur que découlent tant de grâces que vous me laissez ignorer aujourd'hui, afin que, les voyant dans le ciel, j'entre dans une perpétuelle extase. O Dieu, je mets la croix de votre Fils entre mon péché et votre justice, son cœur entre moi et l'enfer.

10° *Appelez à votre secours votre ange et toute la cour céleste.*

Oh ! combien les prières d'un moribond sont faibles et languissantes ! Qu'elles sortent péniblement de ce pauvre cœur, oppressé qu'il est par la douleur et absorbé par ses lugubres pensées ! Mon bon et cher ange, prêtez à mes prières vos ailes pour les élever, votre force pour les soutenir, votre ferveur pour les animer. Vous n'aviez pas besoin d'un ange, ô Jésus, pour vous consoler dans votre agonie ; c'est pour moi qu'il vient à vous. Ange de mon Jésus agonisant, venez me présenter le calice : je le prends à deux mains, je veux le boire jusqu'à la dernière goutte. Mais vous, présentez-lui mes larmes, mes sueurs, mes soupirs. Petits enfants que j'ai formés à la vertu, vous tous que j'ai pu édifier et qui me devez une partie de votre gloire, intercédez pour moi. Saints et Saintes, Puissances et Dominations, vous surtout, saint Michel, liez le démon qui rôde autour de moi, liez-le de votre bras invincible. Marie, mon auguste Reine, mon aimable Mère, ma toute puissante Avocate, vous que j'ai tant invoquée pour l'heure de ma mort, venez, venez à mon secours, je me jette dans votre sein ; ah ! ne me laissez pas périr.

11° *Renouvelez l'acte de foi et d'adoration.*

Le temps approche où je sortirai des ombres et des énigmes, où s'achèveront les travaux de la foi. Le temps approche où je chanterai avec le Psalmiste : « O Seigneur, nous avons vu ce que nous avons ouï, » (Ps. 47.) O Seigneur, tout nous paraît comme il nous avait été prêché. En écoutant et en annonçant aux enfants votre sainte parole, j'ai tant désiré, ô Jésus de vous voir et de vous entendre vous-même ! L'heure vient où je vous verrai à découvert, face à face, d'une claire vue, en vous-même. Je vous verrai comme juge, il est vrai, mais vous me serez un juge sauveur, vous me jugerez selon vos miséricordes. En attendant, je crois tous ce que croit l'Église, je veux mourir dans la foi de tout ce qu'elle enseigne, prête à donner mon sang pour chaque article de son Symbole. O grandeur, ô majesté, ô sainteté, je vous adore, et, pour le faire plus dignement, je m'unis à tout ce qui vous adore en ce moment au ciel et sur la terre.

12° *Faites un dernier acte d'espérance et d'amour.*

Mes sens s'éteignent, ma vie s'évanouit. Bientôt on passera où j'étais : Voilà sa cellule, voilà son lit, dira-t-on ; et l'on ne m'y trouvera plus. Que cela est triste ! Oui, si je n'avais pas l'espérance, Mais si tout tombe autour de moi, je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô vérité, ô lumière, ô bien, ô source du bien, ô bien unique, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je serai un seul esprit ! Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez

point de principe? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils qui vous est égal? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité? Tais-toi, mon âme, ne parle plus, pourquoi bégayer encore, quand la vérité te va parler?

13° *Dites adieu à l'Eglise militante, et saluez l'Eglise triomphante.*

« Je me réjouis d'entendre dire que j'irai dans la « maison du Seigneur. Je suis à ta porte, ô Jérusa- « lem; me voilà debout, mes pieds sont en mouvement » (Psal. 121), tout mon corps s'élance dans tes parvis, j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transportée par la meilleure partie de moi-même. Mes nouveaux concitoyens, mes nouveaux frères, ou plutôt mes anciens concitoyens, mes anciens frères, salut! Bientôt, bientôt je vous embrasserai. Adieu, mes frères mortels; adieu, Eglise catholique. Vous m'avez portée dans votre sein, nourrie de votre lait; achevez de me purifier par vos sacrifices. Mais, ô Eglise, point d'adieu pour vous. Je vais voir les prophètes et les apôtres vos fondements, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, les anges et les saints vos intercesseurs. Je me meurs, fermez-moi les yeux, enveloppez-moi de ce drap, mettez-moi en terre. Jésus, Marie, Joseph, recevez mon âme.

DEUXIÈME PARTIE

MÉDITATIONS ET CONSIDÉRATIONS

POUR UNE

RETRAITE PARTICULIÈRE.

ORDRE DU JOUR

OU EMPLOI DES TEMPS LIBRES.

LE PREMIER JOUR.

Bouquet spirituel. Parole de saint Augustin : « Que je vous connaisse, ô mon Dieu, et que je me connaisse. »

Prière particulière. La prose de la Pentecôte en français : *Veni, Sancte Spiritus...*

Lecture de l'*Imitation*, liv. III, chap. x : « Qu'il est doux de servir Dieu et de mépriser le monde. »

Examen. Les péchés commis en général 1° depuis l'usage de raison jusqu'à la première communion, 2° depuis la première communion jusqu'à l'entrée en religion, 3° depuis l'entrée en religion jusqu'à la dernière revue.

Nota. — 1° A midi et le soir, on fera l'examen particulier, tel qu'il est marqué à la page 3 ; 2° autant que possible, on fera les lectures indiquées pour chaque jour de

la retraite générale dans la première partie de cet ouvrage.

LE DEUXIEME JOUR.

Bouquet spirituel. Appliquer à l'âme ce que Marthe et Marie firent dire à Jésus au sujet de Lazare : « Voici que celle que vous aimez est malade. »

Prière particulière. Le *Miserere mei* en français.

Lecture de l'*Imitation*, liv. I, chap. xxv : « Qu'il faut travailler avec ferveur à l'amendement de sa vie. »

Examen. Les exercices de piété. Les a-t-on faits 1° avec fidélité, 2° avec dévotion, 3° avec fruit?

LE TROISIÈME JOUR.

Bouquet spirituel. L'acte de contrition du prodigue : « Mon Père, j'ai péché contre le ciel et devant vous. »

Prière particulière. Le *Dies iræ* en français.

Lecture de l'*Imitation*, liv. I, chap. xxiii : « De la méditation de la mort. »

Examen. Les vœux de religion. A-t-on 1° violé le vœu, 2° péché contre la vertu, 3° tendu à la perfection propre à chaque vœu?

LE QUATRIÈME JOUR.

Bouquet spirituel. Parole de l'Évangile selon saint Jean : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

Prières particulières. Les litanies du Saint Nom de Jésus.

Lecture de l'*Imitation*, liv. III, chap. v : « Les merveilleux effets de l'amour divin. »

Examen. 1° La règle, 2° l'emploi, 3° la charité fraternelle.

LE CINQUIÈME JOUR.

Bouquet spirituel. Réponse de Jésus-Christ à sa Mère et à saint Joseph : « Il faut que je sois occupé au service de mon Père. »

Prière particulière. Le *Magnificat* en français.

Lecture de l'*Imitation*, liv. III, chap. liv : « Des divers mouvements de la nature et de la grâce. »

Examen. 1° Quel est l'exercice de piété le plus négligé, 2° le devoir d'institutrice le plus mal rempli, 3° la passion dominante à combattre, 4° la vertu spéciale à acquérir, 5° l'illusion à dissiper, 6° l'occasion de péché à écarter?

LE SIXIÈME JOUR.

Bouquet spirituel. Parole de saint Paul : « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi. »

Prière particulière. Le *Stabat Mater* en français.

Lecture de l'*Imitation*, liv. II, chap. xii : « De la sainte croix de la croix. »

Mémorial de la retraite. Consigner dans la première partie quelques grandes pensées ; déposer dans la deuxième les résolutions proprement dites ; s'imposer dans la troisième quelques sanctions. Voir un plan de mémorial à la page 72.

LE SEPTIÈME JOUR.

Bouquet spirituel. Parole de Saint Pierre et réponse

de Jésus : « Seigneur, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux. »

Prière particulière. Le *Te Deum* en français.

Lecture de l'*Imitation*, liv. IV, chap. xvii : « Du désir ardent de recevoir Jésus-Christ. »

Exercice pour la préparation a la mort, comme à la page 86.

Il convient de consacrer à chaque méditation une heure entière. On prend un demi quart d'heure pour la préparation, un demi-quart d'heure encore pour la revue. Une demi-heure suffit pour les considérations.

LE PREMIER JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Ma triple dignité.

PREMIER PRÉLUDE. Par une faveur gratuite, j'ai été baptisée, j'ai été confirmée, et, par la vocation religieuse, je suis devenue l'épouse de Jésus-Christ.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Je me reporte successivement à la cérémonie de mon baptême, de ma confirmation, de ma profession religieuse.

TROISIÈME PRÉLUDE. Mon Dieu, faites-moi la grâce de comprendre, au début de cette retraite, ce que sont et ce que peuvent devenir pour moi ces dignités insignes.

1° *Sur la terre, ces dignités sont un engagement à un triple ordre de sainteté, et par conséquent un titre à un triple ordre de grâces.*

Baptisée, enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, héritière du ciel, je fais profession de glorifier un tel Père, de vivre de la vie d'un tel Chef, de me rendre digne d'un tel royaume ; j'abhorre les œuvres des infidèles qui ont le démon pour père, d'impures idoles pour modèles, l'enfer pour héritage ; je m'applique à suivre les maximes laissées par Jésus-Christ à ses disciples, à copier les exemples qu'il leur a donnés ; je crois tout ce qu'il a révélé, j'espère tout ce qu'il a promis, j'aime ce qu'il aime, je déteste ce

qu'il déteste ; je cultive les vertus qu'il a recommandées, je fuis les vices qu'il a anathématisés, j'obéis à l'Eglise qu'il a établie comme à ma mère.

Confirmée, parvenue à la plénitude de l'âge, vigoureux athlète de la foi, temple magnifiquement orné de l'Esprit saint, j'ai cessé de parler en enfant, d'agir en enfant, de combattre en enfant ; il me faut des vertus plus solides, une sagesse plus consommée, des victoires plus signalées. A moi un dédain plus marqué des choses du monde, un plus sublime élan vers les choses célestes ; je veux que l'Esprit saint soit à l'aise dans mon cœur, qu'il y commande en maître, qu'il agrandisse et décore de jour en jour son vivant sanctuaire.

Epouse de Jésus-Christ, Religieuse institutrice, admise dans la légion des sauveurs d'âmes, je me tiens unie de cœur et d'esprit à mon divin Epoux ; je porte avec un légitime orgueil des livrées de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, dont il m'a revêtue ; j'aspire, comme lui et avec lui, à rendre à Dieu la plus grande gloire, à remporter sur l'enfer les plus splendides trophées ; dans mes exercices de piété, dans les œuvres de zèle, je sens vivre en moi Jésus-Christ, tressaillir et palpiter en moi Jésus-Christ.

Or je trouve dans le caractère du Baptême un titre pour recevoir les grâces nécessaires au chrétien, dans celui de la Confirmation un titre pour les grâces nécessaires au parfait chrétien, dans ma qualité d'épouse de Jésus-Christ un titre pour les grâces nécessaires à la Religieuse institutrice. Si je sentais jamais ma foi chanceler, ma vigueur s'éteindre, mon zèle se ralentir : O mon Dieu, m'écrierais-je, augmentez en moi la foi, l'espérance, la charité, fruits précieux de mon baptême ; renouvelez en moi les

sept dons de votre Esprit, devenu l'hôte de mon cœur dans la Confirmation ; ressuscitez en moi les vertus religieuses auxquelles vous me donnâtes droit en m'acceptant pour épouse dans ma profession. Mes titres seraient-ils périmés ? ne sont-ils pas signés de votre main ? Lisez, lisez ce qui est écrit sur mon âme ; vous verrez qui je suis et à quoi je puis prétendre.

2° *Dans le ciel, ces dignités sont le principe d'un triple degré de mérites, et par conséquent la source d'un triple degré de gloire.*

Autre le prix de l'argent, autre celui de l'or, autre celui du diamant. Le vol de la colombe n'est pas celui de l'hirondelle, et le vol de l'hirondelle n'est pas celui de l'aigle. La couronne décernée au laboureur qui a bien défriché son champ est inférieure à celle décernée au magistrat qui a bien administré la justice, et celle-ci est inférieure à la couronne décernée au général qui a sauvé la patrie.

En supposant une égale correspondance à la grâce, le prix de mes actes, déjà grand lorsque je n'étais que simple chrétienne, est plus grand depuis que je suis parfaite chrétienne, plus grand encore depuis que je suis épouse de Jésus-Christ. Sous l'impulsion de plus en plus véhémente de l'Esprit saint, mon vol s'élève plus haut dans les régions de la sainteté ; un ressort plus puissant, qui n'est autre que la grâce augmentée, me pousse plus vite et plus loin. Les couronnes acquises successivement sont donc d'un ordre supérieur.

Et comme, dans la décomposition des substances, les éléments homogènes se cherchent et s'unissent ; comme les enfants, au retour de l'exil, reconnaissent leur mère qui les attend sur le rivage et se jettent dans ses bras ; comme les guerriers, confondus

dans la mêlée, retournent, après la victoire, dans leur légion et sous leur drapeau respectif; ainsi, dans le ciel, il me semble voir tous les mérites que j'ai acquis d'abord comme chrétienne, puis comme parfaite chrétienne, ensuite comme Religieuse institutrice, se rassembler les uns sous le caractère du Baptême, les autres sous celui de la Confirmation, les plus excellents et les plus nombreux se rattacher à ma qualité d'épouse de Jésus-Christ.

Anges et saints, admirez dans mon enfance les vertus déjà considérables que je pratiquais au sein de la famille ; admirez dans ma jeunesse, pendant mon éducation et mon noviciat, les vertus plus solides et plus éclatantes que formait en moi l'Esprit saint par l'abondance de ces dons ; mais surtout admirez les vertus mille fois plus multipliées et plus héroïques que la profession religieuse m'a fait produire. Tels sur ma tête des diadèmes dont les perles se superposant prennent un éclat toujours plus vif et un volume toujours plus grand. Tels des arcs-en-ciel où l'œil aperçoit des couleurs plus brillantes, des nuances plus riches, à mesure qu'il s'élève avec eux dans les airs. Tels des soleils, escortés d'innombrables satellittes, dont la splendeur varie selon le centre autour duquel ils gravitent, et qui se renvoient mutuellement leur lumière.

3° *Enfer, ces dignités sont le monument d'une triple espèce de profanation, et par conséquent le signal d'une triple espèce de dégradation.*

Sur le caractère du Baptême, éternellement on pourra lire : J'étais enfant de Dieu et de l'Eglise ; à ce titre, pour me sanctifier, j'avais reçu la grâce habituelle et les vertus infuses, et je suis damnée ! Sur le caractère de la Confirmation : J'étais le temple de l'Esprit saint ; à ce titre, pour me perfectionner, j'a-

vais reçu les dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science, de piété et de crainte de Dieu, et je suis damnée ! Sur mon front où restera gravée ma qualité d'épouse de Jésus-Christ : J'étais Religieuse institutrice, attachée à Dieu par les trois vœux, dévouée par vocation au salut des âmes, et je suis damnée !

Venez, diront les infidèles, dégradons cet enfant de Dieu, qui n'a connu son Père que pour l'outrager. Venez, diront ceux à qui le sacrement de Confirmation n'avait pu être conféré, dégradons cet athlète, qui n'a reçu l'Esprit de force que pour lui insulter et trahir lâchement sa cause. Venez, diront à leur tour les séculiers, dégradons cette Religieuse, qui avait juré d'être un ange et qui n'était qu'un démon, qui faisait métier de sauver les âmes et qui a perdu la sienne ; elle se flattait d'être l'épouse de Jésus-Christ et elle a été condamnée par Jésus-Christ. Le triple diadème qu'elle portait sur sa tête n'est donc plus qu'un triple bandeau d'ignominie ! Ce triple flambeau, jadis si brillant, est donc éteint, et ne jette plus qu'une fumée noire et infecte ! Tous ses titres à la gloire ne sont donc plus, par sa faute, que des titres à la honte !

Colloques : 1° *Avec l'Ange gardien.* Demander pardon de notre indocilité, et renouveler devant lui les promesses du baptême.

2° *Avec l'Esprit saint.* Demander pardon de nos outrages, et le prier de ressusciter en nous ses dons pendant la retraite.

3° *Avec Jésus-Christ.* Demander pardon de notre lâcheté à son service, et promettre pour l'avenir fidélité et dévouement.

DEUXIÈME EXERCICE.

Dieu principe et fin

Dieu est mon premier principe, donc il est mon souverain Maître, donc il est ma fin dernière. Ce raisonnement bien pénétré et bien saisi répond à mille questions, résume presque toutes les règles des mœurs ; car, en me révélant mon origine et ma destinée, il m'apprend ce qu'il faut faire ou omettre désirer ou craindre, et donne ainsi la direction à toute ma conduite. Tel un flambeau dont la lumière sûre; indéfectible, m'éclaire dans tous les âges, toutes les circonstances de ma vie.

1° Dieu est mon premier principe.

Le hasard est une chimère, le néant ne peut enfanter que le néant, ma mère ignore comment j'ai été formée dans son sein. C'est donc vous, ô mon Dieu, qui avez dessiné mes traits et ajusté mes membres. Je n'étais pas, et quand vous avez voulu que je fusse, j'ai commencé d'être. Je tiens tout de vous.

Dieu s'était passé de moi jusque-là, il pouvait bien s'en passer encore ; en quoi pouvais-je contribuer à son bonheur? C'est donc sans intérêt, par pure bienveillance, qu'il m'a donné l'être ; et comme pour Dieu il n'y a ni passé ni avenir, que ce qu'il accomplit dans le temps il l'avait décidé de toute éternité, il est vrai de dire qu'éternellement Dieu pense à moi, me porte dans son cœur, s'occupe des moyens de me rendre heureuse. Une éternité de charité, est-ce assez pour mériter ma reconnaissance et mon amour?

Comment, prévoyant mes infidélités et mes ingratitudes, Dieu m'a-t-il préférée à tant de créatures possibles qu'il laissera à jamais dans le néant ? A quoi a-t-il tenu qu'à ma place il ne fît un ange de plus, un ange qui l'eût si bien servi ?

C'est dans Dieu que j'ai l'être, le mouvement et la vie ; sans son concours, je ne pourrais pas articuler une parole, pas faire jaillir une pensée de mon esprit ; je dépends également de lui et avant de recevoir la vie et après l'avoir reçue. Si je veux travailler, il me prête son appui ; que je me précipite, il se hâte ; que je me modère, il tempère son action ; il vient où je l'appelle ; je multiplie mes exercices, lui ses secours. S'il m'abandonnait un seul instant à moi-même, je m'évanouirais comme un vain souffle.

O mon âme, bénis le Seigneur ; il t'a créée à son image, tu portes la vive empreinte de ses traits. Comme Dieu, tu es spirituelle ; comme Dieu, tu es immortelle ; comme Dieu, tu as l'intelligence, la liberté, un cœur fait pour aimer. Tu as l'idée de l'infini, et tu t'y élances de toutes tes forces comme vers ton centre. Dieu est une seule essence en trois personnes distinctes, tu es une seule substance en trois facultés. Dieu est dans ce monde, et sa présence le conserve ; ainsi tu es dans le corps, et tu le vivifies. Toutes les créatures sont pour Dieu et pour sa gloire ; toutes sont également pour toi et pour ton utilité.

Quelle noblesse ! quelle grandeur ! Si j'eusse été libre de me choisir un père, aurais-je voulu choisir un autre père qu'un Dieu ?

2° Donc Dieu est mon souverain Maître.

A qui appartient la statue, si ce n'est au sculpteur ? Qui a le droit d'habiter la maison, si ce n'est

celui qui l'a fait construire ? Qui peut cueillir les fruits de l'arbre, si ce n'est celui qui l'a planté ? Le poëte revendique justement la propriété des chefs-d'œuvre, fruits de son génie. De tout temps encore, parmi les hommes, le cachet a fondé un titre légitime sur l'objet qui le porte.

Or nous portons le sceau et l'empreinte de Dieu en notre âme, et notre être entier est l'ouvrage et la création de Dieu ; nous appartenons, donc à Dieu, et nous lui appartenons incomparablement plus que la statue au sculpteur, et que la monnaie au prince. Le sculpteur, en effet, a trouvé son marbre existant, et le prince n'a pu graver qu'une image morte sur le métal, tandis qu'en nous Dieu a créé la matière et donné la forme. Tout en nous vient de Dieu, est un fruit de son fonds, un présent de sa munificence ; nature et grâce, qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ?

Ah ! quand je cherche en moi ce qui est à moi, excepté le péché, je suis refoulée au néant, je disparais à mes yeux, je ne sais ce que je deviens ; à peine trouvé-je de quoi me nommer encore moi-même. De quelque côté que je m'envisage, partout je découvre les dons et les bienfaits de Dieu ; partout une voix me crie : Tu n'es point à toi, tu n'as pas la propriété d'un seul grain de tes cendres. J'ai sur toi un domaine suprême : tu appartiens à Dieu avant tout et par dessus tout ; à vrai dire, tu n'appartiens qu'à Dieu. Un domaine essentiel : Dieu pouvait ne pas te créer, mais dès qu'il t'a créée, il est nécessaire que tu sois à lui ; celui qui est ton Créateur ne peut se dispenser d'être ton Maître. Un domaine absolu : je puis te donner ou te refuser la fortune, la santé, l'honneur, la vie, sans que tu aies autre chose à faire que d'adorer en silence ma volonté.

O mon souverain Seigneur, Majesté infinie, Roi seul puissant, seul aimable, vous obéir, c'est régner. Si j'eusse été libre de me choisir un maître aurais-je voulu choisir un autre maître qu'un Dieu ?

3° Donc Dieu est ma fin dernière.

Un Être infiniment sage peut-il agir au hasard, sans motif déterminé ? Non ; l'idée que j'ai des attributs de Dieu m'amène à croire, me contraint même à croire qu'en nous créant il s'est proposé un motif digne de lui, digne de sa grandeur. Quel est donc le motif général, dominant des œuvres de Dieu ? Sa gloire. « Le Seigneur a fait toutes choses « pour lui-même. » (Prov., XVI.) « Je suis le prin« cipe et la fin. » (Apoc., I.) « Je suis le Seigneur, et « je ne donnerai pas ma gloire à un autre. » (Is., XLII.)

Dieu nous a créés pour sa gloire, donc c'est pour nous un devoir rigoureux de glorifier Dieu ; car c'est là notre fin, notre destinée, la raison de notre création.

Donc, excepté glorifier Dieu, tout le reste n'est rien, absolument rien ; et du moment où nous trompons notre Créateur, lui refusant l'hommage de notre être, nous ne sommes plus qu'un feu sans chaleur, un soleil sans lumière, une nuée sans eau, un corps sans vie, une plante déracinée, un instrument brisé, une vraie inutilité, un scandale, un monstre dans la nature.

Dieu nous a créés pour sa gloire, donc nous devons le glorifier lui seul : nul égard ni à nous-mêmes, puisque nous ne nous appartenons pas, ni à nul autre, puisque nous ne relevons que de Dieu. Le glorifier de toute l'étendue de notre être : point de réserve, point de partage. « Celui, dit saint Augus« tin, qui m'a fait tout entier, me réclame tout en-

« tier ; un rien de moins, il ne saurait être con-« tent. » Le glorifier toute la vie, dans la jeunesse comme dans l'âge avancé, tous les jours et à toute heure : le temps donné à autre chose est un temps perdu, dérobé à Dieu. Le glorifier toujours davantage, avec plus de fidélité et de ferveur, parce que de moment en moment il nous continue le bienfait de l'existence par une Providence qui ne cesse de veiller et d'agir. Le glorifier par toutes les créatures, la nourriture, le vêtement, l'habitation, les événements divers ; recevant tout avec reconnaissance, tournant tout au service de Dieu, sacrifiant généreusement tout ce qui serait un obstacle à notre fin.

Dieu nous a créés pour sa gloire, et comment devons-nous le glorifier ? Ah ! c'est ici que se révèle le mystère. Nous avons été créés à l'image de la très-sainte Trinité ; or la vie des trois adorables personnes est de se connaître, de s'aimer, d'agir de concert. Quelle sera donc notre vie ? De connaître Dieu, d'aimer Dieu, de faire la volonté de Dieu ; c'est pour cela que nous avons reçu l'intelligence, le cœur, la liberté. Quand nous nous occupons à contempler les attributs de Dieu que nous nous laissons consumer aux flammes de son amour, que nous accomplissons ses commandements, nous vivons de la vie de Dieu, nous nous formons à son image, nous mettons nos complaisances où il met les siennes, nous unissons notre intelligence à son intelligence, notre cœur à son cœur, notre volonté à sa volonté ; nous ne faisons plus qu'un avec lui.

Quelle gloire ! quelle vie ! quelle félicité ! Si j'eusse été libre de me choisir ma fin dernière, aurais-je voulu choisir une autre fin dernière que Dieu ?

TROISIÈME EXERCICE.

La retraite.

1° Qu'est-ce que faire la retraite !

1° *C'est me dégager des préoccupations de mon emploi*, m'établir dans le silence et la paix, afin de traiter des moyens de réformer ou de perfectionner ma vie, avec mon âme qu'il faudra sonder et approfondir, avec mon directeur dont la fonction auprès de moi est celle d'un médecin et d'un ange consolateur, avec Dieu qui, à la connaissance de mes misères, joint le pouvoir et la volonté de les guérir. « Le « fond de la conscience, l'oreille du directeur, le cœur « de Dieu, trois stations, dit saint Bernard, qu'il « faut incessamment parcourir dans notre soli- « tude. »

« Attention à vous, » me crie encore l'Apôtre : tournez vos regards sur vous-même, après les avoir tenus si longtemps fixés sur vos élèves. Examinez si, à force de respirer l'air empesté du monde, vous n'avez pas été atteinte par la contagion ; si, en voulant entretenir le flambeau de la piété dans votre classe, vous n'avez pas laissé votre lampe languir ou s'éteindre, faute d'huile. Vous avez sans cesse le Seigneur à la bouche, et peut-être le Seigneur est-il absent de votre cœur.

2° *C'est chercher devant Dieu le degré de perfection qu'il exige actuellement de moi*, et me déterminer à mettre désormais tout en œuvre pour l'acquérir. Si je suis vertueuse, je raviverai mes forces et stimulerai ma ferveur. Si je suis partagée au service de Dieu et embarrassée de quelque attache.

je briserai mes liens et me reporterai tout entière vers l'unique objet de mon amour. Si je suis distraite ou absorbée par les agitations de la vie active, je reviendrai à moi-même et à Dieu, et j'échapperai aux influences de l'atmosphère mondaine qui m'enveloppe.

Trop souvent, en me confrontant avec mes élèves, je suis tentée de me croire irréprochable, parce que je n'ai pas les mêmes défauts ; aujourd'hui c'est avec le modèle des Religieux que je vais me comparer. Votre pureté sans tache, ô Jésus, et mes trop indignes souillures, votre zèle et ma lâcheté, vos anéantissements et ma vanité ; voilà le contraste pénible et salutaire sur lequel maintenant s'arrêtera ma vue.

3° *C'est faire la révision de mes armes*, les vertus chrétiennes et religieuses, les soumettre à une inspection sévère, pour m'assurer qu'elles sont polies, affilées et capables de repousser un assaut de l'ennemi : ce qui fait appeler la retraite, par saint Basile, le camp de Dieu, l'arène du combat spirituel.

Au dire de Bossuet, c'est visiter soigneusement la structure de notre édifice, afin, selon le besoin, de réparer d'un côté, d'étayer de l'autre, d'affermir le fondement, d'appuyer cette muraille caduque, de recouvrir le comble, de reconstruire par la base cette colonne qui chancelle. C'est, comme parle saint François de Sales, voir et retoucher en détail tout le mécanisme de l'âme ; car, comme il ne suffit pas de monter chaque jour une horloge, mais que de temps à autre il faut en isoler et en nettoyer une à une toutes les pièces : ainsi, pour donner le mouvement et la vie à l'âme, non content de la remonter journellement par l'oraison, on doit la réparer pour ainsi dire à fond et remettre à neuf tous les rouages par la retraite annuelle.

4° *C'est me prémunir contre les surprises de la mort* et préluder au jugement particulier, en faisant mon inventaire et m'établissant dans l'état où je veux être trouvée à l'heure fatale. Puisqu'il y a un jugement, c'est à la mort qu'il s'exerce; un enfer, c'est à la mort qu'on y tombe ; une éternité, c'est à la mort qu'elle commence. Or la mort se jettera sur moi à l'improviste, comme un voleur, et Jésus-Christ m'avertit de me tenir toujours prête, car je serai surprise.

Viens donc, mon âme ; je veux t'interroger aujourd'hui. Dis-moi l'étendue de tes obligations et ta fidélité à les remplir. Dis-moi les fruits que tu as retirés de tant de sacrements et de tant de saints exercices. Prenons en main la balance, voyons nos gains ou nos pertes ; hâtons-nous, peut-être n'avons-nous pas trois mois à vivre, et le souverain Juge déjà s'apprête à nous citer à son tribunal.

La Religieuse institutrice qui fait sa retraite, c'est un pêcheur descendu sur la rive pour raccommoder ses filets : la réparation était urgente, le poisson s'échappait de toute part, on passait des journées et des nuits entières sans rien prendre. C'est un pilote qui, trouvant une île sûre et commode au milieu d'une longue et périlleuse navigation, s'arrête là quelque temps pour radouber son vaisseau, explorer au loin avec sa lunette les écueils qui le menacent, et marquer sur sa carte, afin de les éviter au retour, les récifs et les courants dont la rencontre a failli lui être funeste. C'est tout à la fois un sculpteur et un peintre : un sculpteur qui taille, retranche, cherche pour ainsi dire la statue dans le marbre ; un peintre qui ajoute couleur sur couleur, passe et repasse le pinceau jusqu'à ce qu'il ait reproduit sur la toile la copie vive et fidèle de son original. Ce que le ciseau de la Religieuse va enlever, ce sont ses péchés, ses habitudes

vicieuses, tout ce que saint Paul appelle les traits et les œuvres du vieil homme ; ce que son pinceau va retracer, ce sont les vertus, les exemples de Jésus-Christ, tout ce que le même apôtre nomme les traits et les œuvres de l'homme nouveau.

2° Quelles sont les dispositions a la retraite ?

1° *La reconnaissance.* Cette grâce qui commence à s'épancher sur moi, Dieu la porte de toute éternité dans son cœur. Jésus me la préparait à la crèche, à Nazareth, au jardin des Oliviers, sur la croix, au saint tabernacle. Que d'âmes dans le purgatoire qui, favorisées d'une retraite, auraient fait une pleine et entière pénitence ! Que d'âmes dans l'enfer à qui un seul jour de retraite aurait ouvert la porte du ciel !

Entre la grâce du noviciat et celle d'une bonne mort, la grâce de la retraite est la plus insigne que je puisse recevoir : telle est ma pensée, la pensée de la Congrégation, la pensée de Dieu même. Ma pensée ; car je regarde la retraite comme l'occasion la plus favorable pour calmer mes inquiétudes par une revue sincère, et réaliser mes projets de renouvellement par de solides résolutions. La pensée de la Congrégation, qui fonde sur cette époque ses plus légitimes espérances pour affermir ses membres dans leur vocation par la méditation de son excellence, et les engager à y correspondre par la perspective des châtiments et des récompenses. La pensée de Dieu même, qui jette dans notre cœur, par une série d'exercices, la semence la plus pure et la plus abondante, dans l'espoir de lui voir produire cent pour un ; il n'y a là ni épines pour étouffer le grain, ni oiseaux pour l'enlever, ni passants pour le fouler aux pieds, ni rochers pour l'empêcher de prendre racine. Il veut nous apprendre bien des choses que nous avions ignorées ou oubliées, nous en faire comprendre beaucoup

dont nous n'avions jamais eu l'intelligence, nous en faire faire auxquelles nous n'avions point pensé ou dont nous étions loin de nous croire capables.

Faut-il, ô mon Dieu, que tant d'ingratitudes n'aient pu lasser votre patience, et qu'aujourd'hui encore vous vouliez mettre le comble à vos bontés ?

2° *La crainte.* Le bienfait de la retraite ne se présentant qu'à de longs intervalles, et celle-ci pouvant être pour moi la dernière, un poids immense de gloire, dans les desseins de Dieu, y est attaché. Par elle je dois racheter le temps perdu et recouvrer tant de mérites dissipés et jetés au vent. Ne serait-ce pas un dernier effort de la grâce qui réunit tout ce qui est le plus capable de me toucher ? Ma persévérance finale n'en dépendrait-elle pas ?

L'effet de la retraite, au reste, est assuré ; il faut qu'elle me rende meilleure ou pire, qu'elle m'enrichisse ou m'appauvrisse. « On donnera, dit Jésus-« Christ, à celui qui a déjà, et il sera dans l'abon-« dance ; et l'on ôtera à celui qui n'a pas le peu qu'il « a. » (Matth., XIII.) Et parce que la Religieuse institutrice ne peut ni se sauver ni se perdre seule, je tiens dans mes mains, en commençant cette retraite, avec mon propre sort le sort d'une multitude d'âmes.

3° *Le recueillement.* Je suis en retraite pour écouter Dieu ; car la retraite, au dire de saint Basile et de Pierre de Blois, est l'ineffable entrevue de Dieu et de l'homme, le colloque familier de l'Esprit saint et de l'âme. Or, la voix de Dieu demande et mérite un respect profond, une oreille attentive ; elle craint le bruit et se tait dans le mouvement. Donc pas un mot, pas un geste inutile. Loin de moi toute pensée, tout désir, tout projet étranger au but de la retraite. Nul souvenir inopportun de ma classe, de mes compagnes. Plus de visites à rendre ou à recevoir, plus de lettres

à lire ou à écrire, plus d'autres affaires à traiter que celles de la conscience.

Je serai avec vous seul, ô mon Dieu, comme si le monde entier était fini pour moi, afin de répondre à mon juge, de supplier mon père, de m'entretenir avec mon ami, ainsi que saint Bonaventure le raconte de saint François dans sa solitude.

4° *La confiance.* Hélas ! en m'appelant en religion, Dieu ne m'a ni dépouillée de l'humaine fragilité, ni rendue inaccessible aux traits du démon. Mon état réclame peut-être un Samaritain charitable qui me relève, verse l'huile et le vin dans mes plaies, et me prodigue des soins assidus ; c'est ce Samaritain que m'offre la retraite.

Au dire des saints, la retraite est l'hospice, la pharmacie du céleste médecin où les blessés les plus incurables trouvent une prompte guérison, le sépulcre de Jésus-Christ qui reçoit les hommes morts et les restitue pleins de vie, le bain qui a la propriété de rafraîchir et de fortifier les âmes débiles, le réveil de ceux qui dorment, l'échelle de Jacob où l'on voit les hommes monter au ciel et les anges descendre à leur secours, la tour de David où les guerriers viennent renouveler leur armure, le cellier où les vierges sages font provision d'huile, la source où l'on s'abreuve soi-même pour être à même d'abreuver les autres, le lit nuptial, dit saint Basile, où l'anneau du divin Esprit est donné et où l'âme contracte avec l'Epoux une indissoluble alliance.

Puis-je douter que le ciel s'intéresse à moi en ce moment ? Qui dira tout ce que Marie me réserve dans sa maternelle bonté ? Et vous, Seigneur Jésus, ne dilatez-vous pas votre cœur pour que j'y entre, que je m'y cache, que j'y fixe à jamais ma demeure ?

QUATRIÈME EXERCICE.

Mystère de notre incorporation à Jésus-Christ.

PREMIER PRÉLUDE. Pour nous en donner quelque intelligence, l'Esprit saint emploie la comparaison de l'édifice, du cep de vigne, du corps humain, emprunte même de l'adorable Trinité un sublime rapprochement.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se reporter par la pensée sur les fonts sacrés, où l'incorporation s'est faite pour chacun de nous.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de saisir l'exposé et de vivre selon l'esprit de ce mystère.

1° *Comparaison de l'édifice.* Un temple s'élève sur la terre et se consomme dans les cieux. Jésus-Christ en est la pierre fondamentale et angulaire ; les apôtres et les prophètes sont les colonnes fortes et puissantes ; les chrétiens, chacun dans son ordre, composent les murailles et les ornements ; l'Esprit saint est l'architecte, la charité le ciment, Dieu l'objet du culte qu'on rendra dans ce temple aux siècles des siècles. C'est ce qu'écrit saint Paul aux Ephésiens : « Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des « prophètes, Jésus-Christ étant lui-même la princi- « pale pierre de l'angle. Tout l'édifice posé sur cette « pierre s'accroît et monte avec une juste symétrie, « pour devenir un saint temple consacré au Seigneur. « Et vous-mêmes vous entrez dans la structure de « cet édifice, pour être la maison de Dieu par le Saint- « Esprit. » (C. II.)

De sa main divine Jésus-Christ porte l'immense architecture de son Eglise et l'affermit contre les tempêtes suscitées par l'enfer ; tous les peuples de

croyances jadis si opposées, il les réunit en un seul peuple. Nous tous qui avons la foi au Sauveur Jésus, nous pesons pour ainsi dire sur lui, nous nous élevons lentement sur cette base sacrée ; et de jour en jour ce temple mystérieux s'embellit, se décore, recule les limites de sa vaste enceinte jusqu'aux confins de l'univers, va chercher son faîte et son couronnement au haut des cieux, dans les profondeurs de l'éternité.

2° *Comparaison du cep de vigne.* Elle est de Jésus Christ même : « Je suis la vraie vigne, et mon Père « est le vigneron. Il retranchera toutes les branches « qui ne portent point de fruit en moi, et il émon- « dera toutes celles qui portent du fruit, afin qu'el- « les en portent davantage. Vous êtes déjà purs, à « cause de la parole que je vous ai annoncée. De « meurez en moi et moi en vous. Comme la branche « de la vigne ne saurait d'elle-même, et sans demeu- « rer attachée au cep, porter aucun fruit, il en est « ainsi de vous autres si vous ne demeurez en moi. « Je suis le cep de la vigne, et vous en êtes les bran- « ches. Celui qui demeure en moi, et en qui je de- « meure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous « ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure « pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment ; « il séchera, on le ramassera pour le jeter au feu, « et il brûlera. » (S. Joan., cap. xv.)

O Jésus, vigne divine, que je sois toujours votre branche, enté sur votre tige, tirant de vous mon suc et ma vie, un avec vous. Faites couler en moi la sève de votre grâce, pour que je produise des feuilles, des fleurs et des fruits : oui, de bonnes pensées, de saints désirs, des actions méritoires. Que je ne me sépare jamais de vous, en perdant la foi ou la charité ; car, je le confesse sans peine sur

votre parole, sans vous je ne puis rien, absolument rien, ni peu ni beaucoup. Si le céleste vigneron me juge digne de sa culture, qu'il émonde et retranche en toute liberté ; mon unique désir est de porter des fruits en vous, par vous et pour vous.

3° *Comparaison du corps humain.* Il faut entendre saint Paul sur ce sujet : « Comme notre corps, « n'étant qu'un, est composé de plusieurs membres, « et qu'encore qu'il y ait plusieurs membres, ils ne « font tous néanmoins qu'un même corps, ainsi en « est-il de Jésus-Christ. » (I Cor., cap. XII.) Vous êtes « le corps de Jésus-Christ et membres dépendants « les uns des autres. » (Ibid.) « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ ? » (Ibid., VI.) « Nous sommes les membres de son « corps, formés de sa chair et de ses os. » (Eph., cap. V.) « Car nous sommes entrés en participa- « tion de Jésus-Christ. » (Hebr., cap. III.) « Nous « avons été initiés à sa substance. » (Ibid.) « Nous « avons été créés de nouveau en lui. » (II Cor., c. V.) « Dieu a donné Jésus-Christ pour chef à toute l'E- « glise, laquelle est son corps, et où il trouve son « entière perfection, lui qui accomplit tout en tous. » (Eph., cap. I.) « Tout le corps recevant l'influence « de ce chef par les vaisseaux qui en joignent et « lient toutes les parties, s'affermit et s'augmente, « réalisant comme un accroissement de Dieu. » (Coloss., cap. II.)

Centre et distributeur du mouvement, de la sensibilité et de la vie, notre Chef, toujours attentif et toujours généreux, du haut du ciel, insinue à point nommé dans ses membres, de peur qu'ils ne s'épuisent, par d'invisibles et mystérieux canaux, les secours que réclament leurs emplois et leurs nécessités pressantes ; et nous, en croissant spirituelle-

ment sous notre Chef, nous l'achevons, nous le complétons, comme les membres dans le corps achèvent et complètent le chef ; et nous devenons, ainsi que s'exprime saint Paul, *l'entière perfection de Jésus-Christ*, et il se fait ce qu'il ose bien nommer *un accroissement de Dieu*.

4° *Sublime rapprochement emprunté de l'adorable Trinité.* Jésus-Christ terminait son discours après la cène. Elevant les yeux et les mains vers le ciel : « Que mes disciples tous ensemble, s'écria-t-il, « ne soient qu'un ; comme vous, mon Père, vous « êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient un de « même en nous, afin que le monde croie que vous « m'avez envoyé. Et je leur ai donné la gloire que « vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un, comme « nous ne sommes qu'une même chose. Je suis en « eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés « en l'unité, et que le monde connaisse que vous « m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme « vous m'avez aimé. » (Joan., cap. XVII.)

Sur quoi saint Hilaire fait ce raisonnement : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, par l'unité d'essence et de nature, ne font qu'un seul et même Dieu. Dieu le Fils avec l'humanité sainte, par l'union hypostatique, ne fait qu'un seul et même Jésus-Christ. Jésus-Christ avec les chrétiens, par charité sans doute, par grâce et par adoption, ne fait qu'une seule chose. De Dieu, de Jésus-Christ, des chrétiens, il se forme donc comme une ineffable unité dont le nœud et le secret ne se découvrirent aux Apôtres que le jour de la Pentecôte. « En ce « jour, disait Jésus-Christ, vous connaîtrez que je « suis en mon Père, et vous en moi, et moi en « vous. » (Joan., c. XIV.)

O chrétien, membre de Jésus-Christ, complément

de Jésus-Christ, temple de l'Esprit de Jésus-Christ, être sacré, allié à l'adorable Trinité, admire la grandeur, reconnais ta noblesse, rends-toi digne de tes glorieuses destinées.

Colloques : 1° *Avec l'Ange gardien.* De quels yeux pleins de respect et d'amour nous envisage-t-il au sortir du baptême ?

2° *Avec Dieu le Père.* Le remercier de nous avoir adoptés pour enfants, lui qui avait déjà un Fils immortel, héritier naturel de son royaume, digne de toutes ses complaisances.

3° *Avec Jésus-Christ.* Le prier d'augmenter notre foi, notre espérance, notre charité, liens sacrés qui nous attachent à lui, afin que, nous unissant de plus en plus à notre Chef, nous n'ayons avec lui qu'un même esprit et une même vie.

LE DEUXIÈME JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Principe de notre incorporation à Jésus-Christ.

PREMIER PRÉLUDE. L'union est contractée par le Baptême, affermie par la confirmation, rendue plus indissoluble par l'Eucharistie, entretenue et vivifiée par l'effusion journalière de la grâce.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se reporter au jour de la première communion, où, après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, nous renouvelâmes solennellement l'alliance faite avec lui au Baptême.

TROISIÈME PRÉLUDE. Prier Jésus-Christ de nous découvrir les principes de cette incorporation glorieuse.

1° *L'union est contractée par le Baptême.* Nous « avons tous été baptisés dans le même Esprit, dit « saint Paul, pour n'être tous ensemble qu'un même « corps, soit Juifs, soit Gentils, soit esclaves ou « libres ; et nous avons tous reçu un divin breuva- « ge, pour n'être tous aussi qu'un même esprit avec « Jésus-Christ. » (I Cor., cap. XII.) Pour qu'un membre soit censé appartenir à un corps, il faut qu'il soit sous l'action du même esprit qui anime les autres membres de ce corps. Ainsi mon bras droit est à moi, non au voisin, parce que le même esprit qui anime mes autres membres anime aussi mon

bras droit, et que l'esprit du voisin lui est tout à fait étranger. « Assurément, dit saint Augustin, « mon corps vit de mon esprit. Voulez-vous vivre « de l'Esprit de Jésus-Christ ? Soyez dans le corps « de Jésus-Christ. Est-ce que mon corps vit de vo- « tre esprit ? Le mien vit de mon esprit, et le vôtre « de votre esprit. Le corps de Jésus-Christ ne peut donc vivre que de l'Esprit de Jésus-Christ. » (Tract. 26 in Joan.)

Or, au Baptême, l'Esprit de Jésus-Christ nous a été donné ; nous l'avons reçu, il nous anime, nous dirige, nous vivifie ; il opère en nous et par nous, il est véritablement, dans l'ordre surnaturel, quoique par charité et par grâce, notre âme et notre vie. Dès lors nous tous qui sommes mus par l'Esprit de Jésus-Christ, abreuvés de l'Esprit de Jésus-Christ, nous pouvons nous glorifier d'avoir été incorporés à Jésus-Christ, d'être devenus par le Baptême membres de Jésus-Christ.

2° *L'union est affermie par la Confirmation.* « C'est Dieu qui nous confirme avec vous en Jésus- « Christ, qui nous a oints de son onction, qui nous « a aussi marqués de son sceau, et qui pour arrhes « nous a donné le Saint-Esprit dans nos cœurs. » (II Cor., cap. I.) Ces quatre paroles de saint Paul sur les effets du sacrement de Confirmation veulent être expliquées.

« Dieu nous confirme avec vous en Jésus-Christ. » En se communiquant à nous de nouveau, l'Esprit de Jésus-Christ a comme doublé les nœuds qui déjà nous attachaient à notre Chef, il nous a consolidés et enracinés en lui, il nous a portés plus avant dans son cœur, aux sources mêmes de la vie.

« Il nous a oints de son onction. » Comme une liqueur onctueuse qui, tombant sur une étoffe,

l'imbibe et la pénètre tellement qu'il n'est presque plus possible de distinguer et de séparer l'une de l'autre : ainsi l'Esprit de Jésus-Christ, non content de se reposer sur nous, de nous recouvrir et investir, est entré dans les puissances de notre âme, a pénétré comme l'huile jusqu'à la moelle de nos os, a percé jusqu'au fond de notre substance.

« Il nous a aussi marqués de son sceau. » Pour nous désigner et nous reconnaître comme sa propriété, l'Esprit de Jésus-Christ a gravé en nous son empreinte, son effigie, son caractère : diadème royal, tiare sacrée, éblouissant soleil sous lequel notre front se dresse avec une sainte fierté, signe authentique de notre adoption, titre ineffaçable de notre noblesse que nous portons ostensiblement aux yeux des anges et que nous étalerons au grand jour de l'éternité.

« Il nous a donné pour arrhes l'Esprit saint dans nos cœurs. » Le vendeur qui ne peut pas ou ne veut pas délivrer immédiatement l'objet du contrat, donne des arrhes à l'acquéreur pour le dédommager et lui ôter toute défiance ; ainsi, avant de nous mettre en possession du ciel, objet du contrat conclu entre lui et nous, et pendant que nous remplissons la condition, qui est l'accomplissement de sa loi, Dieu met dans nos cœurs l'équivalent du ciel, Celui qui consomme la félicité des élus, l'Esprit de Jésus-Christ, comme un gage du traité infiniment acceptable, comme la promesse vivante et le délicieux avant-goût de la gloire et du bonheur éternel. Ne serons-nous pas contents et rassurés ? Dieu pourrait-il priver de leur salaire et anéantir un corps, une âme, temple et domicile de son Esprit ?

3° *L'union est rendue plus indissoluble par l'Eucharistie.* C'est toujours saint Paul qui nous

développe ce mystère. « Le calice de bénédiction « que nous bénissons n'est-il pas la communication « du sang de Jésus-Christ ? Et le pain que nous « rompons n'est-il pas la participation au corps de « Jésus-Christ ? Parce que ce pain est unique, « étant plusieurs nous ne sommes qu'un, car nous « participons tous à ce même pain. » (I Cor., x.). L'humanité qu'il nous a empruntée, le Fils de Dieu nous la rend dans l'Eucharistie ; mais il la rend à chacun de nous, il nous la rend aussi souvent que nous voulons l'accepter, il nous la rend unie à sa sainte âme et unie au Verbe, divinisée et divinisante.

« Oui, dit saint Hilaire, ce sacrement reçu et « consommé fait que nous sommes en Jésus-Christ « et que Jésus-Christ est en nous. Jésus-Christ est « en nous par sa chair qu'il nous donne à manger, « et nous sommes en Jésus-Christ plongés dans sa « divinité, puisque sa chair à laquelle nous nous « incorporons, par son union avec le Verbe, est en « Dieu. » Dès lors il nous transmet sa vie ; « car il « vit de la vie de son Père, et de même qu'il vit de « la vie de son Père qui l'engendre, ainsi vivons- « nous de sa vie, nous qui mangeons sa chair rem- « plie et pénétrée de la divinité. Et parce que le « Père est en Jésus-Christ et Jésus-Christ en nous, « tous ensemble nous ne sommes qu'un. » (Lib. VIII de Trinit.) Le mystère de l'unité est ainsi réalisé et porté jusqu'à ses dernières limites.

4° *L'union est entretenue et vivifiée par l'effusion journalière de la grâce.* « Que la grâce de Notre- « Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la « communication du Saint-Esprit soient avec vous « tous, » écrivait saint Paul aux Corinthiens. (II, cap. XIII.) Et l'ange dans l'Apocalypse : « Que celui

« qui est juste se justifie encore, et que celui qui est « saint se sanctifie encore. » (Cap. XXII.) C'est un point de doctrine, appuyé sur ces textes, que toute bonne œuvre, revêtue des conditions requises, produit une augmentation de grâce sanctifiante.

D'où il faut conclure que, placés aux sources abondantes et intarissables de la grâce et de la vie, attirant dans notre âme par chaque acte méritoire l'Esprit saint et ses dons, ouvrant à souhait sur notre tête les canaux des divines miséricordes, ajoutant incessamment de nouveaux degrés à notre justice et à notre charité nous grandissons, nous nous développons, nous devenons des membres de Jésus-Christ plus beaux, plus vigoureux, plus dignes de notre Chef, jusqu'au moment où Dieu le Père, voyant en nous la vive et resplendissante image de son Fils, se hâte de nous transporter dans la gloire.

Colloques : 1° *Avec Joseph et Marie.* Qu'ils fassent croître en nous Jésus-Christ, comme ils le firent croître autrefois par les soins prodigués à son enfance. Pour cela, qu'ils nous obtiennent son divin Esprit.

2° *Avec Jésus-Christ.* Qu'il nous pardonne de l'avoir retenu si longtemps petit et à l'étroit dans notre cœur ; désormais qu'il dilate ce cœur et y grandisse à l'aise.

3° *Avec l'Esprit saint.* Qu'il nous communique la vie de Jésus-Christ, et se fasse à lui-même en nous un sanctuaire et un trône dignes de sa sainteté et de sa grandeur.

DEUXIÈME EXERCICE.

Etat religieux.

Pour juger d'un édifice, il ne suffit pas d'en examiner les détails ; avant tout, il faut connaître le dessein de l'architecte, afin de le confronter avec l'exécution. Ainsi, pour apprécier l'état religieux, qui, lui aussi, apparaît au sein de l'Eglise comme un splendide édifice, il est nécessaire de pénétrer dans le conseil suprême et de savoir pourquoi il a été institué. Or Dieu semble l'avoir institué :

1° Pour écarter l'obstacle qu'oppose à la perfection la triple concupiscence.

Si la perfection d'un être consiste à tendre à la fin pour laquelle il a été créé et à s'y attacher, et si la perfection de l'homme consiste à tendre à Dieu et à s'y attacher par la charité, n'est-il pas évident que rien n'est plus capable de nous conduire à Dieu et de nous fixer en Dieu que la pratique des conseils évangéliques ? Qu'est-ce qui distrait ordinairement notre esprit de la pensée de Dieu et détourne notre cœur de l'amour de Dieu ? L'avarice, la volupté, l'ambition. Or ce triple obstacle à l'union de l'homme avec Dieu étant écarté par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance qui le battent perpétuellement en brèche, le Religieux peut en pleine liberté tendre à sa fin dernière et s'y attacher.

Et parce que les vœux accomplis en religion supposent et exigent une foule de sacrifices, l'état religieux n'a pas seulement l'avantage de nous affranchir des péchés et des tentations qu'entraînent l'appât du gain, l'attrait du plaisir et l'abus du libre

arbitre, il nous fournit encore l'occasion des plus héroïques vertus et nous met sur la voie de la plus haute perfection,

2° Pour continuer les exemples et la vie des premiers chrétiens.

Cette fleur si belle qui s'épanouit tout d'abord, au souffle de l'Esprit saint, sur la tige de l'Eglise naissante, ne devait pas embaumer une seule contrée, un seul siècle. Le céleste Jardinier en a jeté la semence aux quatre vents avec une telle profusion que le monde en est désormais couvert. Tous les climats la voient éclore, toutes les générations respirent son parfum. C'est en vain que les hérétiques accusent l'Eglise d'être devenue stérile, son sein est toujours également fécond : ce qu'on vit à Jérusalem, on le voit sur tous les points du globe ; ce qu'on admira dès le début, on l'admirera jusqu'à la fin des temps.

Et de même que le spectacle de la première Communauté où cœurs et biens étaient confondus fut pour les Juifs égoïstes et avares une éloquente prédication, ainsi les innombrables Communautés dont les vertus s'étalent aujourd'hui de toute part sont pour les vices et les scandales des sociétés modernes une éclatante condamnation.

3° Pour donner à Jésus-Christ une cour d'élite, un cortège d'honneur.

Trois vertus résument presque toute la sainteté du Fils de Dieu et présentent à l'œil attentif sa physionomie pour ainsi dire vive et parlante ; la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Tels seront aussi les traits caractéristiques du Religieux ; telle sera sa figure, à l'inspection de laquelle il sera comme impossible de le méconnaître. Libre au simple fidèle d'amasser des biens et d'en user selon ses désirs de

goûter les plaisirs qu'autorise l'Evangile, de n'obéir dans sa conduite qu'à l'impulsion de sa volonté. Pour toi, ô Religieux, tu te dépouilleras de ta fortune, tu renonceras aux jouissances même permises, tu te laisseras gouverner par une volonté étrangère.

Un père est heureux et fier de retrouver sur le front de ses enfants la beauté de ses traits et dans leur cœur l'élévation de ses sentiments : ainsi, du haut du ciel, Jésus-Christ contemple avec une légitime satisfaction le Religieux portant le sceau de sa divine ressemblance sous les insignes de l'humiliation, de la mortification, de la servitude ; et, pendant toute l'éternité, il le signalera à l'admiration et aux bénédictions de ses élus comme son ami intime, son favori dévoué, sa reproduction vivante, sa plus noble personnification.

4° Pour faire revivre chacune des vertus de Jésus-Christ.

En ce divin Sauveur s'est montrée, pour nous servir de modèle jusqu'à la fin des siècles, la plénitude de toutes les vertus. Mais le moyen de les manifester sans éclipse, ces vertus de les retracer dans leur perfection ! Ce moyen, Dieu l'a trouvé ; il a partagé et réparti pour ainsi dire les vertus de son Fils entre toutes les familles religieuses, les chargeant de perpétuer, l'une sa vie contemplative, l'autre sa vie apostolique, celle-ci sa charité pour les malades, celle-là sa tendresse maternelle pour les enfants, quelques-unes sa commisération pour les pécheresses repentantes, d'autres son humilité, sa pénitence, etc. Ainsi rien ne se perd dans la vie de Jésus-Christ, il est tout entier et partout vivant au sein de l'Eglise ; et ce qui eût passé inaperçu si le christianisme n'eut été composé que de simples fidèles, ce qui eût été impossible s'il n'eût compté qu'un ordre unique, se

réalise maintenant pour la gloire de Jésus-Christ, et resplendit à tous les regards pour notre utilité, grâce à l'institution et à la multiplicité des ordres religieux,

Dans tous, sans doute, on voit reluire, comme éléments constitutifs de la vie parfaite, les trois grandes vertus qui sont le signalement propre du Religieux ; mais, de plus, dans chacun on remarque, comme but secondaire et objet spécial d'imitation, une quatrième vertu de Jésus-Christ non moins apparente que les trois autres ; et ces vertus combinées, sans se nuire jamais, se prêtent mutuellement un merveilleux secours.

5° Pour confondre les réprouvés au dernier jour.

Hommes cupides et iniques, leur dira le souverain Juge, vous entassiez trésors sur trésors, comme si ma Providence eût cessé de veiller sur vous. Non contents de ce que vous pouviez légitimement posséder, vous avez porté une main furtive ou violente sur la propriété de vos frères. Or ceux-ci ont renoncé à leur fortune et convoité la pauvreté avec plus d'ardeur que vous n'avez convoité la richesse ; cependant le nécessaire leur a-t-il jamais fait défaut ? Celui qui nourrit les oiseaux du ciel a-t-il oublié ses enfants de prédilection ? Hommes voluptueux, toujours plongés dans les sens, tandis que vous flattiez votre chair, les Religieux exerçaient sur la leur de saintes rigueurs ; tandis que vous alliez partout mendier de criminelles délices, il s'ingéniaient, au fond des cloîtres, à inventer des raffinements d'austérité : cependant la consolation leur a-t-elle manqué ? N'ont-ils pas eu en un jour plus de joie solide et véritable que vous pendant des années entières, au milieu de vos fêtes mondaines ? Hommes ambitieux et impatients du joug, vous avez remué ciel et terre pour

échapper à l'autorité et faire peser votre propre domination sur vos frères. Or mes imitateurs ne demandaient qu'à s'humilier qu'à obéir : cependant la gloire qu'ils fuyaient n'est-elle pas venue souvent à leur rencontre ? N'ont-ils pas été mille fois plus libres dans leur servitude volontaire que vous ne le fûtes dans les écarts de votre émancipation capricieuse ?

Ainsi Dieu fera triompher sa justice et fermera la bouche aux réprouvés.

6° Pour faire des chefs-d'œuvre de grâce et de gloire.

Dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, tout révèle la bonté et la puissance de Dieu ; et la moindre grâce épanchée de son cœur doit provoquer notre reconnaissance, comme l'insecte à peine perceptible doit provoquer notre admiration. Toutefois, de même qu'il a plu à Dieu de créer la goutte d'eau et le vaste océan, l'atome et les énormes soleils, les vallées et les hautes montagnes : ainsi est-il entré dans ses desseins de combler ici-bas certaines âmes de grâces surabondantes, pour les combler plus tard dans le ciel d'un bonheur sans mesure. Le peintre, le sculpteur aiment à produire quelques chefs-d'œuvre, pour établir leur réputation et se faire un nom immortel ; dans ce but, ils mettent en jeu toutes les ressources de leur art, n'épargnent ni peine ni temps. Ne dirait-on pas que le chef-d'œuvre, de Dieu, c'est l'âme religieuse, qu'il embellit avec tant de soin, à laquelle il prodigue plus de grâces qu'à une foule d'âmes vulgaires, dont il semble dire avec autant de vérité qu'autrefois du premier homme : Faisons cette âme à notre image et à notre ressemblance ? Et si cette âme privilégiée correspond aux faveurs divines concentrées en elle, ne doit-elle pas

s'attendre à une félicité suréminente, puisque des prodiges de grâce dans le temps présagent toujours des prodiges de gloire dans l'éternité ?

Mon Dieu, vous m'avez donc choisie pour tendre à la plus sublime perfection par la victoire sur la triple concupiscence, pour continuer la vie des premiers chrétiens, composer le cortège d'honneur de votre Fils, faire revivre son zèle pour les enfants, confondre les réprouvés au dernier jour, et devenir un chef-d'œuvre de grâce et de gloire ! Soyez à jamais remercié et béni ; achevez en moi ce que vous avez commencé, et ne permettez pas que j'oublie un seul instant mes hautes destinées.

TROISIÈME EXERCICE.

Excellence de la vocation de l'institutrice.

Cette vocation peut être appréciée 1° par la dignité des personnes auxquelles elle associe la Religieuse.

Jésus-Christ. Qu'est-il venu faire sur la terre ? Enseigner ce qu'il faut croire et pratiquer : mystères, préceptes, sacrements, prières ; il a déclaré la constitution et les prérogatives de son Eglise, prêché les vertus chrétiennes, combattu les vices ; en d'autres termes, il a fait le catéchisme. N'est-ce pas la vocation de l'institutrice ? Elle continue l'œuvre du Fils de Dieu, parle et agit comme lui et pour lui.

Marie. C'est la mère et la patronne des enfants ; et l'institutrice, par ses leçons, ses exhortations, ses exemples, forme Jésus-Christ dans le cœur des en-

fants, et, après l'y avoir fait naître s'efforce de l'y faire croître et grandir. Qui dira les grâces que leur obtiennent dans tous leurs besoins ses oraisons, ses pénitences, le zèle et le dévouement qu'elle déploie pour la gloire de Dieu ?

Les anges. Inspirer de bonnes pensées, exciter de saintes affections, écarter les périls et les séductions, présenter à Dieu les prières, les pieux désirs, les actions méritoires : telle est la fonction des anges, et telle est aussi celle de l'institutrice. Un ange se trouve trop honoré d'avoir sous sa tutelle un seul enfant, fût-il l'enfant d'un pâtre ou d'un artisan ; et l'institutrice, durant sa vie, en aura peut-être plus de mille.

Les apôtres. Ils ont quitté barque, filets, patrie, famille, afin de faire connaître le vrai Dieu, la rédemption, le salut. L'institutrice ne s'est-elle pas proposé le même but en renonçant à tout et à elle-même ? Ce que font les docteurs dans de savants écrits, les évêques et les prêtres dans leurs prédications, elle le fait dans des entretiens familiers ; elle a une portion du troupeau à paître, et la portion la plus intéressante.

Les martyres. Ils ont scellé de leur sang les articles de notre foi ; et pour inculquer dans l'âme des enfants ces mêmes articles, l'institutrice donne son repos, sa liberté, ses sueurs, ses larmes. Leur supplice n'a duré que peu de jours, peu d'heures quelquefois ; le sien dure souvent de longues années : chaque matin elle rentre dans l'arène ; il lui faut mourir en détail, sacrifier sa vie goutte à goutte.

2° Par le bien immense qu'elle lui permet de faire dans l'Eglise.

Sur les enfants. Péchés mortels et véniels prévenus par la surveillance, passions naissantes combat-

tues, habitudes religieuses contractées, actes de vertus produits, pratique de dévotions inspirées, principes de sagesse gravés au fond du cœur, foi éclairée et affermie, précautions indiquées contre les conversations et les lectures dangereuses, direction donnée pour la vie entière, etc.

Sur leurs parents. Les enfants racontent ce qu'elles ont vu et appris d'instructif et d'édifiant ; elles prient avec ferveur pour leur famille et donnent le modèle d'une conduite chrétienne. Combien de parents commencent à prier matin et soir, assistent aux offices, gardent l'abstinence, s'approchent des sacrements, réforment leur mœurs et leurs discours, pour ne point scandaliser une enfant bien élevée !

Sur les enfants de ces enfants. Nul doute qu'elles ne forment un jour leurs enfants comme elles ont été elles-mêmes formées. Il se fera comme une transmission héréditaire de maximes et de pratiques chrétiennes. En sorte que l'institutrice peut se dire à elle-même : Ce n'est pas trente et quarante enfants que j'ai devant moi, mais trente et quarante familles, trente et quarante générations.

Sur leur paroisse. Le bien se propage, comme le mal, par la parole et l'exemple. Il suffit souvent de quelques jeunes filles distinguées par leur éducation et leur vertu solide, sous la direction d'un pasteur zélé et intelligent, pour créer ou soutenir des œuvres de charité et des congrégations, pour détruire des abus, des scandales, certains divertissements, pour introduire l'usage des sacrements et mettre la piété en honneur.

3° Par les mérites incalculables qu'elle lui fait amasser pour l'éternité.

Comme enseignant les vérités saintes, l'institutrice a droit à la récompense des docteurs. « Ceux

« qui auront été instruits dans la loi de Dieu, dit « Daniel, brilleront comme les feux du firmament, « et ceux qui auront appris à plusieurs la voie de la « justice luiront comme des étoiles dans toute l'éter- « nité. » (Cap. XII.)

S'illuminer soi-même par l'étude des rayons de la vérité, c'est un titre pour recevoir dans le ciel une gloire spéciale ; et illuminer les autres des rayons de cette même vérité par le catéchisme, c'est un titre pour recevoir une gloire plus spéciale encore. Chaque vérité méditée, chaque vérité enseignée est un astre déposé au fond de l'intelligence, jusqu'au jour où, les voiles étant levés, les nuages dissipés, tous ces soleils resplendiront sur le front de l'institutrice d'un éclat propre à chacun d'eux qui ne s'affaiblira jamais.

Comme remplissant les fonctions de l'ange auprès de Tobie, l'institutrice a droit à la récompense offerte à ce guide céleste. « Il m'a ramené saint et « sauf, il m'a fait recouvrer la somme prêtée, il m'a « trouvé une épouse, il m'a délivré de la gueule « d'un monstre, il vous a rendu la vue et nous a « comblés de biens. Mon père, je vous prie de lui « faire accepter la moitié de l'argent que nous avons « apporté. » (Cap. XII.)

Au moment où l'institutrice entrera dans le ciel, Jésus-Christ dira à son Père : Elle a montré la route du salut à une multitude d'enfants ; elle leur a fait recouvrer le trésor de l'innocence et contracter la plus auguste des alliances, en les disposant à la confession et à la communion ; elle les a délivrées du dragon infernal ; elle a souvent rendu la vue de l'âme à leurs parents. Donnons-lui la moitié de la gloire due aux enfants sauvées par ses soins, ou plutôt donnons notre royaume entier, et donnons-nous nous-mêmes.

Comme accomplissant une œuvre éminemment apostolique, l'institutrice a droit à la récompense des sauveurs d'âmes. « Quoi de plus grand que de for-« mer l'enfance à la vertu ? s'écrie saint Jean Chry-« sostôme. Quel peintre, quel sculpteur peut compa-« rer son art à celui-là ? » (In cap. XVIII Matth. hom. 60.) Jésus-Christ avait dit : « Ce que vous « faites au moindre de ces petits, c'est à moi que « vous le faites. » (Matth., cap. XXV.)

L'image du Père céleste préservée ou purifiée des honteuses taches du péché ; les membres de Jésus-Christ rétablis ou maintenus dans leur vigueur et leur beauté ; le temple de l'Esprit saint relevé de ses ruines ou orné de nouvelles parures : peut-on rien imaginer de plus sublime, de plus méritoire ? Et puisque l'institutrice partage cette œuvre avec l'apôtre, n'est-il pas juste qu'elle partage la couronne de l'apôtre, et que la Trinité tout entière lui dise au dernier jour : « Entrez, entrez dans la joie de votre « Seigneur ? » (Matth., XXV.)

QUATRIÈME EXERCICE.

Conséquences de notre incorporation à Jésus-Christ.

PREMIER PRÉLUDE. Tout s'explique par ce mystère ; il est comme la clef, la raison, l'essence même du christianisme.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Nous reporter au moment où la Confirmation nous unit plus étroitement à Jésus-Christ.

TROISIÈME PRÉLUDE. Prier Jésus-Christ de nous

faire comprendre et goûter les conséquences de ce mystère.

Première conséquence. L'unité et l'Eglise.

« Vint le moment de créer l'homme, dit saint « Augustin, et il fut fait un, et de cet homme uni- « que sortit le genre humain. Dieu ne voulut « même pas créer séparément l'homme et la femme ; « mais d'un homme unique il créa une seule femme. « Que si vous désirez savoir pourquoi le genre hu- « main tout entier sortit d'un seul homme, je ré- « ponds : C'est que l'unité est recommandée au « genre humain. » (Serm. addict. xx.) Mais bientôt la famille d'Adam se multipliant, les villes se formèrent, puis les royaumes ; et les hommes, d'abord réunis sous le même toit, devinrent étrangers les uns aux autres et souvent acharnés ennemis.

Que fera le Fils de Dieu pour reconstituer l'unité? Il nous fera remonter tous les degrés qui nous en ont fait déchoir. Après avoir fait de son Eglise un « royaume : « Vous nous avez constitués comme un royaume à notre Dieu » (Ap., v) ; une cité. Vous « êtes de la cité des saints « (Eph., II) ; une maison : « Vous êtes de la maison de Dieu» (ib.) ; une famille : « Vous êtes désormais tous frères » (Matth., XXIII) ; lorsque toutes nos conceptions et nos espérances étaient à bout, il trouve le secret de ne faire de tous les hommes qu'un seul homme mystique, de les unir tous comme membres au même Chef, de les animer tous du même esprit, pour les consommer tous dans la même gloire. Dieu, il se fait homme dans l'Incarnation ; et Dieu-homme, il s'incorpore successivement le reste de l'unité par les sacrements. L'Eglise n'est pas une pure agrégation d'esprits et de cœurs unis par une simple communauté d'idées, de sentiments et d'intérêts ; c'est un corps vivant d'une

même vie dans son Chef et dans ses membres. Jésus-Christ est le principe vivifiant en qui et par qui tout le corps sent et agit, comme il est le lien qui réunit et harmonise les membres, les met en contact et les fait participer à la vie du Chef. Donc un seul Dieu, un seul Christ, une seule Eglise.

Deuxième conséquence. La dignité du chrétien. Le Fils de Dieu a uni dans sa personne la nature divine et la nature humaine : il est né de notre race, notre sang a coulé dans ses veines, c'est l'un de nous, c'est comme le fruit de nos entrailles, il compte ses ancêtres parmi les nôtres, et le genre humain rencontre un Dieu dans ses généalogies. Quelle gloire pour notre nature ! « Qu'on ne m'objecte plus « mon néant : tout néant que je suis, je suis homme; « et mon Dieu, qui est tout, est homme. » (Bossuet.)

Non content de diviniser l'humanité dans sa propre personne, il a voulu la diviniser encore dans tous les membres de son corps mystique ; car il ne s'est fait fils de l'homme que pour élever les enfants des hommes à la qualité d'enfants de Dieu, combler les abîmes qui les séparaient de Dieu, les faire renaître d'une substance incorruptible qui n'est autre que le Verbe de Dieu (I Petr., I), les rendre participants de la nature de Dieu (II Petr., I). Et saint Jean déclare que cette adoption n'est pas une fiction légale, mais une réalité (I Epist., III). « Or, si nous « sommes enfants, conclut saint Paul, nous som- « mes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers « de Jésus-Christ » (Rom., VIII) : héritiers d'autant plus heureux que notre Père, toujours vivant, est lui-même le trésor que nous recevons en héritage pour le posséder et le contempler à jamais.

Petit enfant qu'on vient de régénérer, tu ne connais pas encore ton père sur la terre, et déjà le grand

Dieu t'appelle son fils ; le nom qu'il ne donne pas au premier des séraphins, il le donne au dernier des chrétiens. Tes yeux chargés d'épais nuages ne peuvent distinguer les membres de ta famille, et l'adorable Trinité fixe avec amour ses regards sur toi. Tu as un trône dans le royaume de Dieu, toi qui ne peux encore imprimer tes pieds sur le sable ; le ciel est ta maison, ta maison paternelle ; les saints sont tes frères ; un ange est descendu d'en haut pour te faire cortège ; et du ciel à la terre, dans les tribus militantes et dans les phalanges glorieuses, tout vient à ton aide, tout t'appelle, tout te répond, tout t'aime, tout te salue, tout te bénit.

Troisième conséquence. L'OBLIGATION DE VIVRE DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

On doit vivre de la vie de celui dont on a reçu l'esprit. L'aiglon vit de la vie de l'aigle, le lionceau de la vie du lion. Quiconque a reçu l'esprit de Jésus-Christ doit vivre de la vie de Jésus-Christ. C'est pour nous façonner à l'image du Fils de Dieu, comme dit saint Paul (Rom., VII), nous déiformer, selon le langage des Pères et des scholastiques, que le Saint-Esprit est venu en nous avec la grâce habituelle, les vertus théologales, les vertus cardinales, les sept dons en un mot, tout cet ensemble de propriétés infuses qui sont les éléments constitutifs de la vie surnaturelle.

Donc mêmes pensées, mêmes désirs, mêmes affections, même langage, mêmes démarches. Notre vie ne doit pas être seulement une imitation, mais la continuation de la vie de Jésus-Christ. A nous de le reproduire, de le rendre visible, au point de dire avec l'Apôtre : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi « qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II.) Dieu le Père nous verra avec complaisance prier,

souffrir, travailler ; car ce n'est plus simplement un homme, c'est Jésus-Christ avec nous et en nous qui priera, souffrira, travaillera. « Heureux commerce ! « admirable échange ! s'écrie David dans un accent « prophétique. C'est comme le parfum répandu sur la « tête d'Aaron au jour de sa consécration, lequel, après « avoir trempé ses vêtements, allait inonder jus- « qu'aux dernières franges de sa robe. C'est comme « la rosée qui se forme sur l'Hermon et va fertiliser « les collines voisines jusqu'au mont Sion. La béné- « diction et la vie éternelle sont attachées à cette « communauté des biens spirituels. » (Ps. 132.) Comme s'il disait : Grâce à ce mystère de notre incorporation à Jésus-Christ, ses splendeurs nous illuminent, les ardeurs de son cœur nous réchauffent, ses vertus deviennent nos vertus, ses mérites découlent sur ses membres les plus inférieurs, sur les membres en apparence les plus éloignés du Chef. Nulle action faite en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, qui ne change de nature, ne se divinise, ne contracte une valeur en quelque sorte infinie : le ciel et l'éternité ne sont pas une récompense au dessus de son mérite.

Quatrième conséquence. L'idée qu'il faut avoir 1° du péché. Le péché mortel est comme une paralysie qui empêche le sang et la vie de circuler dans les veines ; le péché véniel est comme une humeur épaisse et maligne qui, sans interrompre tout à fait la circulation, la gêne cependant. — 2° Du vice impur. C'est un attentat sacrilège contre les membres de Jésus-Christ, qu'on souille et qu'on prostitue, comme le dit énergiquement saint Paul, (1 Cor., vi.) — 3° Du scandale. Il arrache des membres à Jésus-Christ et les livre à Satan. — 1° Du zèle. Sa fin est de travailler, selon l'expression de l'Apôtre, à l'aug-

mentation et à l'édification du corps de Jésus-Christ. (Eph., IV.) — 5° De la modestie. « Ne savez-vous « pas, dit le même Apôtre, que vos membres sont « le temple de l'Esprit saint, qui est **en** vous?... « Glorifiez et portez Dieu dans votre corps. » (I Cor., VI.) — 6° Des épreuves. C'est le marteau du divin Ouvrier qui dégrossit la pierre et met d'autant plus de soin à la polir et à l'orner, que sa place dans l'édifice de la Jérusalem céleste doit être plus distinguée et plus honorable.

Colloque : 1° *Avec Jésus-Christ.* Qu'il nous donne ce que saint Paul souhaitait aux Philippiens : « Ayez « au dedans de vous-même les dispositions et les « sentiments de Jésus-Christ. » (II).

2° *Avec l'Esprit saint.* Qu'il dilate notre cœur, le sanctifie de jour en jour et le comble « de toute la « plénitude des dons de Dieu. » (Eph., III.)

LE TROISIÈME JOUR

PREMIER EXERCICE.

Péché véniel.

Premier prélude. Quiconque a considéré l'outrage que le péché véniel fait à Dieu, les châtiments qu'il a quelquefois attirés sur l'homme, ses suites funestes, comprend la vérité de cette parole : « Celui « qui aime l'iniquité déteste son âme. » (Ps. 10.)

Deuxième prélude. Je me représente le souverain Juge assis sur son tribunal et mon âme devant lui couverte de péchés innombrables.

Troisième prélude. Demander la grâce de connaître la malice du péché véniel et celle de l'éviter à l'avenir.

1° *Combien le péché véniel outrage les attributs de Dieu.*

1° *Sa majesté.* Plutôt que de violer sa loi, en matière même légère, je devrais subir le martyre, laisser périr le monde entier; et à cette loi, expression de la volonté de Dieu, je préfère le plaisir si mince, si misérable, que m'apporte ce murmure, cette jalousie, ce soupçon téméraire ce respect humain, ce mensonge, cette sensualité, que sais-je encore ?

2° *Sa justice.* Que les tribunaux civils s'avisent de punir ces fautes par la prison ou l'amende la plus modique, j'aurai bientôt acquis, quel que soit

l'empire de l'habitude, une sorte d'impeccabilité. Or Dieu, pour ces mêmes fautes, me menace des cachots et des flammes du purgatoire ; les commettre, les multiplier sans crainte et sans remords, n'est-ce pas le braver avec insolence?

3° *Sa Sainteté.* Traîner dans la boue le portrait du prince, quoique ce portrait soit inanimé et l'ouvrage d'une main humaine, c'est un sanglant affront. Mais ignoré-je qu'au langage des Pères le péché véniel couvre l'âme, l'image vivante de Dieu et chef-d'œuvre de sa sagesse, d'un fumier immonde, d'un chancre rongeur, d'une lèpre infecte et hideuse?

4° *Sa miséricorde.* Si Dieu avait limité le pardon à un nombre déterminé des fautes, sans nul doute je me tiendrais sur mes gardes, calculant ce qu'il m'en resterait à commettre. Que si je ne mets point de bornes à mes offenses, c'est qu'il n'en met aucune à sa clémence ; je m'autorise de son infinie patience pour pécher plus souvent, plus librement, et je suis méchante parce qu'il est bon.

5° *Son immensité.* C'est dans sa maison et entre ses bras que je méprise son autorité, moi, son épouse comblée de faveurs ; c'est dans son sein, dans le secret de sa face et jusque dans la prunelle de ses yeux ; c'est à la vue de la croix du ciel, de l'Eucharistie.

Si ce péché ouvrait l'enfer sous mes pieds, je le jugerais un grand mal. D'où vient donc que je le traite de bagatelle? Ah! c'est que la gloire de Dieu me touche moins que mon intérêt ; ce n'est pas le feu de son amour qui me retient, c'est le feu éternel qui m'épouvante ; et, loin que la perspective de ses perfections suffise pour me captiver sous ses lois, il devrait, ce semble, ne me parler jamais que la foudre à la main.

D'ailleurs, puis-je me flatter d'apercevoir toujours, d'une manière sûre, les limites qui séparent le péché mortel du péché véniel, et d'être assez maîtresse de moi-même pour m'arrêter en deça, sans me laisser jamais emporter au delà? La grièveté dépend de tant de circonstances! De la matière : et il en est qui d'elles-mêmes sont toujours mortelles. — Du consentement : or un peu plus ou un peu moins de délibération et de complaisance, est-ce chose si facile à préciser? — De l'intention : le mépris de la loi ou du législateur pourrait constituer un péché grave. — Du doute : agir dans le doute fondé du péché mortel, c'est le commettre. — De la liaison morale que contracte entres elles des matières légères, par exemple, de petits larcins assez rapprochés et arrivant avec intention à une somme considérable. — Du scandale grave et prévu qui peut résulter d'une transgression de soi peu importante.

Quelles ne seraient pas mes alarmes au plus splendide festin, si j'avais de justes motifs de craindre qu'un des mets ne fût empoisonné?

2° *Combien il a été quelquefois sévèrement puni.* La femme de Loth changée en statue de sel pour s'être retournée vers Sodome consumée par le feu du ciel ; un Israélite impitoyablement lapidé pour avoir ramassé un peu de bois le jour du Sabbat ; cinquante mille Bethsamites, Oza lui-même, frappés de mort pour un regard ou un attouchement téméraire sur l'arche sainte ; soixante et dix mille hommes moissonnés par la peste, parce que David, dans un sentiment de vanité, avait fait le dénombrement de son peuple ; tous les trésors d'Ezéchias pillés et ses fils mutilés, parce qu'il avait montré ses richesses à un ambassadeur étranger ; quarante-deux enfants subitement dévorés par des ours au moment où ils criaient

à Elisée : *Monte, chauve ; monte, chauve ;* Zacharie muet pendant neuf mois, Moïse mourant loin de la Terre promise, pour un doute ou une défiance : autant d'exemples terribles de la justice divine s'exerçant, dès ce monde, sur des fautes légères ou qu'on eût pu réputer telles.

Ne m'est-il jamais arrivé, plus désobéissante que la femme de Loth, de porter les yeux sur des images, des statues, des parures, des livres capables d'allumer l'incendie dans mon cœur ; plus profanatrice que les Bethsamites et Oza, de traiter sans respect les choses saintes, la parole de Dieu, nos églises, mon corps, temple vivant de la Trinité ; plus orgueilleuse que David et Ezéchias, d'étaler, d'énumérer, d'exagérer mes succès, mes talents, mes vertus ; plus insolente que ces petits enfants, de jeter le ridicule sur les démarches, les ordres, les intentions de mes Supérieures ; plus incrédule enfin que Moïse et Zacharie, de penser, quelquefois de dire que la réforme de ma classe, la mienne peut-être était impossible ? A quel purgatoire n'ai-je pas droit de m'attendre ? et comment oser me plaindre, lorsque Dieu pour m'en adoucir les rigueurs, m'envoie les maladies, les humiliations, les différentes épreuves ?

Au reste, quand il n'y aurait que la diminution de la grâce, pourrais-je me croire épargnée et impunie ? Je néglige les occasions de donner à Dieu des marques de ma fidélité ; il laissera passer celles de m'en donner de sa bienveillance. Je compte avec lui, distinguant entre les grands et les petits préceptes ; il comptera avec moi, mettant une différence entre les grandes grâces réservées aux âmes généreuses et les petites grâces dont il paye les minces services. Donc plus autant de bonnes pensées, de saintes affections envoyées d'en haut, la grâce, tel qu'un soleil

d'hiver, n'éclairant et ne réchauffant que rarement et faiblement. Cependant l'imagination commence à s'égarer sur mille objets dangereux, la conscience déjà s'embarrasse, le cœur peu à peu se prend à la créature, le démon redouble ses assauts et va chercher sept autres esprits à son aide. Grand Dieu ! où vais-je aboutir ?

3° *Combien ses suites sont funestes.*

1° Il amoindrit le mérite de nos bonnes œuvres, quand il s'y glisse, et il s'y glisse souvent. S'il influait, comme cause principale et fin dominante, sur toute la substance de ces œuvres, les attaquant dans leur moëlle et leur racine, il en emporterait sans nul doute tout le mérite ; mais alors même qu'il ne fait que partager ce mérite, en y survenant par accident et à la traverse, quels ravages n'opère-t-il pas ? Il nous ravit en partie ce poids énorme et incalculable de gloire que nous pouvions acquérir ; il abaisse et fait descendre par degrés notre trône, d'abord placé à une prodigieuse hauteur ; il efface des registres éternels notre signature à peine ébauchée. Comme si, chaque matin, l'ange gardien nous montrait une couronne d'or enrichie de mille perles précieuses, promettant de la déposer à la fin du jour sur notre front, si nous avons préservé nos œuvres du venin et de la rouille du péché ; mais nous, laissant ce venin et cette rouille s'introduire dans la plupart de nos œuvres, nous détachons l'un après l'autre les perles de la couronne et échangeons l'or pur contre un plomb vil et grossier.

2° Il nous plonge dans la tiédeur, quand nous en contractons l'habitude, et cette habitude se contracte facilement. Un homme couvert de plaies, épuisé de sang, chaque plaie fût-elle légère et le sang coulât-il goutte à goutte, tombera bientôt dans un état de

langueur voisin de la mort. Telle est l'âme familiarisée avec les péchés véniels : chaque consentement qu'elle y donne est un coup qu'elle se porte, une blessure qu'elle se fait, une maladie qu'elle se procure. Les forces spirituelles une fois perdues, elle traîne à regret sa chaîne, se dégoûte de sa vocation, fait tout machinalement et sans fruit. Ainsi placée entre le vice et la vertu, et n'éprouvant ni les utiles reproches de l'un, ni les témoignages encourageants de l'autre ; n'intéressant Dieu ni du côté de l'amour, comme les justes, ni du côté de la compassion, comme les pécheurs ; trop loin de lui pour être échauffée de saintes ardeurs, et trop près pour être frappée d'un froid mortel ; se confrontant non avec celles qui sont plus ferventes qu'elle-même, mais avec celles qui le sont moins ; envisageant toujours le peu de bien qu'elle fait encore, jamais la somme considérable de celui qu'elle omet, et dès lors se croyant bonne, parce qu'elle n'est pas tout à fait méchante, ne faut-il pas qu'elle soit tôt où tard rejetée des entrailles du Seigneur et vomi de sa bouche ?

3° Il nous dispose au péché mortel et nous y fait aboutir prochainement. A force de commettre les péchés moindres, on s'apprivoise avec les péchés graves ; on se tient moins sur ses gardes, on s'enhardit, on s'élance toujours plus avant. D'où viennent les grands fleuves ? D'une source presque imperceptible. Comment se déclarent les incendies ? Le plus souvent par une étincelle. La statue de Nabuchodonosor avait la tête d'or, la poitrine d'argent, les pieds d'argile ; il suffit d'un caillou descendu de la montagne pour la jeter par terre. Que faudrait-il autre chose pour m'abattre, qu'une secousse plus violente, une circonstance imprévue, une occasion malheureuse, si, resplendissante jadis et solide comme l'or, je suis

aujourd'hui terne et ruineuse comme l'argile par le déclin progressif de ma ferveur première ? J'ai recueilli les petits de la vipère lorsqu'ils ouvraient à peine les yeux, je les ai caressés, réchauffés dans mon sein : mais ils ont grandi, ils ont aiguisé secrètement leur dard, et maintenant je sens qu'ils cherchent à me piquer au cœur.

Colloque *avec l'adorable Trinité.* Demander pardon à Dieu le Père d'avoir si indignement souillé son image, à Dieu le Fils d'avoir si souvent mis obstacle à la grâce et à la vie qu'il voulait faire circuler dans son membre adoptif, à Dieu le Saint-Esprit d'avoir si rarement permis à sa bonté miséricordieuse d'orner mon cœur, qui est son temple.

DEUXIÈME EXERCICE.

Quatre sortes de Religieuses.

Nommer la Religieuse institutrice, c'est éveiller l'idée de la sainteté et du zèle : religieuse sainte, institutrice zélée, ces mots sont en quelque façon corrélatifs et synonymes. Toutefois, en descendant de la spéculation à la pratique, on distingue quatre sortes de Religieuses.

Il y a 1° les Religieuses zélées pour leur propre perfection et zélées pour le salut et le progrès des enfants.

Celles-là sont véritablement Religieuses institutrices, saintes et apôtres : saintes, parce qu'elles sont zélées pour leur propre perfection ; apôtres, parce qu'elles sont zélées pour le salut des enfants. Suivez-

les dans leur vie de Religieuse et dans leur vie d'institutrice, rien ne se dément. Exactes observatrices des règles, elles ne s'affranchissent sans nécessité et sans permission d'aucun exercice de piété. Quel désir de profiter de l'oraison ! Quel attrait pour la communion ! Quelles fréquentes élévations de cœur vers Dieu pendant la journée ! Confession, examen, résolutions, coulpes, tout est dirigé vers le but essentiel qu'elles n'oublient jamais, la réforme de leur vie. Respect profond pour l'autorité, charité officieuse pour leurs Sœurs, suite des moindres fautes. « Faisant cela, vous vous sauverez vous-même, et vous « sauverez ceux qui vous écoutent : » cette parole de saint Paul est leur grande et constante devise.

Voyez comme leur classe est bien tenue, comme les prières s'y font dévotement et posément, comme les catéchismes révèlent une étude solide de la doctrine et l'esprit de piété. Elles se dévouent universellement à leurs élèves, mais plus spécialement à celles que l'âge tendre, la condition, l'ignorance, les vices précoces recommandent à la compassion et au zèle. Il n'y a qu'une seule voix sur ces Religieuses : ce sont des saintes, ce sont des apôtres. Heureuses maîtresses ! heureuses élèves !

Il y a 2° les Religieuses zélées pour leur propre perfection et indifférentes pour le salut et le progrès des enfants.

Ce sont, si l'on veut, de bonnes chrétiennes, non de bonnes institutrices. Elles seraient saintes dans le siècle ou dans le cloître ; mais étant ce qu'elles sont, il ne faut voir en elles que des Religieuses incomplètes, dont la sainteté est plus que douteuse. Dès le noviciat, le démon avait jeté dans leur esprit cette idée fausse, qu'une Religieuse ne saurait trop se dérober aux regards et au contact du monde ; qu'il suf-

fit, pour remplir la vocation d'institutrice, de se borner, avec les enfants, aux rapports strictement nécessaires ; que c'est avec Dieu seul, dans la prière, qu'il convient de traiter la grande affaire de leur éducation ; qu'il y a peu à gagner, beaucoup à risquer à se livrer aux études profanes. Leur maxime et celle de l'*Imitation :* « Aimez à vivre inconnu et « à être compté pour rien. » Maxime excellente, mais prise à contre-sens.

Cette règle de conduite adoptée, n'attendez plus rien de ces Religieuses. Quand il faudrait préparer sa classe, corriger les devoirs, imaginer de nouveaux moyens d'émulation, elles prient. Quand il faudrait exercer la surveillance, informer sur une faute, rétablir un point de discipline, suivre de près une enfant d'une conduite équivoque, elles prient. Elles ne savent ce que c'est que de s'entendre avec une supérieure, une Maîtresse générale, les parents, pour obtenir l'application au travail et la pratique de la vertu. Comme elles n'aiment point, elles ne sont point aimées, et le peu de bien qu'elles essayent de faire est paralysé par ce froid mutuel. N'importe, elles n'ont là-dessus aucun scrupule, et les raisonnements les plus clairs ne sauraient les tirer de l'illusion.

Il y a 3° les Religieuses zélées pour le salut et le progrès des enfants et indifférentes pour leur propre perfection.

Institutrices consciencieuses, catéchistes infatigables, rien n'égale leur ardeur à poursuivre la paresse et le vice. Elles seraient apôtres, si elles pouvaient l'être sans être saintes. Est-ce désir d'établir leur réputation, ou besoin de soutenir la concurrence, ou simplement activité naturelle, ou sentiment de probité et de justice ? Sans vouloir sonder le motif, tou-

jours est-il que ces Religieuses ont du zèle. On les voit même quelquefois s'émouvoir jusqu'aux larmes, quand elles développent quelques vérités morales. S'agit-il d'ériger ou d'orner un oratoire, de préparer une cérémonie religieuse, de célébrer avec pompe le mois de saint Joseph, le mois de Marie, de combattre l'esprit du monde, la vanité, elles sont tout ardeur et tout feu, une sorte de fièvre les transporte et ne leur laisse de repos ni jour ni nuit.

Mais, dans cette agitation violente, tournent elles leurs regards sur elles mêmes? Ont-elles à cœur de faire avec fruit l'oraison, l'examen, la lecture spirituelle? Pourraient-elles seulement dire à la réforme de quel défaut, à l'acquisition de quelle vertu elles s'appliquent? Apportent-elles à la confession, à la communion des dispositions convenables? Se rendent-elles compte des pertes ou des gains qu'elle font d'un mois à l'autre, d'une année à l'autre? Autant de choses qu'elles estiment peu dignes d'occuper leur attention. Leur devise est cette parole de saint Paul: « Malheur à moi, si je n'évangélise! » On pourrait leur répondre avec Jésus-Christ: « Que sert « à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à per- « dre son âme? »

Il y a 4° les Religieuses indifférentes pour leur propre perfection et indifférentes aussi pour le salut et le progrès des enfants.

Celles-ci ne sont ni saintes ni apôtres; elles ne sont pas même de bonnes Religieuses et d'honnêtes institutrices; elles sont tout simplement de mauvaises Religieuses, qui ne veulent ni ouvrir le ciel aux autres, ni se l'ouvrir à elles mêmes. L'oraison est pour elles l'heure des divagations, l'examen un supplice, les autres exercices un temps à peu près perdu. Inutile de dire que le péché véniel leur est

familier, et qu'elles ne parviennent même pas toujours à se garantir du péché mortel. Nulle piété au cœur de ces Religieuses, et par contre-coup nulle piété au cœur de leurs élèves.

Aussi peu soucieuses du salut des autres que du leur, elles laissent chacun faire ce qu'elles font, c'est-à-dire pécher tranquillement, ou du moins vivre dans une fausse sécurité. Pourvu qu'elles sauvent les apparences en reprenant par manière d'acquit, en adressant de sèches exhortations, il suffit. Des congrégations en l'honneur de la sainte Vierge ou des saints Anges, point. Des neuvaines avant les principales fêtes, certaines pratiques propres à nourrir la dévotion, point. Des maximes inculquées pour prémunir contre les dangers du monde, contre les artifices du tentateur, contre l'entraînement des passions, pas davantage. Tout est en désarroi dans leur classe ; absence presque complète de soumission, d'exactitude, de silence ; et dès lors pas d'études sérieuses, pas de progrès. Que le champ confié à leur culture se couvre de ronces, ces Religieuses laissent pousser ce qui pousse. Que les brebis mises sous leur surveillance se dispersent, elles ne prétendent point gêner leur liberté. Leur maxime est cette parole de Jérémie : « Que ce qui doit aller à la mort « aille à la mort. » Comme le lévite à la vue de l'homme étendu sur le chemin, elles passent outre. Comme Pilate devant la foule qui demande la condamnation du Juste, elles se lavent les mains et disent : « Cela vous regarde, » c'est votre affaire.

A laquelle de ces quatre classes avons-nous appartenu jusqu'ici ?

TROISIÈME EXERCICE.

Délai du renouvellement.

Non, je ne voudrais pas mourir dans l'état où je suis : mon cœur n'est pas entièrement dégagé de la créature, ma conscience sur plusieurs points me rend un témoignage douteux ; je n'ai ni satisfait pour mes péchés passés, ni atteint le degré de sainteté auquel je suis appelée. J'ai besoin d'une réforme sérieuse, complète, radicale... Tel est le langage que je m'adresse souvent à moi-même. Or, en sondant mes dispositions intimes, je trouve, il est vrai, que je veux me renouveler, mais pas encore, plus tard, quand cela m'accommodera. C'est-à-dire que je compte plus tard sur les trois conditions nécessaires à la sanctification, *la grâce*, *la volonté*, *le temps* ; je m'en assure d'avance, j'y fonde mes plus précieuses espérances. Ces conditions, je puis les avoir dans cette retraite ; les aurai-je dans un an, dans six mois ? Peut-être. En ajournant l'œuvre de mon renouvellement, au lieu d'accepter les garanties présentes, je hasarde donc mon sort ou du moins le degré de ma gloire et de ma félicité, sur un peut-être. Mon Dieu, faites-moi comprendre l'imprudence et la témérité de cette conduite, ce qu'il y a d'affreux et de terrible dans ce peut-être.

1° Pour sortir plus tard du péché et de la tiédeur, après y avoir persévéré et vieilli, il me faudra une grâce spéciale et de choix. Or qui sont ceux qui reçoivent de Dieu cette grâce ? On ne peut les partager qu'en deux classes : ceux que Dieu renouvelle subitement, par un coup inespéré, et ceux qui par leurs instantes prières s'efforcent de toucher le cœur de Dieu.

Compté-je que Dieu m'accordera plus tard le renouvellement subit, inattendu, qu'il ne doit et n'a promis à personne, et dont on voit à peine de loin en loin quelques rares exemples ? Ou bien compté-je obtenir ce renouvellement, fruit de la prière, auquel on se prépare et qu'en un sens on mérite ? Le renouvellement miraculeux ! Mais Dieu doit avoir une répugnance, une opposition particulière à m'en faire don, à moi qui depuis tant d'années résiste à de si vives lumières, étouffe des remords si impérieux, abuse de grâces si singulières ; à moi qui me crois en droit de faire attendre Dieu parce qu'il veut bien m'attendre, qui multiplie mes fautes parce qu'il les dissimule et les tolère. Mépris pour mépris, oubli pour oubli. Ce retour est naturel, et il me serait dû. Le renouvellement ordinaire ! Mais, au lieu de travailler à le mériter, je fais tout pour m'en rendre indigne ; au lieu d'intéresser en ma faveur la miséricorde de Dieu, je provoque de plus en plus sa justice. Que fais-je, en effet, en renvoyant mon renouvellement à une époque indéterminée ? Je compose avec Dieu, et, par le partage le plus insolent ; je prends l'âge mûr, et je lui cède la vieillesse ; je garde la vigueur et l'action, je lui laisse la nullité et la décrépitude ; je prétends jouir tranquillement du présent, qui est à ma disposition, et je lui réserve l'avenir, qui n'est pas encore, qui pourrait n'être jamais. Ceci posé, plus tard Dieu m'accordera-t-il cette grâce spéciale et de choix qui me sera nécessaire ? Peut-être. Et je risque mon sort éternel, du moins le degré de ma gloire et de ma félicité, sur un peut-être ! O imprudence ! ô témérité ! ô terrible et affreux peut-être !

2° Après avoir différé longtemps la réforme de ma vie, puis-je me promettre la volonté de m'y dé-

vouer enfin ? Si je n'y mets pas la main dans cette retraite, je m'expose à cette alternative, ou de perdre la volonté de me réformer, ou de rencontrer dans des habitudes invétérées un obstacle presque insurmontable. Combien ma volonté est inconstante, capricieuse ! J'ai voulu autrefois une foule de choses que je ne veux plus maintenant ; du matin au soir je vois ma volonté varier, et il n'est pas rare que dans un même jour je prenne plusieurs fois des résolutions opposées. Eh ! qui m'assure que plus tard je voudrai sortir du péché ou de la tiédeur ? je ne le veux pas aujourd'hui, parce que cela me gênerait me contrarierait ; mais plus tard comme aujourd'hui ne faudra-t-il pas vaincre cette passion ou cette lâcheté, faire cet aveu pénible, accomplir les obligations religieuses ? Ces obligations, dans quelques années, seront-elles ou paraîtront-elles plus aisées ? Ah ! elles seront ce qu'elles sont aujourd'hui ; elles prendront même avec le temps une couleur plus sombre, un aspect plus effrayant. Ce qui maintenant intimide ma volonté, plus tard la découragera, la déconcertera. Je me plais à dire : Plus tard l'énergie me reviendra au cœur, je ferai un effort suprême, je le voudrai, je le ferai. Eh quoi ! je me sens à cette heure trop faible pour secouer le joug du péché ou de la tiédeur, et je me flatte d'y réussir lorsque le péché ou la tiédeur seront comme identifiés avec moi ! Ma volonté, frappée d'inertie et d'impuissance, se montre déjà rebelle à mes ordres, et je prétends lui commander un effort suprême quand elle sera embarrassée de nouvelles entraves et garrottée de mille nœuds ! Au lieu d'avancer de victoire en victoire jusqu'aux portes du ciel, je recule de défaite en défaite jusqu'à celles de l'enfer, et, sur le point de tomber dans le gouffre, j'espère m'arrêter et me re-

jeter de l'autre côté ! N'est-ce pas prendre plaisir à se tromper soi-même ? Or donc, plus tard, en présence des mêmes difficultés, de difficultés plus grandes, avec les mêmes habitudes, des habitudes plus tyranniques, voudrai-je sincèrement, efficacement me réformer ? Peut-être. Et je risque mon sort éternel, du moins le degré de ma gloire et de ma félicité, sur un peut-être ! O imprudence ! ô témérité ! ô terrible et affreux peut-être !

3° Et la troisième condition, le temps propre pour travailler à mon amendement, l'aurai-je plus tard ? Très-probablement, de ces deux choses l'une : ou la mort me surprendra, ou je ne ferai dans une dernière maladie, en fait d'amendement, qu'un je ne sais quoi justement suspect. Je vois dans l'avenir un moment où, libre des préoccupations de mon emploi et affranchie de cette passion, j'entreprendrai l'affaire importante, essentielle ; je marque ce moment, je le touche du doigt, je m'imagine y être déjà. Eh ! pauvre infortunée, loin de t'assurer ce moment, Dieu menace en cent endroits de te le refuser. As-tu pu oublier la parabole des vierges folles, celle du voleur, celle du maître qui simule un voyage lointain et qui rentre brusquement au logis ? Les exemples de mort subite et de mort prématurée sont-ils rares de nos jours ? Je veux cependant que Dieu me réserve encore de nombreuses et tranquilles années ; entre toutes ces années, quelle est celle qui verra éclore enfin et se réaliser le projet depuis si longtemps formé de mon amendement ? J'interroge mes souvenirs : de tant de compagnes tièdes, dissipés, sensuelles, que j'ai connues ou dont j'ai entendu parler, puis-je en citer beaucoup qui, à un moment donné, se sont exécutées, et auxquelles on a fini par rendre ce témoignage : Maintenant ce sont des saintes,

on ne les reconnaît plus ? Et moi aussi je dirai : Plus tard, à quarante ans ; je dirai : Plus tard, à cinquante ans ; je dirai : Plus tard, à soixante ans ; et j'arriverai à ma dernière maladie telle que je suis, sinon pire encore. Or donc, à cette heure décisive et solennelle, lorsque les forces de mon esprit et de mon corps seront presque anéanties, que des insomnies cruelles, des défaillances, des douleurs aiguës me jetteront dans un accablement voisin de la léthargie, et que le démon agitera successivement mon âme de pensées d'orgueil, d'impureté, de désespoir, serai-je assez pénétrée des vérités saintes, auxquelles j'ai si rarement réfléchi, pour surmonter une tiédeur ou des passions qui m'ont dominée les deux tiers de ma vie, pour faire ma confession avec une intégrité et une contrition qui me rassurent pleinement, pour acquitter en quelques jours par des actes héroïques et parfaits toutes mes dettes spirituelles, racheter tout le temps perdu et restituer à ma couronne toutes les perles que j'en ai arrachées ? Ici encore il faut répondre : Peut-être. Et je risque mon sort éternel, ou du moins le degré de ma gloire et de ma félicité, sur un peut-être ! O imprudence ! ô témérité ! ô terrible et affreux peut-être.

Concluons. Trois conditions sont nécessaires pour le renouvellement : la grâce, la volonté, le temps. Or, en l'ajournant, je ne puis compter sans témérité ni sur la grâce, ni sur la volonté, ni sur le temps ; il y a autant de probabilités contre moi qu'en ma faveur, il y en a même beaucoup plus contre moi qu'en ma faveur. Me voilà donc réduite à dire : Peut-être plus tard sortirai-je de mon état, peut-être aussi n'en sortirai-je pas. Y songé-je quand je dis : Peut-être, sur le sujet dont il s'agit ? Hasarder sa fortune, sa santé, son honneur sur un peut-être,

c'est une imprudence ; mais risquer sur un peut-être son salut, son éternité, du moins le degré de sa gloire et de sa félicité, n'est-ce pas l'excès et le comble de l'impiété et de la folie ? Ah ! ne disons pas : Plus tard ; disons : Aujourd'hui, oui, aujourd'hui je veux commencer et poursuivre l'œuvre de mon renouvellement et de ma sanctification. O Dieu, fortifiez ma volonté ; sans vous je ne puis rien, avec vous je puis tout.

QUATRIÈME EXERCICE.

L'enfer de la Religieuse.

PREMIER PRÉLUDE. Il y a un enfer ; il suffit d'un péché mortel pour y être condamné. Les Religieuses réprouvées donneraient le monde entier pour se racheter ; et il y a sur la terre des Religieuses qui commettent le péché mortel, et, après l'avoir commis, dorment tranquillement sur le bord de l'enfer.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter cet océan de feu, la rage des démons acharnés sur leurs victimes, les pleurs et les grincements de dents, le vide immense que laisse dans le cœur la perte de Dieu, le désespoir qu'entretiennent ces mots éternellement retentissants aux oreilles : *Toujours, jamais.*

TROISIÈME PRÉLUDE. Mon doux Jésus, dans cette descente anticipée que je vais faire aux enfers, imprimez en mon âme une si grande terreur, que je ne m'expose point à y être jetée par votre sentence, et qu'au défaut de votre amour, l'appréhension des supplices me retienne au moins dans le devoir.

1° *Dans l'enfer, la Religieuse est reconnue*

comme Religieuse par les autres réprouvés ; elle est donc insultée comme Religieuse.

Autrefois son auguste caractère la rendait respectable aux mondains qui se composaient devant elle, à ses élèves qui la voyaient couronnée de l'auréole de la sainteté, aux anges qui retenaient leur glaive souvent prêt à la frapper après ses infidélités, à l'enfer qui laissait échapper les âmes que lui arrachait son zèle, à Dieu même qui ne pouvait s'empêcher de donner quelque efficacité à ses exhortations. Maintenant ce caractère est la source des insultes qu'on lui prodigue, comme il le fut des honneurs qu'on lui rendit ; il sert à augmenter son supplice, comme il servit à multiplier ses péchés et ses titres de condamnation.

Venez voir, diront les mondains, celle qui se glorifiait de porter les livrées de Jésus-Christ, et qui les a traînées dans la boue ; de reproduire Jésus-Christ dans ses trois grands traits, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, et qui n'a fait que le déshonorer par ses secrets larcins, ses sensualités et ses caprices ; de former la cour d'élite de Jésus-Christ, de l'accompagner sur la montagne de Sion, de chanter le cantique que nul autre ne peut chanter, et qui compose maintenant le cortège de Satan, roule dans les bas-fonds de l'abîme infernal, et hurle en chœur avec nous l'imprécation et le blasphème.

Venez voir, diront ses élèves, celle qui nous montrait le chemin du ciel et qui n'a pas su elle-même trouver la porte, que nous regardions comme un ange de piété et qui n'était qu'une hypocrite, qui nous pressait de nous convertir et qui est morte impénitente. Veux-tu encore nous prêcher ? Veux-tu encore nous surveiller, nous intimider, nous corriger ?

Venez voir, diront les démons, celle qui préten-

dait occuper l'un des trônes les plus élevés laissés vacants par notre chute, ceindre son front de l'une de nos plus belles couronnes. Tu as donc été blessée comme nous ? Comment as-tu pu tomber du ciel, brillante étoile ? Viens, tu seras notre jouet, nous te courberons sous le fouet et le bâton, nous te pousserons du pied, nous enfoncerons dans ta chair nos ongles aigus, nous te ferons avaler l'ignominie à pleines coupes. Que n'avons-nous eu comme toi des années entières pour nous repentir !

2° *Dans l'enfer, la Religieuse est reconnue comme Religieuse par le feu vengeur ; elle est donc tourmentée comme Religieuse.*

Si ce feu, doué d'une sorte de discernement et de jalousie, comme l'affirme saint Paul, attisé d'ailleurs par le souffle de la colère de Dieu dont il est le vicaire et le délégué, ainsi que s'expriment les Pères de l'Église, plus perçant qu'une épée à deux tranchants pour disséquer l'âme et l'esprit, les jointures et les moelles, et démêler les pensées et les mouvements du cœur, se proportionne au nombre et à la nature des péchés, à l'ingratitude et à la malice qui les caractérisent, à l'étendue et à la durée des ravages qu'ils ont causés, quelle intensité ne doit-il pas prendre lorsque, distinguant une Religieuse d'une séculière, celle qui a reçu mille faveurs spéciales de celle qui a reçu une mesure de grâces moins pleine et moins comble, il découvre le criminel abus des sacrements, la jalousie, la médisance, mille propos tenus contre l'autorité, une attache opiniâtre à son jugement, l'absence presque complète de zèle, une conduite pleine d'inconséquence devant des enfants tout yeux et tout oreilles, une passion coupable volontairement allumée et nourrie durant de nombreuses années ?

Rongez cette langue, lui crie-t-on de toute part, et faites-lui sentir mille pointes aiguës ; mettez en pièces cette bouche, sans égard au corps de Jésus-Christ qui s'y est presque journellement reposé ; établissez-vous dans ce cœur profané, pour en faire votre proie et votre pâture ; jetez des charbons ardents là où ne devait jamais brûler que le feu de la charité ; passez et repassez lentement autour de ce corps que le vœu de virginité avait consacré ; doublez, doublez le supplice : par où l'on a péché, c'est par là qu'on doit être puni. Et parce que le défaut de zèle et de régularité dans cette Religieuse chargée de procurer le salut des enfants a causé la perte de plusieurs, mesurez votre activité sur les péchés qu'elle a laissé ou fait commettre, et faites-lui souffrir ainsi, dans un seul enfer, plusieurs enfers différents.

O sang de Jésus-Christ, qui descendîtes si souvent dans cette conscience indigne, sortez maintenant de toutes ses veines, et mêlez-vous au feu vengeur, pour l'attiser et doubler comme à l'infini sa violence et ses rigueurs.

3° *Dans l'enfer, la Religieuse se reconnait elle-même comme Religieuse ; elle se désespère donc comme Religieuse.*

Son prie-Dieu, sa chaire, l'église : telles étaient sur la terre ses trois stations principales ; telles sont encore les trois stations que son imagination éperdue lui fait parcourir éternellement.

Voilà mon prie-Dieu. C'est là que je faisais oraison, que je chantais l'office, que je vaquais à l'examen. Comment n'ai-je pas su dire à Dieu une bonne fois : Je vous demande pardon, je vous aime ? Comment ne suis-je jamais entrée dans l'esprit de componction qui animait le Psalmiste, dont j'ai dit et redit les cantiques touchants ? Ah ! si l'on me lais-

sait aujourd'hui la liberté d'un quart d'heure d'oraison et d'examen !

Voilà ma chaire. Dans mes exhortations et mes catéchismes, je déclamais contre le péché, et je le commettais ; je faisais trembler les enfants au récit des jugements de Dieu, et je ne tremblais pas moi-même ; je les prémunissais contre les pièges de Satan, et je m'y laissais prendre ; je leur dépeignais l'enfer, et je m'y suis précipitée.

Voilà l'église, chemin et vestibule du ciel, où je venais plusieurs fois le jour. Je vois ce confessionnal où il m'eût été si facile de faire l'aveu de mon péché ; une misérable honte m'a retenue. Je vois cet autel où l'Agneau de Dieu s'immolait chaque matin pour moi, et je n'ai pas profité d'une seule goutte de son sang. Je vois cette table sainte où je m'avançais à la suite de mes compagnes, aussi recueillie, plus recueillie qu'elles en apparence, et j'allais boire et manger ma condamnation.

C'était bien la peine de quitter avec tant de larmes mon vénéré père qui comptait que je prierais pour lui, ma mère qui s'applaudissait de voir sa fille assurée de son propre salut et travaillant au salut des autres ; je suis damnée !

J'avais pris Jésus-Christ pour époux, je m'étais revêtue d'un habit de deuil, j'avais sacrifié fortune, affections, liberté ; le jour de ma profession m'avait paru l'aurore de mon éternelle félicité ; et je suis damnée !

Pendant de longues années, j'ai vécu sous une règle sévère, j'ai fait avec les autres mes exercices de piété, je formais les enfants à la vertu, j'en ai préservé du mal un grand nombre ; et je suis damnée !

Héritière du ciel sans ma patrie, enfant de Dieu

sans mon Père, reine sans trône, épouse de Jésus-Christ sans Jésus-Christ !

Et maintenant tout est passé. Pour mes compagnes du paradis, tout est passé : renoncements, travaux, privations, saintes violences. Pour moi, tout est passé : vaines satisfactions, folle indépendance, pertes de temps, infractions à la règle et à mes vœux. Mais de la récompense décernée à la vertu et du châtiment infligé au vice, jamais on ne pourra dire : Tout est passé.

A d'autres les chants d'allégresse, la claire vue de Dieu, tous les plaisirs de l'esprit, du cœur et du corps ; à moi les cris de détresse, les tortures, la société des démons, la malédiction pour jamais.

Colloques : 1° *Avec l'Ange gardien.* Le conjurer de veiller sur nous à la vie et à la mort, sans se laisser rebuter par nos infidélités. Réciter la prière : *Ange de Dieu.*

2° *Avec la sainte Vierge.* Nous consacrer à elle pour le temps et pour l'éternité. Ah ! qu'elle ne nous laisse pas périr. Réciter le *Souvenez-vous.*

3° *Avec Jésus-Christ.* Embrasser sa croix, nous attacher à ses pieds sacrés. Réciter l'acte de contrition le plus parfaitement possible.

LE QUATRIÈME JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Le verbe fait chair.

PREMIER PRÉLUDE. « Celui, dit saint Paul, qui, ayant « la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce « fût pour lui une usurpation de s'égaler à Dieu, « s'est néanmoins anéanti lui-même en prenant la « forme et la nature de serviteur, se rendant sembla- « ble aux hommes, et étant reconnu pour homme « par tout ce qui a paru de lui au dehors. » (Philipp., II.)

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter l'étable de Bethléem et l'enfant-Dieu dans la crèche.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de comprendre les anéantissements du Fils de Dieu dans son incarnation, et de revêtir l'habit religieux comme il a revêtu notre humanité, dans les sentiments de l'humilité la plus profonde.

Premier anéantissement. LE VERBE, DANS LE TEMPS, S'EST FAIT CHAIR.

Avant que les flambeaux éclatants du jour et de la nuit aient été allumés, avant que la terre ait été assise sur son axe, avant que les ténèbres aient enveloppé le hideux et informe chaos, le Verbe était. « Au « commencement, dit saint Jean, était le Verbe. » Entassons siècles sur siècles, mondes sur mondes, et, de cette hauteur, tournons nos regards sur le Verbe :

il était ; aussi éloigné de son origine à l'instant qui commence cette chaîne immense qu'à celui qui la termine.

« Mais lorsque les temps furent accomplis, dit saint « Paul, Dieu envoya son Fils formé d'une femme. » (Galat., IV.) Ce Verbe, du sein de son Père où il s'est engendré, vient dans le sein d'une Vierge où il est conçu. Celui qui est le principe de tout reçoit l'être d'une femme. Il est Dieu dans l'éternité, et il se fait homme dans le temps.

Comptons, s'il est possible, combien la puissance infinie de Dieu peut produire de natures plus nobles et plus parfaites que la plus noble et la plus parfaite des célestes Intelligences ; mesurons ensuite la distance qui sépare la plus excellente de ces natures de celle de l'homme, et disons que le Verbe, pour arriver jusqu'à la chair, a passé par autant de degrés qu'il y a de natures plus excellentes que la nature humaine.

Ce n'est point un Verbe fait ange, ni un Verbe fait chérubin, ni un Verbe fait séraphin, mais un Verbe fait chair. Du faîte de la gloire, des splendeurs de la Divinité, il descend dans le limon et la boue. Ce qui fait dire à un commentateur : « L'é- « vangéliste, en s'exprimant ainsi : *Le verbe s'est fait* « *chair*, oppose la chair au Verbe, comme ce qu'il y « a de plus bas, de plus misérable, de plus vil, de « plus infirme, de plus corruptible à ce qu'il y a de plus « haut, de plus heureux, de plus glorieux. Car qu'y « a-t-il de plus misérable, de plus vil, de plus in- « firme, de plus corruptible que la chair humaine ? « Sans aucun doute, elle est inférieure à la chair de « tous les animaux connus ; et voilà que le Verbe, « par amour pour nous, a daigné s'abaisser jusque « là. » (Cornel a Lap.).

Deuxième anéantissement. Le Verbe s'est fait chair enfant.

Il aurait pu venir dans la maturité de l'âge, au moins dans l'adolescence, au moins dans la jeunesse; mais non : « Vous trouverez un enfant enveloppé « de langes. » Le Verbe s'est fait enfant d'un an, enfant d'un jour, enfant d'une heure; moins que cela, il a voulu se développer pendant neuf mois dans le sein de sa Mère, cette prison sainte et horrible; et la plénitude de sa raison dont il jouissait ne servait qu'à lui faire mieux sentir l'infirmité et l'humiliation de son état. « Le Verbe s'est fait chair, chair faible, « chair impuissante, chair impropre à tout, excepté « à la souffrance. » (S. bern., Serm. 3 de Nativ.)

Ici, toutes les grandeurs du Verbe paraissent anéanties : son éternité, il vient de naître; son immensité, il est renfermé dans un berceau; son empire universel, il est dans la plus absolue dépendance; son immutabilité, il va grandissant avec l'âge; sa sagesse, il ne bégaye pas encore; sa puissance, il n'a pas la force de se remuer; sa majesté, deux pauvres personnages composent sa cour; sa bonté, au lieu de donner, il faut qu'il reçoive tout, jusqu'à une goutte de lait.

Troisième anéantissement. Le Verbe s'est fait chair enfant marqué de la ressemblance du péché.

Sa chair n'est point celle d'Adam dans l'état d'innocence, immortelle et impassible, mais notre chair maudite, sujette aux douleurs qui sont l'apanage du péché. Dans l'impossibilité où il est de prendre le péché, il en prend au moins la ressemblance et les suites, dit saint Paul (Rom., VIII); rendant ainsi méconnaissable, outre tous ses titres glorieux, celui de ses attributs qui semble le plus inhérent et le plus essentiel à sa nature, la sainteté. Car comment re-

connaître un Dieu saint, roi, juge, sauveur, sous la forme d'un pécheur esclave du démon ? C'est le fond de l'abîme où s'est précipité le Verbe, et, tout Dieu qu'il est, il ne pouvait tomber plus bas.

Application. Le Verbe, en se revêtant de notre humanité, avait tout à perdre pour sa gloire ; et moi, en revêtant l'habit religieux, j'ai tout à gagner pour la mienne. Que de saintes illustres ont honoré cet habit ! De quelles héroïques vertus il est le symbole !

Sous ce manteau de notre humanité, le Verbe humilié ose à peine lever les yeux et regarder le ciel ; comment, sous un habit de pénitence et de deuil, pourrais-je nourrir des pensées de vanité et d'amour-propre ?

Loin d'épargner à son humanité les travaux et les peines, le Verbe est ingénieux à les lui procurer, l'œil toujours fixé sur l'objet de sa mission ; voudrais-je racheter, par l'éclat de la matière et l'élégance de la forme, ce que mon habit a de simple et de modeste, et perdre de vue la pauvreté et la mortification que je fais profession de pratiquer et dont il est le signe toujours présent ?

Colloques : 1° *Avec Marie et Joseph.* Quels étaient leurs sentiments en présence du Verbe incarné ? Oh ! comme ils l'adoraient, le bénissaient, le remerciaient !

2° *Avec Jésus.* Il était déjà parfait religieux au berceau, nous enseignant à accomplir nos vœux. Qu'il nous couvre de ses vertus et de ses mérites chaque fois que nous revêtons le saint habit.

3° *Avec Dieu le Père.* Offrons-lui les anéantissements de son Verbe fait chair, en expiation de nos révoltes et de nos attentats.

DEUXIÈME EXERCICE.

L'esprit des vœux.

1° Qu'est-ce qu'agir selon l'esprit des vœux ?

Comme l'esprit des lois n'est autre chose que la pensée même du législateur, le but qu'il a voulu atteindre, ainsi l'esprit des vœux est l'intention, le motif qui a présidé à leur institution. D'où l'on peut conclure qu'agir selon l'esprit des vœux, c'est se proposer ce motif, se conformer à cette intention.

Or le grand motif qui a présidé à l'institution des vœux de religion, leur raison d'être, c'est de mortifier la triple concupiscence.

La Religieuse qui veut agir selon l'esprit du vœu de pauvreté, se souviendra que ce vœu, par son effet propre, met un frein à la première concupiscence, celle des yeux, et aux sept péchés capitaux qui en dérivent. Plus elle sentira vivement les convoitises de la cupidité, plus elle s'applaudira d'avoir trouvé le secret de la réprimer et d'échapper aux atteintes de la plupart des vices. A cette condition, elle entrera dans l'esprit du vœu de pauvreté, en prendra pour ainsi dire la moelle, et se nourrira de sa plus pure substance.

Dans la pratique du vœu de chasteté, elle s'estimera heureuse d'avoir assujetti à la pureté la plus angélique par une double chaîne son esprit, son cœur et son corps, et elle bénira Dieu de l'avoir affranchie des tribulations et des dangers du mariage. Quand elle entendra la voix de ses passions tumultueuses, quand le démon lui présentera les amorces des sens et les charmes de la volupté, et que le souvenir des fêtes mondaines commencera à la sollici-

ter, elle renouvellera son vœu au fond de son cœur, pour porter à la seconde concupiscence, celle de la chair, un nouveau coup, et montrer que si elle ne l'avait déjà immolée, elle serait prête à l'immoler aussitôt.

Pour le vœu d'obéissance, dirigé contre l'orgueil de la vie, cette troisième concupiscence qui n'est autre que l'impatience du joug et l'envie de dominer, la Religieuse se réjouira chaque fois qu'un ordre lui sera intimé, surtout si cet ordre contredit les lumières de son esprit et contrarie les inclinations de son cœur. Voilà, dira-t-elle alors, ce que je cherchais, l'occasion de faire abnégation de mon jugement et de ma volonté. C'est maintenant que j'accomplis véritablement mon vœu, maintenant que j'en goûte les fruits. Le remède opère, et je puis juger aux répugnances et aux murmures de la nature combien il était nécessaire.

Il est deux autres motifs secondaires qui ont présidé à l'institution des vœux : les avantages qu'ils nous procurent dans l'exercice du zèle en nous débarrassant de mille entraves, et l'insigne honneur d'imiter Jésus-Christ en le reproduisant dans ses trois grands traits caractéristiques. C'est encore agir parfaitement selon l'esprit des vœux que de se les proposer. Ainsi une Religieuse institutrice dira : Mon œuvre propre est l'éducation chrétienne des enfants ; c'est pour m'y dévouer avec plus de liberté et de succès que je vis pauvre, chaste, obéissante. Elle dira encore : Jésus-Christ a observé la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; c'est pour me former sur ce divin modèle que je les observe à son exemple.

Se proposer l'un de ces trois motifs ou tous les trois ensemble, les avoir présents à sa pensée, y puiser la force dans les difficultés, c'est ce qu'on appelle agir selon l'esprit des vœux.

Au contraire, agir par routine, manière d'acquit, insouciance ; se laisser dominer par la crainte servile, l'intérêt personnel, la vanité ; ne songer qu'au travail et à la souffrance, sans s'élever plus haut ; subir les vœux comme on subit une loi pénale : ce serait agir d'après des vues politiques et humaines, manquer le but, végéter dans la vie religieuse, et traîner misérablement le joug comme un forçat, plutôt que de le porter amoureusement comme un enfant de Dieu.

2° Combien importe-t-il d'agir selon l'esprit des vœux !

Cette manière d'agir est l'œil simple dont parle Jésus-Christ, qui fait resplendir la lumière sur le corps entier ; elle ennoblit et vivifie tout, et l'on peut affirmer que c'est à elle qu'est attachée la plénitude de la grâce, du mérite, de la consolation.

1° *De la grâce.* Dieu doit à quiconque fait les vœux de religion la grâce nécessaire pour les accomplir, et il donne une grâce d'autant plus grande qu'on désire les accomplir avec plus de perfection. Or la manière la plus parfaite d'accomplir les vœux de religion étant d'agir selon leur esprit, c'est-à-dire selon le motif même qui a présidé à leur institution. Dieu doit et donne à la religieuse qui agit ainsi la plénitude de la grâce réservée à la pratique des vœux et au désir de la perfection.

Que se propose, en effet, cette Religieuse ? Ce que Dieu lui-même s'est proposé ; elle entre pleinement dans le dessein, dans le plan de Dieu ; elle veut substituer au vieil homme souillé de trois vices hideux l'homme nouveau orné de trois vertus éclatantes ; elle rejette tout ce qui, dans l'œuvre de l'éducation chrétienne des enfants, serait une gêne et une distraction ; elle s'applique, pour honorer Jé-

sus-Christ, à le retracer trait pour trait. Dès lors n'est-il pas juste et convenable que Dieu donne tout à celle qui ne lui refuse rien ?

2° *Du mérite.* L'excellence des œuvres, la multitude des œuvres excellentes, l'intention pure en les faisant : trois sources du mérite que la Religieuse peut se flatter d'avoir à sa disposition, du moment où elle s'efforce d'agir selon l'esprit des vœux. Premièrement, l'excellence des œuvres, puisque les conseils évangéliques sont ce qu'il y a de plus élevé dans le christianisme ; secondement, la multitude des œuvres excellentes, attendu que sa vie entière se résume dans l'accomplissement de ses vœux, de ses règles et de ses emplois ; enfin l'intention pure, car son intention, ainsi qu'il a été dit, ne se distingue pas de celle de Dieu.

Quel prix, quelle fécondité de cette manière d'agir ne donne-t-elle pas à une vie toute de piété, d'abnégation, de zèle ? Et peut-on calculer la fortune spirituelle d'une Religieuse qui, sans négliger les menus gains, a constamment en son pouvoir les trois grands moyens de réaliser les plus considérables ?

3° *De la consolation.* Sa conscience lui rend à chaque instant ce témoignage : Rassure-toi, tu es sur le chemin de la perfection, et tu marches à grands pas ; tu n'as à craindre ni la tiédeur ni l'illusion. En attaquant ainsi la nature dans ce qu'elle a de plus vif, de plus intime, de plus déréglé, tu prends ta vocation au sérieux, tu fais ce que tu as promis de faire ; les vœux ne sont pas entre tes mains une arme inutile, tu t'en sers comme un bon soldat de Jésus-Christ.

Dieu, de son côté, l'encourage, la fortifie, répand abondamment dans son âme l'onction et la paix. N'est-il pas écrit : Bienheureux les pauvres d'esprit...

Bienheureux les cœurs purs... Bienheureux les doux... ? Mais est-il possible de pratiquer mieux la pauvreté d'esprit, la pureté du cœur, la douceur humble et patiente, que de supporter les plus rudes privations, de combattre les penchants les plus impérieux, d'obéir aux ordres les plus pénibles, dans le but unique et constant d'acquérir ces vertus, et de les acquérir par le moyen efficace que Dieu a établi ? Donc trois fois heureuse et trois fois consolée la Religieuse qui agit selon l'esprit des vœux. A elle le centuple dès cette vie, tant pour la récompenser que pour l'empêcher de défaillir ; à elle surtout un poids énorme de félicité et de gloire dans l'éternité.

TROISIÈME EXERCICE.

La Règle.

Imposée par des hommes d'une sagesse consommée, tirée de l'Evangile dont elle résume la perfection, approuvée par l'Eglise, révérée et pratiquée par les saints, la Règle se présente à nous comme une révélation du ciel et l'expression certaine du bon plaisir de Dieu.

1° *Elle nous conforme à l'ordre suprême.*

Dans les œuvres divines, dit l'Ecriture, tout procède avec ordre (Gen., I), se soutient par l'ordre (Ps. 118), est marqué au coin de l'ordre (Rom., XII) : la hiérarchie céleste, la création, l'économie de la rédemption, l'Eglise. L'ordre fait la beauté et la paix, le désordre fait la difformité et le trouble : les orages dans les airs, les tempêtes sur l'Océan,

les maladies dans le corps, les dissensions dans les Etats. « La paix de toute chose, dit saint Augustin, « est la tranquillité de l'ordre. »

Dès lors la Règle, imitation de l'ordre suprême, nous assujettit à la rectitude, à la justice, à la vérité, à la sainteté ; et parce que la Règle est fixe et empruntée à Dieu dont elle émane quelque chose d'immuable, elle nous empêche de dévier, de changer, et nous donne dans le bien une inébranlable constance.

2° *Elle sauvegarde nos vœux.*

En s'emparant, comme une mère attentive et minutieuse, de toutes nos actions pour les surveiller, contrôler, diriger et sanctifier, la Règle, dans les points où elle ne détermine pas le sens et la teneur des vœux, en garantit et en facilite la pratique. C'est comme un frein à la triple concupiscence, une citadelle qui protège la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, contre les ennemis du dedans et du dehors. Chaque passion du cœur est réprimée, chaque séduction du monde est écartée, chaque piège de Satan est démasqué.

Ce qui faisait dire à saint Jean Climaque : « Gar- « dez la Règle, et la Règle vous gardera ; » et à saint Bonaventure : « Quiconque veut devenir ré- « gulier, qu'il suive la Règle. »

4° *Elle assure le succès de nos travaux.*

Ce n'est pas assez de vouloir ni même de faire le bien, il faut le bien faire, c'est-à-dire le faire avec ordre. Quel que soit l'emploi ou la condition, ce proverbe a toute sa vérité : « L'ordre fait la moitié de la « besogne. » Sans ordre, on ne pourrait éviter de faire bien des choses hors de propos, et souvent de les mal faire, de négliger, d'omettre quelquefois les devoirs les plus essentiels. Or la Règle a tout prévu

et tout adapté à l'œuvre spéciale dont la Congrégation s'est chargée : prières, études, classes, repas, récréations, sommeil. Pourvu qu'on lui obéisse ponctuellement, le succès de l'œuvre est assuré.

Tel un concert où chaque musicien exécute parfaitement sa partie, un navire où l'équipage se porte avec ensemble aux diverses manœuvres, une armée où les soldats gardent fidèlement la discipline.

4° *Elle prépare une vertu solide.*

L'expérience démontre que les Religieuses peu soucieuses de la Règle sont exposées à de grands dangers, tombent souvent et se relèvent difficilement ; tandis que les Religieuses qui s'appliquent à suivre la Règle progressent sensiblement et ne pèchent presque jamais de propos délibéré ; dussent-elles même tomber par faiblesse, elles ne tardent point à se relever, comme emportées par le mécanisme de la Règle. « Il vit bien, dit saint Bernard, « celui qui vit dans la Règle. » « Qui vit selon la « Règle, ajoute Saint Grégoire de Nysse, vit selon « Dieu. »

En effet, une vie réglée nous conduit plus près de Dieu, parce qu'elle exige le sacrifice journalier de l'amour-propre et de la liberté ; plus promptement vers Dieu, parce que l'habitude du bien communique des forces et attire des grâces pour vaincre les obstacles ; plus sûrement vers Dieu, parce que les différents devoirs auxquels elle astreint sont comme autant de retranchements et de barrières.

5° *Elle utilise tout le temps.*

Otez la Règle, tout est décousu, livré au hasard et à l'arbitraire. L'inconstance, la curiosité, le dépit font entreprendre et abandonner cent et cent différentes choses. On hésite, on va, on vient, sans pou-

voir fixer nulle part son désœuvrement. On met avant ce qu'il faut mettre après. On travaille quand on devrait se récréer, et l'on se récrée au moment favorable à l'étude. Avec la Règle, au contraire, chaque heure a son occupation, l'oisiveté est bannie, tout se fait avec facilité, mérite, persévérance, sans parler du contentement de l'âme et de l'édification du prochain.

De plus, en interrompant à propos les exercices spirituels et corporels, la Règle répand sur la journée une agréable variété, soutient le courage et l'attention, ménage et répare les forces. Le caprice, en prolongeant indéfiniment la prière ou l'étude, engendrerait le dégoût et l'ennui, épuiserait les ressources de l'esprit, minerait le corps en pure perte et enlèverait une partie de l'aptitude au bien.

6° *Elle donne la perfection aux actions ordinaires.*

Que faut-il faire ? Comment le faut-il faire ? Quand, où et pourquoi ? La gloire et le mérite d'une action, disent les philosophes, sont de revêtir ces cinq conditions, comme ce qui pourrait lui arriver de pire serait d'en être privée. Or, avec la Règle, on est assuré de faire ce que Dieu veut, attendu que la Règle, au fond, n'est que l'expression de sa volonté ; de le faire comme il veut, car la Règle trace la manière ; de le faire quand il veut, puisque la Règle détermine le commencement et la fin : de le faire où il veut, la Règle sur ce point comme sur les autres s'expliquant clairement ; de le faire pour le motif qu'il veut, la Règle indiquant toujours le motif général et souvent le motif particulier.

C'est ainsi que, selon l'admirable parole de saint Augustin, « l'ordre mène à Dieu, et la vertu est l'or» dre dans l'amour. » Pleins de cette idée, les Pères

du désert passaient sous le joug de la Règle des moitiés, des deux tiers de siècles ; Daniel et Samuel, comme l'a fait remarquer l'Ecriture, s'étaient prescrits à eux-mêmes une Règle ; saint Paul recommandait aux fidèles de Corinthe de tout faire selon la Règle ; et Jésus-Christ, dans sa mission, a rempli jusqu'à un iota la grande Règle que lui avait tracée son Père.

7° *Elle relève les petites choses.*

En plaçant dans son cadre les menues observances avec un soin presque égal à celui des points majeurs, la Règle nous avertit 1° qu'il n'y a rien de petit en ce qui touche au service de Dieu, les choses acquérant de l'importance en raison de la personne à laquelle elles se rapportent ; 2° que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites choses, d'abord parce que l'occasion de faire les grandes se présente rarement, tandis que celle de faire les petites est habituelle, ensuite parce que la perfection consiste non à faire des merveilles, mais la pure volonté de Dieu ; 3° que c'est déjà une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, car, outre qu'il faut vaincre la lassitude qu'engendre la monotonie, ces choses revenant sans cesse et toujours les mêmes, il faut encore n'avoir en vue que le bon plaisir de Dieu, rien ne surexcitant la nature et n'inspirant de l'émulation ; 4° que c'est par les petites choses que les grandes se préparent et se maintiennent, puisque d'un côté la volonté s'aguerrit, étant constamment en haleine, de l'autre l'ennemi ne peut hasarder un combat décisif, étant journellement vaincu dans de légères escarmouches.

Faisons-nous donc une loi de ne jamais violer la Règle par lâcheté ou mépris ; et lorsque la nécessité ou la charité légitimeront une dispense, imitons le

matelot qui se voit contraint par l'orage de jeter une partie de ses marchandises à la mer, sacrifions ce qu'il y a de moins essentiel, à regret et le plus tard possible.

QUATRIÈME EXERCICE.

Vie cachée de Jésus.

PREMIER PRÉLUDE. L'Evangile nous fait en trois mots l'histoire de cette vie ; mais que ces trois mots disent de choses ! Il obéissait, il travaillait, il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Pénétrer dans la sacrée demeure de Nazareth, considérer tout ce modeste ménage, s'établir là avec la sainte Famille.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demandez à Jésus la grâce de comprendre et d'imiter les vertus qu'il a si bien pratiquées durant sa vie cachée.

1° *Jésus obeissait* : « Il leur était soumis, » dit saint Luc (II).

La sagesse du Père, le Roi des anges, l'Etre essentiellement indépendant. Celui qui gouverne le monde obéit.

A qui ? A Joseph et à Marie, ses créatures tirées du néant par sa puissance, qu'il surpasse infiniment en lumières et en sainteté, qui n'ont l'autorité que par emprunt, dont l'existence même ne saurait se soutenir un seul instant sans secours.

En quoi ? En tout ce qui lui est ordonné, pénible ou facile, obscur ou éclatant, insensé ou raisonnable. Point de restriction, point de réserve.

De quelle manière ? Avec fidélité, promptitude, joie, respect et amour, sans raisonner jamais sur la nature, la sagesse, l'opportunité du commandement.

Combien de temps ? Non seulement au berceau, où déjà il jouit de la plénitude de ses facultés, mais encore dans l'âge mûr et jusqu'à trente ans. Son premier acte avait été un acte d'obéissance : « En « entrant dans le monde, dit saint Paul, il s'écria : « Me voici, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. » (Hebr., x.) Sa vie entière ne fut qu'un long acte d'obéissance, et, sur sa croix, il ne déclara que tout était consommé qu'après s'être bien assuré qu'il ne restait plus rien à faire à son obéissance.

Qu'un homme libre obéisse à un esclave, c'est déjà beaucoup. Qu'un empereur obéisse à l'un de ses sujets, ce serait une merveille. Qu'un ange obéisse à un petit berger, c'est ce qui passe toutes nos conceptions. Mais un Dieu qui obéit à un homme et à une femme ! Un homme et une femme qui commandent à un Dieu ! Lequel de ces deux prodiges vous étonne davantage ? demande saint Bernard ; et comment osez-vous, cendre orgueilleuse, vous élever, vous révolter, entreprendre de subjuguer vos frères ? N'est-ce pas insulter à votre Créateur et vous préférer à lui ? (Serm. 1. Missus est.)

2° *Jésus travaillait.* N'est-ce pas « l'ouvrier » disaient les Nazaréens en l'entendant expliquer Isaïe dans leur synagogue. (Marc., vi.)

Il aida d'abord Marie dans les menus soins du ménage, heureux de rendre les services qu'un petit enfant doit à sa tendre mère ; et qui sait si, en Egypte, il n'alla pas mendier le pain pour ses parents ? Il fit bientôt après son apprentissage sous la direction de saint Joseph, se laissant remontrer, faisant

semblant de ne rien savoir, ne donnant à son ouvrage que le degré de perfection indiqué, lui architecte du monde et créateur des cieux! Il exerça enfin comme ouvrier son rude métier, au sein de cette bourgade méprisée, dans cette maison où tout était pauvre, meubles, vêtements, nourriture.

C'est ainsi qu'il glorifie son Père et avance l'ouvrage de notre rédemption pendant trente ans, comme il eût pu le faire devant le Sanhédrin juif, le Sénat romain ou l'Aréopage d'Athènes, en arrêtant le soleil dans sa course, en débitant des discours d'une divine éloquence, en rendant la vie aux morts; autant qu'il le fera plus tard par l'institution de ses sacrements, ses prédications et sa mort. Car il nous crie à tous par ses labeurs : Si vous voulez obtenir le salut, satisfaites à la justice de Dieu, domptez l'orgueil et la volupté, obéissez et travaillez.

Au siècle d'Auguste, des politiques, des guerriers, des philosophes, des poètes, des orateurs, des artistes fameux remplissaient le monde du bruit de leur nom. Du haut du ciel, Dieu détournait ses yeux de ces hommes orgueilleux et pervers, et il les arrêtait avec complaisance sur trois personnages ignorés qui s'humiliaient à l'envi s'excitaient mutuellement à la pratique de la vertu et gagnaient leur pain à la sueur de leur front. Ce spectacle ravissait d'admiration Dieu et ses anges.

3° *Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* Ce sont les propres paroles de saint Luc (II).

Il croissait. Bien qu'il ne pût recevoir d'accroissement comme Dieu, et qu'il possédât comme homme dès sa conception toutes les vertus, avec le pouvoir de les manifester tout d'un coup et dans leur plénitude, il voulut néanmoins marquer son enfance, sa

jeunesse, son âge mûr par des progrès successifs, découvrant plus de sagesse, de science et de grâce à dix ans qu'à cinq, et à trente qu'à vingt, afin dit saint Irénée, de sanctifier tous les âges et de leur servir de modèle. Telle une mine où chaque veine exploitée laisse voir d'autres veines d'un or plus pur et plus abondant. Telle une splendide tapisserie lentement déployée, dont le coloris se révèle plus ravissant et le dessin plus magnifique, à mesure qu'on la déroule et qu'on enlève les gazes transparentes qui la recouvraient. Tel l'astre du jour, avant de s'élancer triomphant sur son char, s'annonce d'abord par des gerbes de feu qu'il jette au devant de lui ; l'orient paraît bientôt en proie à un immense incendie ; puis un point brillant s'échappe comme un éclair des nuages ; il s'élève, il se balance, et le géant du ciel remplit enfin tout l'espace de ses rayons éblouissants.

En sagesse. Sa science des choses divines et humaines se montrait par degrés dans ses paroles et dans ses démarches, pour l'utilité de ces concitoyens édifiés et ravis.

En âge, parce qu'il est dans l'ordre que la sagesse grandisse avec l'âge. Celui qui, à dix ans, aurait deux mètres de taille, à quinze ans n'en aurait plus qu'un, et à vingt ans ramperait comme le serpent, ne serait-il pas un monstre ? Et la Religieuse qui, au terme ou au milieu de sa carrière, serait moins obéissante, moins mortifiée qu'elle ne l'était au début, n'offrirait-elle pas un spectable aussi étrange qu'affligeant ? Le corps monter, et la vertu descendre ! Les membres acquérir de la vigueur et de belles proportions, et la vertu devenir chétive ! Cela se concevrait-il ? En Jésus, l'homme extérieur se développait, et aussi et surtout l'homme inté-

rieur; les années s'ajoutaient aux années, et en même temps les mérites aux mérites.

Et en grâce. Non, encore une fois, quant au fond, mais quant aux manifestations produites au dehors. Toutes les vertus sans exception brillaient dans ce divin Enfant d'un éclat plus vif de jour en jour : recueillement, modestie, piété, charité, zèle, détachement, abnégation, douceur, patience, etc.

Devant Dieu et devant les hommes. Rien de feint ni d'hypocrite : tel il paraissait aux yeux des hommes qui ne pouvaient s'empêcher de l'estimer, de l'admirer et de l'aimer, tel il était aux yeux de son Père, et infiniment plus saint, plus admirable et plus aimable encore.

Application. *Jésus obéissait.* Et moi, d'une raison si bornée, d'une volonté si dépravée, esclave du démon par mon péché, je n'obéis trop souvent qu'à regret, dans un emploi honorable, à des Supérieures pleines de ménagements, que leur mérite autant que leur dignité met fort au dessus de moi.

Jésus travaillait. Retirée et silencieuse dans ma cellule, unie à Dieu et fidèle à mon règlement, tantôt vaquant à mes exercices pieux, tantôt me livrant à l'étude, utilisant mes moindres instants, je puis m'enrichir des mérites attachés à la vie cachée, et glorifier Dieu non moins que dans mes fonctions les plus relevées.

Jésus croissait en sagesse. Peut-être que je décrois en vertu en croissant en âge. Où est la ferveur du noviciat, la simplicité des premières années? L'esprit du monde ne se serait-il pas substitué insensiblement à l'esprit religieux? Et si j'ai certaines apparences de sainteté et de régularité, Dieu en voit-il en moi la réalité et le fond?

Colloques : 1° *Avec Joseph.* Saint Bernardin de

Sienne demande quelles ardeurs de charité, quels ineffables transports de joie, quelles touches secrètes de la grâce Joseph devait ressentir, lorsqu'il tenait le divin Enfant sur ses genoux et entre ses bras, échangeant avec lui de doux regards, de tendres baisers, et respirant le même souffle ; lorsque, plus tard, il bégayait et liait conversation avec lui, s'entendant appeler *mon père*, et que, dans les voyages, il le portait et le faisait reposer sur son sein, pour délasser et ménager sa faiblesse. O glorieux Joseph, je vous félicite de votre bonheur, je m'en réjouis ; je vous remercie et vous bénis pour les caresses et les soins donnés à mon Jésus.

2° *Avec Marie.* Quelle était son extase en voyant l'Enfant obéir, travailler, croître en sagesse ! Comme elle profitait de ces précieuses années pour reproduire les traits du divin modèle qu'elle avait sous les yeux ! Avec quel soin elle gravait dans sa mémoire, pour le méditer à loisir, tout ce qu'elle voyait et entendait !

3° *Avec Jésus.* O divin Enfant, je veux désormais, par une imitation plus fidèle de vos vertus, croître en vous et vous faire croître en moi. Et puisque, par vocation, je dois initier mes élèves à votre connaissance et à votre amour, vous faire grandir en elles et les faire grandir en vous, je leur rappellerai sans cesse le mystère de votre vie cachée, votre obéissance, votre application au travail, vos progrès dans la vertu.

LE CINQUIÈME JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Adieux de Jésus et de Marie.

Premier prélude. Jésus ayant atteint sa trentième année, quitta Marie pour aller recevoir le baptême de Jean, s'enfoncer dans le désert pendant quarante jours et commencer sa vie publique.

Deuxième prélude. Se représenter le bourg de Nazareth adossé à la montagne, dans ce bourg une modeste maison qu'habitent Jésus et Marie.

Troisième prélude. Mon Dieu, accordez-moi la grâce de bien comprendre la générosité du sacrifice que font en ce moment Jésus et Marie, afin qu'à leur exemple je sacrifie généreusement ce que j'ai de plus cher pour suivre ma vocation.

Premier point. *Contempler les personnages,*

Dieu regardant avec complaisance, du haut du ciel, cette scène ; et jamais en fut-il une plus digne de fixer ses regards ? Le Sauveur tant promis et encore caché au monde inaugure sa mission. *Jésus et Marie,* dont le visage laisse apercevoir un reflet de résignation sur un fond d'amère tristesse. Il faudrait connaître les trésors de sainte affection qui étaient au cœur du Fils et de la Mère, pour avoir une idée du déchirement qu'opère cette séparation. *Jean-Baptiste* sur les bords du Jourdain, prêchant la pénitence par ses exemples, autant et plus que par ses discours, et soupirant après celui dont il est le Précu-

seur et qui l'a sanctifié dès le sein de sa mère. *Satan* suivant d'un œil inquiet le Fils de Marie, sur le compte duquel il ne sait que croire et que ne croire pas, et attendant le moment où il aura prise sur lui.

Deuxième point. *Ecouter les paroles.*

De l'adorable Trinité. Enfin les perfections divines vont être glorifiées ; la miséricorde, en sauvant l'homme coupable ; la justice, en frappant Jésus sa caution ; la sagesse, dans l'économie de la rédemption ; la puissance, dans les miracles de Jésus ; la sainteté, dans sa vie ; la vérité, dans sa doctrine. C'est à ce coup que les anges peuvent chanter : Gloire à Dieu au plus haut des cieux.

De Marie. « Vous étiez, ô mon Fils, ma consolation et mes délices : j'habitais sous le même toit que vous ; je priais, je travaillais, je prenais mes repas avec vous ; je vous accompagnais dans vos voyages ; je partageais vos joies et vos peines ; j'étais la confidente de tous les secrets de votre sainte âme, et vous me quittez ! et vous me laissez seule ! Encore si Joseph, mon époux, restait pour me soutenir ; mais il n'est plus : vous l'avez vu expirer ici, dans cette chambre, sous vos yeux et entre vos bras. »

De Jésus. « Il faut que je sois occupé au service de mon Père. Ma première séparation avec vous à l'âge de douze ans, et cette même parole que je vous adressai alors, ont dû vous faire pressentir cette séparation et vous en adoucir le coup. Pendant trente ans j'ai été avec vous, ô ma Mère, j'ai consacré dix fois plus de temps à votre âme seule que je n'en consacrerai au reste des hommes ; aussi m'aimerez-vous plus ardemment, me servirez-vous plus fidèlement que tous mes élus réunis ; n'est-il pas juste

que, divin Pasteur, j'aille maintenant à la poursuite des brebis d'Israël qui s'égarent? Il vous est utile que je m'éloigne : votre vertu se perfectionnera par la patience ; bientôt je ferai descendre sur vous mon Esprit ; j'irai vous préparer un trône dans mon royaume ; pendant toute l'éternité, je vous dédommagerai de cette douloureuse mais courte séparation. »

De Jean-Baptiste. Plus les moments marqués approchent, plus sa prédication est véhémente. A chaque instant il croit entrevoir le Messie dont il annonce la venue ; il tourne vers lui tous les cœurs : « Préparez la voie au Seigneur, rendez droits ses « sentiers ; que les montagnes s'abaissent, que les « vallons se comblent. » Il indique à chacun les devoirs qu'il doit remplir pour se rendre digne du royaume de Dieu ; il veut que tous fasse profession publique de pénitence ; il attire à lui la Judée entière, non pour se l'attacher, mais pour la remettre pure et sainte entre les bras de Jésus.

De Lucifer. Il convoque ses satellites et les anime à la poursuite de Jésus, ou plutôt il se charge lui-même de le tenter ; il s'excite au combat, il ramasse toutes ses ruses, il prépare toutes ses batteries : jamais il ne se mesurera avec un pareil ennemi ; quelque chose lui dit intérieurement qu'il y va de son empire, que c'est pour lui une question de vie ou de mort.

Troisième point. *Considérer les actions.*

Le moment arrivé, Marie se prosterne devant Jésus et lui demande deux grâces, sa bénédiction qu'elle reçoit aussitôt, et le privilège insigne à ses yeux d'éprouver dans son cœur le contre-coup de toutes les souffrances et de toutes les humiliations que son Fils aura à essuyer. Cette faveur lui est en-

core accordée. Jésus relève Marie, l'embrasse, et, prenant congé d'elle, il s'éloigne de Nazareth et s'avance vers le Jourdain. Il ne se retourne point, il ne regarde point derrière lui ; mais Marie le suit des yeux, tant qu'elle peut l'apercevoir ; puis elle rentre, renouvelle son sacrifice et ne craint pas de donner un libre cours à sa douleur.

La voilà seule dans cette maison où elle vécut si longtemps avec Jésus et Joseph. C'est là que Jésus faisait oraison, là qu'il m'instruisait. C'est là que Joseph a rendu le dernier soupir ; voilà les instruments dont il se servait. Ses parents et ses amies viennent sans doute la consoler ; à chaque parole qu'elle entend, ses larmes redoublent, et rien ne lui est si doux que de répandre des larmes pour Jésus.

Application. Et nous aussi, nous avons dû faire nos adieux à nos parents. Que de pleurs ! que de sanglots ! On osait à peine se voir, se parler, se rencontrer. On voulut nous retenir, on nous dit que nous étions l'unique et dernière consolation d'un père, d'une mère. Mais nous répondîmes avec Jésus : « Il faut que je sois occupée au service de « Dieu. » Nous étions fortifiées par le spectacle de tant d'âmes égarées qu'il fallait, à la suite de Jésus, ramener au bercail. Déjà nous entendions d'autres Jean-Baptiste qui, ne pouvant suffire au travail, sollicitaient du secours. De son côté, le démon, jaloux de tant de conquêtes que nous allions faire sur lui, s'apprêtait à nous faire tomber dans un piége.

Colloques : 1° *Avec les anges gardiens de nos parents.* Qu'ils tiennent notre place auprès d'eux, surtout à l'heure de la mort. Qu'ils les consolent dans leurs chagrins. Qu'ils prient Dieu de leur donner une ample participation à tous nos mérites.

2° *Avec Jésus et Marie.* Les remercier du sacri-

fice qu'ils s'imposèrent pour notre salut. Demander la fidélité à la vocation et la constance au milieu des épreuves.

DEUXIÈME EXERCICE.

L'institutrice religieuse et l'institutrice laïque.

1° *Les avantages de l'institutrice religieuse.*

1° Elle se propose un but plus noble. L'institutrice laïque, à s'en tenir aux termes et à l'esprit de son mandat civil, se renferme dans l'instruction profane ; elle forme l'esprit, elle travaille pour l'Etat. C'est presque là sa fonction, son cadre, sa sphère : beaucoup de parents ne lui demandent rien de plus ; elle a rempli sa tâche et peut toucher légitimement son salaire, quand elle a orné l'intelligence de l'enfant et dressé ses doigts au travail. Si elle va plus loin et daigne admettre le catéchisme au nombre de ses cours réglementaires, c'est une œuvre de surérogation, un accessoire, et, sauf d'honorables exceptions, une satisfaction donnée aux exigences de certaines familles, ou du moins du clergé paroissial.

L'institutrice religieuse s'élève plus haut. Sans dédaigner le rôle subalterne du professeur, elle ambitionne celui du catéchiste ; c'est le cœur qu'elle veut atteindre, c'est à l'âme qu'elle s'adresse. Elle a entendu Jésus-Christ qui lui disait : « Travaille « pour mon Eglise, prépare-moi des élus ; c'est un « sacerdoce que je t'offre, tu amplifieras mon corps « mystique, tu embelliras mon diadème. En faisant

« des saintes, tu contribueras à faire d'excellentes « citoyennes ; en introduisant dans le ciel des lé- « gions de vierges pures et d'épouses fidèles, tu « donneras aux familles des filles et des mères qui « en seront la plus douce consolation et le plus bel « ornement. Tel est le but premier, principal, que « tu dois te proposer. »

2° Elle présente des titres plus glorieux. Son institution ne lui vient pas de l'Université ou d'un préfet, mais de l'Eglise investie du pouvoir d'enseigner les nations ; son diplôme ne porte pas la signature d'un ministre des cultes, juif, protestant ou athée, mais de l'Evêque, qui lui confie une portion de son troupeau ; elle n'est pas surveillée par un inspecteur gagé, qui vient s'assurer si les conditions de salubrité sont gardées et si la morale officielle est respectée, mais par les Supérieurs ecclésiastiques, qui examinent si la maîtresse se montre digne de sa vocation, et si les élèves profitent dans la connaissance et la pratique de l'Evangile. Jésus-Christ la comprenait en quelque façon dans le solennel *Ite, docete*, Allez, enseignez ; elle y avait sa part, quoique restreinte et subordonnée. Jésus-Christ la voyait, la distinguait, la suivait dans les différentes paroisses où devait s'exercer son zèle, et d'avance il lui communiquait, proportionnellement à ses fonctions, une étincelle du feu sacré, quelque chose de l'esprit apostolique. Se peut-il concevoir des titres plus glorieux et en même temps des garanties plus imposantes ?

3° Elle est assistée d'une grâce plus spéciale. En demeurant institutrice laïque, elle eût reçu du ciel, il est vrai, outre la grâce due à ses vertus personnelles, cette grâce d'état que Dieu ne refuse jamais et qui nous aide à remplir les devoirs de notre pro-

fession. Mais, convaincue qu'en religion la grâce due aux vertus personnelles est centuplée par les vœux, et que la grâce d'état est d'autant plus abondante que l'état est plus saint, elle a renoncé à ses biens, immolé la convoitise, sacrifié sa propre liberté, non pas précisément pour s'élever à une plus haute sainteté, mais pour travailler plus efficacement à l'éducation chrétienne des enfants. Dès lors Dieu tient en réserve pour elle cette grâce d'état, d'état d'institutrice et d'institutrice religieuse. Cette grâce est suspendue sur sa tête, prête à descendre au besoin ; ou plutôt elle marche devant elle, elle l'accompagne, elle la suit, elle arrose et féconde tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, elle se mêle à ses enseignements, à ses corrections, à ses prières, à ses exemples ; et, de plus, elle entraîne avec elle les grâces sans nombre obtenues par la Congrégation tout entière, où les mérites sont mis en commun, où les efforts tendent au même but. L'institutrice religieuse dispose ainsi, en faveur des enfants qu'elle élève, d'un fleuve de grâces composé de mille ruisseaux réunis ; et, dans le combat qu'elle livre à l'ennemi du salut, elle ne doit plus être considérée comme un soldat isolé, mais comme une légion.

2° *Ses obligations plus strictes et plus saintes.*

La première est de faire de l'éducation chrétienne son affaire essentielle.

Le reste vient en seconde ligne, n'est admis que comme moyen ou condition. Quand une enfant lui est amenée, c'est une toile vivante que l'Eglise étale devant elle, pour que, de concert avec le prêtre, elle y dessine les traits de l'Homme-Dieu. Elle ne peut ni interromprre ni perdre de vue ce grand et magnifique travail. En classe, en étude, en récréation dans les exercices pieux, partout et toujours,

le pinceau doit être dans sa main et le divin Original sous ses yeux. Si elle se préoccupe plus de l'instruction profane que de l'instruction religieuse, si elle est plus attentive et plus sensible aux progrès que font ses élèves dans la première que dans la seconde, elle dévie de sont but, elle trompe l'Eglise, elle oublie sa dignité et descend au niveau de l'institutrice laïque. Pourquoi ? Parce que donner l'éducation chrétienne est sa mission, sa vocation, son devoir d'état, son affaire essentielle.

La deuxième est de se dépenser tout entière au profit de ses élèves.

Quiconque veut entrer au service de l'Eglise doit bien comprendre l'étendue et les charges du service. Considérez ce domestique : il doit à celui qui le nourrit et le rétribue son travail et son temps ; point d'autre intérêt que celui de son maître, point d'autre occupation que celle par lui assignée. Ainsi en est-il de la Religieuse institutrice : une fois enrôlée dans la milice sainte, elle est acquise à Dieu et à l'Eglise ; une fois installée dans une classe ou un pensionnat, elle est acquise à ses élèves. Elle est comptable à l'Eglise, qui l'a mise au nombre de ses auxiliaires, de ses coadjuteurs, de ses collaborateurs ; les enfants ont un droit réel sur ses œuvres, sur ses talents, sur sa personne. C'est pour cela qu'on se charge de la nourrir, pour cela qu'elle reçoit le temporel en échange du spirituel, en attendant que Dieu se donne lui-même à elle pour récompense. Donc son travail et son temps appartiennent à sa classe, doivent tourner au profit de sa classe. Donc tout ce qu'elle perdrait dans l'inutilité en dehors d'une récréation légitime, les heures et les minutes qu'elle dissiperait, ce serait autant de retranché à son service, autant de dérobé à l'Eglise.

La troisième est de mener une vie sainte, que la grâce féconde incessamment son œuvre.

L'éducation chrétienne des enfants étant une œuvre éminemment surnaturelle, ne peut fructifier que par la grâce ; et l'institutrice religieuse étant le canal principal de la grâce dans cette œuvre, l'éducation chrétienne qu'elle donne aux enfants ne fructifiera qu'autant qu'elle ne mettra pas obstacle à la grâce. Elle ouvre ou ferme pour ainsi dire le ciel à son gré, elle retient ou laisse tomber la pluie, elle commande aux nues et fait sur la terre la stérilité ou l'abondance. Observe-t-elle ses vœux et ses règles, se tient-elle unie à Dieu, travaille-t-elle à sa perfection, la grâce coule à pleins bords, et, en bénissant tous ses discours et toutes ses actions, fait germer la vertu dans le cœur de ses élèves. Au contraire, mène-t-elle une vie tiède, dissipée, irrégulière, la grâce diminue, tombe goutte à goutte et ne féconde rien ou que très peu de chose. Oh ! combien cette pensée est propre à exciter sa ferveur et son zèle : Je tiens entre mes mains le sort des enfants que l'Eglise m'a confiées ! Elles avanceront ou reculeront avec moi ; elles se sanctifieront si je me sanctifie ; elles garderont leurs défauts si je garde les miens.

TROISIÈME EXERCICE.

Jésus ami des enfants.

1° Il les attirait par les touches secrètes de sa grâce, son affabilité plus que paternelle, le bruit de ses miracles. Les uns, encore en bas âge, étaient apportés sur les bras de leurs mères ; les autres entendant

dire : Voilà le prophète, le thaumaturge accouraient d'eux-mêmes sur son passage. Ceux de Jérusalem le suivaient dans le temple, criant : « Hosanna au fils de David ! » et lorsque les princes des prêtres lui dirent : « Ne prenez-vous pas garde aux cris de ceux-« ci ? » il cita en leur faveur cette parole du Psalmiste :« C'est de la bouche des enfants et de ceux qui « sont à la mamelle que vous avez tiré une louange « parfaite. » (Matth., c. xxi.) Sans préjugés et sans passions, ces enfants ne pouvaient refuser leur foi ni contenir leur admiration ; ils croyaient de cœur et confessaient de bouche. Quoi d'étonnant si Jésus se plaisait d'en être entouré ? Et puis, ne sont-ils pas les frères de ces Innocents qui forment l'avant-garde de la brillante légion des martyrs, auxquels, pour prix de leur sang versé, il a donné la palme et la couronne ?

2° Il reprenait les apôtres qui les écartaient. Toujours prévenus de l'idée d'une royauté temporelle, et jugeant ce cortège d'enfants indigne de leur Maître et propre à le ravaler dans l'opinion, « ils repous-« saient avec imprécation et menace ceux qui les ame-« naient. » Mais Jésus qui voyait dans ces petits enfants ses petits frères, ses petits amis, son petit troupeau, témoin de ce procédé, « entrait en indignation, « et appelant ses apôtres, disait : Laissez venir à « moi les petits enfants, et ne vous avisez pas de les « en empêcher. (Matth., xix ; Marc., x ; Luc., xviii.) Je veux qu'ils aient tout accès auprès de ma personne, eux et leurs parents qui viennent peut-être de si loin présenter à mes bénédictions ce qu'ils ont de plus cher au monde. Quelle injustice et quelle cruauté d'agir ainsi à leur égard !

Combien fallait-il que Notre-Seigneur tînt à cette leçon, pour la donner ainsi publiquement et sur le ton du reproche !

3° Il leur prodiguait des témoignages du plus tendre amour. L'Evangile en énumère cinq : Il *les touchait*, *les bénissait*, *leur imposait les mains*, *les embrassait* et *priait pour eux*. (Matth., Marc., Luc., ibid.)

D'un attouchement Jésus guérissait les malades et ressuscitait les morts. On le savait, et les parents comptaient qu'en touchant de son doigt divin leurs enfants, Jésus les ferait croître et grandir, éloignerait les maladies et les dangers qui menacent cet âge, répandrait le bonheur et la prospérité sur la vie entière.

Bénir c'est souhaiter du bien. Pour Jésus, souhaiter c'est donner. Ce qu'il souhaitait aux enfants c'étaient les vertus de l'enfance perpétuées dans l'âge mûr : Soyez toujours purs, fuyez les méchants, priez avec piété votre Père céleste, obéissez à vos parents, étudiez la loi divine, et n'ayez rien tant à cœur que d'en remplir les préceptes.

Disant ces choses, il joignait ses mains et les étendait sur leur tête, pour signifier qu'il les couvrait du bouclier de sa protection, qu'il les défendrait contre leurs ennemis, et que ce qu'un Dieu prenait sous sa sauvegarde serait bien gardé.

Dans un dernier élan de sa paternelle tendresse, il ouvrait ses bras pour les recevoir, les pressait contre son cœur, les embrassait. Lui aussi avait été enfant, lui aussi avait reçu les baisers affectueux et redoublés de sa Mère : ce souvenir était toujours présent à sa pensée.

Et comme s'il n'eût pu se résoudre encore à s'en séparer, il se mettait en prière devant eux et pour eux, élevant les yeux vers le ciel, faisant entendre des supplications ardentes, les consacrant à son Père, et ne les congédiant enfin qu'après les avoir remplis

de sa vertu divine et des grâces qui devaient consommer leur sanctification.

C'est l'universelle et invariable coutume de l'enfant caressé par le prêtre de s'en aller joyeux, racontant par le menu tout ce que le prêtre lui a fait, répétant mot pour mot tout ce que le prêtre lui a dit. Avec quelle vivacité de joie ceux-ci, à peine dégagés des bras de Jésus, devaient-ils faire à leurs parents et à leurs compagnons le récit détaillé des caresses dont ils avaient été l'objet ! Il nous a appelés quand on nous repoussait, il a mis ses mains sur notre tête, il a fait pour nous des prières, il nous a recommandé d'être sages, il nous a embrassés. Oh ! comme il est aimable, Jésus ! Qu'il est bon ! qu'il est bon !

Heureux enfants, vos parents ne furent point trompés dans leur attente, vous devintes grands et sages, peut-être propagateurs de l'Evangile ; nous vous retrouverons dans le ciel, faisant encore cortège à votre doux Bienfaiteur et continuant dans un enthousiasme divin votre cantique commencé sur terre: *Hosanna filio David !*

4° Il les donnait pour modèles d'humilité, et déclarait que son royaume n'est que pour ceux qui leur ressemblent.

Trois évangélistes, saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, ont relevé le trait suivant. C'était à Capharnaüm : à peine rentrés au logis, les apôtres firent cette question à Jésus : « Dans votre pensée, quel est « le plus grand au royaume des cieux ? — Et vous, « répliqua Jésus, de quoi vous entreteniez-vous en « marchant ? » Eux se turent, parce qu'ils avaient disputé à qui appartenait le premier rang. Alors Jésus, qui, sans être à portée d'ouïr leur conversation, avait vu les pensées de leur cœur, dit : « Si quel- « qu'un veut être le premier, qu'il se fasse le der-

« nier de tous et le serviteur de tous. » Il va aussitôt prendre un petit enfant qu'il place à ses côtés, et, s'asseyant, il fait ranger les douze tout autour. Il embrasse l'enfant : « En vérité, je vous le dis : si vous « ne vous convertissez et ne devenez comme de pe- « tits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume « des cieux. Quiconque s'humiliera comme ce petit « enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume « des cieux. Celui qui est le moindre entre vous tous, « c'est celui-là qui est le plus grand. » Puis il répéta cette sentence bien connue déjà de ses apôtres : « C'est « à ceux qui ressemblent aux petits enfants que re- « vient le royaume des cieux. » (Matth., XVIII ; Marc., IX; Luc., IX.)

Jésus veut donner une leçon d'humilité, et l'exemple qu'il propose est un petit enfant. Il entreprend de marquer les conditions d'admission au royaume des cieux, et ces conditions il les trouve réunies dans un petit enfant. Les docteurs des nations sont convoqués autour d'un petit enfant ; ce petit enfant a la place d'honneur près de Jésus. C'est lui qu'ils doivent contempler, étudier, copier, pour devenir par vertu ce qu'il est par le bénéfice de l'âge.

L'enfant est ingénu et candide, sans fiel, sans duplicité, sans jalousie. Il n'a ni souci des richesses ni ambition. Il quitte le sein de sa mère dès qu'il est rassasié ; il aime sa mère alors même qu'elle le frappe ; il préfère sa mère pauvre à la plus grande reine. Jamais il ne cherche à dominer les autres ; il n'a aucun sentiment de vanité ; il ignore jusqu'au nom de ses qualités aimables.

5° Il faisait les plus magnifiques promesses à ceux qui les reçoivent en son nom, et les plus terribles menaces à ceux qui les scandalisent.

Les trois mêmes évangélistes citent encore cette parole dite dans des temps et des lieux divers : « Quiconque reçoit un de ces petits enfants en mon « nom, me reçoit ; et celui qui me reçoit, ce n'est « pas moi qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. « Et si quelqu'un scandalise un de ces petits qui « croient en moi, il eût mieux valu pour lui être « précipité au fond de la mer avec une meule de « moulin au cou. Prenez garde de scandaliser un « de ces petits, car leurs anges dans le ciel voient « la face de mon Père, et le Fils de l'homme est « venu sauver ce qui avait péri. » (Ibid.)

Recevoir, c'est faire quelque bien au corps ou à l'âme ; recevoir au nom de Jésus-Christ, c'est faire ce bien en vue de Jésus-Christ. Et parce que le Fils de Dieu ne fait qu'un avec son Père par nature, et que les petits enfants ne font qu'un avec Jésus-Christ par adoption, ce qu'on leur fait, c'est à Jésus-Christ, à Dieu même qu'on le fait.

Mais malheur à celui qui, abusant de leur simplicité, ouvre leur âme au vice et brise sur leur front le sceau de l'innocence ! Quoique petits et faibles, ils sont grands et forts par leurs anges, par Jésus-Christ surtout, leur Sauveur. A quoi doit donc s'attendre l'auteur du scandale, lorsque les anges, se voyant arracher leurs pupilles, crieront vengeance contre lui, et que le Sauveur réclamera sa conquête ? Jésus-Christ le dit immédiatement en faisant la description de l'enfer, comme si ce séjour d'horreur n'avait été créé que pour Satan et pour ceux qui se rendent ses suppôts auprès des enfants.

Etait-il possible à Jésus de témoigner à l'enfance plus d'intérêt, de l'entourer de plus de protection, de lui prodiguer plus de caresses ? Il n'y a pas jusqu'à ses jeux auxquels dans une circonstance il

n'ait emprunté une comparaison pour confondre l'indocilité des Juifs. (Luc., VII.) Quel encouragement pour la Religieuse institutrice, chargée par vocation d'instruire et de catéchiser les enfants ! Elle n'a pour ainsi dire rien à envier à Marie et à Joseph, puisque Jésus-Christ déclare et estime fait à lui-même tout ce qu'on fait au moindre de ces petits. Et de même que Jésus, édifiant Joseph et Marie, acquittait largement la dette de la reconnaissance, ainsi la Religieuse institutrice, pour prix de ses soins, reçoit de ses élèves des leçons d'humilité, de simplicité, de candeur, et, sous plus d'un rapport, peut être disciple en même temps que maîtresse.

QUATRIÈME EXERCICE.

Jésus priant à Gethsémani.

PREMIER PRÉLUDE. Après la cène et l'hymne d'action de grâces, Jésus vint à Gethsémani pour prier. Trois fois il conjura son Père d'éloigner de ses lèvres le calice de sa Passion, si telle était sa volonté. La tristesse l'ayant réduit à l'agonie et lui faisant suer le sang, il redoublait sa prière.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter l'obscurité profonde de la nuit, le mont des Oliviers au pied duquel coule le Cédron, les arbres épais et touffus, Pierre, Jacques et Jean qui dorment non loin de leur Maître, Jésus prosterné.

TROISIÈME PRÉLUDE. Faites-moi la grâce, ô Jésus, de comprendre et de mettre en pratique les leçons que vous me donnez dans cette scène solennelle et attendrissante.

Dans cette prière, il faut remarquer 1° *la solitude du lieu.*

Comme s'il avait besoin d'échapper aux distractions qui nous assiégent, Jésus, pour cette prière, attend la nuit, gravit une montagne, pénètre dans un jardin. Il laisse à l'écart huit de ses apôtres ; il s'éloigne même un peu des trois apôtres chéris qu'il retient avec lui. (Marc., XIV ; Matth., XXVI.)

Puisqu'il s'agit, dans l'oraison et autres exercices spirituels, d'entrer en commerce intime avec Dieu, de lui parler, de l'écouler, avec quel soin ne dois-je pas choisir le temps et le lieu les plus propres à favoriser le silence et la piété ! A l'exemple de Jésus, les saints aimaient à prier la nuit, au pied des autels solitaires, au fond des bois, au sommet des montagnes. C'est pour le même motif que la Règle place l'oraison avant et après les travaux journaliers, et que l'oratoire est situé, autant que possible, loin du bruit, dans le lieu le plus retiré de la maison. Mais tout cela sert peu sans l'union habituelle avec Dieu, sans la mortification des passions.

2° *La révérence de l'attitude.*

Jésus se met d'abord à genoux devant la majesté de son Père (Luc., XXII) : puis il se prosterne le visage contre terre (Matth., XXVI).

En public et dans le temple, il prenait l'attitude prescrite par les rites et l'usage ; mais en particulier il s'abandonnait aux mouvements de sa dévotion. Si j'étais convaincue d'un côté de l'infinie grandeur du Dieu auquel s'adressent mes prières, de l'autre de l'influence du respect extérieur sur les dispositions intérieures de l'âme, mon maintien dans mes prières ne serait-il pas quelquefois tout autre ? On sait encore que les saints, quand ils se voyaient seuls sous l'œil de Dieu, dans leur cellule, à l'église ou

ailleurs, se prosternaient, baisaient la terre, tenaient les bras étendus, se frappaient la poitrine, multipliaient les signes de croix et les génuflexions, élevaient les yeux vers le ciel, exhalaient des soupirs ardents. Pourquoi, dans l'occasion, lorsque l'Esprit saint m'y pousse, refuserais-je de donner un libre essor à ma piété ? Combien mon ange en serait ravi ! Nulle indiscrétion à craindre de sa part ; il n'en parlerait qu'à Dieu.

3° *La ferveur, la résignation, la persévérance.*

« Pendant qu'il était dans sa chair, dit saint « Paul, ayant offert, avec de grands cris et avec lar- « mes, ses prières et ses supplications à Celui qui « pouvait le sauver de la mort, il a été exaucé à « cause de son respect pour son Père. » (Hebr., v.) On voit que l'Apôtre fait allusion à la prière de Jésus au jardin de Gethsémani. Quelle prière ! et comment n'eût-elle pas touché le cœur de Dieu ? Une prière mêlée de supplications, arrosée de larmes, entrecoupée de sanglots et de cris aigus !

Toutes les formules pour exprimer la plus parfaite résignation sont ici épuisées : « Mon Père, si « vous le voulez, transportez ce calice loin de moi ; « cependant, que votre volonté se fasse, non la « mienne. » (Luc., xxii.) Mon Père, tout vous « est possible : faites passer loin de moi ce calice ; « toutefois, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. » (Marc., xiv.) « Mon Père, s'il est pos- « sible, que ce calice s'éloigne de moi ; néanmoins, « non comme je veux, mais comme vous voulez. » (Matth., xxvi.) « Mon Père, si ce calice ne peut s'é- « carter sans que je le boive, que votre volonté s'ac- « complisse. » (Ibid.) Quelque chose que nous sollicitions, quel que soit notre désir d'être exaucés, le point qui demande une plus vive insistance et une

répétition plus énergique, c'est celui de notre total abandon à la volonté divine.

A mesure que l'heure du combat approchait, Jésus redoublait sa prière ; il y employa tout le temps qui s'écoula depuis le sermon de la cène jusqu'à l'arrivée de Judas : il redisait sans cesse la même parole, cette parole qui rendait si bien les sentiments de son âme ; il se consolait avec son Père de l'indifférence que lui montraient ses apôtres, réveillés inutilement à deux reprises ; enfin, étant réduit à l'agonie, il prolongeait et multipliait sa prière. (Matth., XXVI ; Luc., XXII.)

Hélas ! ma ferveur dans mes prières se ralentit bientôt : aujourd'hui toute de feu, demain toute de glace. Loin de faire éclater ma résignation, je ne demande que l'accomplissement de ma volonté ; et dès que la seule volonté de Dieu se fait, je me décourage et me désespère. Beaucoup de paroles, peu d'attention et de sentiments. Quand le danger presse, que la tentation harcelle, que l'occasion devient plus vive et plus séduisante, c'est alors précisément que je cesse d'implorer le secours d'en haut ; mais aussi quelles chutes déplorables !

4° *La suavité des reproches adressés aux apôtres.*

« Il vint à ses disciples qu'il trouva endormis, et « dit à Pierre : Vous n'avez donc pu veiller une heure « avec moi ? » (Matth., XXVI.) Simon, vous dormez! « Vous n'avez pu veiller une heure ? » (Marc., XIV.) « Eh bien ! dormez maintenant, et reposez-vous : « voici que l'heure approche, et le Fils de l'homme « va être livré aux mains des pécheurs. » (Matth., XXVI.) Ce n'est qu'à la troisième visite que Jésus mêle un peu d'ironie au reproche, dans l'unique but de réveiller ses apôtres, de peur qu'ils ne soient sur-

pris par Judas et sa troupe. Dans les deux premières, il compatit à leur faiblesse. Ils n'avaient pris aucun repos depuis la cène ; leur sommeil était en partie l'effet de la tristesse, dit saint Luc, et saint Marc peint ainsi leur accablement : « Leurs yeux « étaient appesantis, et ils ne savaient pas ce qu'ils « lui répondaient. » Il n'en fallait pas tant pour toucher le cœur d'un si bon Maître !

Combien de fois j'ai mérité ce même reproche : Vous dormez ! sans avoir les mêmes excuses que les apôtres ! Et lorsque, dans la maladie ou une nécessité quelconque, j'ai cru devoir l'adresser moi-même à d'autres, pour me plaindre de leur froideur ou de leurs retards, qu'il s'en faut que j'aie imité le doux compatissant Jésus ! Quelle amertume ! quel ressentiment !

5° *L'importance des recommandations et des maximes.*

« Alors il leur dit : Mon âme est triste jusqu'à la « mort ; demeurez là et veillez avec moi. » (Matth., « xxvi.) « Veillez et priez, pour que vous n'entriez « point en tentation. » (Ibid.) « L'esprit est prompt « sans doute, mais la chair est faible. » (Ibid.) Le- « vez-vous, allons : voilà que celui qui doit me tra- « hir est proche. » (Marc., xiv.)

Témoin des crimes qui se commettent, des âmes qui se perdent, des trahisons et des sacrilèges que de nouveaux Judas lui préparent, Jésus, chaque matin, au moment où je vais à l'oraison et à la messe, m'invite à joindre mes prières aux siennes et à soulager ainsi sa mortelle tristesse. Parfaitement instruit de ma faiblesse, malgré mes belles résolutions, découvrant les pièges de Satan que je suis loin de soupçonner, il m'avertit de veiller, de prier, de me défier de moi-même : serai-je toujours sourde

à cette invitation, toujours rebelle à cet avertissement ?

Colloques : 1° *Avec saint Pierre.* Combien a-t-il regretté plus tard de n'avoir pas veillé une heure, pour soutenir son bon Maître qui venait mendier près de son apôtre un peu de consolation, et pour demander cette grâce puissante qui l'eût préservé du triple reniement !

2° *Avec l'ange qui vient fortifier Jésus.* Oh ! je le remercie de ce qu'il a fait pour Jésus ; je l'en bénis. Qu'il veuille aussi me fortifier dans mon agonie, ranimer la piété de celles qui me feront la recommandation de l'âme, mettre les plus ferventes prières, sinon sur mes lèvres, du moins dans mon cœur, jusqu'au dernier soupir.

3° *Avec Jésus-Christ.* Lui demander pardon pour notre lâcheté et nos irrévérences dans les exercices de piété. Lui dire avec les apôtres : » Seigneur, apprenez-nous à prier. »

LE SIXIÈME JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Les saintes femmes au Calvaire.

Premier prélude. « Cependant la Mère de Jésus, « et la sœur de sa Mère, Marie Cléophas, et Marie-« Madeleine se tenaient au pied de la croix. » Saint Jean, qui signale cette circonstance, y était aussi, avec Salomé, sa mère. (Joan., xix ; Marc., xv.)

Deuxième prélude. Se représenter Jérusalem agitée et émue, le Calvaire couvert de soldats et de curieux, un groupe de saintes Femmes éplorées, Jésus en croix.

Troisième prélude. « Je vous le demande, ô sainte « Mère, imprimez profondément dans mon cœur les « plaies de Jésus crucifié. » (*Stabat.*)

1° *La première station des saintes Femmes au Calvaire* fut à quelques pas de la pierre où Jésus s'assit, pendant qu'on faisait les préparatifs du supplice.

De là elles virent les terribles instruments étalés par terre, les trous profonds creusés dans le rocher pour planter les trois croix, l'inscription ironique que Pilate fit peindre pour celle de Jésus, le vin où les soldats mêlèrent du fiel, l'arrivée tumultueuse des deux larrons enchaînés, dont les contorsions et les résistances désespérées contrastaient avec la patience du divin Agneau.

Elles virent ensuite Jésus, obéissant au premier signal, s'étendre lui-même sur la croix, où il fut

fixé par les pieds et par les mains avec de gros clous de fer ; le sang rejaillit jusque sur elles, et les membres délicats de Jésus furent tirés si violemment, que ses os se disloquèrent, et qu'on pouvait les compter.

Sous leurs yeux enfin, les bourreaux traînèrent la croix et Jésus cloué dessus quatorze pas plus loin; puis, l'ayant dressée avec des cordes, ils la laissèrent tomber de tout son poids dans l'ouverture.

De quel effroi ne furent-elles pas saisies, lorsque le ciel, sans être chargé de nuages, au moment le plus beau et le plus lumineux du jour, en plein midi, se couvrit tout à coup de ténèbres? A cet événement, la foule innombrable des spectateurs ne s'ébranla point, les soldats ne s'écartèrent point, les Juifs ne manifestèrent ni crainte ni repentir ; amis et ennemis de Jésus, tous tinrent ferme sur le Calvaire.

Cependant Dieu le Père, puisant dans les trésors de sa colère d'une main formidable, jetait sur Jésus, une à une toutes nos iniquités. Il lui lançait notre orgueil, notre impiété nos blasphèmes: quel poids terrible ! Il lui lançait nos sacrilèges, nos prostitutions, nos scandales, nos parjures, nos injustices, nos homicides : ô Dieu ! quels poids énormes ! Et Jésus, ainsi accablé, frappé à coups précipités, était,au dire du Prophète, comme sous l'action d'un marteau gigantesque, qui le brisait, le foudroyait, le pulvérisait ; et ce marteau, incessamment levé par les bras de tous les pécheurs, retombait, se relevait, pour retomber encore.

2° *La deuxième station*, de midi à trois heures, fut au pied de la croix de Jésus, au lieu dit Golgotha.

C'est là que la sainte Vierge se précipita, suivie

des saintes femmes, dès que l'accès fut libre. Elles sont donc là toutes, pour se baigner dans les larmes et le sang de Jésus, admirer ses derniers exemples, entendre ses dernières paroles, contempler ses derniers mystères, recueillir son dernier soupir, prêtes à tout souffrir, à mourir, s'il le faut, pour lui. Elles jettent sur Jésus leurs douloureux regards, et Jésus fixe sur elles tendrement les siens. Qui n'admirait la constance de leur amour? Jésus est conduit au supplice : ces saintes Femmes l'accompagent, ne pouvant se consoler, comme des enfants qui vont demeurer orphelins et sans appui. Jésus est fixé à la croix ; leur âme est transpercée des mêmes clous, en proie aux mêmes angoisses. Il est élevé dans les airs aux applaudissements d'une foule qui triomphe ; elles poussent des gémissements et des cris. On lui insulte à l'envi de l'œil, de la langue, de la tête, du geste; elles boivent l'amertume et la honte de toutes ces avanies, et, sans rougir de paraître dévouées à un crucifié, soutiennent jusqu'à la fin l'horreur du spectacle.

Mais vous, ô Marie, debout devant votre Fils, n'êtes-vous pas consternée, abattue, blessée et immolée avec lui ? De quelque côté que vous tourniez vos regards ou que vous prêtiez l'oreille, au milieu de cette scène tragique, ce que vous voyez, ce que vous entendez, vous navre le cœur. Votre âme ne fut-elle pas ébranlée jusqu'au fond de son être, quand vous vîtes votre Fils suspendu entre deux scélérats, dont l'un, oubliant ses propres tortures, lui jetait l'impiété de ses défis et de ses sarcasmes ; quand, dévoré de la soif de notre salut, il s'écria : « J'ai soif ! » et que les soldats, qui lui avaient déjà présenté du fiel, portèrent à ses lèvres une éponge et de l'hysope imbibées de vinaigre ; quand les pré-

tres et les sénateurs, pour qui il venait de demander grâce à son Père, joignirent leurs moqueries à celles du peuple ? N'y eut-il pas une recrudescence d'inexprimable douleur dans votre âme déjà accablée, lorsque Jésus vous fit le dernier adieu, et qu'il vous confia à saint Jean ; lorsqu'il appela Dieu à son secours par cette invocation redoublée qui témoignait de son abandonnement : *Eloï, Eloï* : lorsqu'il déclara à haute voix que tout était consommé ?

En effet, le mystère de notre rédemption s'achevait. Jésus offrait la tristesse amère, profonde de son cœur, et Dieu était dans Jésus-Christ, acceptant cette pénitence comme une contrition proportionnée à la malice et à l'énormité de tous les péchés du monde. Jésus s'anéantissait, se saturait d'opprobres, et Dieu était dans Jésus-Christ, acceptant cette humiliation comme un dédommagement proportionné au degré de honte et d'infamie que méritaient tous les péchés du monde. Jésus livrait sa chair virginale pour être déchirée, broyée, et Dieu était dans Jésus-Christ acceptant ces douleurs comme une expiation proportionnée à la rigueur des peines qui devaient venger Dieu de tous les péchés du monde. « Dieu, « dit saint Paul, était « dans Jésus-Christ se réconciliant le genre humain. » (II Cor., v.) Il frappait son Fils, et il nous ouvrait les bras ; il rejetait son Fils, et il nous adoptait ; il le regardait avec fureur, et nous avec miséricorde ; il faisait tomber sur lui l'anathème, et sur nous ses bénédictions.

3° *La troisième station*, dont parlent saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, fut à quelque distance de la croix, après le dernier soupir de Jésus.

Insensiblement le Calvaire se dégageait de la multitude qui l'avait occupé depuis midi. Un lugubre silence, interrompu seulement par des sanglots,

régnait sur la montagne ; l'œil n'apercevait plus que les croix sanglantes et les cadavres livides qu'elles portaient dans leurs bras. Les saintes Femmes ne se retirèrent pas avec les autres. Aussi longtemps qu'elles avaient pu montrer à Jésus leur attachement inviolable, elles s'étaient tenues toutes ensemble au pied de la croix ; maintenant qu'il ne leur reste pas même la consolation d'en être vues et entendues, elles prennent, quelques pas plus loin, une place d'où il leur sera permis de contempler en face et à loisir leur doux Maître.

C'est de là que, pendant près de deux heures, elles purent rassasier leurs regards du spectacle navrant de ses plaies, de son front hérissé d'épines, de son visage gonflé par les soufflets et les coups de poing qu'il avait reçus, de sa bouche pleine de sang et de poussière, de ses yeux éteints, de ses membres cruellement meurtris. Par son attitude, il semblait leur dire : Approchez, ne craignez point ; mes bras sont étendus pour vous recevoir, mes mains sont percées afin que tous mes trésors découlent sur vous, ma tête est inclinée pour vous donner le baiser de paix, mes pieds sont enchaînés pour vous avertir que je ne m'enfuirai pas. Venez et voyez : mes plaies seront votre santé, le sang que je répands sera votre baptême, ma couronne d'épines vous assure une couronne de gloire, ma croix vous mérite un trône, ma mort sera votre vie.

Mais quand ces saintes Femmes aperçurent les soldats envoyés pour rompre les jambes aux condamnés, il y eut dans cette pieuse troupe un frémissement d'horreur, à la pensée qu'on voulût faire subir ce traitement au Sauveur, et leur affliction manifestée par des cris lamentables et des torrents de larmes, ne connut plus de bornes, à l'instant où

l'un des soldats, brandissant sa lance, ouvrit le côté de Jésus, et qu'aussitôt du plus profond de sa poitrine déjà froide coulèrent l'eau et le sang, mystérieux symboles du Baptême et de l'Eucharistie.

Colloques : 1° *Avec Marie-Madeleine.* Je vous vois embrassant la croix et avec la croix les pieds de Jésus, recevant sur votre tête, sur vos cheveux, sur vos épaules, sur tout votre corps, son sang qui coulait d'abord par ruisseaux, puis, quand il fut presque épuisé, goutte à goutte. Vous vous immolâtes alors sur les pieds de Jésus, et vos bras entrelacés autour de la croix furent comme l'autel vivant sur lequel Jésus s'immolait lui-même. Oh ! qu'il vous a bien payé vos parfums et vos larmes !

2° *Avec la Sainte Vierge.* « O Mère pleine d'amour, faites que je sente la violence de votre douleur, que je ne cesse de pleurer avec vous. Qu'avec vous je partage les tourments que votre Fils daigne endurer pour moi. Près de la croix, avec vous, je voudrais m'associer à vos angoisses. Que je porte en moi la mort de Jésus, le poids de sa Passion, le souvenir de ses plaies. » (*Stabat.*)

3° *Avec Jésus.* « Je vous salue, tête vénérable qu'adorent les anges et que je vois toute transpercée d'épines. Je vous salue, flanc sacré de mon Sauveur, tout empourpré de sang, et donnant passage au remède de vie et d'immortalité. Salut, bénites mains, traversées par des clous cruels. Salut, corps sacré qui n'êtes plus qu'une plaie. Jésus, mon amour, je m'approche de vous, je vous embrasse ; ah ! ne me repoussez pas de vos pieds, que je tiens, sur qui je colle mes lèvres. » (*Off. sacr. ind.*)

DEUXIÈME EXERCICE.

Les trois parfums.

« Il y a, dit saint Bernard, trois sortes de par-
« fums : le parfum de la componction, le parfum de
« la dévotion et le parfum de la compassion. Le pre-
« mier, fruit du souvenir des péchés, cause à l'âme
« une salutaire douleur, et se répand humblement
« sur les pieds de Jésus, reconnu comme notre mi-
« séricordieux Sauveur. Le second, fruit du souve-
« nir des bienfaits de Dieu, calme l'âme, et se ré-
« pand amoureusement sur la tête de Jésus, reconnu
« comme notre Dieu ; car la tête en Jésus-Christ re-
« présente Dieu, auteur de tout don. Le troisième,
« fruit du souvenir des misères spirituelles et cor-
« porelles du prochain, guérit les angoisses et les
« meurtrissures, et se répand charitablement sur les
« membres du corps mystique de Jésus, reconnu
« comme notre Chef, vivant en chacun de nous par
« sa grâce et son esprit.

« Le parfum de la componction se produit lorsque
« l'âme, rappelant en détail la multitude de ses pé-
« chés avec leur malice, leur espèce, leurs circons-
« tances, les broie dans sa conscience flagellée par
« le remords comme dans un mortier, et les livre à
« la vivacité de son repentir comme à l'action d'un
« feu dévorant. Quoique répandu sur les pieds du
« Sauveur et préparé par une âme qui se dégage à
« peine du péché, ce parfum n'est pas sans prix,
« puisque Dieu ne méprise pas un cœur contrit et
« humilié, et que toute la maison en est embaumée,
« c'est-à-dire l'Eglise, où les pécheurs apprennent à
« se convertir, et le ciel, où les anges se réjouissent

« de leur retour. Vous tous dont les plaies, fraîches « encore, sont à peine cicatrisées, broyez ce parfum, « que vos mains distillent la myrrhe : c'est la com- « ponction qui vous convient.

« Le parfum de la dévotion l'emporte d'autant « plus sur celui de la componction, qu'il se compose « de plantes plus excellentes et plus rares ; car, au « lieu que l'un a pour matière première les péchés « qui ne croissent que trop dans notre fond, l'autre « se tire des dons célestes que Dieu nous accorde « quand il veut et comme il veut. L'âme, pour com- « poser ce parfum, remet sous ses yeux tous les « bienfaits de Dieu et toutes ses promesses, la créa- « tion, la rédemption, le ciel ; elle considère les grâ- « ces particulières qu'elle a reçues, l'éducation, la « vocation, mille inspirations secrètes. Sous les coups « d'une méditation redoublée, elle fait jaillir de ces « aromates tombés du ciel le suc de la reconnais- « sance qu'ils renferment ; bientôt la flamme de la « charité s'en empare et l'épure : et parce que tout « don parfait vient de Dieu par Jésus-Christ, c'est à « Dieu en Jésus-Christ qu'elle adresse ses chants « d'amour, ses hymnes d'action de grâces, c'est sur « la tête qu'elle répand ce nouveau parfum. Du pre- « mier il est dit : « Vous ne rejetterez pas, ô mon « Dieu, un cœur contrit et humilié ; » du second « Dieu dit lui-même : Le sacrifice de la louange m'ho- « norera ; » ce qui est incomparablement plus excel- « lent. Vous dont le cœur, blessé par la douleur à la « vue de vos péchés, a longtemps saigné, faites une « ample provision du parfum de la dévotion, aussi « doux à l'âme qu'agréable à Dieu.

« Mais il en est un troisième qui surpasse de loin « les deux autres : c'est celui de la compassion. « Lorsque l'âme se représente les innombrables mi-

« sères des chrétiens, la pauvreté, les maladies, les « tristesses ; lorsque surtout elle envisage leurs maux « spirituels, l'ignorance, les crimes, les scandales, « un profond sentiment de pitié la pénètre, la pitié « fait naître le désir de soulager, le désir se traduit « bientôt en acte ; et ce sont toutes les œuvres de « miséricorde spirituelle et corporelle qui composent « ce parfum, répandu en même temps sur les mem- « bres du corps mystique de Jésus-Christ et sur « l'âme de ceux qui l'appliquent, puisque Celui qui « a dit : « Tout ce que vous faites au moindre des « miens, c'est à moi que vous le faites, » a dit aussi : « Bienheureux ceux qui font miséricorde, parce « qu'ils recevront miséricorde. » Si quelqu'un s'est « suffisamment exercé dans la composition du pre- « mier et du second parfum, qui s'élève à la compo- « sition de celui-ci ; son prix est d'autant plus grand « qu'on l'applique à des sujets plus ingrats et que « la nature éprouve plus de répugnance.

« Pour moi, s'il m'est permis de parler de moi- « même, lorsque je siégais aux pieds de Jésus, of- « frant le parfum de la componction, au souvenir de « mes péchés ; lorsque quelquefois, mais plus rare- « ment, je montais avec joie jusqu'à la tête de Jésus, « offrant le parfum de la dévotion, au souvenir de « ses bienfaits, on est venu me dire : Pourquoi per- « dez-vous ainsi le temps, et enfouissez-vous vos ta- « lents ? Pourquoi ne songez-vous qu'à vous-même, « lorsque vous pourriez être utile à tant d'autres ?.. « Et je répondais : Que sert à l'homme de gagner « l'univers, s'il vient à perdre son âme ? Vous me « prenez pour un homme fort et vigoureux qui « peut dépenser la surabondance de ses forces au ser- « vice du prochain, et je suis encore enfant, me « soutenant à peine. Laissez, laissez-moi grandir et

« me fortifier ; le parfum de la compassion n'est pas « encore le mien, car il est le partage des parfaits. » (Serm. 10 et 11 in Cant.)

On voit que toute cette doctrine est empruntée aux trois onctions de Marie-Madeleine, dont les Docteurs et les Pères ont relevé à l'envi les significations mystérieuses. « En effet, dit ailleurs saint Bernard, « Madeleine eut le bonheur, grand déjà, d'oindre les « pieds de Jésus, le bonheur plus grand encore d'oin- « dre la tête de son Créateur, et le bonheur très-grand « d'oindre tout le corps du Christ. » (In festo B. M. Magdalenæ.) Elle oignit les pieds de Jésus chez Simon le pharisien, au jour de sa conversion, lorsqu'elle embrassa et arrosa de ses larmes et de ses parfums les pieds de son Juge et de sa Miséricorde, et que, délicieusement rafraîchie et consolée par l'espoir du pardon, elle offrit à Dieu, pour apaiser sa justice, le sacrifice d'un cœur consumé dans le feu d'une véritable et sincère componction. Elle oignit la tête de son Créateur chez Simon le lépreux, au souper funèbre de Béthanie, lorsque, ayant déjà embaumé et essuyé avec ses cheveux dénoués les pieds de Jésus, elle éleva son *alabastrum* sur sa tête vénérable, versa le reste du parfum, et, pour montrer qu'elle épanchait à la fois tous les sentiments de reconnaissance, de dévotion d'amour dont son âme était remplie, brisa l'orifice du vase qui contenait l'odoriférante liqueur. Elle oignit tout le corps du Christ après la résurrection, lorsque, hors d'état de faire servir à la sépulture de son Sauveur et Seigneur désormais immortel ses riches parfums préparés avec tant de soin, elle les distribua aux disciples nécessiteux, faisant ainsi hommage aux membres de ce qu'il ne lui était plus possible d'offrir au Chef : « Le fils de Dieu, dit Raban Maur, ne voulut

« pas qu'ils fussent appliqués à l'usage de son corps « mort, pour qu'ils fussent appliqués à celui de son « corps vivant ; car l'Eglise de Dieu est vivante, elle « qui mange le pain vivant ; et ce corps mystique « de Jésus-Christ lui est en quelque sorte plus cher « que son corps naturel, puisque, pour préserver le « premier de la mort, il a livré le second. » (Vita S. M. Magdal., c. xxx.)

La religieuse institutrice n'a rien à envier à Marie-Madeleine ; comme elle, elle peut faire les trois onctions et répandre les trois parfums. Chaque fois qu'elle fait un acte de contrition ou de pénitence, récite le *Confiteor*, accuse ses péchés au saint tribunal, accepte la coulpe imposée, pratique des austérités quelconques, elle oint les pieds de Jésus et répand le parfum de la componction. Quand elle fait oraison, dit l'office, chante le *Gloria in excelsis*, le *Magnificat*, le *Te Deum*, ou toute autre prière exprimant la louange ou l'action de grâces, elle oint la tête de son Créateur et répand le parfum de la dévotion. Sa vocation du matin au soir l'oblige à faire les actes de miséricorde spirituelle et corporelle, tant à l'égard de ses sœurs qu'à l'égard de ses élèves, et du matin au soir elle a le bonheur d'oindre le corps mystique du Christ et de répandre le parfum de la compassion.

« C'en est assez, conclut Raban Maur, sur les trois « onctions par lesquelles l'amante privilégiée de Jé- « sus, l'admirable contemplatrice, la parfumeuse à « jamais illustre, signala son amour envers le Fils « de Dieu : l'onction des pieds, l'onction de la tête « et celle du corps. Heureux celui qui écoute volon- « tiers ces choses, les croit sans hésiter, les médite « avec ferveur ! Plus heureux celui qui, après les « avoir honorées et admirées avec une piété affec-

« tueuse, en fait l'objet d'une ardente émulation ! « Mais heureux entre tous celui qui est tellement « épris, charmé, embaumé des actions de Marie, « qu'il s'efforce, de reproduire les exemples de sa « vie, s'approprie son esprit, se remplit de sa dévo- « tion, tant qu'enfin il participe, lui aussi, à la « meilleure part qu'elle a choisie ! » (Vita S. M. Magdal., cap. xxx.)

TROISIÈME EXERCICE.

Ferveur.

1° Sa définition. C'est la charité à son plus haut degré d'intensité et d'activité. Ce que la flamme est au feu, la ferveur l'est à la charité ; car si la charité est un feu, dès qu'elle est très-enflammée, elle se nomme ferveur, et tout ce que la ferveur ajoute à la charité, c'est la flamme qui rend la charité vive et diligente, non seulement dans l'accomplissement des préceptes et des devoirs d'état, mais encore dans la pratique des conseils et l'acquiescement aux saintes inspirations. On est fervent quand, sous l'action véhémente de la grâce, on fait promptement et avec allégresse, soigneusement et sans réserve, ce que Dieu ordonne et ce qu'on sait lui être agréable. La ferveur suppose la piété, animée d'un tendre amour pour ce qui touche au service divin, complète la dévotion qui s'y porte avec une généreuse ardeur, et si elle n'est pas encore la sainteté et la perfection, elle ne peut manquer de l'être bientôt.

David relevait sa ferveur par ces paroles : J'ai « couru dans la voie de vos commandements, quand « vous avez dilaté mon cœur, ô mon Dieu. » (Ps.

118.) Jésus-Christ peint d'un mot la sienne : « Je « fais toujours ce que je sais être du bon plaisir de « mon Père. » (Joan., VIII.) Et l'auteur de l'*Imitation* a pu dire : « L'homme fervent et diligent est « prêt à tout. » (I lib., c. XXV.)

2° Ses conditions. Quatre choses sont requises pour un feu ardent : avoir du feu réel, le souffler avec force, le dégager en faisant tomber la cendre, ne pas épargner le combustible. Quatre choses analogues sont également nécessaires pour la ferveur.

— 1° *Posséder la vraie charité.* Autant le feu matériel et élémentaire diffère des feux follets et des lueurs phosphoriques, autant la charité capable de produire la ferveur diffère de l'activité naturelle et de la fausse dévotion, qui n'en sont que le simulacre et la contrefaçon. L'activité naturelle, effet du tempérament ou de l'habitude, s'allie quelquefois dans l'exercice du zèle avec les vices les plus grossiers, et la fausse dévotion, accoutumée à faire le triage dans les œuvres, n'est souvent qu'un égoïsme déguisé, une bouffée de chaleur, un feu de paille ; tandis que la charité a pour principe l'Esprit saint, pour base l'abnégation, pour ennemi irréconciliable le péché mortel, pour objet constant et universel la volonté de Dieu en toute chose.

2° *Attirer en soi avec force l'Esprit saint.* A lui d'attiser le feu sacré et de lui donner une ardeur et une vivacité toujours croissantes. Mais parce qu'il souffle où il veut, et qu'il attend, pour descendre, qu'on lui crie : *Venez, Esprit saint*, tout notre soin doit être de l'attirer par nos soupirs véhéments et nos brûlants désirs, à l'exemple du Prophète : « J'ai ouvert la bouche, et j'ai aspiré l'Esprit. » (Ps. 118) ; d'établir entre lui et nous des courants impétueux par l'oraison, l'office, la messe, l'action de grâces,

la visite au Très-Saint-Sacrement, la lecture spirituelle, le chapelet, etc. ; de tenir habituellement notre cœur comme sous l'action de ces ventilateurs puissants qui, dans nos usines, tournent avec une rapidité prodigieuse et donnent à la flamme la vertu de dissoudre les plus durs métaux, afin que cet Esprit créateur nous remplisse, nous embrase, nous transforme.

— 3° *Se débarrasser incessamment de ses imperfections.* Les vues humaines, la recherche des vaines satisfactions, la dissipation, l'impatience, la sensualité, la jalousie, l'esprit du monde : telle est la cendre plus ou moins épaisse qui s'attache à l'âme et, en la recouvrant, ralentit sa ferveur. C'est dans les examens, la confession, les pénitences et les coulpes, les actes de contrition, les retraites, que l'âme se secoue elle-même, s'épure et rejette toutes ces scories. Ah ! quel soin ne doit-elle pas mettre à se conserver toujours vive et ardente !

— 4° *Se porter avec empressement aux œuvres de zèle.* Le feu, de sa nature, tend à se communiquer ; il cherche, il appelle son aliment ; il devine comme instinctivement où il est, et, quand il l'a trouvé, il faut le voir le saisir, le pénétrer, se l'approprier, se l'identifier. Animez une étincelle, donnez-lui la parole, et demandez-lui ce qu'elle veut. — Je veux brûler. — Quoi ? — La maison où je suis. — Et après ? — La ville. — Et encore ? — Le royaume et le continent. — Et encore ? — D'autres continents et d'autres mondes.

Concevrait-on une Religieuse fervente et en même temps indifférente à la gloire de Dieu et au salut du prochain ? Des âmes ! des âmes ! tel est son cri, sa passion, son unique ambition, sa faim et soif, dans ses prières, en classe, au catéchisme, dans ses con-

versations, auprès de ses Sœurs, des enfants, des gens du monde. Des âmes partout, des âmes toujours, des âmes à tout prix. « Je suis venu apporter « le feu sur la terre, disait Jésus-Christ, et que « veux-je, sinon qu'il s'allume ? » (Luc., XII.)

3° Portrait de l'âme fervente et de l'âme tiède. « Dans presque toutes les Communautés, dit saint « Bernard, vous pourrez voir de ces Religieux rem- « plis de consolation et surabondants de joie, au « visage content et heureux, fervents d'esprit, qui « méditent jour et nuit la loi divine, élèvent fré- « quemment vers le ciel pendant l'oraison des mains « pures et des regards suppliants, observent avec « sollicitude leur conscience et sont infatigables aux « bonnes œuvres. A ces hommes la discipline est « aimable, le jeûne doux, les veilles courtes, le tra- « vail des mains délectable, l'ensemble de la vie que « nous avons embrassée un délassement plutôt « qu'une peine.

« Vous rencontrerez aussi des Religieux sans « cœur et sans courage, succombant sous le faix, à « qui la verge et l'éperon sont nécessaires : chez eux, « la joie dégénère en dissipation et la tristesse en « pusillanimité ; rarement ils sentent la compone- « tion, tant leurs pensées sont animales et leurs « mœurs relâchées : nulle générosité dans l'obéis- « sance, nulle réserve dans le discours ; leur oraison « est une continuelle divagation, et les heures qu'ils « consacrent à la lecture un temps perdu. Le dirai- « je sur mon expérience ? c'est à peine si la crainte « de l'enfer, le sentiment de la honte, le frein de la « raison, le joug de la discipline, sont capables de « les retenir.

« Que vous en semble ? N'est-ce pas un enfer « anticipé qu'un état où l'intelligence et la volonté

« sont en perpétuel conflit, l'une montrant le bien, « l'autre refusant de le faire ; où, sans manger le « pain des forts, il faut mettre la main à l'œuvre « des forts ; où, privé de la consolation accordée aux « bons Religieux, on est pourtant forcé de partager « leurs travaux ? Sortons de cet état, nous tous qui « y serions tombés ; ayons pitié de nos âmes, fai- « sons un effort généreux sur nous-mêmes, secouons « le fardeau de cette tiédeur qui nous opprime, si- « non parce qu'elle est désastreuse et qu'elle a cou- « tume de provoquer Dieu au vomissement, ce que « nous voyons, hélas ! quelquefois, du moins parce « qu'elle est pleine de dégoûts, de misères, de dou- « leurs, qu'elle tient de l'engourdissement de la « mort et des angoisses des réprouvées. » (In Ascens. Serm. 5.)

Ajoutons cette parole de Cassien et de saint Bonaventure : « Un séculier endurci reviendra plutôt à « Dieu qu'un Religieux tiède ; car ce Religieux, une « fois rejeté des entrailles du Seigneur, est dans un « état pire que celui qui n'entra jamais dans sa « bouche, puisque nous avons incomparablement « plus d'horreur pour ce qui est sorti de notre esto- « mac que pour ce qui n'y est jamais entré. »

QUATRIÈME EXERCICE.

Sépulture de Jésus.

PREMIER PRÉLUDE. Joseph d'Arimathie et Nicodème, après avoir détaché et embaumé le corps de Jésus, le déposèrent dans un sépulcre neuf, taillé dans le roc. La sainte Vierge se retira chez saint Jean. Cependant l'âme de Jésus était aux limbes.

Deuxième prélude. Se représenter le moment de suprême désolation qui s'écoula entre le départ des soldats venus pour achever les condamnés et l'arrivée des deux disciples accourus pour ensevelir Jésus. Les saintes Femmes ne pouvaient ni détacher le corps, ni procéder à la sépulture, parce qu'elles n'avaient ni les forces suffisantes, ni les instruments nécessaires ; et où le mettre ? D'un autre côté, elles n'osaient s'éloigner et le laisser ainsi ; et pourtant il fallait se hâter, parce que la nuit était proche et que le sabbat allait commencer.

Troisième prélude. « O Mère pleine d'amour, fai-« tes que je pleure sincèrement avec vous, que je « souffre avec Jésus durant tout le cours de ma vie. « Que, blessée et meurtrie comme lui, je m'enivre « de la croix par amour pour lui. » (*Stabat.*)

1° *Descente de croix.*

Tandis que les saintes Femmes considéraient le Seigneur Jésus suspendu entre deux voleurs, mort, délaissé de tous, elles virent venir dans le chemin Joseph d'Arimathie, qui avait obtenu de Pilate le corps sacré et acheté un précieux linceul, et Nicodème, le même à qui Jésus, dans l'entretien nocturne, avait parlé du serpent d'airain, figure du Sauveur crucifié, et qui apportait cent livres de myrrhe et d'aloès. Oh ! comme elles les remercièrent et les bénirent !

« On place deux échelles aux deux côtés de la « croix ; Joseph monte par celle de droite et s'ef-« force d'arracher le clou de cette main. Mais cela « est très difficile, parce que ce clou est long et fort, « qu'il est profondément enfoncé dans le bois, et « qu'on ne paraît pas pouvoir l'enlever sans déchi-« rer la main du Sauveur. Ah ! ce n'est pas là un « acte de violence, puisque c'est un acte de fidélité,

« et le Seigneur accepte tout. Aussitôt le clou arra-
« ché, Jean fait signe à Joseph de le lui donner,
« pour que Notre-Dame ne le voie pas. Ensuite Nico-
« dème retire celui de la main gauche et le remet
« semblablement à Jean. Nicodème descend ensuite
« et s'apprête à enlever le clou des pieds. Cependant
« Joseph soutenait le corps du Seigneur : heureux
« Joseph, à qui il a été donné de tenir ainsi dans
« ses bras le corps du Sauveur ! Notre-Dame prend
« alors pieusement la main droite qui pendait et la
« porte à son visage ; elle la contemple et l'embrasse
« avec des larmes amères et de profonds soupirs.
« Puis, le clou des pieds ayant été enlevé, Joseph
« descend petit à petit, et tous reçoivent le corps du
« Seigneur et le déposent à terre. Notre-Dame prend
« la tête et les épaules sur son sein, se réservant de
« l'envelopper. Jean et Nicodème se mettent à le
« ceindre de bandelettes. Madeleine était aux pieds,
« et quand on en fut arrivé là, elle dit : « Je vous
« prie, laissez-moi arranger ces pieds, près desquels
« j'ai trouvé autrefois une si grande miséricorde. »
« Les autres se placent autour, et tous font sur lui
« une douloureuse lamentation comme sur leur fils
« unique.

« L'ensevelissement achevé, Notre-Dame pose son
« visage sur la face de son Fils bien-aimé, et, de
« l'abondance de ses larmes, le lave de nouveau
« plus abondamment encore que Madeleine n'avait
« lavé les pieds. Puis elle l'essuie, et, baisant sa
« bouche et ses yeux, elle enveloppe et arrange sa
« tête dans un suaire. Et elle le bénit. Et tous
« l'ayant adoré à genoux et baisant ses pieds, le
« prennent et le portent au monument. » (S. Bonav., Medit., cap. lxxxi-lxxxii.)

2° *La sainte Vierge chez saint Jean.*

« Cependant Joseph, voulant revenir à la ville « après ces derniers devoirs accomplis, dit à Notre-« Dame : Madame, je vous en prie, pour Dieu et « pour l'amour de votre Fils mon Maître, s'il vous « plaît, venez dans ma maison ; car je sais que vous « n'en possédez pas en propre : usez donc de la « mienne comme vous appartenant ; aussi bien tout « ce que j'ai est à vous. » Nicodème en dit autant. « Oh ! quelle pitié ! La reine du ciel n'a pas où re-« poser sa tête, et ces jours lugubres, ces jours de « veuvage, il faudra qu'elles les passe sous un toit « étranger. Alors, s'inclinant humblement et ren-« dant grâces, elle répondit qu'elle avait été confiée « à Jean. Et comme ils insistaient, Jean leur dit qu'il « voulait la conduire sur la montagne de Sion, dans « la maison où le Maître avait fait la cène la veille « avec ses disciples, et qu'il voulait y demeurer « avec elle.

« Notre-Dame se mit donc en chemin, après « avoir fléchi les genoux devant le sépulcre et « l'avoir embrassé et béni. Quand on fut arrivé « près de la croix, Notre-Dame, se prosternant de « nouveau, l'adora, disant : « Là mon Fils a reposé, « et voici son sang très-précieux. » Et souvent, sur « les flancs du Calvaire, tant qu'elle put l'aperce-« voir, elle se retourna pour fléchir les genoux et « l'adorer encore. Lorsqu'ils approchaient de la « ville, les sœurs de Notre-Dame lui couvrirent la « tête, comme à une veuve, d'un voile qui cachait « presque entièrement son visage ; elles marchaient « devant, et Notre-Dame suivait ainsi tristement « entre Jean et Madeleine.

« Notre-Dame, arrivée enfin au logis avec Made-« leine et ses deux sœurs, regardant autour d'elle-« se prit à dire : « O mon Fils bien-aimé, où êtes-

« vous, que je ne vous vois pas ? Jean, où est mon « Fils ? Madeleine, où est votre Père, qui vous ai- « mait si tendrement ? Mes chères sœurs, où est no- « tre Fils ? Il s'est éloigné de nous, lui notre joie, « notre douceur, la lumière de nos yeux. O mon Fils, « cette nuit vous avez été lâchement trahi et fait pri- « sonnier ; ce matin, à la troisième heure, condam- « né : à la sixième heure, crucifié ; et voilà que vous « êtes mort ! Et ce qui augmente ma douleur, c'est « que vous êtes parti tout déchiré, tout torturé, ayant « soif et que nous n'avons pu vous secourir. » (Ibid., LXXXIII.)

Hélas ! dans la tendresse de leur compassion, dans l'abondance de leurs pleurs, dans l'immensité de leurs douleurs, que pouvaient-ils dire pour la consoler ? l'Ecriture rapporte que les trois amis de Job, témoins de son deuil et de sa détresse, passèrent sept jours et sept nuits assis à ses côtés, sans oser lui adresser la parole, se contentant de gémir et de pleurer : tant ses maux leur paraissaient extrêmes et incapables d'être soulagés. Ne se passa-t-il point quelque chose de semblable chez Notre-Dame, au retour du Calvaire ?

3° *L'âme de Jésus aux limbes.*

Et Jésus, leur unique amour, cause de tant de larmes, où était-il, que faisait-il, pendant ces tristes heures ? Son âme, toujours unie à la divinité, toujours l'âme d'un Dieu, digne de l'adoration des hommes et des anges, était descendue aux limbes. O heureuse faute, qui nous a valu un tel Rédempteur ! durent s'écrier Adam et Eve. De quels hommages ne fut-elle pas l'objet, quand elle se vit entourée du juste Abel, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui le Messie avait été si solennellement promis ; de Moïse, de David, d'Isaïe, de Daniel et de tant d'autres qui

avaient prédit jusqu'aux moindres détails de sa vie et de sa Passion ; quand chaque patriarche, chaque prophète, chaque saint put voir, entendre, presque toucher ce qu'il avait cru, ce qu'il avait attendu, ce qu'il avait figuré ou annoncé ; quand la réalité se montra vivante à leurs yeux, après tant d'ombres, tant d'oracles, tant de préparatifs ! Le Précurseur, martyrisé naguère, ne s'élança-t-il pas avec transport, pour dire une dernière fois : Voici l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde ! Et Joseph, le glorieux nourricier de Jésus, le chaste époux de Marie, dans d'inexprimables ravissements, avec une familiarité et une hardiesse presque paternelles, ne voulut-il point embrasser et étreindre Celui qui si souvent lui avait prodigué ses divines caresses, lui adresser sur sa vie apostolique, sur le veuvage et l'avenir de Marie, mille questions ?

Et quand Jésus eut satisfait la sainte curiosité de tous ses ancêtres et amis, quand il les eut assurés que dans quarante jours ils monteraient avec lui dans le ciel, mais qu'il lui fallait retourner sur la terre pour consoler sa Mère éplorée, pour récompenser par d'agréables surprises Madeleine et d'autres saintes Femmes qui en ce moment songeaient à embaumer son corps, et pour achever d'instruire ses apôtres et de fonder son Eglise, n'éclatèrent-ils pas en actions de grâces et en cantiques de jubilation : Nous vous adorons, nous vous bénissons, Christ, notre Dieu ! Allez, Seigneur, Roi de gloire, et revenez bientôt briser nos chaînes ! Lève-toi, Jérusalem, lève-toi ; voici ton Rédempteur et le nôtre ! Filles de Sion, venez à sa rencontre, il court au devant de vous ; saluez-le, embrassez ses pieds, et pleurez de joie en les voyant.

Colloques : 1° *Avec les saintes Femmes.* Demander à prendre leur place autour du corps de Jésus,

afin de baiser à loisir ses pieds, ses mains; surtout son côté entr'ouvert par la lance.

2° *Avec Joseph et Nicodème.* Les remercier de la sépulture qu'ils ont donné à notre Père, du riche linceul, des aromates précieux, du tombeau, et des consolations prodiguées à Marie. Que n'étions-nous là, nous aussi !

3° *Avec la sainte Vierge.* Reconnaissez-vous la tunique de votre Fils ? Hélas ! une bête cruelle l'a dévoré et a foulé aux pieds avec fureur son vêtement. Cette tunique, ce vêtement, c'est sa chair adorable. Voyez les cinq profondes blessures qu'il a reçues. En cet état de victime, offrez-le, ô Marie, à la justice irritée du Père : Regardez, Seigneur, et contemplez la face de votre Christ. C'est pour ses frères, c'est pour mes enfants qu'il a été blessé. Acceptez pour eux les humiliations et les souffrances de Jésus ; pardonnez-leur : c'est à la condition que vous les sauveriez, que j'ai consenti à sa mort, à cette condition que je l'avais élevé et nourri.

LE SEPTIÈME JOUR.

PREMIER EXERCICE.

Jésus apparaît aux saintes Femmes.

Premier prélude. La première apparition de Jésus, dont l'Évangile ne fait pas mention, fut à sa sainte Mère ; la seconde à Marie-Madeleine, de laquelle il avait chassé sept démons ; la troisième à Marie Jacobé et à Salomé, qui étaient déjà venues de grand matin au sépulcre avec Madeleine pour embaumer son corps sacré.

Deuxième prélude. Se représenter la chambre où la sainte Vierge se tient en contemplation depuis le vendredi, le sépulcre où Madeleine cherche et demande son cher Maître, les flancs du Calvaire où Jésus vient au devant des saintes Femmes.

Troisième prélude. Mon Dieu, faites-moi la grâce, après avoir médité dans les larmes votre Passion, de participer avec vos amies à la joie de votre Résurrection.

1° Apparition de Jésus à sa sainte Mère.

« Notre-Dame priait et disait : « Père très clément, « Père très pieux, vous le savez, mon Fils est mort ; « il a été cloué à la croix, entre deux voleurs, et moi « je l'ai enseveli de mes propres mains. Mais vous « êtes puissant, Seigneur rendez-le moi sain et sauf ; « j'en supplie votre Majesté, rendez-le moi. O mon « bien-aimé Fils, que vous est-il arrivé? Que faites- « vous? Qui vous retient? Vous avez dit : « Je res- « susciterai au troisième jour. » O mon Fils, n'y

« sommes-nous pas à ce troisième jour ? Levez-vous « donc, ô ma gloire et tout mon bien, et venez ! Je « désire vous voir par dessus tout. Revenez, Seigneur « Jésus, mon unique espérance ; ah ! revenez, mon « Fils ! »

« Comme elle priait ainsi et répandait de douces « larmes, tout à coup le Seigneur Jésus apparaît vê- « tu de blanc, le visage serein, beau, rayonnant de « joie et de gloire, et lui dit, tout à côté d'elle : Salut, « ma sainte Mère ! » Et elle, se retournant aussitôt : « Est-ce vous, mon Fils Jésus ? » Et, fléchissant « le genou, elle adora. « Ma Mère bien-aimée, reprit « son Fils, c'est moi ; je suis ressuscité, et « me voilà encore avec vous. » Ils se lèvent ; et « elle, l'embrassant avec des larmes de joie, le pres- « sant étroitement, reposait sur son cœur ; et il la « soutenait dans son extase. Puis ils s'assirent à cô- « té l'un de l'autre, et elle le regardait curieusement « et considérait son visage et les cicatrices de ses « mains, recherchant si toute douleur s'était retirée. « Et lui : Ma vénérable Mère, toute douleur s'est éloi- « gnée de moi ; j'ai vaincu l'affliction, les angoisses « et la mort, et dorénavant je ne souffrirai plus au- « cun mal. » Et elle : Béni soit votre Père, qui vous a « rendu à moi ; loué et exalté soit son nom, glorifié « soit-il dans tous les siècles ! » Ils restent ainsi à « parler ensemble en toute allégresse, et ils font dé- « licieusement la Pâque. Et le Seigneur Jésus raconte « à sa Mère comment il a délivré son peuple des en- « fers et tout ce qu'il a fait pendant les trois jours. » (S. Bonav., Med., chap. LXXXVIII.)

2° Apparition de Jésus à Marie-Madeleine.

Cette sainte amante du Sauveur, fidèle au rendez-vous donné à ses compagnes, était arrivée dès le matin, avant le jour, au sépulcre, avec Marie Jacobé

et Salomé, portant les aromates achetés la veille, les linceuls et les suaires. N'ayant point trouvé le corps, elle était descendue en toute hâte pour avertir Pierre et Jean. Elle était remontée après eux ; mais, tandis que les deux apôtres, ayant tout constaté, se retirèrent, « elle se tint dehors, debout, pleurant près du sépulcre. » (Joan., xx.) Ne sachant que faire, ne pouvant vivre sans son Maître, elle s'arrête au lieu qui le possédait et où elle espère de le trouver. Il lui faut Jésus mort ou vivant. L'âme affligée et éperdue, le cœur en proie à l'anxiété, les mains lui tombant de faiblesse, elle appelle et cherche Jésus, plus elle l'appelle et le cherche, plus elle pleure, impatiente de trouver son Bien-Aimé.

« Or, dit saint-Jean, Madeleine, sans cesser de « pleurer, se baissa pour regarder dans le sépulcre : « et elle y vit deux anges vêtus de blanc, assis au « lieu où avait été le corps de Jésus, l'un à la tête et « l'autre aux pieds. Les anges lui dirent : Femme, « pourquoi pleurez-vous ? C'est, leur répondit-elle, « qu'on a enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où « on l'a mis. » Madeleine voit les anges sans s'émouvoir, et leur répond avec autant de tranquillité qu'elle eût fait à ses deux compagnes. Elle ne les écoute et ne leur parle que pour apprendre d'eux où est Jésus, prête à quitter les anges pour un jardinier, si elle espère tirer de celui-ci quelque éclaircissement qui la mette sur la trace de Jésus : tant le ciel et la terre lui sont peu de chose sans Jésus !

Tout à coup, entendant auprès d'elle quelque mouvement, et voyant les anges dans une attitude d'adoration profonde, Madeleine, qui s'était baissée pour leur parler, sans attendre leur réponse, « se retourna, et vit Jésus debout dans le jardin ; mais elle « ne sut pas que c'était Jésus, » ne reconnaissant ni

sa voix ni ses traits. Ah ! si cette sainte amante avait su !... Alors, pour rouvrir sa plaie et faire saigner ses yeux avec plus d'abondance que jamais, Jésus lui renouvelle la question des anges : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » et il ajoute : « Qui cher-« chez-vous ? » (Ibid.) A ces paroles, Madeleine, « d'un ton suppliant, la voix entrecoupée de sanglots, sans dire pourquoi elle pleure ni qui elle cherche, s'imaginant que tout le monde est plein de l'objet de son amour, oubliant sa propre faiblesse, et apprêtant ses épaules pour emporter elle seule, à travers les rues de Jérusalem, jusqu'au tombeau de ses ancêtres à Béthanie, le corps de son Sauveur environné de cent livres de myrrhe et d'aloès : « Seigneur, si c'est « vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, « et moi-même je l'emporterai. » (Ibid.) Moi je n'ai pas honte de ce crucifié, son cadavre ne me fait pas peur. Ses yeux cependant se reportaient vers le fond du sépulcre, à qui son amour et sa douleur redemandaient toujours le précieux dépôt.

« Jésus lui dit : Marie ! Elle se retournant :

« *Rabboni*, Maître ! » (Ibid.)

Quel soudain ravissement ! Elle sent, elle goûte Jésus ressuscité, glorieux, triomphant ; elle boit à longs traits cette vie nouvelle qu'il porte maintenant partout et répand avec profusion autour de lui. Les larmes sont séchées, les ténèbres sont dissipées ; à la place de la mort, c'est la vie ; au lieu d'un tombeau, c'est le ciel. L'Agneau de Dieu, naguère immolé, est là, entouré de ses anges ; les plus harmonieux concerts frappent les oreilles de Madeleine ; et tout ce qu'elle a entendu de plus beau, ce qui l'a jetée dans l'extase, c'est le nom de Marie prononcé par Jésus avec la suavité, le charme, l'onction d'un ami qui revit, d'un père qui reparaît, d'un pasteur qui appelle sa chère

brebis, d'un Dieu qui se révèle dans sa gloire.

Elle eût voulu tenir et embrasser sans fin les pieds de Jésus ; mais lui, l'établissant apôtre et prophétesse des trois mystères les plus consolants : la Résurrection, l'Ascension et la divine fraternité à laquelle nous étions désormais élevés : « Ne me tou- « chez pas ; car je ne suis pas encore monté vers « mon Père. Allez trouver mes frères, et dites-leur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon « Dieu et votre Dieu. » (Ibid.)

3° Apparition de Jésus à Marie Jacobé et à Salomé.

Ce sont là deux illustres mères d'apôtres : l'une est belle-sœur de la sainte Vierge, l'autre mère du disciple favori ; elles sont restées jusqu'au bout sur le Calvaire avec la Mère de Jésus et sont descendues avec elle. Après avoir broyé des parfums toute la nuit précédente, elles sont venues avant l'aurore au sépulcre avec Madeleine. Tandis que leur chef intrépide, Madeleine, allait avertir Pierre, elles se sont retirés avec leurs parfums chez elles ou chez des personnes de leur connaissance plus rapprochées du Calvaire. Maintenant qu'il fait jour et que leur frayeur est un peu dissipée, elles reparaissent pour commencer les perquisitions.

« Et comme elles entraient dans le monument, « elles virent un jeune homme assis du côté droit, « vêtu d'une robe blanche, et elles en furent épou- « vantées. » (Marc., XVI.) Il n'en fallait pas tant pour leur faire faire quelques pas en arrière, au moment où elles franchissaient le seuil. « Mais « l'ange, prenant la parole, dit aux femmes : Pour « vous, ne craignez pas. » (Ibid.) Que les ennemis de Jésus tremblent, ils n'ont que trop de raisons de s'alarmer ; pour vous, que rien n'a pu détacher de

Jésus, rassurez-vous. « Je sais que vous cherchez « Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Il n'est pas « ici ; car il est ressuscité, comme il l'avait dit. » (Matth., xxvm ; Marc., ibid.) Que si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, au moins croyez-en vos yeux. « Venez et voyez. » (Ibid.) C'est moi qui ai gardé ce sépulcre ; oh ! qui donc aurait osé toucher au corps d'un Dieu gardé par un ange ?

Alors il les fit entrer dans la grotte ; et comme elles étaient debout du côté de l'orient, en face du mausolée, l'ange, assis devant elle au côté droit, étendit la main, leur montra le mausolée vide, et avec une affabilité qui n'était surpassée que par celle de Jésus lui-même : « Voilà le lieu où on l'avait mis. « Mais allez promptement dire à ses disciples et à « Pierre : Il est ressuscité ; il va vous devancer en « Galilée. C'est là que vous le verrez, ainsi qu'il vous « l'a dit. C'est moi qui vous en préviens. » (Ibid.)

« Et étant sorties aussitôt du sépulcre, saisies de « crainte et transportées de joie, elles s'enfuirent « toutes tremblantes, tant l'horreur et la peur les « avaient pénétrées. Elles coururent porter cette « nouvelle à ses disciples. Et elles ne dirent rien à « personne, car elles craignaient. » (Ibid.)

« Et voici que Jésus se présenta à elles et leur « dit : Ne craignez point. Allez, dites à mes frères « qu'ils aillent en Galilée ; là ils me verront. » (Matth., ibid.) C'était lui-même ! Elles le serrent de leurs mains ; elles baisent ses cicatrices : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Colloques : 1° *Avec la Sainte Vierge.* Reine du « ciel, réjouissez-vous, *Alleluia*, puisque Celui que « vous avez mérité de porter dans votre sein, *Alle-* « *luia*, est ressuscité, comme il l'avait dit, *Alle-* « *luia.* »(Offic. Eccl.)

2° *Avec Madeleine.* « Dites-nous, Marie, qu'avez-« vous vu dans le chemin ? — J'ai vu le tombeau « du Christ vivant, la gloire de Dieu ressuscité : j'ai « vu les anges témoins de ce prodige ; j'ai vu le « suaire et les linceuls. Jésus, mon espérance, est « ressuscité. » (Offic. Eccl.)

3° *Avec Jésus Christ.* Venez au devant de moi à l'heure de ma mort, dites-moi : Je vous salue ! appelez-moi par mon nom, comme Madeleine. Et moi je vous répondrai : Rabboni ! et je tiendrai vos pieds, je les embrasserai, et je ne vous laisserai point aller.

DEUXIÈME EXERCICE.

Miséricorde divine.

1° *Ses soins empressés* pour me retenir dans le devoir au moment de la tentation.

Arrêtez, mon enfant, considérez. Eh ! que de belles espérances vous allez sacrifier ! Vous étiez ma joie, je me plaisais à embellir votre âme, et vous me quittez ! Pour qui ? Pour le démon. Non, je ne puis consentir à votre malheur ; il ne sera pas dit que j'aie inutilement versé mon sang pour votre salut ; je ferai près de vous tant d'instance, que vous céderez au moins à mon importunité.

Comme une mère dont le petit enfant s'emporte et la frappe, au lieu de l'écraser contre terre, redouble ses caresses et le presse plus affectueusement sur son cœur pour l'apaiser ; ainsi la miséricorde, pour calmer mes passions, employait tour à tour les promesses, les suaves reproches, le souvenir des grâces accordées, celui des mérites déja acquis, tout ce

qu'elle avait de plus tendre et de plus irrésistible. « On vous portera à la mamelle, et on vous caressera sur les genoux, dit le Seigneur dans Isaïe. « Avez-vous vu une mère caresser son petit enfant ! « Sachez que je vous consolerai de la même manière. » (C. LXVI.) « Je vous cacherai moi-même « dans mon sein jusqu'à votre vieillesse, jusqu'à vos « cheveux blancs ; je vous ai nourri, et je vous défendrai ; je vous porterai, et je vous sauverai. » (C. XLVI.)

Oui, ô miséricorde, vous m'avez aimée malgré moi, vous m'avez accordé des grâces auxquelles je m'opposais de toutes mes forces. Fallait-il rappeler une ingrate qui voulait fuir son Père ? Du moment où j'avais pu former un si noir projet, méritais-je autre chose que vos anathèmes ?

2° *Sa lutte contre la terrible justice* après le péché. Au milieu de la conspiration générale de toute les perfections divines qui déposaient à la fois contre moi, de toutes les créatures qui demandaient à venger leur Auteur outragé, la miséricorde seule répondait pour moi, me marquait de son sceau, comme autrefois Caïn, pour détourner le coup mortel, me recueillait dans son sein comme dans une citadelle de refuge inviolable. O justice, attendez, patience, grâce, grâce ; ne frappez pas encore cette âme coupable. Je descendrai moi-même vers elle et je la presserai si vivement, qu'elle nous consolera par son heureux retour.

N'est-ce pas le sens caché de ces paroles : « Dieu ne « veut pas qu'une âme périsse, mais diffère l'exécution de son arrêt, de peur que celui qui a été re« jeté ne se perde entièrement. » (II Reg., c. XIV.) « Et ailleurs : Vous avez compassion de tous les « hommes, ô mon Dieu, parce que vous pouvez tout,

« et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent « pénitence. » (Sap., c. XI.) Et encore : « Vous avez « donné à ceux qui vous craignent le signal, pour « qu'ils fuient de devant l'arc. » (Ps. 59.)

Il est donc bien vrai, Seigneur, vous ne punissez qu'à regret, en vous faisant violence, en contrariant, pour ainsi parler, votre inclination naturelle. On dirait qu'il ne vous suffit pas d'être notre Père, si vous n'êtes encore notre ami, et qu'il manque quelque chose à votre félicité, dès que vous n'êtes pas le principe de la nôtre.

3° *Ses invitations insinuantes* pour me rappeler de mes égarements.

C'est la miséricorde qui dit par la bouche de Jérémie : « Je vous ai parlé, me levant de grand ma- « tin, et vous ne m'avez point obéi. Je vous ai en- « voyé les prophètes mes serviteurs, me levant dès « le point du jour, et vous disant : Que chacun se « retire de sa mauvaise voie et redresse ses affec- « tions, et vous ne m'avez point obéi. » (C. XXXV.) Comme un ami qui redoute pour son ami un fâcheux accident, et qui interrompt brusquement son sommeil pour le prévenir. C'est elle encore qui dit par la bouche de saint Jean : « Voici que je me tiens debout à la « porte, et je frappe. » (Apoc., c. III.)

Ces lumières vives sur la brièveté de la vie, ces terreurs de vos jugements, ces dénonciations, ces avertissements d'une Supérieure ou d'un confesseur, la mort d'une compagne, l'insubordination des élèves, cette maladie : c'étaient autant de coups que vous portiez à mon cœur, ô mon Dieu. J'ai multiplié mes iniquités et mes refus ; votre miséricorde ne s'est rebutée. Qui sait si cette Religieuse ne se laissera pas enfin fléchir ? En attendant, votre miséricorde se tenait debout, prête à entrer, à la

porte de mon cœur, frappant et ne s'arrêtant quelques instants que pour frapper ensuite plus fort.

Un Dieu me prier, me conjurer d'accepter mon pardon ! Ne pourrait-il donc se passer de moi ? Pour mon âme perdue, n'en susciterait-il pas des milliers d'autres plus saintes et plus dévouées ?

4° *Son accueil paternel* lorsque je me suis jetée dans ses bras.

Elle est venue au devant de moi, car de moi-même je ne pouvais revenir sur mes pas ; elle a formé dans mon cœur les sentiments de componction et les a exprimés par ma bouche ; elle m'a rendu en un instant tous mes droits à la gloire, m'a fait passer de l'enfer au ciel ; elle s'est réjouie de mon retour comme d'un triomphe, et les anges en ont célébré une fête. Et voilà sa vengeance, de me réduire à l'impossibilité de l'aimer assez, de la bénir assez, de pleurer assez.

Qu'elle se compare justement à une colombe : son glaive à un glaive de colombe (Jer., c. XLVI) ; sa colère à une colère de colombe (ibid. c. XXV). Ne savons-nous pas que la colombe est sans fiel, qu'elle ne sait que gémir et flatter doucement de l'aile, quand on la maltraite ? Combien le Psalmiste a raison de s'écrier : « Dieu nous rejettera-t-il pour « toujours ? Oubliera-t-il d'avoir pitié de nous ? « Dans sa colère, sera-t-il assez fort pour contenir « ses miséricordes ? » (Ps. 76.) Moi je dis que je ne puis contenir ma colère, et Dieu dit qu'il ne peut contenir ses miséricordes. C'est un fleuve qui déborde, rompt ses digues, veut tout submerger.

Je crois, Seigneur, parce que vous avez parlé ; mais je dois adorer en silence : le langage humain est impuissant à célébrer un si prodigieux amour.

5° *Ses industries ineffables* pour me sanctifier et

me captiver sous son empire, lorsque je suis redevenue sa conquête.

Que de ménagements ! Que de saintes adresses ! Comme elle presse et semble craindre à trop presser ! Comme elle s'étudie tantôt à écarter les objets de séduction, tantôt à amener sous ma main ce qui peut m'édifier !

Qui dirait les ravissements d'une mère lorsque l'enfant de ses douleurs lui sourit pour la première fois, comme elle se plaît à bégayer avec lui, de quels yeux elle le voit croître, se fortifier, retracer tous les jours d'une manière plus sensible ses traits et son image, comme elle partage ses succès et ses disgrâces, comment enfin tous ses désirs et toutes ses affections vont s'absorber et se confondre dans ce cher et unique objet ? Et moi aussi je suis l'enfant de la miséricorde ; je puis dire avec David : « Dès mon « réveil, elle vient à mon secours... elle me précède « pour me frayer la route... elle me suit pour me « défendre... elle m'environne... elle me couvre « d'un bouclier... elle me conduit par la main... « elle me protège à l'ombre de ses ailes... elle me ca- « che dans le secret de sa face... elle me garde « comme la prunelle de son œil... elle est pleine de « suavité... de bénignité... de grâce... elle est « meilleure que la vie. » (Psal.)

O miséricorde, soyez toujours ma mère, et donnez-moi toujours pour vous les sentiments d'un fils. Que d'autres chantent la toute-puissance qui a créé le monde, la sagesse qui le gouverne, la providence qui entraîne tout à ses fins : que d'autres chantent la beauté ravissante de Dieu, sa sainteté inaltérable, sa vérité, sa science, chacun de ses attributs. Pour moi, je veux chanter éternellement la miséricorde : *Misericordias Domini, in æternum cantabo.* (Ibid.)

TROISIÈME EXERCICE.

Ciel.

1° Bonheur personnel. Il consiste dans la restauration et le renouvellement de l'être tout entier.

Le corps de la Religieuse, déjà immolé par le vœu de chasteté et empreint du sceau de la mortification, se dévoua sans réserve à la gloire de Dieu par l'exercice du zèle : ses yeux en étudiant la doctrine chrétienne, ses lèvres en l'expliquant, ses oreilles en se prêtant aux questions et aux réponses des enfants, ses mains en dirigeant leurs travaux, ses pieds en s'attachant à leur suite pour les conduire, les surveiller au besoin les ramener. A lui donc, selon la mesure des sacrifices imposés à chacun de ses sens, des délices plus ineffables, des spectacles plus magnifiques, des concerts d'une plus divine mélodie, des parfums d'une suavité plus céleste, une plus noble et plus riche parure, une grâce et une beauté plus ravissantes. Une lumière pure et douce l'environne, lui tenant lieu de pourpre et de diadème ; il est plongé dans cette lumière, elle sort de lui et elle y rentre ; et ce corps refleuri, spiritualisé, transfiguré, éclipse tous les saints vulgaires, comme le soleil éclipse tous les astres.

Son cœur, par tant de vertus austères, d'angoisses incomprises, de larmes inconsolées, d'humiliations dévorées en secret, fut un continuel holocauste uni sur l'autel de la croix à celui de l'Agneau sans tache. Pour lui désormais une surabondance de jubilation et de joie, une perpétuelle ivresse, un assouvissement de tous les désirs, des ravissements extatiques, un élancement non interrompu vers la plus chaste union. Pas une larme oubliée, méconnue jusque-là,

que la main de Dieu ne vienne rechercher, recueillir, essuyer. Pas une vertu cachée sous le voile de la modestie ou traitée de folie, qui n'apparaisse dans toute sa sagesse et dans tout son lustre. Et ce cœur, incessamment élargi et dilaté, sera plongé, perdu, submergé dans un fleuve de consolations immenses, de consolations inénarrables.

2° Bonheur de sociétés. Il consiste dans la communication mutuelle de la gloire et de la félicité entre tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ.

La gloire du ciel entier, à laquelle la Religieuse a si puissamment contribuée en chantant dans son office les exploits de l'Eglise triomphante, en édifiant l'Eglise militante par le soin des enfants, en appliquant ses suffrages et satisfactions à l'Eglise souffrante, fera resplendir sur son âme ses reflets, ses rejaillissements, ses radiations, ses indescriptibles splendeurs. La Religieuse ne verra Dieu pour ainsi dire qu'à travers tous les anges, tous les saints, astres radieux et éclatants soleils; et ces millions d'anges et de saints, jetant sur elle un rayon de leur gloire, en même temps qu'elle fait monter vers eux un rayon de la sienne, elle concentrera sur son front toutes les parures, toutes les beautés, toutes les lumières, toutes les auréoles variées à l'infini de Jésus-Christ, de Marie, de toute la cour céleste. Telle la voûte du firmament, avec ses innombrables perles, se peint sur la surface azurée d'une mer calme et transparente. Tels les vallons, avec leurs contours pittoresques et leurs paysages enchantés, se réfléchissent sur le cristal d'un miroir limpide.

C'est peu : *la félicité* des anges et des bienheureux, des enfants surtout qu'elle a élevés, lui devenant présente et sensible comme la sienne propre,

elle la recevra par autant de cœurs qu'il y a d'élus, ou plutôt par un cœur répandu dans une infinité de cœur, et mieux encore, par un cœur aussi vaste, aussi prodigieusement étendu, que tous ces cœurs réunis et consommés ensemble.

O Dieu, que ressentirai-je, lorsque la joie de tous les anges et de tous les saints, mes amis et mes frères, descendra, fondra sur mon cœur, et lorsque les flots infiniment redoublés des torrents de volupté qui traversent et inondent le cœur de Marie, s'épancheront, se déborderont dans mon cœur ; et lorsque la béatitude souveraine, incompréhensible, mille fois excessive et incommensurable de l'humanité de Jésus-Christ viendra assaillir et engloutir mon cœur? Pauvre cœur, où prendras-tu assez de capacité pour recevoir, assez de force pour soutenir ce flux et reflux éternel d'une félicité sans mesure ?

3° Bonheur de déification. Il consiste dans la vision intuitive et l'amour béatifique.

Par la vision intuitive, l'intelligence de la Religieuse, miraculeusement dilatée, fortifiée, agrandie, pour prix de son application à méditer et à faire connaître les vérités éternelles, verra tout en Dieu, verra Dieu en tout, verra Dieu en lui-même.

Quelle extase, lorsque, d'un simple regard sur Dieu, elle découvrira les opérations de la grâce dans les âmes, les fruits qu'ont produits ses exhortations et ses prières, les victoires de l'Eglise sur le schisme et l'hérésie, la marche et l'économie de la Providence, la beauté et les fonctions des Esprits célestes, l'incomparable splendeur et les sublimes prérogatives de Marie lorsque, la Divinité s'étalant de toute part dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, elle apercevra partout les traits de la gloire de Dieu, les vestiges de sa puissance, les caractères de

sa sagesse, les écoulements de sa magnificence, sa lumière dans les prophètes, son zèle dans les apôtres, sa force dans les martyrs, sa science dans les docteurs, sa pureté dans les vierges : lorsqu'avançant de clarté en clarté, d'illumination en illumination, prenant un essor toujours plus rapide, montant au dessus de toutes les sphères, traversant toutes les phalanges angéliques, elle contemplera l'adorable Trinité, non pas de loin, à travers un voile obscur, dans des images imparfaites, en énigme, mais de près, mais à découvert, mais face à face et telle qu'elle est : *Facie ad faciem, sicuti est!*

Par l'amour béatifique, la Religieuse dont l'unique soin fût d'aimer et de faire aimer Dieu, l'aimera enfin sans effort, sans lassitude, sans dégoût, sans retour sur elle-même, sans craindre de l'aimer jamais moins et d'en être jamais moins aimée. Elle l'aimera, parce que toutes ses volontés seront réunies, toutes ses passions absorbées, toutes ses joies complètes dans la joie, dans la passion, dans la volonté d'aimer Dieu. Elle l'aimera, parce qu'une fois reçue dans ses bras, épanouie sous son regard, admise à reposer sur son sein, elle recevra ses caresses, traitera familièrement avec lui comme avec son Père, pénètrera dans la connaissance de tout ses secrets et s'entendra dire : Je suis ton éternelle récompense. Elle l'aimera, parce qu'unie à Jésus-Christ comme le membre au chef, ne faisant plus qu'un avec Jésus-Christ, elle verra Dieu par les yeux de Jésus-Christ, bénira Dieu par la bouche de Jésus-Christ, embrassera Dieu par le cœur de Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, comme par un canal mystérieux, recevra à pleins bords les effusions intarissables de la Divinité. Elle l'aimera, parce qu'elle sera pleine de Dieu, heureuse du bonheur de Dieu, nourrie, abreu-

vée de l'essence de Dieu ; parce que, l'Esprit de Dieu se communiquant à son esprit, le cœur de Dieu s'écoulant dans son cœur, la vie de Dieu devenant sa vie, Dieu habitant en elle et elle habitant en Dieu, elle sera transformée en Dieu, identifiée avec Dieu, rendu semblable à Dieu : *Similes ei erimus !!!*

QUATRIÈME EXERCICE.

Pêche miraculeuse

PREMIER PRÉLUDE. Jésus apparut à ses apôtres fatigués d'une pêche infructueuse, fit entrer dans leurs filets cent cinquante-trois gros poissons, et de sa main leur prépara et leur servit un repas sur le rivage.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter la mer, la barque, les apôtres, Jésus debout, et près de lui des charbons, un poisson, du pain.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de comprendre la charité de Jésus se faisant le serviteur de ses apôtres et les nombreux enseignements contenus dans ce mystère.

La charité de Jésus se révèle 1° *dans la pêche miraculeuse qu'il fait faire à ses apôtres.*

« Jésus se fit voir encore depuis à ses disciples « sur le bord de la mer de Tibériade. » (Joan., XXI.) C'est là, en effet, en Galilée, qu'il leur était ordonné de se rendre ; puisqu'ils sont où Jésus les veut, qu'ils espèrent tout de son secours. « Et il s'y fit voir de cette « sorte : Simon-Pierre, et Thomas appelé Didyme, « Nathanaël qui était de Cana en Galilée, les fils de « Zébédée, et deux autres de ses disciples, étaient en-

« semble. » Ils sont tous pêcheurs de profession, exercés dès l'enfance à manier le filet ; le succès paraît assuré. « Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher ; « ils lui dirent : Nous y allons aussi avec vous. » On ne saurait trop admirer cette obéissance. Avant d'être définitivement pêcheurs d'hommes, ce qui n'eut lieu qu'à dater de la descente du Saint-Esprit, il leur était permis, peut-être nécessaire, de continuer leur premier métier. Ils s'en allèrent donc, et « entrèrent dans une barque. » Pierre confie à l'un la voile, à l'autre la rame, à d'autres le filet ; en sa qualité de pilote, il se réserve le gouvernail. « Mais cette nuit-là ils ne prirent rien. » Le moment était bien choisi, puisque c'est la nuit que le poisson remonte des gouffres à la surface. Néanmoins on est arrivé au matin sans rien prendre, rien absolument. « Le matin étant venu, Jésus parut sur le rivage, « sans que ses disciples s'aperçussent que c'était lui. » Pendant qu'ils travaillaient, sans se mutiner, sans murmurer contre leur pilote, Jésus les regardait, comptant toutes les gouttes de sueur qui tombaient de leur front et s'apprêtant à récompenser leur patience. « Jésus leur dit donc : Enfant, n'avez-« vous là rien à manger ? » comme un voyageur qui demande l'aumône, ou comme un marchand qui désire acheter en gros pour revendre en détails. « Non, » lui répondirent-ils. Voici l'aveu complet de notre impuissance, que le ciel exige pour nous accorder son secours. « Il leur dit : Jetez le filet au côté « droit de la barque, et vous en trouverez. » Le côté droit, dans le style de l'Ecriture, signifie la pureté d'intention. La gloire de Dieu, le salut des âmes, tels sont les motifs qui doivent diriger l'apôtre ; jamais l'intérêt, la vanité ou tout autre vue humaine. « Ils le jetèrent aussitôt, » bien qu'ils l'eussent déjà

jeté durant de longues heures à gauche, à droite, de toute façon ; mais on ne risque jamais rien, et l'on a souvent beaucoup à gagner à déférer à l'avis d'un « autre. « Et ils ne pouvaient plus le tirer, tant il était plein de poissons. » Qu'on se figure leur joie : ils auront de quoi apaiser leur faim, donner aux pauvres, et même vendre aux acheteurs pour faire un peu de monnaie.

2° *Dans l'agréable surprise de sa visite si opportune qu'il leur ménage.*

C'est déjà un plaisir, après toute une nuit de peine, de trouver un homme, même inconnu, à qui l'on puisse dire son ennui. Ce plaisir est plus grand, si cet homme paraît s'intéresser à la situation, traite familièrement, et donne, en promettant le succès, un bon conseil. Mais le plaisir est au comble, lorsque, sous la figure de celui qu'on prenait d'abord pour un étranger, on reconnaît tout à coup l'ami le plus tendre, le père le plus aimant et le plus aimable. « Alors « le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le « Seigneur. » Le premier qui fait la reconnaissance, et c'est le plus pur, digne pour cela de voir Dieu, pousse un cri de joie, annonçant d'abord à Pierre, chef de l'équipage, l'heureuse nouvelle. « Simon-« Pierre ayant ouï que c'était le Seigneur, mit son « habit, car il était nu, et se jeta dans la mer. » A l'instant le plus ardent se précipite, jetant par respect sa tunique sur l'habit de pêche, et ne craignant plus comme autrefois de se noyer. « Les autres dis-« ciples vinrent dans la barque, n'étant loin de la « terre que d'environ deux cents coudées, et ils y « tirèrent le filet plein de poissons. » Le reste vient en toute hâte ; et n'était la proximité du rivage et la crainte de laisser perdre ce que Jésus leur donne avec tant de bonté, chacun serait disposé à se met-

tre à la nage comme Pierre pour voler à Jésus.

3° *Dans le repas si bien mérité qu'il leur prépare.*

Jésus ne veut pas qu'ils attendent trop longtemps le dîner ; il leur épargne même la peine d'aller chercher du bois, d'allumer le feu, d'acheter du pain. « Lors donc qu'ils furent descendus à terre, ils trou« vèrent des charbons allumés, » pour cuire le poisson, pour sécher les habits, surtout la tunique de Pierre, et pour réchauffer les membres fatigués. On aime tant un peu de feu le matin, au bord de la mer, après une nuit de veille et de travail ! Cette attention ne pouvait échapper à Celui qui a fait le cœur des mères. « Et du poisson dessus. » Ce poisson est rôti ; pourtant Jésus le tient sur le feu, de peur qu'il ne se refroidisse, l'estomac s'accommodant mieux le matin d'un mets chaud que d'un mets froid. « Avec du pain. » Le repas, quoique frugal et conforme au régime de pauvres bateliers, est complet ; et l'on peut croire que ce poisson et ce pain, créés tout exprès par Jésus pour ses chers enfants, n'étaient pas d'une qualité inférieure. Mais parce que les chasseurs aiment surtout à manger le fruit de leur chasse, et les pêcheurs le fruit de leur pêche, pour leur procurer ce plaisir innocent et légitime. Jésus leur dit : « Apportez « quelques poissons de ceux que vous venez de pren« dre. »

4° *Dans la grâce charmante avec laquelle il les sert lui-même.*

« Alors Simon-Pierre monta dans la barque, et « tira à terre le filet, qui était plein de cent cin« quante-trois gros poissons ; et quoiqu'il y en eût « tant, le filet ne se rompit point. » Quatre miracles dans un : la multitude des poissons, leur capture instantanée, la solidité du filet, et la vigueur de

Pierre tirant seul à terre ce que six apôtres traînaient à peine tout à l'heure sur les eaux. Au reste, il lui appartenait de constater le miracle, comme il lui appartiendra plus tard de connaître quelles nations entrent dans le sein de l'Eglise et à la suite de quels prodiges. Tandis que Pierre et ses compagnons, ravis, comptent et recomptent ces poissons énormes étendus sur le sable, oubliant de se mettre à table, Jésus leur dit : « Venez manger. » Il a choisi le lieu, il a mis le couvert, il les appelle et les fait asseoir. Nulle pensée capable de les préoccuper péniblement, nul doute sur la vérité de sa résurrection et de sa présence. « Il ne vint dans l'esprit d'au-« cun d'eux d'oser lui demander qui il était, car ils « savaient que c'était le Seigneur. » C'est bien lui, ils le voient de leurs yeux, ils ne peuvent se rassasier de le contempler ; et quel autre aurait pu faire ce miracle de puissance et de charité ? « Jésus donc « s'approchant prit le pain et leur en donna, et du « poisson aussi. » Lui-même rompt le pain, distribue le poisson, va de l'un à l'autre, dépose dans leurs mains et réalise la parabole du maître qui, trouvant ses serviteurs veillant, se ceint d'un linge, les fait asseoir, passe et repasse pour les servir. (Luc., XII.) C'est peu : après avoir été ministre, il veut être convive ; il mange avec ses enfants, au milieu de ses enfants, de la pêche de ses enfants : touchante image de la béatitude céleste que Jésus partage avec ses saints, surtout avec les sauveurs d'âmes. Tout à l'heure ces disciples regrettaient de ne pouvoir faire l'aumône d'un poisson à un étranger, et voilà qu'ils font l'aumône à leur Dieu, qui la leur a faite si abondamment.

Application. Dans tout ce mystère, Jésus semble tenir ce langage à ceux qui par vocation sont em-

ployés au salut des âmes: « Soyez unis entre vous et « avec Pierre ; hors de l'unité, point de conversions. « C'est sur l'ordre de Pierre, dans la barque de Pierre, « sous la direction de Pierre, qu'il faut jeter le filet. « Ne dites pas à vos supérieurs : Pourquoi à droite « plutôt qu'à gauche ? Pourquoi dans la mer de Ti- « bériade plutôt que dans l'Océan ? Laissez, laissez « le raisonnement humain et le caprice ; obéissez, « et vous verrez les prodiges. Souvenez-vous que, « pour pêcher les âmes, on doit travailler beaucoup, « travailler le jour et la nuit, travailler sans aucun « autre souci. Des rivages éternels, Jésus regarde ses « ouvriers, compte leurs soupirs et leurs larmes, et, « en leur préparant les délices du festin céleste, « veille encore avec une sollicitude paternelle à la « nourriture corporelle. C'est lui qui pousse dans le « sein de l'Eglise, comme des poissons immenses « dans le filet, la multitude des nations ; et ce sein « est assez grand pour les contenir et assez fort pour « les porter toutes. Ni les schismes ni les hérésies « ne brisent l'unité catholique. Proposez-vous tou- « jours la gloire de Dieu, et ne désespérez jamais du « succès. Il sait le moment où il doit se montrer et « couronner vos efforts; attendez ce moment, et con- « tinuez vos labeurs. Soyez purs comme Jean, qui « le premier reconnaît son Maître ; soyez fervents « comme Pierre, qui le premier arrive à ses pieds. »

Colloques : 1° *Avec saint Pierre.* Lui promettre, dans la personne de nos Supérieures, fidélité, obéissance, travail infatigable.

2° *Avec Jésus-Christ.* O le bon ministre ! le bon ami ! le bon père ! O la plus attentive et la plus tendre des mères !

TROISIÈME PARTIE

EXERCICES

POUR LA

RETRAITE DU MOIS

AVIS

SUR LA MANIÈRE DE BIEN FAIRE LA RETRAITE DU MOIS

1° La veille, réciter le *Veni Creator;* prévoir en général le fruit qu'on retirera de cette retraite; lire avec attention le sujet de la méditation du lendemain.

2° Le jour de la retraite, vaquer à ses fonctions, si la nécessité l'exige, mais se maintenir dans le recueillement, et donner à ses actions ordinaires toute la perfection possible.

3° Consacrer au moins une demi-heure à la méditation et un quart d'heure à chaque considération.

4° Pour matière d'examen particulier, relire le mémorial de la retraite annuelle, recherchant le défaut principal qui s'est glissé dans la conduite durant le mois précédent, la vertu dont le besoin se fait plus vivement sentir, les occasions dangereuses qu'on a pu rencontrer, les devoirs d'état

qu'on aurait négligés ; puis prendre la résolution de combattre ce défaut, d'acquérir cette vertu, de fuir ces occasions, d'accomplir ces devoirs, déterminant les moyens nécessaires et efficaces qu'on veut et qu'on doit mettre en œuvre.

5° Préparer et faire sa confession, comme si c'était la dernière de sa vie.

6° Le soir, faire l'exercice de la préparation à la mort.

7° Le lendemain, assister à la messe avec toute la dévotion dont on est capable ; communier en viatique.

8° On termine en récitant le *Te Deum*.

9° Chacune doit choisir, pour faire cette retraite, le jour du mois qui lui sera le plus commode, à moins qu'il n'y ait un jour fixé pour toute la Communauté.

10° On peut être assuré que la fidélité à cet exercice mensuel est de tous les moyens le plus efficace et le plus infaillible d'échapper à la routine et au relâchement, de croître en ferveur et en zèle, par conséquent de mener une vie sainte et de faire une sainte mort.

La retraite générale ayant lieu d'ordinaire au mois de septembre, on a cru devoir ouvrir la série des petites retraites du mois par celle du mois d'octobre.

RETRAITE DU MOIS D'OCTOBRE.

PREMIER EXERCICE.

L'ange gardien

PREMIER PRÉLUDE. « Voici que j'envoie mon ange « pour vous frayer le chemin, protéger vos pas et « vous introduire au lieu que je vous ai préparé. « Respectez-le, soyez docile à sa voix, et ne vous « avisez pas de le mépriser, car il agit en mon nom.» (EX., XXIII.)

DEUXIÈME PRÉLUDE. Je me représente l'adorable Trinité, au moment de mon baptême, détachant un ange de la céleste milice, et le députant près de moi pour m'accompagner dans mon pélerinage.

TROISIÈME PRÉLUDE. Mon saint ange, obtenez-moi la grâce de comprendre ce que vous êtes pour moi et ce que je dois être pour vous, vos fonctions et mes devoirs.

1° L'ange gardien est un officier d'honneur qui nous fait cortège.

Dieu, qui est un pur esprit, a voulu créer de purs esprits comme lui, qui vécussent d'intelligence et d'amour, le connussent et l'aimassent, fussent heureux en le contemplant et en le possédant, et par là portassent dans leur nature le sceau et le caractère des attributs divins. Ce sont les anges, êtres intermédiaires, inférieurs à Dieu, supérieurs aux fils d'Adam.

Quel jour les vit naître? C'est le secret de Dieu;

nous savons seulement qu'ils adoraient Jéhovah, alors que ni l'homme ni aucune créature visible n'existaient encore.

Quel est leur nombre ? Un prophète, transporté en esprit parmi eux, en a vu un millier de milliers qui exécutaient les ordres de Dieu et dix fois cent mille qui demeuraient en sa présence ; c'est dire qu'ils sont innombrables : ce qu'il y a de plus beau, c'est toujours ce que Dieu prodigue le plus.

Leur volonté, invariablement droite et conforme à la volonté divine, est entraînée par d'irrésistibles transports vers le souverain Bien.

Leur puissance répond à l'excellence de leur être, et l'on peut douter que dans ce monde physique quelque chose résistât à leurs efforts.

Trois hiérarchies les partagent, et neuf chœurs les subdivisent. Les Séraphins, canaux du pur amour, représentent les brûlantes ardeurs du Dieu qui embrase et transforme ses élus. Les Chérubins, canaux de l'éternelle vérité, représentent sa sagesse et sa science. Les Trônes, par leur attitude calme et sereine, représentent sa majesté. Les Dominations, capitaines de toutes les phalanges, représentent l'incomparable empire du Roi des rois. Les Principautés, plénipotentiaires de Dieu près des gouvernements humains, représentent l'action du suprême modérateur qui assied ou renverse à son gré les dynasties et les royaumes. Les Puissances, dans un perpétuel combat, renouvellent les victoires de Jésus-Christ sur le démon. Les Vertus, préposées aux miracles, n'attendent que le signal pour suspendre ou changer les ressorts de la machine du monde. Les Archanges, messagers divins, se précipitent pour signifier à la terre les heureuses nouvelles ; et les anges adoptent les hommes pour pupilles, les cou-

vrent de leur paternelle et invincible protection. La première hiérarchie transmet à la seconde la pureté, la lumière, la perfection qu'elle reçoit immédiatement de Dieu dans une mesure suréminente ; la seconde, moins favorisée, les transmet à la troisième à un degré inférieur au sien, et celle-ci les communique aux hommes.

Aurais-je osé l'espérer ? Tout ce qu'il y a de plus pur, de plus saint, de plus élevé dans le ciel, Dieu me l'a donné : un de ses plus intimes favoris, un des plus nobles courtisans qui environnent son trône, un prince de la Jérusalem céleste. C'est l'ange de Dieu, puisque Dieu l'a créé, mais c'est aussi mon ange, puisqu'il doit me servir de guide, de ministre, de tuteur, de précurseur ; il est tout à moi, il est tout pour moi. Il me bénit, il m'aime, il me tresse des guirlandes. Lui qui contemple Dieu dans de ravissantes extases, ne dédaigne pas d'arrêter sur moi ses regards, de prendre part à mes intérêts, de se faire mon compagnon de voyage ; il quitte le ciel pour la terre, et semble trouver son paradis dans ma société.

Ange de Dieu, puisque vous êtes mon ami et mon frère, dites-moi, pour me consoler, quelque chose de notre commune patrie. Vous voyez l'image de Dieu gravée en mon âme, et le sang de Jésus-Christ qui coule sur moi, et l'esprit saint qui m'a choisie pour son sanctuaire. Je suis l'enfant du grand Roi, venez me conduire en triomphe à mon héritage ; ainsi l'a ordonné votre Père et le mien.

Tel est le premier ministère de l'ange gardien ; il vient pour m'honorer. Quel sera envers lui mon premier devoir ? Lui rendre honneur pour honneur. Si c'est le propre de la grandeur d'imprimer le respect, et si, au témoignage de Jésus-Christ, celui qui

est le moindre dans le ciel est au dessus de tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, quel respect ne devra pas m'inspirer la présence de mon ange ? Seule et en compagnie, le jour et la nuit, dans mes gestes, dans mes regards, dans mes paroles, toujours, en tout lieu, en toute chose, je paraîtrai ornée de pudeur et de modestie.

2° L'ange gardien est un défenseur valeureux qui combat pour nous.

Toutes les qualités exigées d'un défenseur, il les réunit. 1° *L'intrépidité*. Sa lance est pour ainsi dire toujours tirée contre nos ennemis. Il comprime les passions tumultueuses de la chair, il déjoue les manœuvres du démon, il paralyse l'effet des scandales du monde. Comme un boulevard formidable, dit saint Basile, l'ange nous protège en face, sur les flancs, par derrière ; il fait l'office de mille escadrons, il équivaut seul à une armée.

2° *La prudence*. Nul artifice qu'il ne découvre ; son œil est attentif à tout. Si le démon veut amollir notre âme par l'attrait des voluptés, il lui fait goûter les délices de la vertu angélique ; s'il la jette dans la tristesse, il ranime son courage. Notre esprit, il le préserve de l'erreur ; notre cœur, il le garantit des affections coupables ; nos sens, il les affranchit des illusions. Tantôt c'est une occasion funeste dont il nous délivre, tantôt c'est un entretien édifiant qu'il nous ménage. Il nous donne l'intelligence de nos pieuses lectures et amène sous nos yeux la page qui convient au besoin du moment. Combien de fois a-t-il mis sur les lèvres du prêtre les paroles qu'il devait nous adresser !

3° *La fidélité*. Il nous a reçus comme un précieux dépôt sur le seuil de la vie, et jusqu'à l'éternité il nous aura sous sa sauvegarde. Il veille sur nous

durant nos emplois ; il entre et il sort avec nous. Si nous partons pour un voyage, notre ange se met en route avec nous ; si nous sommes seuls, il nous fait compagnie et nous parle par ses secrètes et suaves inspirations. A notre réveil, nous le trouvons près de notre couche, et, durant la nuit, nous n'avions point à regretter son absence ; il était là, à notre chevet, écartant les songes sinistres. C'est avec notre ange que nous allons au tribunal de la pénitence, avec lui que nous approchons de la table sainte, avec lui que nous faisons oraison. Oh ! comme il s'efforce alors de mettre le recueillement dans notre imagination, la ferveur dans notre cœur ! Notre ange, c'est plus qu'une mère. Ce sont les anges, dit saint Bernard, qui préservent les enfants d'innombrables dangers. Cent fois nous eussions perdu la vie sans son intervention : il nous a arrêtées sur le bord du précipice, il nous a soutenues dans nos chutes, il a écarté la flamme dévorante, il a écrasé la tête de la vipère, il a chassé au loin les orages chargés de la foudre.

Que si une âme vient à tomber dans le péché, qui pourra peindre l'empressement des anges à la relever ? Courons aux remèdes, préparons l'appareil. Et ils viennent en foule, ils pressent les cieux de s'ouvrir, ils se distribuent autour de cette âme. Relève-toi, montre-nous ta plaie, accepte la vie que nous t'apportons ; pourquoi voudrais-tu mourir ? Si tu savais les trésors de miséricorde qui sont au cœur de Dieu !... Et dès que cette âme a versé quelques larmes, avec quel bonheur ils remontent pour offrir à Dieu ces larmes ! Les larmes d'une âme pénitente, quel sacrifice de bonne odeur ! quel présent délectable !

Dans nos maladies et nos chagrins, les anges

sont là pour se mêler à nos combats, pour baiser nos blessures, pour nous prodiguer la consolation, pour applaudir à notre triomphe. Tout cœur qui gémit, tout membre qui porte une meurtrissure, leur paraît heureux, vénérable, digne d'envie, parce que ce sont là des caractères augustes et sacrés qui rendent semblable à Jésus crucifié. Pour eux, à couvert par leur nature impassible des plaies du corps et des angoisses de l'âme, ils ne peuvent signaler l'héroïsme de leur amour par la généreuse épreuve des afflictions. Ils partagent la gloire, non les souffrances du Sauveur.

Mais c'est surtout à l'heure suprême que se révèle la sollicitude des anges. Sans cesse ils montent vers le ciel, chargés des soupirs que la douleur et l'espérance arrachent au moribond, et sans cesse ils en redescendent, chargés des dons de Dieu. En montant, ils disent à Dieu : Ayez pitié, Seigneur, de cette chère âme, ne la perdez pas en ce triste jour. En redescendant, ils disent à l'âme : Combats généreusement ; oh ! la grande récompense qu'on te prépare ! Encore quelques instants, et la félicité sans fin sera ton heureux partage. Et ils recueillent les prières de cette âme pour les offrir à Dieu ; ses larmes, ses sueurs, ses gémissements, ses désirs, ses pensées, ils comptent, ils présentent tout.

Ange de Dieu, qu'avec raison vous êtes appelé bon ange ! Oui, bon, très bon ! Je me remets entre vos mains, aujourd'hui et pour toujours, à la vie et à la mort. Je recourrai à vous dans mes tentations, dans mes perplexités, dans mes affaires épineuses. Sous vos auspices, point de naufrage ; sous votre direction, point de langueur.

Colloques : 1° *Avec Dieu le Père.* Déjà vous nous aviez donné votre Fils unique pour Sauveur, votre

divin Esprit pour consolateur, votre royaume pour terme de nos espérances, et, de peur, ce semble, qu'il ne restât au haut des cieux quelqu'un qui ne s'intéressât pas à nous, voilà que vous nous avez donné vos anges pour gouverneurs. Seigneurs, soyez mille fois remercié pour ce nouveau bienfait.

2° *Avec l'ange gardien.* Quelquefois, ô mon ange, je désirerais savoir de quelle hiérarchie vous avez été tiré, si vous avez servi Jésus ou Marie sur la terre. Qui que vous soyez, ne me laissez pas périr, je veux voir Dieu avec vous, le bénir avec vous Liez le démon qui rôde autour de moi ; ne me délaissez pas dans mon agonie, plaignez ma cause devant le souverain Juge, et après les jours d'expiation, portez-moi vous-même sur mon trône immortel.

DEUXIÈME EXERCICE.

L'éducation chrétienne.

C'est sur l'éducation chrétienne que repose l'espoir de l'Eglise pour l'avenir. Pie IX écrivait aux évêques d'Italie en 1849 : « En ces temps périlleux, « nous devons, vous et Nous, faire les plus grands « efforts, employer tous les moyens, lutter avec une « constance inébranlable, déployer une vigilance « continuelle, pour tout ce qui touche aux écoles, à « l'instruction et à l'éducation des jeunes gens et « des enfants de l'un et l'autre sexe. » Avant lui, le « pape saint Pie V avait dit : « L'expérience n'a cessé « de prouver que les enfants élevés chrétiennement « mènent presque toujours une vie chaste, exem- « plaire, et que parfois ils parviennent à une sain-

« teté éminente ; tandis que les autres, entraînés « dans des vices qu'ils n'auraient probablement ja- « mais connus, se perdent presque inévitablement, « et, ce qui est plus déplorable encore, contribuent « à la perte d'un grand nombre. »

Or l'éducation recommandée par les Souverains Pontifes ne se borne pas à la science du catéchisme. La religion étant le fond, la base et le couronnement de l'enseignement, il faut que l'esprit chrétien le pénètre dans toutes ses parties, circule dans tous ses développements, se mêle à tous les cours, éclaire, dirige, vivifie son action jusque dans les moindres détails. Se contenter de lui donner une place quelconque dans le programme officiel, la mettre au rang de l'orthographe, du calcul ou de la physique, la classer au nombre des choses bonnes à apprendre après l'histoire, la littérature, le dessin linéaire, ce serait tout simplement méconnaître les droits de Dieu, les devoirs de l'institutrice religieuse et les vrais intérêts des enfants.

Que ne fait-on pas pour la science profane ? On y consacre cinq ou six ans, sept ou huit heures par jour. Non content d'apprendre aux enfants ce qu'il faut faire et la manière de le bien faire, on surveille l'emploi de leur temps, on marque leur progrès, on leur fait subir de fréquents examens, on compte pour rien sa peine, pourvu qu'ils fassent honneur à leur maître et qu'ils répondent à l'attente de leurs parents. Ah ! si l'on employait pour la vertu seulement la moitié de ces moyens ; si, après leur en avoir donné des leçons, on s'assurait toutes les semaines qu'ils les mettent en pratique ; si on les récompensait de leurs efforts pour les encourager, comme on les verrait progresser rapidement dans la science du salut !

« Les enfants, dit Gerson, ont une aptitude spé-
« ciale à recevoir les bons principes, l'erreur n'ayant
« encore pu pénétrer ou prendre racine dans leur âme.
« Ce sont des outres neuves faites pour les meilleures
« liqueurs, des arbrisseaux qu'on plie aisément. Les
« prémices étant d'ailleurs plus agréables que les
« fruits tardifs, les hommages de l'enfant plaisent
« plus à Dieu, sans nul doute, que ceux du vieillard
« décrépit que le vice abandonne bien plus qu'il
« n'abandonne le vice. » (*De attrah. parv. ad Christ.*) L'Ancien Testament et la *Vie des saints* sont remplis d'exemples de vertus héroïques donnés par des enfants. N'ont-ils pas reçu l'Esprit saint, la grâce et les dons surnaturels ? Ignore-t-on combien l'innocence et la liberté de cœur sont une excellente disposition pour la vie spirituelle ? Jésus-Christ ne nous offre-t-il pas pour modèle les petits enfants ?

Hâtez-vous donc de faire connaître et aimer la religion à l'enfant, pour qu'il s'y attache de bonne heure et par le cœur, qu'il l'envisage comme le plus grand présent de Dieu aux hommes, ses préceptes comme une source de bonheur même temporel, ses sacrements comme le principe de notre vraie grandeur. Dites-lui que son esprit est tout de douceur et de miséricorde, qu'elle ne combat que nos vices qui nous rendent esclaves et malheureux, que les sacrifices même qu'elle nous impose sont récompensés dès ce monde par la paix de l'âme. Montrez-lui les innombrables institutions de bienfaisance dont elle a enrichi toutes les nations civilisées par elle. S'il aime et estime la religion, il en embrassera les devoirs, il prendra au besoin sa défense ; et, au lieu que la contrainte morale en aurait fait un hypocrite, cette méthode persuasive en fera un chrétien dévoué et soumis.

Les points de doctrine qu'il faut inculquer, et sur lesquels on ne saurait trop revenir, sont les mystères et l'explication du Symbole ; Jésus-Christ sauveur, législateur et modèle, sa vie, sa mort, ses vertus, ses miracles ; la nécessité du salut et les suites funestes du péché mortel ; les fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer, le paradis ; l'Eglise et les marques de la véritable Eglise ; le Souverain Pontife, ses prérogatives et l'obligation de vivre en communion avec lui ; ce que défendent ou ordonnent les commandements de Dieu et de l'Eglise ; les sacrements et les dispositions qu'ils exigent ; la prière et ses conditions ; les fêtes et l'esprit des fêtes ; la manière d'assister aux offices, d'honorer la sainte Vierge et de sanctifier les actions de la journée. Il est bon de montrer l'enchaînement des vérités chrétiennes, le rapport qu'ont les dogmes avec les préceptes, et de suggérer une réponse aux objections les plus vulgaires des impies.

On doit former la conscience de l'enfant, non en disant : Telle faute est mortelle, telle autre est vénielle, ce qui serait souvent très hasardeux ; ni en le menaçant de l'enfer à propos des défauts de son âge, ce qui pourrait lui faire une fausse conscience ; mais en lui inspirant en général la crainte de Dieu et l'horreur du péché, en lui donnant une exacte connaissance des préceptes divins et des devoirs du chrétien, en lui rappelant que pour un péché mortel il faut la gravité de la matière considérée en elle-même ou dans ses circonstances, l'advertance de l'entendement et le consentement parfait de la volonté ; que la tentation, la délectation même ne rendent pas coupable, à moins qu'on ne s'y expose ou qu'on n'y consente ; que ce qu'on a fait de bonne foi, par force ou dans l'ignorance invincible, n'est

point imputable. Il est essentiel aussi de distinguer les péchés de pensée, de désir et d'action, de signaler le cœur comme le principe de la bonté ou de la malice de nos actes, de bien avertir qu'on ne doit jamais agir contre sa conscience et que dans les doutes il faut consulter son confesseur.

L'institutrice préparera au bienfait de l'absolution des enfants qui ne communient pas encore ; car 1° les enfants arrivés à l'âge de discrétion sont susceptibles de la recevoir ; 2° il y a obligation pour eux de la recevoir au moins une fois l'an, d'après le concile de Latran ; 3° ils y ont un droit strict ; 4° il est du devoir des pasteurs et des confesseurs de les y disposer, aussi souvent qu'ils les trouvent dans un état de damnation, pour les tirer du pouvoir du démon et empêcher le vice de s'enraciner dans ces jeunes cœurs. Sa sainteté Pie IX ayant appris « qu'avant « la première communion on refusait, dans certains « diocèses de France, l'absolution aux enfants, les « laissant ainsi, on ne saurait dire en vertu de quels « principes théologiques, jusqu'à l'âge de douze et « même de quatorze ans, dans un danger de périr, » en fit aussitôt exprimer sa surprise par le cardinal Antonelli à Mgr l'archevêque de Bourges dans un bref rendu public.

La première communion étant le grand acte de l'enfant, celui qui décide assez souvent des autres communions de la vie entière, l'institutrice, longtemps à l'avance, fera concourir à ce but tous les moyens en son pouvoir : exhortations, avis particuliers, prières, chapelets, neuvaines, confession, etc. C'est surtout alors qu'il faut insister sur la sincérité en confession et la contrition. Gerson marque trois avantages des confessions générales : 1° les enfants, interrogés, accuseront des indécences dont ils n'o-

saient ou ne savaient pas faire l'aveu ; 2° ils sauront à l'avenir les choses qu'ils doivent dire, la manière de les dire, et l'obligation où ils sont de ne pas mentir ; 3° ils goûteront le repos si doux d'une conscience déchargée.

La religieuse institutrice doit éviter sans doute de traiter ses élèves comme des novices, de les surcharger de pratiques minutieuses, et de donner à ce qui est de surérogation l'importance de ce qui est de précepte. Toutefois, elle ne saurait trop les incliner à la piété, les dresser aux exercices d'une dévotion éclairée, les mettre sur la voie de la sainteté. Car si, sous prétexte d'en faire des femmes du monde, ou dans la crainte qu'elles n'abandonnent tout plus tard, on s'en tient à l'essentiel, elles n'auront qu'une idée incomplète de la religion, jamais elles ne s'élèveront au dessus de la médiocrité, elles finiront même par perdre ce peu de vie chrétienne qui était leur unique planche de salut.

Les loups attaquant de préférence les agneaux et les oiseaux de proie la couvée, il faut donc prémunir fortement ce qui est si tendre, si faible, si exposé à la séduction. Or les principaux écueils qui attendent la jeune fille sont la vanité, le goût de la parure et l'envie de plaire ; la curiosité qui la porte à tout voir et à tout entendre ; les lectures dangereuses et frivoles ; les fêtes mondaines et les fréquentations ; les plaisanteries par lesquelles on tâche d'ébranler sa foi pour entamer sa vertu ; quelquefois, hélas ! les exemples et les persécutions domestiques. Malheur à elle, si elle n'est pas munie de toutes armes !

Il est certains moyens de former le jugement des enfants, qu'il ne faut pas négliger : parler et agir toujours selon la raison, conformant sa conduite à

ses leçons, se gardant de toute passion en corrigeant, tenant exactement sa parole, acquiesçant à leurs demandes légitimes, recevant leurs justes excuses, répondant à leurs questions, se rendant quelquefois à leurs observations ; les habituer à réfléchir avant de parler et d'agir, à éviter la précipitation, à donner à leurs démarches un motif de raison ou de foi ; relever leurs méprises, redresser leurs jugements faux, opposer ce qu'elles auraient dû faire à ce qu'elles ont fait ; ne mettre entre leurs mains que de bons ouvrages ; leur apprendre à analyser leurs idées, à les combiner pour tirer des conclusions, à saisir le point essentiel d'une question, à se raidir contre les difficultés.

On doit aussi les former à la civilité, et pour cela les traiter avec respect, leur laissant une certaine liberté et gardant soi-même toutes les règles de la bienséance ; les exercer à saluer, à répondre, à interroger, à se présenter honnêtement, sans sortir toutefois de leur condition ; leur enseigner leurs devoirs envers leurs parents, leurs bienfaiteurs, les ecclésiastiques, les magistrats, les vieillards les infirmes, les pauvres et les affligés ; les prémunir contre les brusqueries, les querelles, les moqueries, les cris perçants, la manie de gâter et de détruire : leur donner l'amour de l'ordre et de l'économie, et par dessus tout l'amour de la modestie et de la décence.

Tel est en abrégé le cadre de l'éducation chrétienne et la noble tâche de l'institutrice.

TROISIÈME EXERCICE

Persévérance.

Me voici au comble du bonheur depuis ma re-

traite : Jésus me dit intérieurement que tous mes péchés sont effacés ; la paix ineffable que je goûte est un indice non équivoque de sa tendresse et de ma ferveur ; je sens que je l'aime et que j'en suis aimée. Ah ! si je pouvais conserver jusqu'à la fin de ma vie les sentiments qui m'animent ! Ah ! si je pouvais en augmenter chaque jour l'excellence et le prix ! Pourquoi faut-il que ma volonté soit si inconstante, et qu'après les solennelles promesses si souvent réitérées devant les autels, je doive encore trembler sur mon avenir ? Sera-t-il dit que l'édifice de ma sainteté, à peine reconstruit, ait été démoli ? Mon Dieu, ne le permettez pas.

1° *Je dois persévérer.*

1er *motif.* Les vérités qui m'ont déterminée à réformer ma vie sont, depuis la retraite, ce qu'elles étaient pendant.

La sublimité de ma vocation et les obligations graves et multipliées qu'elle impose, la malice renfermée dans le péché de la Religieuse et la rigueur du châtiment qu'il mérite, la beauté des exemples que Jésus-Christ propose à notre imitation, la magnificence des récompenses promises à la sainteté et au zèle : voilà ce que j'ai médité, ce qui a remué profondément mon âme, ce qui m'a fait sortir du péché ou de la tiédeur et prendre telle et telle résolution. Mais, depuis la retraite, ces vérités se sont-elles évanouies ? Y aurait-il un jour, une heure où je ne serai plus Religieuse, où Dieu ne sera plus mon juge où Jésus-Christ ne sera plus mon modèle, où l'enfer ne sera plus l'enfer, où le ciel ne sera plus le prix de la vertu ? Donc, pour me prémunir contre la rechute, je n'ai qu'à me tenir en face de ces vérités qui se dressent devant moi, toujours les mêmes, toujours frappantes, toujours saisissantes.

2e *motif.* Ces vérités sont plus pressantes encore depuis la retraite.

Je suis plus près de la mort aujourd'hui qu'hier, et j'en serai plus près demain qu'aujourd'hui. Une rechute de ma part revêtirait un caractère d'ingratitude plus noire et m'attirerait un jugement plus terrible. Chaque jour m'apporte des grâces nouvelles, et chaque jour augmente pour moi la dette de la reconnaissance ; car si Dieu le Père me continue le bienfait de l'existence, et Jésus-Christ la communication de sa vie, et l'esprit saint les grâces attachées à l'apostolat religieux, c'est afin que je glorifie toujours plus excellemment mon Créateur, et que je vive toujours plus parfaitement de la vie de mon divin Chef, et que je me dévoue toujours plus généreusement au service de l'Eglise. Cela est-il vrai, oui ou non ? Donc, plus ma vie se prolonge, plus je dois, comme créature raisonnable, comme chrétienne, comme Religieuse institutrice, la réformer et la sanctifier, pour la réformer et la sanctifier, encore.

2° *Je puis persévérer.*

1° Parce que Dieu ne me refusera jamais sa grâce sans laquelle je ne puis rien, avec laquelle je puis tout.

Mon Dieu, j'ai une ferme confiance que vous me donnerez votre grâce, tout indigne que j'en suis, par les mérites de Jésus-Christ. Voilà ce que Dieu me permet, m'ordonne de dire, ce que je dis chaque jour, ce que je puis dire à chaque instant du jour. Donc à quelque furieuse tempête que je sois en proie, si près que je me trouve du naufrage, l'occasion fût-elle cent fois plus vive et cent fois plus saisissante, eussé-je déjà cédé du terrain à l'ennemi, du moment que je me tourne vers Dieu, et que du fond de ma misère je lui crie : Mon Dieu, j'ai une ferme confiance que

vous me donnerez votre grâce,... je suis certaine qu'il viendra à mon secours ; car il est bon, puissant et fidèle. Il va même jusqu'à me menacer de l'anathème pour une pensée contraire à l'espérance.

2° Parce que les moyens d'obtenir la grâce sont toujours à ma disposition.

Ces deux grands canaux de la grâce, la prière et les sacrements, sont-ils fermés pour moi depuis la retraite ? M'a-t-on ôté l'oraison, le saint sacrifice, la communion, l'office divin, la confession, la visite au Très-Saint-Sacrement, et les autres exercices pieux ? N'ai-je plus la grâce spéciale de la vocation, la grâce qu'obtient à celle qui l'exerce le ministère si méritoire de l'éducation chrétienne, la grâce qui résulte de l'édification commune ? Ah ! si le salut et la perfection sont faciles à quelqu'un, n'est-ce pas à la Religieuse ? Si la persévérance n'est impossible à personne, n'est-elle pas impossible à personne moins qu'à moi ?

3° *Je veux persévérer.*

1° J'ai fait ma retraite, donc je veux persévérer.

Sans doute la grâce ne me fera jamais défaut : c'est moi seule qui puis être infidèle à la grâce. Toutefois, en interrogeant ma conscience, en sondant mes dispositions actuelles, ne suis-je pas autorisée à affirmer que je veux persévérer ? Quand j'ai suspendu mes études et mes emplois pour me renfermer dans le cénacle, quand j'ai repassé mes obligations et déploré mes fautes, avais-je une autre pensée que celle de travailler à ma sanctification et d'y travailler toute ma vie ? Et si quelques motifs moins purs m'avaient accompagnée dans ma retraite, si quelques négligences s'étaient d'abord glissées dans mes exercices, ces motifs n'ont-ils pas fait place à d'autres, ces négligences n'ont-elles pas disparu, et aujour-

d'hui n'ai-je pas la conviction intime et profonde qu'après avoir commencé l'œuvre il faut l'achever, sous peine de perdre le prix de mes efforts et de mes larmes ? Mon dessein formel, arrêté, n'est-il pas non seulement de ne pas déchoir, mais d'aller constamment de vertu en vertu jusqu'au faîte de la perfection ?

2° J'ai dressé un mémorial de ma retraite, donc je veux persévérer.

Dans la première partie, j'ai consigné quelques fortes maximes, capables de me rappeler à moi-même lorsque mon âme, par l'effet de la routine ou de la tentation, sera exposée à tomber dans la tiédeur ou le péché. Dans la deuxième, j'ai tracé des résolutions spéciales et bien motivées, tâchant de fermer toutes les brèches, d'opposer des barrières à tous mes ennemis. Dans la troisième, je me suis comme enchaînée au devoir par trois sanctions puissantes. En face de Dieu et sans craindre de me faire illusion, je puis donc dire hautement : Je veux persévérer. Et puisque, d'après les saints, tout dépend des commencements, et que quiconque débute bien, continue bien et termine bien, je vais immédiatement m'exercer à la pratique du plus parfait dans tout ce qui touche à mes vœux, à mes règles, à mes emplois.

Bénissez, ô mon Dieu, ces dispositions qui sont le fruit de votre grâce, confirmez-les, conservez-les, rendez-les de jour en jour plus excellentes encore. A vous tout l'honneur aux siècles des siècles. *Amen.*

RETRAITE DU MOIS DE NOVEMBRE

PREMIER EXERCICE.

La Religieuse jugée.

Premier prélude. « Quelle terreur, quand le Juge « viendra pour examiner toute chose selon la rigueur « de sa justice ! On produira le livre écrit où est con- « tenu tout ce qui doit servir au jugement. Tous les « secrets seront révélés, nul péché ne restera sans « vengeance. » (*Dies iræ.*)

Deuxième prélude. Je me représente, au tribunal suprême, mon âme seule avec ses œuvres sous l'œil de Dieu, soudainement éclairée des lumières de l'éternité, et embrassant d'un regard l'ensemble et les détails de sa vie.

Troisième prélude. « Alors, infortunée, que dirai- « je ? Quel protecteur invoquerai-je, quand à peine « le juste sera rassuré ? Roi d'une majesté formida- « ble, qui sauvez gratuitement vos élus, sauvez-moi, « source de bonté. » (*Dies iræ*).

1° La Religieuse jugée a la mort.

1° *Si elle est en état de péché mortel*, n'en eût-elle qu'un seul sur la conscience, elle est condamnée. En vain, pendant la plus longue vie, a-t-elle pratiqué les vertus les plus sublimes, mortifié sa chair par le vœu de chasteté, immolé la cupidité en renonçant à ses biens, soumis sa volonté au joug de l'obéissance, fait monter vers le ciel l'encens des plus ardentes prières ; en vain son enfance a-t-elle été marquée

par une innocence angélique, sa jeunesse par le goût de la retraite et le généreux combat des passions, son noviciat par l'accomplissement exact des règles et l'étude assidue de la perfection, le temps de sa profession par mille travaux entrepris pour la sanctification de ses élèves, sa vieillesse par la patience la plus inaltérable au milieu des plus cruelles souffrances ; en vain compte-t-elle parmi les élus une foule d'âmes préservées ou ramenées par son zèle : sacrifices, victoires, mérites, rien de tout cela n'est capable de faire contre-poids à un seul péché mortel jeté dans la balance. Par ce seul péché mortel commis après tant de faveurs, au milieu de si vives lumières, dans l'assemblée des saints et pour ainsi dire au vestibule du ciel, elle a été foudroyée dans sa vie surnaturelle et dépossédée de l'amitié de Dieu ; ce n'est plus qu'un anathème, une esclave de Satan, la proie de l'enfer.

2° *Si elle est en état de grâce*, n'eût-elle eu que l'intervalle d'un soupir pour se tourner vers Dieu, elle est absoute. Sa vie, depuis plusieurs années peut-être, n'était qu'un cercle de pénitences et de rechutes ; elle se donnait tour à tour à Dieu et au démon ; elle déplorait le péché et s'y livrait avec la même facilité. Nulle régularité dans sa conduite, absence complète de piété, l'égoïsme à la place du dévouement. Sa persévérance dans sa vocation pouvait paraître un mystère. N'importe : par un de ces coups de grâce que Dieu n'accorde que rarement et à un petit nombre, sa volonté a brisé ses chaînes et adhéré à son Créateur, au moment même où la sentence allait sortir de la bouche de Jésus-Christ, et où les esprits infernaux s'apprêtaient à saisir leur victime longtemps convoitée. Ce seul acte, si court et presque imperceptible, accompli sous l'empire d'une grâce victo-

rieuse, sans rendre, il est vrai, la vie aux œuvres mortes qu'elle a produites, la rétablit en possession de tous ses mérites perdus, et pèse plus lui seul dans la balance que cet effroyable amas d'infidélités et de prévarications, sinon encore expiées dans le purgatoire, du moins radicalement remises quant à la peine éternelle.

O profondeur des jugements de Dieu ! O nécessité d'opérer son salut avec crainte et tremblement ! O folie de commettre le péché mortel qui ruine tout, et, après l'avoir commis, de se refuser à un acte qui peut tout réparer !

2° La Religieuse jugée au dernier jour.

1° *Si elle est damnée.* Plus elle devait être sainte et passait pour telle, plus sa honte sera accablante, lorsque l'Ange gardien, étalant la série des grâces qu'il lui a distribuées, en demandera compte une à une ; lorsque le démon, énumérant les iniquités qu'il lui a arrachées, osera se confronter avec une épouse de Jésus-Christ et se dire moins criminel qu'elle ; lorsque de tous côtés retentira ce cri sinistre : Otez le masque à cette Religieuse ; plus de peaux de brebis qui déguisent les loups, plus d'hypocrites travestis en anges de piété. O vices mal cachés ! O honte mal évitée ! Qu'on sache enfin ce que c'était au fond que cet air ingénu, ces yeux si modestes, cet habit de pénitence ; lorsque sa conscience, à toutes ces accusations, répondra : Oui, c'est vrai, c'était tel jour, en tel lieu, à telle heure. Alors, éperdue, interdite, immobile ; ayant au dessus d'elle un Juge irrité, au dessous d'elle des abîmes entr'ouverts pour l'engloutir, autour d'elle des accusateurs irrécusables ; portant écrite sur son front l'histoire de sa vie et déjà marquée au sceau de la réprobation ; investie de la gloire terrible de Dieu qui la pénètre ; les

yeux affreusement fixés vers la terre, le cœur plein d'angoisse et de désespoir, elle attend dans un morne et lugubre silence que Jésus-Christ prononce la fatale et irrévocable sentence.

2° *Si elle est sauvée.* Plus ses œuvres ont été cachées ou contredites, plus sa gloire sera éclatante. Ne faut-il pas que sa vertu, si longtemps calomniée, soit enfin justifiée ; qu'on en connaisse la sincérité, après qu'on l'a si souvent accusée d'imposture ; qu'on en admire la force et la sagesse, après l'avoir si méchamment traitée de faiblesse et de folie ? Soulevez, ô mon Dieu, le rideau qui dérobait la vue de ce sanctuaire, tirez cet or pur des entrailles de la terre où il était enfoui. Laissez contempler dans tout son lustre ce trésor de sainteté jusque là si peu connu : tant d'oraisons ferventes, tant de mortifications secrètes, et cette patience à toute épreuve, et cette charité sans bornes. Qu'on découvre à la fois la gloire qu'elle a rendue à l'Eglise triomphante, le soulagement qu'elle a procuré à l'Eglise souffrante, les grâces innombrables qu'elle a méritées à l'Eglise militante. Venez voir le fruit qu'ont produit ses exemples et ses leçons sur des centaines d'enfants, par ces enfants sur des familles, par ces familles sur des générations entières. O vous que le monde regardait comme les balayures de la terre, qu'il traversait dans vos pieux desseins, qu'il dépouillait de vos humbles demeures, vous dont le monde n'était pas digne, et qui souteniez par vos vertus les colonnes du ciel toujours prêtes à s'écrouler sur la tête des pécheurs, le temps est venu de fouler aux pieds le monde, et de lui renvoyer ses traits.

Colloque *Avec Jésus-Christ.* « Souvenez-vous, ô « Jésus plein de miséricorde, que pour moi vous êtes « descendu sur la terre ; ne me perdez pas en ce jour.

« Vous vous êtes lassé en me cherchant, vous m'avez « rachetée par votre croix ; qu'un si grand travail « ne soit pas inutile. Je gémis, je suis coupable, ma « faute fait rougir mon front ; je vous en supplie, ô « mon Dieu, pardonnez-moi. Vous avez absous la « pécheresse, vous avez exaucé le bon larron, et à « moi vous m'avez donné l'espérance. Mes prières « sont sans mérite ; mais vous êtes clément, faites que « je ne sois pas livrée au feu éternel. » (*Dies iræ.*)

DEUXIÈME EXERCICE.

Fortune spirituelle.

« Amassez-vous des trésors dans le ciel, » a dit Jésus-Christ. Pour cette fortune, il est permis d'être cupide et avare. Tous y peuvent prétendre, car elle ne demande ni une santé parfaite, ni une longue vie, ni un talent extraordinaire, ni des amis puissants, ni des parents possesseurs de grands biens. Elle s'acquiert facilement, se conserve sans beaucoup de peine, n'est point exposée à la rouille, aux voleurs, à l'impôt, aux faillites ; et tandis qu'à la mort la fortune terrestre passe forcément à des héritiers, c'est surtout alors qu'on commence à jouir de celle-ci

1° *En quoi consiste la fortune spirituelle* ?

En quatre fruits infiniment précieux que produit dans le juste toute œuvre méritoire.

Le premier est une augmentation de grâce sanctifiante, une communication plus abondante de l'Esprit et de la vie de Jésus-Christ, une habitation plus intime et plus efficace de Dieu en nous. N'y a-t-il pas une grande différence entre la splendeur du crépuscule, et celle de l'aurore et celle du jour en son mi-

di ; entre la beauté d'une violette, et celle d'une rose et celle d'un lis ; entre l'amour du prince pour ses sujets, son amour pour ses favoris et son amour pour sa famille ! Telle est la différence qui existe, pour la splendeur, la beauté, l'amour du Roi des rois, entre des âmes plus ou moins riches en bonnes œuvres, ou dans la même âme à des moments différents.

Le deuxième est une remise plénière ou partielle de la peine temporelle due aux péchés, une satisfaction offerte à la divine justice, l'abrégement et quelquefois l'affranchissement du purgatoire : comme un créancier qui remettrait une partie plus ou moins étendue de la somme à ses débiteurs, ou un juge qui retrancherait de leur peine un temps plus ou moins considérable à des condamnés, chaque fois qu'ils font certaines actions convenues. Il est même des actions qui ont pour effet immédiat d'éteindre toute la dette, de déterminer une amnistie complète.

Le troisième est un droit à recevoir des grâces actuelles au moment favorable, de vives lumières, des secours puissants, tantôt pour accomplir un précepte, tantôt pour vaincre une tentation, tantôt pour croître en ferveur. Tel un riche Seigneur qui nous dirait : Vous êtes souvent attaquées, et vous ne pouvez vous défendre ; vous avez de lourds fardeaux à porter, et vos épaules plient sous le faix. Je m'offre à vous fournir un défenseur et un aide, à une condition : c'est que vous vous efforcerez de m'honorer et d'être au besoin utiles à ma famille... Ce riche seigneur, c'est Dieu ; nos ennemis, ce sont les démons et nos passions ; les lourds fardeaux ce sont les préceptes et les vœux ; l'aide et le défenseur, c'est la grâce actuelle ; la famille de Dieu à qui nous pouvons être utiles par toute sorte de bonnes œuvres, c'est son Eglise.

Le quatrième est un degré de gloire et de félicité tenu en réserve pour l'éternité, le fondement d'une plus magnifique espérance, un titre à une plus claire vue et à une plus délicieuse possession de Dieu. Qu'on se représente un banquier distribuant des billets à ordre payables au porteur, d'une valeur plus ou moins élevée, à quiconque travaille à gagner son amitié par de bons offices ; un général promettant des distinctions pour chaque trait de bravoure ; un empereur récompensant la fidélité aux lois et les services rendus à la patrie par des intendances sur des villes et des provinces.

C'est à notre entrée dans le ciel que ces billets à ordre seront acquittés, que ces distinctions seront décernées, que ces intendances seront données.

Et telles sont les quatre valeurs jetées dans notre trésor à chaque œuvre méritoire.

2° *D'où dépend la fortune spirituelle* ?

1° De l'excellence des œuvres. Il en est de bonnes, il en est de meilleures, il en est de parfaites ; le Fils de l'homme, juste appréciateur des moindres nuances, rendra à chacun selon son mérite. (Matth., c. XVI.) Exploiter une mine d'or, ou une mine d'argent, ou une mine de plomb, les lingots étant d'ailleurs égaux en nombre et en poids, est-ce la même chose ? Faire un tissu avec de l'or, ou avec de la soie, ou avec de la laine, l'ouvrier déployant d'ailleurs une égale habileté, est-ce encore la même chose ? Qu'on prenne au hasard les actions qui remplissent les journées d'une Religieuse institutrice et celles qui remplissent les journées d'une femme du monde : n'y a-t-il pas, quant à l'excellence de l'objet, une énorme différence ?

2° De leur nombre. Dans le champ qu'arrose la grâce et que cultive la bonne volonté, les uns sè-

ment peu, les autres sèment beaucoup ; la récolte, conclut l'Apôtre, ne saurait être la même. (II Cor., c. VI.) Au surplus, à quantité égale, selon la culture, le grain donne trente, ou soixante, ou cent pour un. Ne voyons-nous pas, dans la parabole des talents, celui qui en avait reçu cinq en gagner encore cinq, celui qui en avait reçu deux en gagner deux autres, et celui qui n'en avait reçu qu'un l'enfouir et le laisser inutile?

3° De la ferveur qui anime en les faisant. Ce qu'est la chaleur du soleil pour la fécondité des plantes, la vapeur condensée pour la force de la locomotive, la ferveur l'est pour l'augmentation du mérite. De même que le soleil du printemps féconde plus que le soleil d'hiver, et le soleil d'été plus que celui du printemps ; de même encore qu'une locomotive peut être chauffée à différents degrés et que son impétuosité varie selon ces degrés : ainsi la ferveur, en proportion de son intensité, féconde plus ou moins les œuvres et communique à la volonté un élan plus ou moins rapide pour tendre à sa fin dernière. Au dire de Suarez, une âme correspondant pleinement aux grâces actuelles et agissant selon toute la plénitude de la grâce habituelle qui est en elle, à chaque acte de vertu doublerait, comme Marie, la somme totale de sa charité et de son mérite ; en sorte que sa fortune spirituelle, par des accroissements sans bornes et des multiplications sans fin, s'élèverait d'heure en heure, de moment en moment, à un degré que Dieu seul connaît : tel l'immense Océan, se doublant en profondeur, en largeur et en étendue à chaque flux et reflux, et se doublant encore, et se doublant toujours.

3° *Quels motifs avons-nous d'accroître notre fortune spirituelle?*

1° La gloire de Dieu. Nous sommes créées pour glorifier Dieu dans le temps et dans l'éternité ; et Dieu est d'autant plus glorifié qu'il est plus connu, plus aimé, plus possédé par ses saints. Mais tous les saints ont-ils la même faculté de connaître, et d'aimer, de posséder Dieu ? et ce qui établit la différence dans cette faculté, n'est-ce pas l'inégalité qui se trouve dans le mérite ? Donc, si nous avons quelque souci de la gloire de Dieu, nous devons travailler à augmenter notre mérite pour augmenter du même coup notre faculté de connaître, d'aimer et de posséder Dieu.

2° Notre propre intérêt. Intérêt de l'intelligence, d'autant plus béatifiée dans le ciel qu'elle contemple plus clairement les perfections divines ; intérêt du cœur, dont la félicité se mesure sur son degré d'union avec le souverain Bien ; intérêt de l'être tout entier, plus ou moins perdu et submergé dans le torrent des chastes voluptés. Qu'on se figure des astronomes regardant, de plusieurs points du globe, les constellations avec des télescopes d'inégale puissance : croit-on que le spectacle admirable de l'univers s'étale à leurs yeux avec la même netteté ? Qu'on se figure encore des individus allant puiser à une fontaine d'où s'échappe une liqueur odoriférante et vivifiante, mais s'y présentant avec des vases d'inégale grandeur : croit-on que chacun en rapporte la même quantité ? C'est ainsi qu'au ciel l'œil de l'intelligence découvre les perfections divines dans un jour plus ou moins lumineux, le cœur s'unit plus ou moins étroitement au souverain Bien, l'élu goûte et reçoit dans tout son être un bonheur plus ou moins parfait, selon son mérite et sa capacité, mérite et capacité qui dépendent de la fortune spirituelle.

Contempler Dieu dans un ravissement plus ou

moins extatique, posséder Dieu par un cœur plus ou moins vaste et élargi ; une couronne plus ou moins brillante, un trône plus ou moins élevé ; les yeux plus ou moins agréablement fixés sur les perspectives célestes, les oreilles plus ou moins délicieusement frappées des mélodies angéliques ; se plonger plus ou moins ineffablement dans l'océan de la lumière et de la charité pour une éternité : est-ce là une chose à laquelle on puisse rester insensible, quand on s'aime soi-même, quand on aime Dieu ?

Ah! puisque chaque moment peut me valoir un degré de gloire et de félicité céleste, et que la perte d'un seul moment est plus que la perte du monde entier, je veillerai à mettre à profit jusqu'à la moindre parcelle du temps, ce don inappréciable ; je sèmerai le matin et le soir, je sèmerai à pleines mains, pour faire un jour une récolte abondante. Je ne veux pas, selon la pensée d'un saint, qu'en arrivant sur les rivages de l'éternité, mon cœur ressemble à cette barque de papier qu'un enfant envoie à la mer, après y avoir déposé une fleur flétrie, un centime, quelques graviers ; je veux qu'il ressemble à l'un de ces immenses navires qui reviennent des Indes, chargés d'une cargaison splendide, fruit et récompense de longs et intelligents labeurs.

TROISIÈME EXERCICE.

Surveillance.

1° QUI VOUS EN FAIT UN DEVOIR ? 1° *Jésus-Christ.* Ce divin Pasteur vous établit bergères sous haute

protection, gardiennes de ses petits agneaux, de ce qu'il a dans son troupeau de plus cher et de plus faible, de plus inexpérimenté et de plus convoité par les loups. Les hommes aujourd'hui abandonnent à l'envi sa sainte loi ; il ne peut plus guère compter que sur les femmes pour reconstruire la société chrétienne ou du moins l'empêcher de crouler tout à fait. C'est l'avenir de son Eglise qu'il remet entre vos mains. S'il déclare à celui qui scandalise un de ces petits enfants qu'il eût mieux valu pour lui être jeté au fond de la mer une meule de moulin au cou, que dira-t-il à celui qui, chargé de prévenir le scandale, ne l'a pas fait ?

2° *Les parents des enfants.* Comme la mère de Tobie le disait avec tant de larmes, c'est la lumière de leurs yeux, le bâton de leur vieillesse, la consolation de leur vie, l'espoir de leur postérité, leur plus précieuse fortune, qu'il vous ont confiée en vous confiant leurs enfants ; et, au lieu que le père et la mère de Tobie ignoraient que le conducteur de leur fils fût un ange, c'est précisément parce qu'on vous regarde comme des anges terrestres qu'on place l'innocence de ces enfants sous votre sauvegarde. Vous êtes investies de l'autorité paternelle et de l'autorité maternelle, de tout ce que la première a de ferme, de tout ce que la seconde a de tendre, pour protéger cette innocence. Les parents espèrent que vous remplirez leur tâche aussi bien et mieux qu'eux ; car, avec la même autorité, vous avez, de plus, les bénédictions attachées à la vie religieuse et le temps qu'ils n'ont pas toujours.

3° *La congrégation* dont vous êtes membres. Ce que les colonnes sont à l'édifice, la surveillance l'est à l'œuvre dont elle s'est chargée. Sans surveillance il n'y a ni éducation ni instruction possible, parce

que, où la surveillance manque, la discipline cesse d'exister. Comme le semeur de l'Evangile, on jette le bon grain, mais une partie tombe sur le bord du chemin, et les oiseaux du ciel l'enlèvent ; une autre dans un endroit pierreux, et il se dessèche aux ardeurs du soleil ; une troisième dans les épines, et il est bientôt étouffé. Ces oiseaux rapaces, ce sont les démons qui ravagent à l'aise un pensionnat où les sentinelles s'endorment ; ce soleil dévorant, ce sont les passions qui, grâce à l'impunité, consument en peu de temps tout ce qu'il y avait de bon dans un jeune cœur ; ces épines meurtrières, ce sont les idées mondaines que les enfants livrées à elles-mêmes se communiquent et opposent à toutes les maximes chrétiennes qu'on s'efforce de leur inculquer. En vous recommandant la surveillance, c'est donc son œuvre, sa réputation, sa vie, que la Congrégation vous recommande.

2° Quelles conditions exige-t-elle de vous ? 1° *La mortification des passions.* Les enfants ont un talent merveilleux pour découvrir les défauts de leurs maîtresses, ceux surtout auxquels elles-mêmes peuvent être sujettes. Etes-vous portées à l'impatience ? Vous laissez-vous prendre aux flatteries? Gardez-vous au fond de votre cœur contre vos compagnes un levain de jalousie, d'antipathie? Avez-vous une affection particulière, une préférence pour une élève ? Soyez assurées que tout est deviné, remarqué, divulgué. En vain essaveriez-vous de vous contraindre ou de vous contrefaire, vous ne parviendrez à vous contraindre ou à vous contrefaire qu'en certains temps et sur certains points ; tôt ou tard on découvrira quelque contradiction de conduite, et tout ce que vous aurez gagné à ce jeu de courte durée sera de vous être trompées vous-mêmes et d'avoir perdu une

partie de votre crédit auprès de celles dont vous espériez faire des dupes. Et non seulement votre autorité sera compromise par la diminution d'estime et de confiance, mais pour des âmes si fragiles la vue de vos défauts sera un scandale permanent, un encouragement à s'y abandonner, du moins une permission facile de s'en pardonner de semblables. Les enfants écoutent peu les leçons, mais copient volontiers les exemples ; la plupart ne vivent que d'imitation.

2° *Le dévouement.* Souvent, pour faire la surveillance, on devra renoncer à une occupation plus attrayante, une étude, une lecture, un travail manuel, une visite, une récréation prise avec la Communauté. Souvent aussi on devra faire ou continuer certains exercices de piété au milieu du tumulte, lutter vainement contre les distractions inévitables, parler en même temps à Dieu et aux hommes, faire entendre à la fois la supplication et la menace. Encore si les efforts étaient toujours couronnés du succès, si les ordres étaient suivis d'une prompte obéissance ! Mais à chaque instant une maîtresse et une surveillante se voient à bout de moyens, ne rencontrent qu'ingratitude, insubordination, moquerie et mépris. L'accusée prend le rôle d'accusatrice, il n'est pas rare que le blâme passe de l'élève à la maîtresse. Comment, sans un dévouement qui ait le pur amour de Dieu pour principe et l'abnégation la plus entière pour base, conserver la patience, l'obéissance et même sa vocation ? Le dévouement dans la surveillance peut être regardée comme la vraie pierre de touche de la sainteté, et il est tel ordre enseignant où les défections ont pour cause la plus ordinaire l'absence de cette condition.

3° *La prudence.* Nulle part cette vertu n'est plus nécessaire. Prudence pour saisir le fort et le faible

des caractères, s'accommoder aux différentes humeurs et se servir des bonnes qualités contre les défauts. Prudence pour s'assurer des faits avant de les reprocher, et, après avoir recueilli les pièces du procès, écarter de l'accusation toute exagération et de la sentence toute injustice. Prudence pour interroger le sujet inculpé sans lui donner l'idée d'une faute ou d'une circonstance qu'il ignorerait, et les témoins sans les compromettre auprès de lui et allumer des haines peut-être irréconciliables. Prudence pour attendre le moment où la correction sera profitable, le moment où la passion est tombée, où le calme règne dans le cœur de l'enfant et de sa surveillante. Prudence pour se faire craindre et aimer, craindre sans s'aliéner les cœurs, aimer sans les ravir. Prudence pour se défier du penchant naturel qui porte à regarder, rechercher, mettre en évidence les enfants qui se recommandent par le talent, le travail et la vertu, quelquefois les mieux vêtues, les plus riches, les plus agréables. La jeune fille trop regardée se regarde, trop recherchée se recherche ; elle finit par se trouver, mais pour sa perte. Combien qu'on a rendues ainsi molles, vaines, sensuelles, ingouvernables!

3° Sur quoi doit-elle s'étendre? 1° *Sur la discipline.* Elle se résume en deux points principaux : l'exactitude et le silence. Une minute est une demi-heure là où se trouvent trente élèves. Dix fois au moins chaque jour cette demi-heure est perdue ou gagnée, selon que l'exactitude est maintenue ou négligée par la surveillante. C'est dans ces circonstances où le gain ou la perte se généralisent, qu'il faut prendre pour soi cet avertissement de l'Esprit saint : « Ne laissez pas échapper une parcelle du « temps si précieux dont se compose la journée. »

(Eccli., XIV.) Le silence plus encore que l'exactitude contribue au maintien de la discipline et au bon emploi du temps. Chaque parole prononcée est une distraction en classe, en étude, pendant les prières, au moins pour deux personnes ; si trente élèves profèrent chacune une parole par heure, voilà soixante distractions au moins, et une heure entière perdue, en supposant que la distraction ne dure qu'une minute. On ne saurait veiller à l'exactitude et au silence avec un soin trop scrupuleux.

2° *Sur l'application au travail.* De même que dans une Communauté il est des Religieuses tièdes et lâches, qui font semblant de prier et ne prient pas, qui mangent le pain des pauvres de Jésus-Christ et ne croissent pas en sainteté ; ainsi dans un pensionnat est-il des élèves indolentes et paresseuses, qui sont en étude sans étudier, en classe sans profiter, et qui consument en vain le fruit des sueurs et des épargnes de leurs parents. Il y a obligation stricte, rigoureuse, obligation de justice, de conscience, pour une surveillante, de stimuler les élèves, de se rendre compte moment par moment de l'usage qu'elles font du temps, et, pour avoir l'œil incessamment sur elles, de suspendre, s'il le faut, les études particulières et les occupations même les plus chères.

3° *Sur les bonnes mœurs.* On ne saurait énumérer toutes les inventions, toutes les industries des jeunes filles pour se pervertir mutuellement : questions curieuses pour apprendre ce qu'elles ignorent encore, mots cherchés dans le dictionnaire, aventures des vacances racontées, romans prêtés, chansons légères, paroles à double sens, regards et sourires provocateurs, gestes inconvenants, rendez-vous donnés dans les lieux les plus secrets, etc. ; c'est encore

un problème à résoudre, si deux enfants peuvent rester seuls un demi-quart d'heure sans se porter au mal. A vous donc de tout voir, de tout entendre, de vous multiplier en quelque sorte pour vous trouver partout à la fois, sans donner jamais néanmoins à la surveillance l'apparence de l'espionnage et de la taquinerie ; à vous d'éventer les complots, de rompre les amitiés particulières, de deviner à l'inspection des yeux et du visage ce qui est au fond de l'âme. Le démon rôde de son côté, à vous de veiller du vôtre.

RETRAITE DU MOIS DE DÉCEMBRE

PREMIER EXERCICE.

Jésus notre Roi.

Premier prélude. « Pilate lui dit : Vous êtes donc « roi? Jésus lui répondit : Vous le dites, je suis roi ; « c'est pour cela que je suis né, et que je suis venu « dans le monde, afin de rendre témoignage à la vé- « rité. » (Joan., xviii.)

Deuxième prélude. Se représenter Jésus au prétoire, travesti en roi de théâtre ; se tenir à ses pieds ; le proclamer notre Roi.

Troisième prélude. Demander la grâce de comprendre et de reconnaître la royauté de Jésus.

1° *Ses titres.*

Il est Roi 1° *par nature.* Être Dieu, subsister éternellement et par soi-même, c'est avoir la royauté sur toute créature, sur tout ce qui a eu un commencement, sur tout ce qui n'a l'être que par emprunt.

2° *Par le don que lui a fait son Père de l'Empire du monde.* « Son Père lui a remis toutes choses en- « tre les mains, » dit saint Jean (xiii). « Il a mis « toutes choses sous ses pieds, » dit saint Paul (Hebr., i). Au jour de son ascension, il a reçu solennellement, en présence de la cour céleste, l'investiture de l'univers qu'il domine aujourd'hui et qu'il jugera à la fin des temps. 3° *Par droit de conquête et de rachat.* Le genre humain s'était entièrement, irrémissiblement perdu. Jésus seul pou-

vait le racheter, car il faut un Dieu pour racheter un homme, dit saint Augustin ; et il l'a racheté lui seul. « Dès lors, conclut saint Paul, vous ne vous « appartenez plus, car vous avez été rachetés à grand « prix. » (I Cor., VI).) 4° *Par élection.* Au baptême en devenant ses membres, à la confirmation en recevant le sceau et le gage de son divin Esprit, à la première communion en nous incorporant à lui, à la profession religieuse en nous vouant à sa gloire, nous l'avons prié de régner sur nous. De plus, chaque fois que nous répétons ces paroles : Que votre règne arrive, nous crions : *Vive Jésus, notre Roi!*

Que si l'hérédité, la conquête ou le suffrage de la majorité fondent un droit sacré à la couronne, que penser d'un roi à qui chaque sujet a mille fois donné son suffrage, et sur lequel se réunissent tous les titres possibles à la royauté?

2° *Son empire.*

Ce n'est proprement ni le ciel où les élus partagent son diadème, ni la terre où les potentats exercent son autorité, c'est nous-mêmes.

La capitale de cet empire où il établit son trône, son lit de justice, son palais accessible à lui seul, c'est notre cœur ; car, disait saint Cyprien à Fortunat, Dieu n'a pas consacré notre tête, notre poitrine ou nos mains par la présence de son Esprit, mais notre cœur, ainsi que le déclare saint Paul aux Corinthiens et aux Galates (II Cor., I ; Gal., IV). C'est là qu'il donne ses ordres, qu'il approuve ou condamne, récompense ou châtie, caresse ou réprimande. Donc, ô sujet d'un si grand et si bon Roi, entre avec un saint respect dans ce cœur ennobli et divinisé, pour t'y recueillir. Tiens-toi dans un religieux silence, attentif aux moindres signes de ton Roi. Viens assidument lui faire ta cour, puisque,

bien différent des empereurs terrestres, il donne audience aussi souvent et aussi longtemps qu'on le veut, sans intimider par l'éclat de sa majesté et les épées nues de ses gardes, et sans exiger qu'on se fasse introduire par quelque favori. Ton introducteur, c'est ton ange.

Les places fortes, ce sont les puissances de l'âme ; la mémoire, l'imagination, l'entendement, la volonté.

Les frontières, c'est le corps avec ses sens et les actes qu'ils produisent.

Le gouverneur chargé d'exiger le tribut, de contenir dans le devoir et de protéger contre l'ennemi, c'est notre âme.

3° *Sa manière de régner.*

Trois traits caractérisent son règne. 1° *Il sanctifie les opérations de nos facultés et de nos sens.* Pour régner dans notre entendement, il y répand ses divines lumières ; pour régner dans notre volonté et notre cœur, il en réforme les inclinations et les attaches ; pour régner sur nos sens, il en combat les appétits déréglés. Non qu'il veuille réduire nos puissances à une stérile oisiveté ; mais quand il les a vidées, dépouillées, purifiées de tout ce qui est naturel et humain, il s'en sert pour accomplir des merveilles de grâce.

2° *Il jette sur tout notre être les chaînes d'une douce captivité :* sur nos sens, et nous ne voulons plus regarder, ouïr, parler, agir, que par un mouvement surnaturel ; sur notre cœur, et nous n'aimons plus rien que pour Dieu ; sur notre volonté, et elle se conforme en tout à la volonté divine ; sur notre entendement, et il n'y a plus que des pensées et des vues célestes. Ce n'est pas que l'âme sur laquelle règne Jésus perde son libre arbitre ; mais,

tout en le conservant, elle est tellement ravie et éprise des charmes de son vainqueur, que, comme autrefois l'Égypte gouvernée par Joseph, elle ne saurait plus remuer le pied ou la main sans la permission de Jésus. Il nous laisse volontiers tout le reste, pourvu qu'il ait notre liberté. Dieu seul peut ainsi régner, mais c'est véritablement régner en Dieu.

3° *Il substitue insensiblement sa vie humiliée et souffrante à notre vie.* Notre Roi a deux trônes : celui que les Juifs lui ont dressé sur le Calvaire, et celui que son père lui a préparé à sa droite. Il veut partager ses deux trônes avec ses sujets, mais on doit mériter le second en acceptant le premier. Telle est la fin et le terme de sa conquête.

Je vous considère dans votre Passion, ô mon Roi : pour trône, une croix ; pour diadème, une couronne d'épines ; pour sceptre, un fragile roseau ; pour manteau royal, un lambeau de pourpre ; pour tribut, des crachats et des soufflets ; pour hommages, des blasphèmes et des génuflexions dérisoires. Or vous avez passé le premier, afin que je vous suive ; votre apanage doit être mon apanage ; je dois reproduire, ou plutôt continuer votre vie de douleurs et d'opprobres. En régnant en moi, vous prétendez garder tous les insignes du Roi crucifié.

4° *Nos infidélités.*

La première est *de le bannir ignominieusement du cœur par le péché mortel* ; de rompre ses chaînes glorieuses pour reprendre l'usage d'une liberté perverse ; de secouer son joug aimable pour courber la tête sous le joug tyrannique de Satan. Après tant de bienfaits de sa part et tant de protestations de la nôtre, quel outrage !

La deuxième, *de lui refuser nos services dans des*

choses d'ailleurs moins importantes ; de nous réserver quelques pensées de notre esprit, quelques affections de notre cœur ; d'agir par amour-propre, intérêt, humeur, sensualité. C'est l'infidélité du fermier qui s'approprie quelques fruits.

La troisième, *de repousser sa croix et son calice* ; d'accepter le Roi du Thabor, et de méconnaître celui du Calvaire ; d'adorer et d'aimer le Crucifié sur les images, et de s'en faire un scandale, dès qu'il veut nous associer à ses humiliations et à ses souffrances.

Ame religieuse, comprends-tu bien cette triple infidélité ? Comme Sauveur, Jésus, revendique un droit absolu sur toutes les actions de ceux qu'il a rachetés ; comme Chef, il a un droit d'influence sur tous les mouvements de ses membres ; comme aliment dans l'Eucharistie, il acquiert un droit incontestable d'animation sur ceux qu'il nourrit et qui n'ont plus d'autre vie que la sienne. Mais c'est par son Esprit qu'il exerce ces droits, qu'il possède notre âme, qu'il règne dans son domaine spirituel ; il n'est notre Roi qu'autant que son Esprit nous anime, nous dirige, opère en nous ce que l'âme opère dans le corps. Quelle félonie, de chasser ignominieusement de notre cœur ce divin Esprit par le péché mortel ! Quelle injustice, de limiter son action, de lui faire sa part, en laissant la nature se substituer à la grâce, sinon dans l'ensemble, du moins dans quelques détails de nos journées ! Quel affront, quand il veut nous rendre plus conformes à Jésus-Christ par la participation à ses opprobres et à ses douleurs, de nous retirer en arrière, de ne vouloir toucher à aucun des instruments de la Passion, et de contrarier ainsi ses desseins tout miséricordieux !

Colloques: 1° *Avec l'Esprit saint.* Puisque ma perfection est de vous avoir pour principe de ma nouvelle vie, ô Esprit saint, venez régner dans mon cœur ; dirigez, vivifiez tout ; soyez pour moi ce que l'âme est pour le corps. L'âme anime le corps entier jusqu'en ses moindres parties et dans ses moindres mouvements ; animez en moi universellement et sans exception l'extérieur et l'intérieur, pour sanctifier l'un et l'autre. L'âme anime incessamment le corps, elle ne peut s'en séparer un instant, sans quoi il mourrait ; qu'il n'y ait aussi aucun instant, ô Esprit de mon Dieu, où je ne sois animée par vous, car je veux vivre de la vie surnaturelle, de la vie de Jésus-Christ, et je ne le puis qu'en vous.

2° *Avec Jésus-Christ.* O Jésus, je désire être à jamais votre sujet fidèle et dévoué, liez-moi de mille chaînes, enlevez-moi le reste de ma liberté qui fait tout mon malheur. Entrez, entrez dans mon cœur avec votre couronne d'épines et votre croix. Peut-on dire qu'on vous aime, quand on rejette vos insignes ? Le monde aujourd'hui les méprise, ces insignes, parce qu'il méprise votre doctrine. Votre dernier refuge est dans les Communautés religieuses ; comme autrefois aux apôtres, vous leur dites : « Et vous, vou-« lez-vous aussi m'abandonner ? » Ah ! Maître, puisque nul ne veut de vous et que vous ne savez à qui avoir recours, venez ; il ne sera pas dit que je vous aie délaissé. C'est me faire trop d'honneur que de m'accepter. Que j'agisse, que je parle, que je souffre en Jésus, avec Jésus, comme Jésus, pour Jésus.

DEUXIÈME EXERCICE.

Catéchisme.

Continuer l'œuvre de Jésus-Christ et des apôtres en enseignant aux enfants la science du salut, cette fonction sainte et sublime, but de la vocation de l'institutrice religieuse et terme de tous ses travaux, doit être sa fonction de prédilection, celle qu'elle voit revenir chaque jour avec le plus de plaisir et à laquelle elle se prépare par une étude de toute la vie. Un bon catéchiste est au moins aussi difficile à former qu'un bon prédicateur. Pour instruire, plaire et toucher, il faut qu'il connaisse à fond la doctrine chrétienne, qu'il possède l'art d'attacher les enfants, qu'il parle au cœur en même temps qu'à l'esprit, qu'il réunisse la méthode dans la répartition du sujet, la brièveté dans les formules, la clarté dans l'expression : toutes choses plus rares qu'on ne pense.

On a donné sur la manière de bien faire le catéchisme un grand nombre d'excellents avis. Les principaux, que la Religieuse institutrice ne peut perdre de vue, se résument dans ceux qui suivent.

Préparez toujours, selon la règle, la leçon du catéchisme, convaincue que de là dépend le fruit qu'en retireront les enfants et aussi leur attention. Question, explication, comparaisons, histoires, morale, que tout soit prévu à l'avance. Si, sous prétexte que vous ne parlez qu'à des enfants, ou comptant sur votre facilité, vous négligez la préparation du catéchisme, vous donnerez des mots pour des choses, quelquefois même l'enseignement sera inexact, et les pauvres enfants qui se croiront nourries s'en retourneront à jeun.

Que les enfants, pendant le catéchisme, soient assises, les bras croisés ou les mains posées sur le bord de la table, et les yeux modestement fixés sur leur maîtresse. Il suffit que les enfants se lèvent pour répondre, quand elles sont interrogées. Qu'il n'y ait devant elle ni livre ni papier capable de les distraire. La maîtresse sera toujours sur son siège, assise ou debout, donnant aux enfants, par la modestie de son maintien et la gravité de son langage, la plus haute idée de l'exercice qu'elle préside.

Les enfants s'interrogeront de cette façon : la première du banc désigné par la maîtresse fera la première demande de la leçon ; sa voisine répondra et fera la deuxième demande à la suivante, qui à son tour fera la demande d'après, et ainsi de suite. Dans les petites classes où les enfants ne savent pas lire, la maîtresse fera une demande à une enfant, celle-ci répondra si elle en est capable, ou répètera mot à mot la réponse, à mesure que la maîtresse la fera ; la suivante et toutes celles du même banc ou d'une même section feront ainsi jusqu'à ce qu'elles possèdent parfaitement cette réponse. Après cela, la maîtresse fera une nouvelle demande, et les enfants répondront de la même manière.

Faites apprendre si bien la lettre du catéchisme, qu'on récite toutes les leçons presque sans faute : ces mêmes leçons récitées aujourd'hui machinalement éveilleront plus tard dans l'esprit des enfants devenues raisonnables une foule d'idées et de sentiments. Exigez que la réponse soit faite d'un seul trait et non à mots détachés ; mieux vaut, si l'enfant ne peut la dire en entier, la partager en deux ou trois repos, puis la faire dire couramment. Qu'il ne soit permis à personne de suggérer la réponse ou de la faire pour celle qui est interrogée ; seulement

celles qui se croient en état de satisfaire à la demande proposée pourront lever l'index, sans bruit ni empressement.

Adressez toujours les mêmes demandes et dans les mêmes termes, en faisant répéter la leçon, et que les enfants fassent toujours les mêmes réponses et dans les mêmes mots, renfermant la demande dans la réponse : sans cela, tout s'embrouille et se confond dans leur mémoire. L'interrogation doit être vive et animée, de sorte qu'il y ait toujours quelqu'un qui parle, ou la maîtresse en interrogeant, ou l'enfant en répondant.

Quand une réponse a plusieurs membres, faites de chaque membre la matière d'autant de questions adressées à autant d'enfants différentes. Que nulle ne puisse se plaindre, après le catéchisme, que vous ne lui avez rien demandé. Pour tenir tout le monde continuellement en haleine, passez rapidement d'un banc à un autre banc ; interrogez souvent les enfants dissipées, et, pour les rendre forcément attentives, exigez la réponse, sans réitérer la demande.

Pour l'explication, soyez aussi claire que possible. L'explication doit se faire par sous-demandes simples et courtes, et non par forme de discours. Parlez peu, et faites parler beaucoup : presque tous les catéchistes sont de grands parleurs ; c'est un abus du premier ordre : les longs arguments et les démonstrations interminables lassent et endorment les enfants. Proportionnez-vous au degré d'intelligence de votre auditoire, sans le surcharger jamais d'une nourriture qu'il ne peut ni prendre ni digérer : pour cela, ayez en vue non les premières de la section, mais les médiocres. Écartez les points controversés ou trop subtils, les points oiseux ou de pure curiosité.

Tant que la vraie réponse aux sous-demandes n'a pas été donnée, passez d'une enfant à l'autre, des moins instruites aux plus instruites, et s'il y a partage dans les sentiments, tenez l'auditoire un moment en suspens, pour qu'on écoute et qu'on retienne mieux votre décision. Faites ensuite dire et redire à plusieurs votre réponse, jusqu'à ce qu'elle soit devenue familière et intelligible à toutes. Répétez vous-même fort distinctement les bonnes réponses faites à vos sous-demandes, afin que toutes les entendent et les saisissent. Règle générale : ne passez à un second point qu'après vous être bien assurée que chaque mot du premier a été compris.

Quand une enfant est timide ou bornée, ayez la délicatesse d'en interroger avant elle trois ou quatre; puis proposez-lui la même demande, louez un peu la réponse pour l'encourager, accordez quelque récompense, et ne souffrez jamais qu'on se moque d'elle. Si vous en avez d'hébétées, de stupides instruisez-les par voie d'acquiescement : Vous croyez bien qu'il n'y a qu'un Dieu ?... Assez souvent ces enfants répondent faux, tout en concevant juste.

Quand la demande ou la réponse renferme une petite morale, développez-la, mais brièvement et en la rapportant soigneusement au sujet. C'est un grand art, pour graver dans la mémoire des enfants la doctrine chrétienne, de lier les vérités qui dépendent les unes des autres et d'appuyer le précepte sur le dogme. Ces leçons morales données dans un catéchisme solide sont des semences de vertu pour toute la vie et une source de remords pour les enfants qui seraient tentées de s'écarter du devoir.

Ne parlez jamais des péchés opposés à la pureté, sans beaucoup de réserve, de gravité, et un grand choix de paroles : l'intégrité matérielle de la confes-

sion est un bien moindre que l'heureuse ignorance d'un crime.

Terminez le catéchisme par un trait d'histoire intéressant, édifiant et tiré d'auteurs dignes de foi ; le plus souvent empruntez-le à la Bible, surtout à la vie de Jésus-Christ ; faites connaître Jésus-Christ, faites aimer Jésus-Christ. Promettez l'histoire en commençant à titre de récompense, et ne craignez pas de la faire un peu durer.

N'omettez aucun moyen d'exciter l'émulation : places d'honneur, bons points, images, médailles, etc. Ayez fréquemment recours aux répétitions.

Ne négligez pas les cantiques, cela électrise les enfants ; toutefois que le cantique ne répande aucune dissipation sur la prière qui précède et sur la prière qui suit le catéchisme.

Ne parlons point de voies de fait ou de punitions corporelles : une Religieuse assez peu modérée pour s'en permettre s'exposerait à maints désagréments. Evitez, s'il se peut, de faire une correction publique à une enfant pendant le catéchisme, de peur de fermer son cœur à la vérité et de distraire ses compagnes.

Voulez-vous faire le catéchisme avec goût et presque infailliblement avec fruit? aimez tendrement les enfants en Dieu et pour Dieu ; elles vous aimeront, si vous les aimez ; il ne faudra pas les punir pour obtenir l'attention et le silence. On fait bien le Catéchisme, quand on peut dire avec Jésus-Christ: « Combien de fois, ô Jérusalem, ai-je voulu « rassembler tes enfants, comme la poule rassemble « ses petits sous ses ailes ! » et avec saint Paul : « Nous nous sommes faits petits au milieu de vous, « comme la nourrice qui caresse ses enfants. »

Mais si, au lieu d'attirer les enfants par votre affa-

bilité, votre visage gai et ouvert, je dirai même une certaine familiarité tempérée par la gravité religieuse, vous les effrayez par une humeur chagrine, des paroles injurieuses, des reproches et des menaces, elles ne viendront au catéchisme qu'à regret, vous-même ne serez à leurs yeux qu'un tyran redoutable, et du mépris de l'institutrice au mépris de la doctrine qu'elle enseigne il n'y a qu'un pas.

TROISIÈME EXERCICE

L'habitude du plus parfait.

Saint Paul écrivait aux Romains : « Réformez-« vous dans vos idées et vos sentiments, afin de « connaître quelle est la volonté de Dieu bonne, « meilleure et parfaite. » (Cap. XII.) Voilà donc trois degrés d'excellence dans nos actes : « le bien, dit « saint Anselme, qui convient aux commençants ; « le mieux, où s'exercent ceux qui profitent ; le « plus parfait, qui est le point culminant où nous « puissions viser. » L'Apôtre proposant le second et même le troisième degré à de simples fidèles récemment convertis du paganisme, peut-on craindre de proposer l'un et l'autre à des Religieuses nourries dans la piété et spécialement engagées à la perfection ?

1° En quoi consiste l'habitude du plus parfait ?

A choisir, entre deux choses ou entre deux manières de faire la même chose, la plus parfaite. Nulle obligation pour la Religieuse, en certains cas, de faire ceci qui est bien ou cela qui est mieux, de préférer telle manière d'agir meilleure à telle autre

manière simplement bonne : quelque parti qu'elle prenne, elle restera irréprébensible ; son action ne sera même pas sans mérite. Mais, pour se conformer au conseil de l'Apôtre, elle laisse habituellement le bien pour le mieux, elle laisse même le mieux pour le plus parfait.

2° Que peut-on, dans le détail de la vie religieuse, appeler le plus parfait ?

Dans les devoirs envers Dieu, c'est ce qui lui procure plus de gloire, vu le prix de la chose que l'on fait pour lui et la ferveur dont on est animé en la faisant. Dans les devoirs envers le prochain, c'est ce qui lui est le plus avantageux, vu la grandeur et les conséquences des services temporels et surtout spirituels qu'on lui rend. Dans les devoirs envers soi-même, c'est ce qui contrarie davantage la nature corrompue, vu les sacrifices qu'on lui impose et l'impuissance où on la met de résister à la grâce. En général, c'est ce qui se rapproche le plus de l'esprit des conseils évangéliques dans l'Institut que l'on suit et la position où l'on se trouve.

3° Le plus parfait est-il absolu et invariable ?

Il dépend assez souvent des circonstances : telle chose sera plus parfaite pour l'un et moins parfaite pour l'autre, à raison du caractère différent, des tentations opposées, des obligations diverses ; telle chose sera plus parfaite dans un temps et moins parfaite dans un autre temps, parce que les événements auront amené des besoins nouveaux, ou que les desseins de Dieu mieux connus auront changé ou modifié la situation. Inutile d'avertir que le plus parfait se combine avec l'ensemble des devoirs et ne doit jamais préjudicier à aucun, que la perfection, comme le dit saint François de Sales, ne consiste pas dans la multiplicité des actions que nous

faisons, mais dans la perfection avec laquelle nous les faisons.

4° Est-il facile de discerner en toute chose le plus parfait ?

Oui, si l'on est attentif à écouter la voix intérieure de l'Esprit saint et à consulter la droite raison éclairée par la foi. Dans le doute, on peut s'adresser les questions suivantes : Quels sont sur ce point les exemples de Jésus-Christ et des saints ? — Quelles sont leurs maximes ? — Que feraient-ils à ma place ? — Que voudrais-je avoir fait à l'heure de la mort et du jugement particulier ? — Quel parti prendraient un saint ou un réprouvé renvoyés sur la terre, l'un pour embellir sa couronne, l'autre pour expier ses crimes ? — Quel conseil donnerais-je, dans le cas présent, à une Religieuse dont j'aurais à cœur la perfection ? — Au reste, la Religieuse a d'une part ses règles qui lui fournissent sur la perfection propre de son état les notions les plus claires et les plus sûres, de l'autre sa Supérieure établie de Dieu pour lever ses doutes et éclaircir ses difficultés.

5° Est-il avantageux de s'exercer à la pratique du plus parfait ?

Les avantages sont inappréciables, et il suffit de les indiquer. Affranchissement des péchés délibérés, puisqu'on ne choisit plus entre le bien et le mal, mais entre le mieux et le parfait. — Nulle attache aux moindres imperfections, puisqu'on tend à s'éloigner de l'ombre même du péché. — Pureté d'intention, conformité à la volonté de Dieu, soin des petites choses, puisque, dans toute circonstance, on se propose et l'on s'efforce de rendre à Dieu la plus grande gloire. — Où sera la ferveur, si elle n'est là ? — Attention continuelle à la présence de Dieu,

dont on cherche à chaque instant à connaître le bon plaisir. — Mortification incessante, par la réduction de tous les appétits déréglés de la nature. — Efficacité du zèle, car Dieu a coutume de bénir les travaux de ceux qui se dévouent sans réserve à son service. — Sainteté portée en peu de temps au degré le plus sublime, par l'habitude contractée de toutes les vertus. — Trésors incalculables de satisfactions et de mérites. — C'est-à dire que la pratique du plus parfait est la voie du salut la plus sûre, puisqu'elle arrache à tous les périls ; la plus courte, puisqu'elle fait monter en un instant au faîte de la sainteté ; la plus méritoire, puisqu'elle résume tout le bien possible dans son état, sans parler de l'abondance des grâces obtenues, de la paix du cœur, de l'onction de l'Esprit saint, de l'assurance morale de la prédestination, des consolations que Dieu ne peut manquer de prodiguer à ceux qui s'immolent à sa gloire constamment, par le motif le plus pur et de la manière la plus excellente.

6° Est-il convenable à la Religieuse de tendre au plus parfait ?

C'est demander s'il est convenable qu'un voyageur, pour arriver à son but, prenne le chemin le plus direct ; qu'un débiteur, pour s'acquitter, fasse toute la diligence dont il est capable ; qu'un général d'armée ne laisse échapper aucune occasion d'étendre le royaume de son prince et de mériter pour lui-même de nouveaux triomphes. La Religieuse, par le fait seul de son entrée en religion, ne tend-elle pas à la perfection ? Ses vœux ne sont-ils pas comme une dette rigoureuse de vertus angéliques et une profession solennelle de vie toute céleste ? Ne s'est-elle pas enrôlée sous l'étendard du Roi des cieux, pour lui conquérir les âmes ? A qui s'adresseront

ces paroles : « Soyez saints, parce que je suis saint, » et ces autres : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait, » si ce n'est aux Religieux? Comment les Religieux pourront-ils engendrer Jésus-Christ dans les âmes et le conduire à la plénitude de l'âge, si Jésus-Christ ne vit en eux par la perfection de la sainteté ?

Sainte Thérèse semble faire dépendre de cette tendance au plus parfait le succès et même l'importance de la mission confiée : Si celui qui commence « fait, avec l'aide de Dieu, de magnifiques efforts « pour s'élever au sommet de la perfection, jamais, « à mon avis, il ne va seul au ciel. Il y mène après « lui une troupe nombreuse ; comme à un vaillant « capitaine, Dieu lui donne des soldats qui mar- « chent sous sa conduite. » (Sa Vie, chap. XI.)

Faut-il s'étonner si tant de saints, pour s'enchaîner indissolublement à Jésus-Christ, doubler leur mérite et retrancher brusquement à la nature tout espoir de se satisfaire, après s'être exercés longtemps à la pratique du plus parfait, poussés par l'Esprit de Dieu et autorisés par leurs Supérieurs, s'y étaient engagés par vœu ? Les uns comprenaient dans le vœu quelques règles ou quelques vertus particulières, d'autres toutes les règles et toutes les vertus religieuses. Quelques-uns se liaient pour toute la vie, d'autres pour un laps de temps déterminé ; ceux-ci sous peine de péché mortel, ceux-là sous peine de péché véniel et seulement pour une tendance. Quelle énergie ce vœu communiquait à leur volonté ! et quelle grâce Dieu, qui le leur avait inspiré, leur donnait pour l'accomplir !

RETRAITE DU MOIS DE JANVIER.

PREMIER EXERCICE.

L'Enfant nommé Jésus.

PREMIER PRÉLUDE. « Le huitième jour, auquel « l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, il fut « nommé Jésus, qui était le nom que l'ange avait « annoncé, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa « Mère. » (Luc., cap. II.)

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter l'Enfant blessé par le couteau, ses cris douloureux, les larmes de Marie mêlées avec le sang de son Fils, l'imposition solennelle du nom de Jésus.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de comprendre les grandeurs de ce nom, et de porter notre nom de religion comme Jésus a porté le sien.

Le nom de Jésus est grand 1° *par la majesté de Celui qui le donne.*

Si l'ange fut le ministre chargé de l'apporter du ciel, Dieu seul en est l'auteur et pouvait l'être. Pour nommer un sujet, il est nécessaire de connaître ses attributs essentiels ; car la fin du nom étant de qualifier, de désigner, de distinguer, le sujet doit réunir dans toute leur étendue et réunir seul les significations de son nom. C'est ainsi que Dieu, faisant passer les animaux devant Adam pour les nommer, l'éclaira sur leurs natures respectives. Mais qui connaîtra la nature et les attributs d'un Dieu, si ce n'est un Dieu ? Qui qualifiera un Fils Dieu, si ce

n'est un Père Dieu ? Pour caractériser et comprendre dans un nom des qualités infinies, il faut une intelligence infinie. Pour nommer le Fils de Dieu, il faut la même fécondité d'entendement que pour l'engendrer.

Ce qui fait dire à saint Bernard : « Le nom de « Jésus est un nom inné, qui fut prononcé sur Jé- « sus comme un nom préexistant et déjà connu au « ciel de toute éternité, mais qui n'a été ni imaginé « ni imposé par une créature humaine ou angéli- « que ; car il tient de sa nature propre d'être Sau- « veur. » (*Serm. 1 de Circumc.*)

2° *Par la circonstance mystérieuse où il est reçu.* La circoncision, chez les Juifs, 1° supposait le péché, 2° faisait couler le sang, 3° engageait à l'accomplissement de la loi. En s'y soumettant, le Fils de Dieu inaugure donc sa mission de Sauveur, offre les prémices de son sang et se dévoue à la mort, pour réaliser les prophéties et nous racheter. Jusque là, quel que fût son mérite et sa perfection, il ne s'appelait que l'Enfant ; maintenant il peut prendre le nom de Jésus, il en a le droit, puisqu'il prélude pour notre salut, dit saint Bernard, à l'effusion de son sang immaculé. (Ibid.) Tous ses autres noms ne lui coûtent rien, il les reçoit de son Père avec la génération divine ; mais le nom de Jésus, il ne l'a qu'à titre de conquête, au prix de ses abaissements et de son sang.

« Il faut qu'il lui en coûte du sang pour recevoir « le nom de Sauveur, dit excellemment Bossuet ; ce « peu de sang qu'il répand oblige à Dieu tout le « reste, et c'est le commencement de notre rédemp- « tion. Je vois, ô Jésus, toutes vos veines rompues, « toutes vos chairs déchirées, votre tête et votre « côté percés ; votre sang voudrait couler tout en-

« tier à gros bouillons, vous le retenez et le réser-
« vez pour la croix. Recevez donc le nom de Jésus ;
« vous en êtes digne, et vous commencez à l'ache-
« ter par votre sang. » (*Elévat.*, 17e sem.)

3° *Par le sens qu'il renferme.*

« Il n'en est pas de mon Jésus comme des prin-
« ces du siècle, dit saint Bernard ; son nom n'est
« pas vide de sens, un nom de fantaisie, ou l'ombre
« d'un grand nom : c'est une réalité. » (Ibid.) Nom « d'un Dieu sauveur, il lui convient véritablement et ne convient qu'à lui : Jésus a rempli la mesure de son nom et en a payé le prix. Sa rédemption s'étend à tous les hommes et à tous les péchés passés, présents et futurs ; il nous a affranchis de tous les maux auxquels nous avions été condamnés, nous a restitué tous les biens que nous avions perdus ; et cette rédemption, il l'a accomplie lui-même, acquittant de son propre fonds l'universalité de nos dettes, prenant nos infirmités pour nous en délivrer, se faisant esclave pour nous tirer de la servitude, pauvre pour nous enrichir, et mourant pour nous rendre la vie.

Ce nom, en outre, résume tout ce qu'on peut dire de lui, et renferme éminemment tous ses autres noms. Pourquoi est-il appelé *Admirable*, *Conseiller du Très-Haut*, *Dieu fort*, *Père du siècle futur*, *Prince de la paix* ? Parce qu'il est Jésus. Comment est-il *Pontife*, *Pasteur*, *Brebis*, *Lion*, *Agneau*, *Vigne*, *Porte du ciel*, *Médecin*, *Soleil de justice*, *Voie*, *Vérité et Vie* ? En étant Jésus. C'est le nom d'un père, d'un frère, d'un ami, car c'est le nom d'un Dieu-Homme. C'est le nom d'un Créateur, d'un Roi, d'un Juge, car c'est le nom d'un Homme-Dieu. Jésus, voilà le fond de ses mystères, le mémorial de ses œuvres et l'abrégé de l'Evangile.

3° *Par ses effets.*

Ce nom opère ce qu'il signifie. Tout ce qui est dit de la personne de Jésus, son nom l'accomplit et dans l'Église en général et dans chaque fidèle en particulier. Par cela même que l'Homme-Dieu est véritablement notre Jésus, il ne possède pas seulement tous les titres dont son nom est le résumé et le symbole, mais il remplit les fonctions attachées à ces titres ; s'il manquait à une seule, il ne serait plus notre parfait Jésus.

Jésus ! à ce nom, le ciel se peuple, l'enfer se ferme, le purgatoire se vide ; à ce nom, les anges accourent, et les démons prennent la fuite. Jésus ! à ce nom, la foi se ranime, l'espérance s'augmente, la charité s'embrase, les larmes du repentir commencent à couler. Jésus ! ce nom est pour les justes l'annonce de nouvelles faveurs et pour les pécheurs le gage du pardon. Jésus ! ce nom est une prière, une poésie pleine de grâce, un miel exquis, un concert harmonieux, une lumière ravissante, un baume souverain pour toutes les douleurs.

Application. Et moi aussi, Religieuse, épouse de Jésus-Christ, je porte un nom grand par la majesté du Dieu qui me l'a imposé, grand par la cérémonie où il me fut donné, grand par le sens qu'il renferme, grand par ses effets. Mon Dieu, ne permettez pas que je le porte en vain ou que je le déshonore. Je vous demande la grâce d'en remplir la signification dans toute son étendue et toute ma vie, à l'exemple de votre Fils Jésus.

Colloques : 1° *Avec l'ange* qui apporta du ciel le nom de Jésus. Qu'il nous dise avec quel respect et quelles délices il le prononça.

2° *Avec Joseph et Marie.* Oh ! qui nous donne de

l'invoquer comme eux avec foi, espérance et amour dans toutes nos nécessités ?

3° *Avec Jesus.* Qu'il fasse opérer en nous à son nom ce qu'il signifie. Qu'il soit notre Sauveur, et qu'après avoir béni et chanté son nom sur la terre, il nous soit donné de le bénir et de le chanter encore dans le ciel.

DEUXIÈME EXERCICE.

L'office divin

1° Qu'est-ce que l'office divin ?

C'est l'office par excellence, puisque c'est l'office de la louange et de la prière, dont l'Eglise a réglé la matière, l'ordre, le temps, la solennité. Le visible et l'invisible, les cieux, la terre et les mers, la création tout entière chante et bénit Dieu, mais surtout les religieux et les prêtres, chargés de se présenter devant son trône avec l'encens et le parfum de leurs cantiques, comme les ambassadeurs du genre humain et les députés de l'univers, pour glorifier sa majesté, proclamer sa grandeur, raconter sa puissance, célébrer sa bonté, sa justice, sa sainteté.

Saint office, divin office, qu'il est bien nommé, puisque c'est le plus grand acte de la Religion après la messe et les sacrements, la fonction des anges et des saints dans la Jérusalem céleste !

2° Que contient l'office divin ?

Des psaumes touchants et sublimes ; des leçons extraites de l'Ecriture et des Pères ; des hymnes, des versets, des répons, dont la piété ou l'enthousiasme ravissent quelquefois et transportent notre âme.

Le grand office surtout peut être regardé comme

le mémorial périodique des mystères du Sauveur et des exemples de la sainte Vierge, des apôtres et des saints, l'histoire de l'Eglise depuis le berceau du monde, un traité complet de dogme et de morale, le parallèle frappant de l'ancienne et de la nouvelle loi, un exercice admirablement coordonné de toutes les vertus chrétiennes, un concert harmonieux des sentiments les plus purs et les plus variés, et comme une initiation anticipée au commerce de l'Eglise triomphante avec son Epoux, Jésus-Christ.

3° Par qui est offert l'office divin ?

Par l'Esprit saint, qui sollicite pour nous dit l'Apôtre, en gémissements inénarrables. Il est le principe surnaturel de toute prière, qui doit descendre du ciel pour y monter, venir de Dieu pour s'élever jusqu'à lui.

Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Toute requête doit passer par ses mains, toute supplication doit sortir de sa bouche. C'est lui qui préside au ciel ce sacrifice de louange de bénédiction et d'amour qu'offrent les élus et les anges ; c'est encore lui qui préside sur la terre ce sacrifice de louange, de bénédiction et d'amour qu'offrent les hommes. Rédempteur et Médiateur, il ne cesse d'intercéder pour son corps mystique et pour chacun de ses membres. En sorte, dit Saint Augustin, que Jésus-Christ prie pour nous comme notre Pontife, prie en nous comme notre Chef, et est prié par nous comme notre Dieu.

Par les religieux et les prêtres, dont la mission est de rendre un culte public à la Majesté divine et de s'interposer pour les coupables. Mêlés par état aux différentes classes de la société, ils connaissent mieux les besoins de leurs frères ; saints et amis de Dieu, leurs hommages et leurs vœux sont accueillis avec plus de bienveillance ; libres des sollicitudes

du siècle, ils peuvent négocier à loisir les intérêts éternels des peuples.

4° En présence de qui offrons-nous l'office divin.

En présence de Dieu, dont l'œil nous pénètre et dont l'oreille est attentive aux moindres mouvements de nos lèvres. « Il faut donc, conclut saint Cyprien, « s'efforcer de plaire à ce grand Dieu et par la révé- « rence de l'attitude et par le son de la voix. »

En présence de toute la cour céleste, au milieu de laquelle nous allons prendre place. Représentez-vous « Jésus Christ à votre droite, dit Thomas à Kempis, « Marie à votre gauche, les saints rangés en cercle « autour de vous. Regardez vos frères qui prient avec « vous comme autant d'anges, et espérez qu'un jour « vous chanterez avec eux dans la gloire les mêmes « cantiques que vous entonnez ici-bas. »

En présence d'un monde rempli d'infidèles qui ne connaissent pas Dieu, d'hérétiques et de schismatiques qui ont secoué son joug, d'indifférents à qui sa pensée est importune, de pécheurs qui foulent aux pieds sa sainte loi. Au moment où nous récitons l'office, il va des âmes que le démon harcèle et pousse au précipice, d'autres qui consomment des crimes affreux, d'autres que l'excès de la tristesse ou de la misère entraîne au désespoir, d'autres qui agonisent et pour qui le jugement se prépare.

5° Comment peut-on occuper son esprit pendant l'office divin ?

En trois manières : s'appliquer à bien prononcer les paroles, suivre le sens, s'abandonner à quelque affection pieuse. La première est la moins excellente ; cependant, par la relation intime qui existe entre l'âme et le corps, l'attention à la prononciation produit presque nécessairement l'attention au sens. La

seconde est la plus parfaite ; mais elle suppose l'intelligence des psaumes, et l'intelligence des psaumes en suppose l'étude. Il faudrait donc à l'aide d'une traduction et d'un commentaire, se fixer sur le sens et l'idée générale de chaque psaume. La troisième est la plus facile, puisqu'il suffit de se laisser aller, sans effort et sans travail de l'esprit, au sentiment de l'amour, de la confiance, du zèle, de la résignation, du repentir ou de toute autre vertu. On peut encore s'occuper utilement du fruit de l'oraison ou de l'examen, d'une grâce particulière qu'on demande pour soi ou pour les autres. Avant de commencer l'office, il conviendrait de discerner notre disposition intérieure, l'attrait de la grâce, et de nous y abandonner doucement.

Saint Bernard a tracé cette règle : « Dans ce sacri-« fice de louanges joignons le sens aux paroles, au « sens l'affection, à l'affection la joie, et à la joie la « gravité. »

6° Quels défauts doit-on surtout éviter dans l'office divin ?

1° La divagation, fruit de la légéreté et de la dissipation habituelle. Si la vie est immortifiée et que l'imagination ait plein pouvoir de s'égarer sur toute espèce d'objets, n'est-il pas naturel qu'on ne puisse se recueillir quand il le faudrait ? Dès lors la prière sera froide, languissante, exprimant plutôt la lassitude et l'ennui que la foi et la piété. « Comment « voulez-vous que Dieu vous écoute, disait saint « Cyprien, si vous ne vous écoutez pas vous-même ? « Vous prétendez que Dieu doit se souvenir de vous, « et vous-même êtes loin de votre propre souvenir. » « L'aboiement des chiens est plus agréable à Dieu que « votre prière, ajoute saint Augustin ; car que sert « le bruit des paroles, quand le cœur est muet ? »

2° La précipitation, qui a pour principe le dégoût des choses de Dieu, et que saint François de Sales appelle la peste de la dévotion. On mange la moitié des mots, on mêle, on confond tout ; on parle à Dieu avec moins de retenue qu'à un valet ; on n'est pas même de ceux qui l'honorent du bout des lèvres ; il semble qu'on n'ait qu'une pensée, qu'un but, de se débarrasser d'un *pensum*, d'en finir le plus tôt possible avec Dieu, tant son entretien fatigue et ennuie ; on va même jusqu'à se faire un damnable mérite de sa rapidité.

3° Mal choisir le temps et le lieu. Sous prétexte d'inspecter ses élèves, on s'expose à tout voir, à tout entendre, à interrompre sans raison ; on attend le moment où l'on est accablé par le sommeil ou distrait par les préoccupations de l'emploi ; on diffère quelquefois jusqu'à la nuit de dire les Petites Heures, et tout est récité à la fois et au pas de course. Ce défaut accuse souvent une absence d'ordre dans la conduite.

Saint Ephrem dit que la psalmodie est la source de la conjonction, le principe de la joie spirituelle, le levier qui élève l'âme jusqu'au ciel ; comment se fait-il donc que des Religieuses admise à l'insigne honneur de converser avec Dieu une heure chaque jour, depuis vingt et trente années, soient toujours également tièdes, dissipées, sensuelles ? Ne suffirait-il pas de l'office, s'il était bien récité, pour les rendre parfaites?

7° Quels moyens employer pour bien réciter l'office divin ?

Se recueillir un instant avant de commencer. — Se porter à l'office promptement et avec joie au premier signal. Purifier son cœur par l'acte de contrition, quand on se sent coupable de quelque faute. —

S'apostropher comme autrefois saint Bernard : Pourquoi viens-tu ici ? — Faire appel à toutes ses facultés, en disant : *Venite, exultemus Domino* : Venez, tressaillons d'allégresse devant le Seigneur. — Recommander au saint dont on célèbre la fête une intention spéciale. — Avoir sous les yeux une image pieuse. — Faire les signes de croix et réciter le *Gloria Patri* avec un redoublement de foi. — Quand on dit : *Deus, in adjutorium meum intende*, se figurer que Jésus-Christ nous répond : Et vous, soyez attentif à moi. C'est le conseil de saint-François de Sales. — Saint Augustin est d'avis que nous nous conformions aux sentiments du Psalmiste, qui tour à tour prie, loue, rend grâces, gémit, craint, espère. — Sainte Thérèse nous engage à considérer Jésus-Christ priant en nous et avec nous, et à prier par sa bouche et par son cœur. — Il est bon de faire de temps à autre sa méditation sur les psaumes et les homélies. Si l'on est seul, on peut se retirer dans un oratoire, adorer la Majesté divine par une génuflexion ou une prostration, s'arrêter sur quelques versets. — Saint Charles Borromée désirait qu'en terminant on examinât les négligences et les fautes commises, pour en demander pardon.

Ah ! quand je pense qu'au moment où je prends mon office, des milliers de voix, parties de tous les points du globe et de toutes les profondeurs de l'éternité, s'élèvent vers Dieu pour le bénir, voix de l'orient et de l'occident, voix des anges et des hommes, voix de tant de religieux et de prêtres fervents, mon Dieu, ne permettez pas que je trouble par ma tiédeur un concert si admirable, éclairez mon esprit et enflammez mon cœur.

TROISIÈME EXERCICE.

Le temps.

1° *Rien n'est plus précieux que le temps.* (S. BERN., *Déclam.* 44.)

Tout péché mortel, en donnant la mort à l'âme, mérite la mort au corps : donc, au moment où nous reçumes la vie, nous méritions de la perdre. Que si notre vie s'est prolongée depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre baptême, et depuis notre premier péché mortel actuel jusqu'à ce jour, nous le devons à la médiation de Jésus-Christ, qui a demandé et obtenu pour nous une prolongation, un sursis, c'est-à-dire le temps. Le temps est le fruit de sa Passion, il vaut le sang et la vie d'un Dieu. Aussi, pour en faire sentir le prix, ne nous le donne-t-on qu'en détail, au fur et à mesure, goutte à goutte : jamais deux instants à la fois ; la main qui accorde le second retient le troisième, et nous laisse dans une entière incertitude si nous l'aurons.

Or le temps, dit saint Bernard, nous est accordé pour ces quatre fins : 1° demander notre pardon, 2° satisfaire dès ce monde à la divine justice, 3° acquérir la grâce, 4° mériter la gloire. Criminels dévoués aux flammes éternelles, on nous offre notre sentence d'absolution ; débiteurs de Dieu et ses prisonniers, on nous offre le moyen de nous acquitter ; pauvres réduits à la dernière impuissance et à la plus extrême détresse, on nous offre la grâce avec laquelle nous pouvons tout dans l'ordre surnaturel ; rois exilés, on nous offre un royaume et un trône dont la mort et les révolutions ne nous déposséderont jamais : tout cela à une condition, c'est que nous profiterons d'un nombre déterminé de jours

ou d'années pour éviter le mal et faire le bien. Donc ce que vaudrait aux réprouvés l'affranchissement de l'enfer, aux âmes du purgatoire leur délivrance, aux élus de nouveaux degrés de grâce et de gloire, le temps nous le vaut à nous. Par un seul acte de contrition, fait en moins d'une minute, je me réconcilie avec Dieu, quel que soit le nombre et l'énormité de mes fautes, ce que ne pourront jamais les réprouvés ; à chaque bonne œuvre, je m'enrichis de grâces et j'embellis ma couronne immortelle, ce que ne pourront jamais les saints. J'ai le temps, ils ne l'ont plus.

Ah ! si, sous l'unique condition du bon emploi d'un temps limité, on permettait à Lucifer et à ses satellites de fléchir la colère de leur Juge, aux âmes détenues dans les flammes expiatrices de s'arracher de leurs prisons, à tous les ambitieux d'obtenir un vaste et paisible empire, perdraient-ils la moindre parcelle de ce temps ?

Mais je ne suis pas simplement chrétienne ou religieuse, je suis institutrice : en un sens, avocate auprès de Dieu pour des enfants coupables, caution pour des enfants insolvables, dispensatrice des trésors divins en faveur d'enfants en proie à l'indigence spirituelle, portière du ciel en faveur d'enfants exilées loin de leur Père. Or ce n'est que dans le temps que je puis remplir ces fonctions sublimes, et on ne me laisse le temps, en partie du moins, qu'afin que je puisse les remplir. Donc ce que vaut l'affranchissement de l'enfer, la délivrance du purgatoire, l'acquisition de la grâce, la possession de la gloire à un grand nombre d'âmes, le temps me le vaut à moi.

2° *Rien, hélas ! qui soit réputé plus vil que le temps.* (S. Bern., ibid.)

Plus une chose est précieuse, plus on la ménage et on en regrette la perte. C'est le contraire pour le temps : il nous est quelquefois à charge, nous ne savons qu'en faire ; on s'étudie à le dissiper, on s'applaudit même, selon l'expression adoptée, de l'avoir tué.

On perd le temps 1° en le consumant dans l'oisiveté ou dans des inutilités, ne faisant rien ou faisant des riens, allant et venant sans savoir à quoi se fixer ; 2° en péchant par pensées, paroles, actions, tournant ainsi par un sacrilège abus contre Dieu, ce qui devrait servir à le glorifier ; 3° en persévérant dans le péché mortel, les meilleures œuvres ne pouvant dès lors être écrites dans le livre de vie, bien qu'elles attirent des grâces de conversion ; 4° en ne rapportant pas à Dieu, d'une manière au moins indirecte ou virtuelle, les actions indifférentes, telles que manger, dormir, se récréer, etc., puisque, pour obtenir le moindre degré de grâce ou de gloire, il faut agir par un principe et pour une fin surnaturels; 5° en donnant un motif pervers ou humain à des actions saintes, ces actions ne méritant plus aucune récompense, méritant même quelquefois le châtiment ; 6° en faisant des actions excellentes de leur nature, mais alors que Dieu en demande d'autres, substituant ainsi le caprice à la règle. Enfin on perd le temps, partiellement du moins, 7° en se contentant d'une sainteté médiocre et en mettant des bornes à son zèle, ne faisant rendre au talent confié que cinq, pouvant lui faire rendre dix.

Or le temps perdu est perdu sans retour, le temps tué ne ressuscitera plus. Quand on perd un objet, on a l'espoir de le retrouver ou l'équivalent ; s'agit-il du temps, on ne retrouve ni le temps perdu ni l'équivalent du temps. On peut rétablir sa santé, re-

lever sa fortune, recouvrer même l'amitié de Dieu ; on peut désormais égaler sainte Thérèse pour la ferveur, sainte Françoise de Chantal pour le renoncement, saint François Xavier pour le zèle, saint Jean de la Croix pour la pénitence ; mais on ne saurait faire revivre le temps passé, il est englouti dans l'éternité. Les moments de notre vie sont comptés : que nous les employions bien ou mal, nous n'en augmenterons pas le nombre, et ce nombre déterminé décroit à chaque moment. Tandis que je médite sur le temps, il s'enfuit pour ne plus revenir.

Mon Dieu, que me restera-t-il, si je retranche de ma vie le temps perdu dans l'oisiveté, dans le péché, dans votre intimité, dans des actions indifférentes non surnaturalisées, dans des actions d'elles-mêmes excellentes mais viciées par le motif ou faites à contre-temps ? Et si je m'envisage comme institutrice, qui dira combien d'âmes j'aurais pu, par un meilleur usage du temps, arrêter sur le bord de l'enfer ou du purgatoire, enrichir de mérites, porter au faîte de la gloire céleste ?

Que faire donc ? Déplorer le passé, le rachetant par mes larmes, et me punissant moi-même pour obtenir que Dieu ne me punisse pas dans sa colère ; sanctifier le présent si court, qui passe, qui n'est déjà plus, égalant, par mon soin assidu d'en bien user, sa rapidité à m'échapper ; préparer l'avenir, en jetant dans le cœur des enfants des germes de vertu qui se développeront avec l'âge, et, se transmettant de famille en famille, de génération en génération, glorifieront Dieu, même après ma mort, et ajouteront de nouvelles perles à ma couronne.

RETRAITE DU MOIS DE FÉVRIER

PREMIER EXERCICE.

Marie présente Jésus au temple.

Premier prélude. « Lorsque les jours prescrits par « la loi de Moïse pour la purification furent accom- « plis, ils portèrent l'Enfant au temple pour le pré- « senter au Seigneur. » (Luc., II.)

Deuxième prélude. Se représenter le temple, le vieillard Siméon, Anne, les deux tourterelles, Marie, Joseph, l'Enfant Jésus.

Troisième prélude. Demander la grâce de comprendre l'héroïsme de Marie et celle de l'imiter.

Tout, dans ce mystère, fait ressortir l'héroïsme de Marie.

1° *Ses humiliations.*

En se soumettant, pour l'édification commune, à la purification légale, en se confondant avec les femmes ordinaires, Marie semble avouer publiquement, solennellement, qu'elle ne se distingue point des autres mères ; elle prend en quelque manière le caractère de pécheresse, elle laisse oublier ses privilèges les plus glorieux, les plus légitimes, les plus chers à son cœur : sa prérogative d'*Immaculée*, sa qualité de *Vierge*, son titre de *Mère de Dieu*, sa dignité de *Reine*.

Qu'a-t-elle de commun avec le péché, Celle qui a été préservée même de la tache originelle ? Quelles souillures a pu contracter un corps aussi intègre

pendant l'enfantement qu'avant et après ? Encourt-on une sorte d'excommunication qui interdise l'entrée du temple et le contact des choses saintes, pour avoir mis au monde et touché Celui qui est le Saint par excellence et le temple vivant de la Divinité ? Est-on assujetti aux lois de la terre, quand on a le sceptre du ciel et l'autorité que de la maternité sur l'*Auteur* et le *Consommateur* de la loi ?

Le monde, il est vrai, ignorait les grandeurs de Marie ; mais elle les connaissait, et c'était assez pour que la cérémonie de la purification inspirât à cette âme si noble et si pure un profond sentiment de confusion. Rien ne déshonore plus l'homme de cœur que d'être traité de lâche, le docte que d'être réputé ignorant, les fiers empereurs que d'être jetés parmi les esclaves.

2° *Son offrande.*

C'est Jésus qui est *son bien.* Le titre de Mère de Jésus résume tous les droits que la nature donne aux autres mères sur leurs enfants ; et le titre de Mère de Dieu, loin d'affaiblir ces droits, les double en quelque sorte, puisque, Marie ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, et Jésus n'ayant point de père parmi les hommes, le Fils appartient exclusivement à la Mère, et la Mère jouit du Fils sans partage. Qui jamais remplit mieux ce précepte : « Honorez le Seigneur de votre substance » ? (Prov., III.)

Jésus qui est *son bien le plus cher.* L'amour d'une telle Mère pour un tel Fils n'est pas un amour unique, mais un double amour réuni sur le même objet : amour d'une mère pour son fils, dit Bossuet, amour d'une vierge pour son Dieu ; amour naturel que forme le sang, amour surnaturel que forme la grâce, et l'un et l'autre élevés à la plus haute puis-

sance. Marie aime Jésus comme homme, elle l'aime aussi comme Homme-Dieu. Dans son amour il y a du respect et de la tendresse, des caresses et des adorations. Comme créature, Marie adore son Fils qui est Dieu ; comme mère, elle embrasse Dieu qui est son Fils. C'est le Père éternel qui, en associant Marie à sa divine fécondité, l'a aussi associée à son amour pour le Verbe fait chair.

Jésus qui est *tout son bien*. Une illustre princesse priée de découvrir ses joyaux si renommés : « Les « voilà, dit-elle en montrant ses enfans, je n'en « connais point d'autres. C'est là toute ma fortune, « c'est là toute ma consolation. » A combien plus juste titre Marie pouvait-elle dire : « Jésus, voilà « toute ma fortune : Jésus voila toute ma consola- « tion ! » Un Fils qui est son unique ! un Fils-Dieu ! quelle fortune ! quelle consolation ! Et si saint Paul affirme que le Père éternel, en nous donnant son Fils, nous a tout donné avec lui, Marie, en redonnant au Père éternel ce même Fils, ne lui a-t-elle pas fait une oblation égale non seulement à ses bienfaits, mais encore à ses grandeurs ?

3° *Ses douleurs.*

Offrir leur premier-né au Seigneur et le racheter aussitôt à un prix assez modique, pour le reporter chez elles environné de l'auréole de la consécration, ce n'était là pour les femmes d'Israël qu'un témoignage de leur bonne volonté qui ne les engageait à rien, une pure cérémonie qu'elles accomplissaient avec plaisir. Mais Marie, trop certaine que Dieu exige d'elle une oblation réelle et irrévocable, le consentement formel et définitif à la mort de son Fils, *offre Jésus sans espoir de le racheter*, donne Jésus sans le reprendre. Si elle le rapporte dans sa maison, ce n'est que pour l'élever ; si elle le retient,

ce n'est qu'à dessein de le livrer au temps marqué. Quoiqu'elle ne s'en dessaisisse pas, elle n'en rentre pas en possession.

C'est peu : *elle offre Jésus avec la prévision de son supplice*, elle donne Jésus pour être crucifié. En ordonnant autrefois à Abraham d'immoler Isaac, Dieu lui dit : « Prenez votre fils unique que vous aimez, » afin d'exciter sa sensibilité par ces paroles, *votre fils unique que vous aimez ;* il l'envoie sur une montagne fort éloignée, afin que, durant le chemin, les émotions de la tendresse paternelle deviennent de plus en plus vives et impétueuses ; il permet qu'Isaac lui demande avec anxiété où est la victime, comme pour remuer, bouleverser toutes ses entrailles.

Dieu ne semble-t-il pas avoir tenu la même conduite à l'égard de Marie ? Pendant quarante jours elle a le loisir de contempler les amabilités de son unique et de son bien aimé, de lire et de méditer ce que les prophètes ont prédit de sa Passion douloureuse ; elle-même porte à Jérusalem cette victime trop faible encore pour marcher, et ses yeux découvrent de loin le Calvaire ; elle traverse ces mêmes rues, elle pénètre dans ce même temple, théâtre des futures ignominies de son Fils ; elle entend le vieillard Siméon lui parler des contradictions qui attendent le Fils et du glaive qui transpercera la Mère. O Dieu ! que réserve-t-on à cette tête, à ce visage, aux pieds et aux mains de mon Jésus ? En attendant l'affreux gibet, mon sein est donc l'autel vivant où il s'immole tous les jours, mes bras la croix animée où il s'exerce et prend ses mesures en se jouant ! Celui que je rachète au prix de deux colombes sera donc vendu trente deniers ! C'est ici le sacrifice du matin ; la victime est trop tendre et n'a pas encore assez de

sang pour le répandre, mais viendra le sacrifice du soir.

Colloques : 1° *Avec Marie.* Qu'elle m'offre avec Jésus mon offrande sera bien reçue de sa main.

2° *Avec Jésus.* Qu'il mette dans mon cœur le dévouement qui animait le sien. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je puis, je l'offre à Dieu pour sa plus grande gloire. J'ignore ce qu'il me réserve d'humiliations et de souffrances, je baisse la tête, je me résigne, disant avec Jésus : « Voici que « je viens, ô mon Dieu, pour faire votre volonté. » (Hebr., x.)

DEUXIÈME EXERCICE.

Tentation.

1° *Avant la tentation.*

1° N'ayez pas de la tentation une crainte exagérée, pour deux raisons :

La première, c'est l'impuissance du démon. Il peut aboyer, mais il est enchaîné, dit saint Augustin. Il tend des pièges comme l'araignée, dit saint Césaire, mais il dépend de nous de nous y engager. Il montre le fruit défendu, dit Rodriguez, mais il ne contraint pas de le manger. Il rôde au pied de la tour, nous invitant à lui ouvrir la porte, dit saint François de Sales ; mais nous sommes libres de rester où nous sommes et de le laisser où il est.

La seconde, ce sont les avantages que nous pouvons en retirer. Dans les desseins de Dieu qui permet, c'est un moyen de nous punir, de nous humilier, de nous détacher, de nous purifier, de nous aguerrir, de nous instruire, d'augmenter notre mé-

rite. C'est le soufflet qui réprime l'orgueil, l'éperon qui tient en haleine, le creuset où l'or s'épure ; c'est l'orage qui apprend au matelot à prier, la difficulté du voyage qui fait soupirer après la patrie, l'épreuve qui nous fait reconnaître ce que nous pouvons par nous-mêmes ; c'est le couteau qui émonde la vigne, le combat qui multiplie nos couronnes, souvent l'apprentissage dans l'art de conduire les âmes ; car, dit l'Ecclésiastique, que sait celui qui n'a pas été tenté ? (C. xxxiv.)

2° Soyez attentive aux ruses et aux manœuvres du tentateur.

Tantôt il met un bandeau sur nos yeux, en justifiant par de spécieux sophismes ce qui est blâmable : Il n'y a point autant de mal qu'on veut bien le dire. — Veux-tu être de pire condition que les autres ? — Pourquoi a-t-on ordonné ceci, défendu cela ? — Oh ! si tu savais ce que tu sacrifies !... Aujourd'hui il nous inspirera des sentiments de présomption : Dieu est si bon, le pardon si facile !... Demain il nous poussera au désespoir : Ton péché est trop grand, il n'y a plus de miséricorde pour toi... Tantôt il nous agite de scrupules, de désirs bizarres et opposés cherchant à nous rendre le joug de la vertu intolérable. Il nous fait jeter l'une après l'autre nos armes spirituelles, abandonner nos pratiques de piété : Ne peut-on pas être une bonne Religieuse sans toutes ces minuties ?... Il a bien soin de demander peu d'abord, pour obtenir successivement davantage. Il a même le secret de nous porter au bien pendant quelque temps, mais à un bien moindre ; ou à un bien plus grand, mais impossible ; ou à un bien qui ne convient pas à notre état ; ou à un bien qui n'est pas tel qu'en apparence. Surtout il fait les derniers efforts pour nous isoler de notre directeur,

de peur que nous ne soyons deux contre un. Parfois il imite le général qui fait semblant de lever le siège d'une ville, et qui revient brusquement lorsque les habitants ont mis bas les armes. Souvent aussi il s'abstient quelque temps du moins, de demander des choses graves, se contentant de retenir, par quelque faute légère mais habituelle, dans la médiocrité de la vertu, comme un enfant qui fait grâce à l'oiseau de ses ailes après lui avoir passé un fil au pied.

2° *Pendant la tentation.*

1° N'accordez rien à la tentation, pas le plus petit consentement, repoussant avec énergie la pensée du mal, retranchant sans délai ce qui est ou peut devenir une occasion de péché. Quelle folie, dit saint Jerôme, de laisser grandir un ennemi qu'on peut tuer lorsqu'il ne fait que de naître ! Peu importe au démon le temps et le mode : il consacrera vingt ans, s'il le faut, à miner notre âme par un travail sourd et continu. S'il ne peut nous écraser sous un rocher, il nous étouffera sous un monceau de cendres ; s'il ne peut nous foudroyer par l'apoplexie, il nous éteindra, comme à notre insu par la consomption.

2° Ne mettez point en question si vous lâcherez pied sur quelques points de vos résolutions. Ce n'est pas le moment propre à la délibération. Tout homme fatigué cherche à se soulager : or, dans la tentation, nous souffrons du travail de la lutte ; pour peu que nous délibérions sur ce qu'il faut faire ou omettre, nous ne manquerons pas de décider en faveur de la liberté et de la nature.

3° Variez les moyens de défense selon la nature de la tentation. Si elle a pour objet un scrupule, chassez-la d'un geste dédaigneux. Si elle a pour objet la peine, ce qui coûte, combattez-la de front, en faisant les actes de la vertu opposée. Si elle a

pour objet le plaisir des sens, la gourmandise, le vice impur, fuyez comme autrefois Loth, et multipliez les actes d'humilité, de patience, d'amour de Dieu.

4° Redoublez de confiance en Dieu appuyée sur la parole de l'Apôtre : « Dieu est fidèle, et il ne souf-« frira pas que vous soyez tenté au dessus de vos « forces. » (I Cor., x.) En permettant la tentation qu'il tempère et proportionne, Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, se comporte comme un joueur de luth, qui pince ses cordes assez pour en tirer un son harmonieux, mais non de manière à les rompre (Hom. 4 ad popul.) ; comme un potier, dit saint Ephrem, qui met au four des vases de différents calibres, et qui, sûr dans ses calculs, y laisse davantage les grands, moins de temps les moyens, moins encore de temps les petits.

5° Ne vous repliez point avec anxiété sur vous-même pour examiner ce que vous voyez, ce que vous entendez, ce que vous ressentez, si vous consentez ou non, si vous commettez un péché mortel ou véniel. Vous risqueriez ainsi de rentrer plus avant dans la tentation, surtout si elle a pour objet la sensualité. Le plus sûr est d'imiter l'enfant à qui l'on montre une bête horrible ; il se rejette aussitôt dans le sein de sa mère. « C'est dans les blessures « de Jésus-Christ que je m'enfonce à l'aspect du dé-« mon, » dit saint Augustin.

3° *Après la tentation.*

1° Si vous avez été victorieuse, remerciez Dieu ; l'action de grâces est un titre pour recevoir des faveurs nouvelles et préservatif contre la vaine gloire. Visez aussi à profiter de votre avantage, en redoublant de vigilance, de peur que le démon ne revienne bientôt avec sept esprits plus méchants en-

core ; en recherchant les motifs qu'a pu se proposer Dieu dans cette tentation, afin de vous y conformer ; en constatant par quels moyens vous avez réussi à la dissiper, pour les employer en pareille circonstance.

2° Si vous avez été vaincue, relevez-vous au moment même. « Quand nous avons failli, dit saint « François de Sales, demandons aussitôt à notre « cœur s'il n'a pas toujours vive et entière la résolu- « tion de servir Dieu et j'espère qu'il nous répondra « qu'oui, et qu'il souffrirait plutôt mille morts que « d'abandonner cette résolution. « Pourquoi donc « bronches-tu ? pourquoi es-tu si lâche » Il répondra : « Je ne sais comment, j'ai été surpris, ma pesan- « teur m'accable. » Hélas ! il faut lui pardonner ; ce « n'est pas par infidélité, c'est par infirmité qu'il pè- « che. Il faut corriger doucement tranquillement, « et non pas le courroucer et le troubler davantage. « Eh bien ! mon cœur, mon ami, au nom de Dieu, « prends courage, cheminons, prenons garde à nous, « élevons-nous à notre secours et à notre Dieu. » « (*Esprit.*)

Que penseriez-vous d'un homme ivre qui, s'étant relevé deux ou trois fois de ses chutes, prendrait le parti de rester étendu sur le chemin, sous prétexte qu'on a beau se relever, on retombe toujours ? Avez-vous compris cette leçon de l'Esprit saint ? « Pares- « seux, va-t-en à la fourmi. » (Prov., VI.) C'est que non seulement la fourmi fait en été ses provisions pour l'hiver, comme nous devons durant la vie présente faire nos préparatifs pour l'éternité, mais elle ne cesse point de construire son nid, à mesure qu'on le démolit ; démolissez-le cent fois, cent fois elle le reconstruira, et toujours avec la même activité.

4° *De quelques tentations extraordinaires.*

Les principales sont : 1° des impressions de désespoir. Celui qui subit cette tentation, tout en aimant Dieu très parfaitement, se croit réprouvé ; il entend une voix intérieure qui lui dit : « Tue toi, finis une vie misérable. » 2° Des doutes sur la foi. Tous les mystères n'apparaissent plus que comme des rêveries et des fables ridicules ; il vient à l'esprit des objections en apparence insolubles ; on ne peut pas dire seulement : *Je crois* ; on se regarde comme un païen et un athée. 3° Des désordres impurs. L'imagination est fascinée, les sens emportés ; c'est à peine si la volonté peut se rendre compte de sa liberté et de sa résistance. 4° La haine de Dieu, au point de trouver ses délices dans les outrages qu'on fait à Dieu, de détester ceux qui s'appliquent à servir Dieu. On trouve dans son esprit, quelquefois sur ses lèvres, des formules de blasphèmes et d'imprécations exécrables. 5° L'aversion pour la Supérieure ou pour d'autres Religieuses. En elles, tout choque, discours, actions, visage, démarche, son de la voix ; on interprète tout en mal, on transforme leurs vertus en vices ; on ne voit en elles que des ennemies ou des hypocrites. 6° Le dégoût de la vocation et une indicible horreur des choses saintes : oraison, sacrement, prédication, ministères de charité et de zèle. Tout ce qu'on aimait jusque là, tout ce qu'on estimait de plus sacré, paraît détestable : on ne se traîne qu'à regret aux exercices ; on ronge sa chaîne, on voudrait en être débarrassé pour toujours.

Trois choses sont nécessaires à la Religieuse soumise à ces épreuves : 1° la confiance. « La rage de « Satan suppose que vous êtes les amis de Dieu, « disait saint François de Sales, et ses plus violents « assauts indiquent que votre vertu est très parfaite ;

« car les chiens n'aboient qu'aux étrangers, et l'on « ne déploie les formidables batteries que contre les « citadelles bien fortifiées. » 2° Le mépris du tentateur et de la tentation. « Le démon étant essentielle- « ment un esprit d'orgueil, dit encore saint François « de Sales, rien ne le chasse plus efficacement et ne « dissipe plus promptement ses suggestions, que le « dédain qu'il ne peut souffrir : d'autant que com- « battre un ennemi est un signe qu'on fait état de « sa force, mais le mépriser est une marque qu'on « le tient pour vaincu. Une abeille se pose sur « votre visage : vous y portez le doigt, elle vous pi- « que : vous ne bougez, elle s'envole. » 3° L'obéissance aux avis du directeur, qui a grâce et mission pour conduire. Il reconnaîtra que la volonté reste pure à ces marques : lorsque la sainteté de la Religieuse est peu commune et sa régularité exemplaire ; lorsque, la tentation passée, elle a horreur de ce qu'elle a éprouvé ; lorsqu'elle ne donne à la tentation aucun occasion et prend volontiers les moyens indiqués pour se prémunir ; lorsqu'elle est surtout assaillie dans les exercices et les lieux les plus saints ; lorsqu'elle s'est offerte à Dieu comme victime de sa justice en faveur des pécheurs.

TROISIÈME EXERCICE.

Actes de vertu héroïques.

« Le royaume du ciel souffre violence, et les in- « trépides le ravissent de vive force. » (Matth., XI.) « Celui qui voudra sauver son âme sera disposé à « perdre la vie ; car celui qui perdra la vie pour moi « sauvera son âme. » (Luc., IX.) Le ciel est à ce prix :

il faut l'escalader, l'emporter à la pointe de l'épée, et sauver son âme en perdant la vie. Le saint, le religieux sont nécessairement des héros, et s'ils ne font pas toujours des actes héroïques, ils sont du moins toujours prêts à en faire au besoin.

1° Qu'est ce que l'acte de vertu héroïque ?

C'est celui qui, vu la grandeur de l'objet, des difficultés ou des répugnances de la nature, exige un effort suprême de la volonté, comme le géant l'emporte sur l'homme ordinaire, le bond du lion sur le pas de la brebis, et le diamant sur toutes les perles, ainsi l'acte héroïque sort de la ligne commune, s'élève à une prodigieuse hauteur, et par son éclat, éclipse tous les autres actes. C'est, du côté de l'homme, un tour de force de sa volonté, et, du côté de Dieu, un chef-d'œuvre de sa grâce.

La sainte Vierge se tient debout devant la croix, Abraham n'hésite pas à immoler son cher Isaac, Madeleine aux pieds de Jésus brave les railleries de la foule, saint Gualbert embrasse le meurtrier de son frère, sainte Chantal passe sur le corps de ses fils pour voler où Dieu l'appelle, sainte Elisabeth baise les ulcères des malades, saint François Xavier se prive de dire un dernier adieu à sa mère. Qui ne voit dans chacun de ces traits le sublime de la force, le courage poussé à son apogée, le coup le plus violent porté à la nature, ou plutôt la nature elle-même prise d'assaut ?

2° Quelles conditions exige cet acte ?

1° Une âme grande et énergique : car c'est la magnanimité et l'élévation qui caractérisent le héros. L'entreprise est ardue, la résistance sera terrible, n'importe ; on s'élève au-dessus de soi-même, on se précipite tête baissée, on risque le tout pour le tout.

2° Un ardent amour pour Jésus-Christ ; car cet

amour est plus fort que la mort. On a dit du diacre saint Laurent : « Le feu extérieur qui le consumait « ne put vaincre le feu intérieur qui le dévorait. La « flamme du bourreau n'eut d'autre effet que d'attiser la flamme de la charité ! celle-ci eut même la « propriété d'éteindre celle-là. Oh ! combien l'amour « est puissant ! » (S. Leo ; Cornel. a Lap.) — 3° Une grâce extraordinaire et de choix ; car si aucun acte de vertu n'est possible sans la grâce, l'acte le plus haut et le plus surhumain le serait-il sans une grâce spéciale ? Cette grâce, pour n'être pas toujours sensible, n'en est pas moins victorieuse et toute puissante ; et, pour l'être quelquefois, elle n'en laisse pas moins à l'acte tout son mérite, le mérite se trouvant dans l'acceptation.

3° Comment doit-on apprécier l'héroïcité d'un acte ?

Tout acte héroïque est grand sans doute, sinon toujours à raison de l'objet, du moins a raison des difficultés et des répugnances qu'il faut vaincre. Toutefois, parce que la grandeur des difficultés et des répugnances se mesure d'après les individus et les circonstances, c'est relativement aux individus et aux circonstances, et non d'une manière générale et absolue, qu'il faut apprécier l'héroïcité. Pour le pêcheur de Galilée, quitter une barque et des filets fut certainement un acte héroïque au plus haut degré. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit du denier de la veuve, sa dernière ressource : « En vérité, je vous le dis : « cette veuve pauvre a déposé dans le trésor plus que personne ». (Marc., cap. xiv.) De deux Religieuses faisant ensemble la même chose, il peut arriver que l'une s'élève jusqu'à l'héroïsme, tandis que l'autre n'accomplit qu'un acte très vulgaire.

4° Quelles occasions s'offrent en religion de faire des actes de vertu héroïques ?

Se montrer humble dans les succès, brillants et inébranlable dans les contradictions ; lutter contre des abus invétérés ou des tracasseries incessantes ; supporter sans murmure une grave calomnie, un reproche injuste, une disgrâce non méritée ; prier pour les persécuteurs et faire pour les gagner les premières avances ; quitter, sur un ordre de l'obéissance, un poste où l'on a ses habitudes et ses affections ; rester dans tel emploi ou dans la société de telles compagnes, malgré les soulèvements de la nature, exposer sa santé et sa vie, plutôt que de compromettre une œuvre de zèle ou de contrarier les vues d'une Supérieure ; combattre les assauts d'une tentation furieuse ou prolongée ; fuir brusquement un lieu, une compagnie où la chasteté court des risques ; s'imposer des austérités qui font frémir la délicatesse de la chair ; se jeter aux genoux d'un confesseur, lorsque la confusion est extrême ; accepter avec résignation les infirmités, la maladie, la mort, la perte d'un parent, etc. Et parce que ces occasions peuvent persévérer longtemps ou se renouveler fréquemment, la Religieuse est souvent non seulement dans le cas de faire des actes héroïques, mais dans un état presque habituel et permanent d'héroïcité.

5° Comment se prépare-t-on à produire ces actes au besoin ?

1° En faisant bien, sans distinction d'agréables ou de pénibles, toutes les actions ordinaires. Par ce moyen, la volonté s'aguerrit et la source de la grâce augmente. 2° En s'exerçant journellement à la pratique de ce qui coûte le plus. C'est tailler dans le vif de la nature et se raidir contre toutes les répugnances. 3° En multipliant les actes héroïques intérieurs, par l'acceptation généreuse et spontanée de tout ce qu'il plaira à Dieu d'envoyer. On se familiarise ainsi

avec l'idée des plus rudes épreuves, et on se facilite les plus insignes victoires.

6° Quels fruits précieux en retire-t-on ?

1° Ils méritent à la Religieuse qui les fait les grâces actuelles les plus signalées. Tous les actes de vertu, même les plus communs, donnent droit à des grâces actuelles ; or ceux-ci, par leur excellence, ravissent le cœur de Dieu.

2° Ils attirent sur les emplois une surabondance de bénédictions, et Dieu a coutume de récompenser en confiant une plus vaste administration, des œuvres plus en rapport avec la magnanimité de l'âme.

3° Ils lancent tout d'un coup au faîte de la sainteté et souvent y fixent pour toujours : soit parce que *noblesse oblige*, et que, porté si haut par un élan sublime, on rougirait de se ravaler et de descendre; soit parce que la volonté prend dans ces actes une vigueur, une trempe, une impulsion et une confiance qui la rendent invincible ; soit parce que la faiblesse de certaines difficultés qui arrêtaient jusque là est mise à nu : comme l'enfant peureux qui, après un premier acte de courage, ne craint plus d'affronter les lieux obscurs ou écartés où son imagination lui faisait autrefois apercevoir des spectres et des monstres. Aussi voyons-nous que la plupart des saints ont débuté par un coup d'éclat.

7° Pourquoi Dieu permet-il que la Religieuse soit dans le cas de faire ces actes ?

1° Pour l'affermir dans sa vocation. De même que le chêne se consolide par les tempêtes qui, en ébranlant le sol, donnent de nouvelles issues aux racines, de même la Religieuse s'enracine dans sa vocation par les épreuves qui, en sollicitant sa volonté de retourner en arrière, l'obligent à s'élancer en avant et à s'attacher au devoir avec plus de force que jamais.

2° Pour la rendre plus vigilante ; car Dieu pouvant demander ces actes au moment où elle s'y attend le moins, malheur à elle si elle est surprise !

3° Pour lui faire racheter le temps perdu, expier ses fautes, réparer ses négligences. Les actes héroïques ayant plus de prix qu'un grand nombre d'actes ordinaires, la Religieuse appelée à les multiplier a bientôt satisfait à la justice divine, restitué à sa couronne les perles qu'elle en avait arrachées et atteint la perfection propre de son état.

4° Pour en appliquer le fruit à des âmes dont la Religieuse désire la conversion ou la sanctification. Cette conversion ou cette sanctification exigent une grâce extraordinaire ; la Religieuse, par un acte de vertu héroïque, mérite cette grâce, et Dieu, se conformant à ses intentions bien connues, la reporte sur ces âmes.

RETRAITE DU MOIS DE MARS.

PREMIER EXERCICE.

Saint Joseph patron et modèle des instituteurs.

Premier prélude. L'heureuse et sainte éducation d'un Enfant-Dieu, dont Joseph s'est si bien acquitté, a valu à ce glorieux patriarche le patronage des jeunes frères du Verbe incarné et de leurs instituteurs jusqu'à la fin des siècles.

Deuxième prélude. Je me représente, dans la modeste maison de Nazareth, l'Enfant Jésus et sa sainte Mère obéissant à Joseph, Jésus comme à son père, Marie comme à son époux, et ne faisant rien qu'avec sa permission et sous sa dépendance.

Troisième prélude. Mon Dieu, placez-moi sous le patronage immédiat de saint Joseph ; je ne dois pas paraître étrangère dans sa famille, puisque Marie est ma mère et Jésus mon frère, et que je continue par vocation l'œuvre qu'il a inaugurée dans l'Eglise.

1° *Joseph est le patron special et dévoué des instituteurs.*

1° *Spécial.* Qu'il ait sur l'Eglise un patronage général et universel, nul n'en saurait douter. « Le Seigneur l'a constitué le maître de sa maison, le dispensateur de tous ses trésors. » (Off. du patron.) « Différent en cela des autres saints, dont le pouvoir ne s'étend qu'à certaines causes, à tel ou tel « besoin, Joseph est chargé de veiller à tous nos in-

« térêts, a reçu grâce pour tous et pour tout, Notre-« Seigneur voulant nous faire entendre par là que « de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, « reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier « et d'un gouverneur, de même il se plait encore à « faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses « demandes. » (S. Bern.; Ste Ther.)

Mais Joseph a, de plus, sur les instituteurs un patronage particulier, inaliénable, qui lui revient de droit; dont il ne saurait être dépouillé, alors même que tous les autres lui seraient enlevés. Dès lors qu'il a contribué à tout ce que Jésus a fait d'admirable dans sa jeunesse, le nourrissant et le dirigeant il est censé avoir préparé tout ce que les enfants chrétiens feront d'admirable à l'imitation de Jésus. Ces enfants et leurs vertus étaient renfermés dans Jésus comme le ruisseau est renfermé dans sa source, la fleur dans le germe, la moisson dans les prémices, Nous grandissions en Jésus, et c'est Joseph qui nous nourrissait ; nous croissions en sagesse et en grâce, et c'est Joseph qui secondait l'action divine et s'y adaptait.

O Joseph, vous êtes le premier instituteur chrétien, puisque le christianisme a commencé en Jésus. le plus noble instituteur, puisque vous avez élevé Jésus ; le plus habile des instituteurs, puisque Dieu le Père vous a jugé propre à faire l'éducation de Jésus. A vous donc le patronage des instituteurs le ciel vous en fait le don, la terre se plaît à le reconnaître, et nous qui remplissons les mêmes fonctions, nous mettons notre gloire et notre bonheur à en réclamer les bienfaits.

2° *Dévoué*. Comme père nourricier de Jésus, qui est notre frère, et comme époux de Marie, qui est notre mère, il regarde tous les fidèles comme ses en-

fants. Son désir le plus ardent est donc de protéger et de combler de biens ceux que Marie aime si tendrement et pour qui Jésus est mort. « Je ne me sou-« viens pas, dit sainte Thérèse, de lui avoir jamais « rien demandé jusqu'à ce jour qu'il ne me l'ait ac-« cordé. » « Quand saint Joseph prie au ciel, dit saint « Bernardin de Sienne, il ordonne ; et Jésus, qui « voulut être son fils, lui obéit toujours. » « En ef-« fet, ajoute Gerson, la prière d'un époux ou d'un « père, pour son épouse ou son fils, est une sorte de « commandement. »

Toutefois, ainsi qu'il arrive entre gens qui ont exercé la même profession, couru les mêmes dangers et souffert ensemble, le cœur de saint Joseph se tourne naturellement vers les instituteurs de la jeunesse chrétienne. Après la sainte Vierge, nul ne souhaite plus que lui de les voir réussir dans une profession qui fut la sienne, à laquelle il s'intéresse toujours et plus que jamais, dont il connaît les difficultés, et qui lui a mérité la gloire immense dont il jouit. Qui plus que lui apprécie l'importance de l'éducation, aujourd'hui surtout, au milieu des dangers et des séductions dont l'enfant est environné ? N'entend-il pas les lamentations d'une multitude de mères, plus malheureuses mille fois que celles des Innocents, qui pleurent leurs enfants égorgés sous leurs yeux par l'impiété et le libertinage ? Ne voit-il pas des vides immenses se faire dans le ciel, tandis que l'enfer se remplit, grâce aux principes pervers inculqués dans les écoles et les colléges ?

Puisque l'Eglise, de nos jours, a tout à craindre ou tout à espérer de l'éducation, et que l'éducation bonne ou mauvaise est entre les mains des instituteurs, que les instituteurs qui veulent travailler à sauver l'Eglise comptent sur le patronage de saint

Joseph. C'est à eux, comme à ses collaborateurs et ses associés, qu'il réserve ce qu'il a de plus tendre dans ses affections, de plus efficace dans son secours.

2° *Joseph est pour les instituteurs un modèle de douceur et de zèle.*

1° *De douceur.* « Ceux que Dieu destine à quel-« que emploi, dit saint Thomas, il les en rend capa-« bles, donnant les qualités qui répondent à la mis-« sion qu'il confie. » Gerson, faisant l'application de ce principe, ajoute : « Dieu mit en Joseph tout ce « qui pouvait le rendre digne de la société de Jésus « et de Marie, digne de leur amour et de l'autorité « qu'il exerça sur eux. » « Joseph, comme un soleil, « réunit la splendeur de tous les saints, disent d'au-« tres auteurs ; les vertus des quatorze patriarches « de l'ancienne loi, dont le sang coulait dans ses « veines, ornaient sa sainte âme. En grâce et en « gloire, il surpasse les apôtres et Jean-Baptiste ; car, « dit Suarez, il est plus grand d'être le père et le « gardien du Christ que d'en être le héraut ou le pré-« curseur. »

Néanmoins Joseph reste à une distance infinie de Jésus et à une distance incommensurable de Marie. Comment osera-t-il commander, selon sa charge, à Jésus et à Marie ? Les Pères et les Docteurs affirment que le supérieur devrait l'emporter en sainteté sur ses inférieurs autant que le docteur l'emporte sur le disciple, le pasteur sur ses brebis le moule sur la matière informe qu'on y jette, le sceau d'or sur la cire où il laisse son empreinte. Origène nous peint en deux mots Joseph partagé entre l'humilité qui le retenait et le devoir qui le sollicitait : « Il « commandait en tremblant. »

Sans doute, une institutrice dans sa classe ne peut

éprouver le même embarras que saint Joseph en présence de Jésus et de Marie. Non moins qu'en autorité, elle surpasse ses élèves en sainteté, et le contraste est plus propre à l'enhardir qu'à l'intimider. C'est ce qui explique comment, avec le temps, le plus souvent même dès le début dans la carrière, on s'irrite, on oublie l'infirmité de l'enfance, on ordonne avec hauteur, on menace, on punit à chaque faute.

Pour conserver la patience et acquérir un peu de douceur, que faudrait-il ? A l'exemple de saint Joseph, se considérer soi-même et considérer celles auxquelles on commande. Parmi ces enfants, ne s'en trouve-t-il point qui, par leurs vertus, leur simplicité, leur humilité, leur innocence, leur obéissance, ressemblent à ceux que Jésus nous propose pour modèles ? Et dans son propre intérieur ne découvre-t-on pas des infractions à la règle, des fautes contre les vœux, des conversations où la charité est blessée des exercices spirituels faits sans dévotion ? Si l'on mettait dans l'un des bassins de la balance les péchés de l'institutrice, et dans l'autre ceux d'une élève prise au hasard, de quel côté serait le plus lourd fardeau ?

Donc modération dans le commandement, suavité dans les reproches, indulgence dans les punitions, support maternel. La miséricorde dont nous avons nous-mêmes besoin, accordons-la généreusement aux autres.

2° *De zèle.* Ici il faudrait raconter toute l'histoire de saint Joseph. C'est pour Jésus qu'il se rend à Béthléem où l'attend la plus extrême détresse, pour Jésus qu'il va chercher en Egypte un abri contre la fureur d'Hérode, pour Jésus qu'il revient à Nazareth où sa vie s'écoulera obscure et ignorée, pour Jésus qu'il continue pendant trois jours ses perquisitions

dans Jérusalem au milieu des plus vives angoisses' pour Jésus qu'il se condamne à un travail constant et pénible, pour Jésus qu'il garde inviolablement un secret dont la manifestation eût fait sa renommée et peut-être sa fortune, pour Jésus qu'il est attentif à tous les desseins de Dieu le Père sur son fils et prompt à les seconder, pour Jésus enfin qu'il consent à mourir avant les merveilles dont la Judée devait être témoin et avant que le ciel fut ouvert aux âmes justes.

Quel exemple donné aux institutrices chargées de former Jésus dans le cœur des enfants ! Aux yeux de la foi et dans le sens seul vrai, n'est-ce pas pour amplifier le corps mystique de Jésus, préparer à Jésus des membres dignes de lui, qu'elles ont embrassé leur sainte vocation et l'ont préférée à toute autre ? Oh ! c'est bien la pensée, le but, l'espérance qui les ont soutenues dans le sacrifice de leur fortune, de leur liberté, des plaisirs du monde. Si elles veulent réaliser leur noble dessein, qu'elles ne le perdent jamais de vue. Qu'elles se disent souvent à elles-mêmes : En tout et partout, en classe, en étude en récréation, au catéchisme, à l'église, il s'agit de Jésus dans la personne des enfants qui sont ses membres. Combien dois-je me tenir unie à Dieu, pour connaître et accomplir sa volonté, pour démêler dans ces jeunes cœurs ce qu'il faut réprimer et ce qu'il faut développer ! La surveillance ne perdra-t-elle pas ses ennuis, et le travail n'aura-t-il pas pour moi des charmes, si je me regarde comme un autre Joseph, proposé à la garde de Jésus ?

Colloque. 1° *Avec Jésus* : Votre père, pour être moins indigne d'exercer l'autorité sur vous et sur son épouse, ne cessait d'étudier, afin de les retracer en lui-même, les vertus qui s'étalaient sous ses yeux.

Faites-moi la grâce, ô Jésus, de contempler et de reproduire avec le même soin vos exemples, ceux de votre Mère, et aussi les qualités heureuses de mes élèves, afin qu'en moi la sainteté soit toujours au niveau de l'autorité.

2° *Avec Joseph et Marie*, Ah ! si j'osais vous demander la faveur que vous avez accordée aux bergers de Bethléem ! ah ! si je pouvais avoir entre mes bras l'Enfant Jésus ! je le presserais d'abord contre mon cœur, je le ferais passer ensuite à chacune de mes élèves ; toutes ensemble nous le conjurerions d'imprimer en nous ses traits et son image, afin que les anges nous voyant s'entredisent : *Voilà les sœurs de Jésus et les enfants de Marie et de Joseph.*

DEUXIÈME EXERCICE.

Oraisons jaculatoires

C'est un pieux élan de l'âme ; un soupir que la foi, l'amour, le repentir, la confiance, ou tout autre sentiment religieux tire du cœur ; une exclamation, une parole fervente, un cantique, l'invocation des saints Noms ; un salut à Marie, à Joseph, au bon ange ; un regard tendre sur le crucifix, une image, le ciel ; le souvenir des défunts accompagné d'un secret suffrage ; des moments de récollection qu'on se ménage dans la journée, etc.

On les appelle tantôt *affections*, c'est-à-dire mouvements de la volonté vers Dieu ; tantôt *aspirations*, pour signifier l'extrême besoin qu'a l'âme du secours d'en haut et la condition de sa vie surnaturelle ; quelquefois *élevations de cœur*, attendu qu'en les faisant, l'homme trop souvent appesanti prend

un instant son essor vers le ciel ; le plus ordinairement *oraisons jaculatoires*, parce que, décochés avec la rapidité d'un trait, elles vont percer de coups redoublés le cœur de Dieu, pour en faire jaillir des ruisseaux de grâces.

Elles doivent être *vives et courtes*, pour que, promptes messagères, elles portent en un clin d'œil nos vœux au ciel, et que, fréquemment renouvelées, elles puissent satisfaire la piété, sans préjudicier aux occupations : *affectueuses et ardentes*, puisqu'elles sont un fruit spontané de la charité, une flamme qui se détache d'elle-même du cœur, une caresse furtive échangée entre l'enfant et son père ; *appropriées aux dispositions présentes* de joie ou de tristesse, à l'oraison, à l'examen, à une grâce sollicitée, etc. « Les meilleures, dit saint François de « Sales, sont celles que l'amour nous suggère sur- « le-champ, » et que l'Esprit de Dieu forme en gémissements inénarrables.

Les oraisons jaculatoires suppléent aux longues prières, et Cassien affirme que les solitaires de l'Égypte les leur préféraient ; car, outre qu'elles sont en général plus ferventes, leur brièveté ferme l'accès aux distractions, et leur multiplicité attise sans relâche le feu sacré : le cœur n'est jamais complètement refroidi, ou il est promptement réchauffé. On sait les prodiges qu'obtinrent celles de saint Pierre, du publicain, de l'aveugle de Jéricho, du bon larron, de l'enfant prodigue.

A la vérité, ces oraisons sont une floraison éphémère ; l'instant qui les voit naître les voit périr ; mais leur fruit demeure, car ce fruit n'est autre que le bon désir incessamment ranimé d'être à Dieu. Or le bon désir est une prière permanente, un cri prolongé vers le ciel.

« Il n'est point à propos de toujours les diversifier. « De même que j'aime mieux la résolution d'une « seule chose prise quatre fois que quatre résolutions différentes prises chacune une fois, ainsi j'aime « mieux une même oraison jaculatoire répété centfois « que cent dites chacune une fois. » (S. François de Sales.) Chaque saint en avait une favorite dont il se servait pour ranimer sa dévotion : l'habitude de répéter la même, en la gravant dans le cœur et la mémoire, la rendait plus familière.

« Je voudrais que ces oraisons fussent aussi fré« quentes que l'aspirer et le respirer. » (Idem.) Car ce que l'air est au corps et l'eau au poisson, Dieu l'est à l'âme : elle ne peut vivre qu'à la condition de demeurer en Dieu, de retourner à Dieu dès qu'elle l'a quitté, d'appeler Dieu de toute véhémence de ses désirs. « Sans elles, la vie contemplative n'est qu'oi« siveté,et la vie active n'est qu'embarras. » (Idem.) Alors même qu'on n'en peut produire que de tièdes, il faut les continuer ; elles finiront par s'enflammer.

Que s'il est doux autant qu'essentiel de respirer, il n'est pas moins facile qu'indispensable de trouver. Celui qui est notre élément, notre, centre, notre unique nécessaire. « La nuit, le jour, à la ville, à la « campagne, au foyer, sur la place publique, sans « interrompre nos labeurs, sans nous transporter à « l'église, sans demander audience, sans craindre « d'importuner, en tout temps, en tout lieu, dit « saint Jean Chrysostôme, nous pouvons nous mettre « en rapport avec lui. » Il est en nous et nous sommes en lui : l'âme juste est le royaume, le sanctuaire, le ciel de Dieu.

Pour l'âme attentive et recueillie, surtout pour l'âme qui aime, tout est occasion, motif de s'élever

à Dieu : les œuvres de création, les bienfaits reçus, les événements publics, la vue de tant de scandales, les tentations et les fautes, l'aiguillon de la douleur, les difficultés du travail, le passage d'une action à l'autre, l'heure qui sonne, etc. Nous pouvons parler de tout à notre Père céleste ; rien de ce qui nous touche ne saurait lui être indifférent.

On peut distinguer trois principaux effets de ces oraisons, qui sont en même temps pureté, lumière et amour.

Le premier est de *purifier l'âme*, en attirant sur elle la grâce et l'Esprit saint, si souvent comparés à une eau vive et à un feu dévorant : les taches de l'âme sont lavées par cette eau, la rouille et les scories qui s'attachent à l'âme sont consumées par ce feu. Notre âme passe ainsi par l'eau et par le feu.

Le deuxième est *d'éclairer l'âme*, qui, une fois purifiée, devenue comme un cristal limpide, est capable de réfléchir les splendeurs du Verbe, de les reproduire par une divine et merveilleuse photographie. Elle contracte insensiblement l'habitude de la prière et de la présence de Dieu, qui renferme un antidote souverain contre le péché, facilite la pratique des vertus, inspire la résignation dans les peines, dégoûte des choses terrestres, surnaturalise tout ce qu'on fait, et devient ainsi le secret de la sainteté. « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. » Luc., XVIII.) « Marchez devant moi et soyez par- « faits. » (Gen., XVII.)

Le troisième est *d'unir l'âme à Dieu*, en la remplissant de son amour ; car ces oraisons ont pour principe l'amour, pour progrès l'amour, pour terme l'amour. Or l'amour est la possession de Dieu, la jouissance du souverain Bien, possession et jouissance imparfaites ici-bas, consommées et complètes

dans les cieux. A mesure que l'âme parle à Dieu, écoute Dieu, elle le connaît, l'admire davantage, elle se porte vers lui avec plus d'ardeur ; et parce que Dieu est essentiellement communicatif, d'une part il descend jusqu'à sa créature, de l'autre il fait monter sa créature jusqu'à lui. Autant d'oraisons jaculatoires, autant d'aliments nouveaux donnés à la flamme de l'amour, qui croît, s'étend et arrive bientôt à ce degré d'activité et d'intensité qui s'appelle ferveur.

Nous trouvons, de plus, dans ces haltes et colloques, tout ce qui délasse, rafraîchit, désaltère. « L'esprit en revient tout parfumé des perfections « divines. » (S. François de Sales.)

Quoi de plus excellent qu'un exercice regardé par les saints comme le chemin le plus simple et le plus court à la perfection ? Saint Bonaventure déclare qu'aimer Dieu, c'est l'embrasser et l'étreindre ineffablement ; saint Augustin, qu'on est ce que l'on aime, Dieu si l'on aime Dieu, terre si l'on aime la terre ; saint Paul, que quiconque s'attache au Seigneur devient un même esprit avec lui. Qui donc refusera, par ces oraisons jaculatoires, d'embrasser et d'étreindre Dieu, d'ouvrir et de dilater son cœur pour se remplir de Dieu, de s'unir à Dieu esprit à esprit, de se transformer en Dieu ? « Par « elles, dit saint François de Sales, on se retire en « Dieu et l'on attire Dieu en soi ; » et ce n'est pas lentement et par degrés que l'âme s'élève, mais d'un bond, comme ravie et transportée. Se retirer en Dieu, quelle demeure pour l'âme ! Attirer Dieu en soi, quel hôte pour l'âme ! « O trois fois heureux, « s'écrie saint Ignace, celui qui s'efforce de tenir « habituellement son âme en Dieu et Dieu dans « son âme ! » Jeter son âme dans le sein de Dieu,

retenir Dieu dans le centre de son âme, quelle vie ! quelle félicité !

Abandonne-toi donc ô mon âme, au souffle de l'Esprit saint ; accepte les ailes qu'il t'offre pour prendre ton vol ; entends sa voix qui incessamment te crie : *Le cœur en haut ! le cœur en haut ! Viens au Père ! viens au père !* Il y fera bon pour toi. Tu feras une courte apparition au milieu de la cour céleste, tu t'assiéras par anticipation sur ton trône, tu essayeras ta couronne, tu prêteras un moment l'oreille aux accents des séraphins, tu mêleras déjà ta voix à la leur pour chanter le *Sanctus* et l'*Alleluia* éternels, tu respireras un instant les suaves émanations des parfums brûlés devant l'autel de l'Agneau, tu promèneras tes regards sur les palais de la cité sainte qu'habitent tes frères, tu t'élanceras jusqu'à ton Sauveur pour baiser ses plaies, surtout celle de son divin côté ; tu placeras, comme dit l'Apôtre, ta conversation dans le ciel, et tu cacheras ta vie avec Jésus-Christ en Dieu.

TROISIÈME EXERCICE.

La paix.

Quel bien que cette paix, annoncée par les anges aux hommes de bonne volonté, donnée par Jésus-Christ à ses apôtres quand il les abordait, souhaitée conjointement avec la grâce par saint Paul aux fidèles dans ses Epîtres, enumérée parmi les douze fruits du Saint-Esprit, qui surpasse tous les sentiments les plus délicieux et fait ineffablement tressaillir nos cœurs !

Pour l'entretenir et la conserver, 1° purifiez incessamment votre conscience, ne permettant jamais à la moindre faute d'y séjourner. L'esprit saint une fois contristé, l'âme n'éprouve plus au même degré ces témoignages intérieurs, ces caresses spirituelles, ces consolations sensibles qui sont la récompense d'une fidélité pleine et entière.

2° Conversez beaucoup et familièrement avec Dieu. Il est le Dieu de paix, il donne la paix à ceux qui s'approchent de lui, comme un ami fait bientôt partager son humeur, son caractère à son ami. N'est-ce pas ce que vous avez mille fois ressenti après une retraite, une communion, une oraison bien faite ?

3° Fuyez les entretiens inutiles : on se repent presque toujours d'avoir trop parlé, car ou ce qu'on nous a dit a froissé notre amour-propre, ou ce que nous avons dit a blessé quelque vertu chrétienne ou religieuse, et dans les deux cas le trouble prend la place de la satisfaction que nous nous étions promise.

4° Tenez votre cœur libre de toute affection déréglée. Outre le déchirement qu'opérerait tôt ou tard une rupture reconnue nécessaire, vous ne trouveriez dans la créature, quelque aimable qu'elle paraisse, que le néant, la vanité, le mensonge, l'ingratitude, l'égoïsme. C'est tout ce qu'elle a et ce qu'elle peut donner.

5° Modérez vos désirs. Il en est qui favorisent le vol de l'âme vers les célestes régions ; vous ne sauriez en avoir trop. Il en est d'autres qui mettent aux ailes de l'âme de la glu, pour la retenir vers la terre ; vous ne sauriez trop tôt les retrancher. « Je « veux peu de choses, disait saint François de Sa- « les, et ce que je veux, je le veux fort peu. »

6° Occupez-vous du présent, exclusivement du

présent : faites ce que vous faites et faites-le bien. L'avenir qui n'est pas encore et le passé qui n'est plus vous montreraient l'un et l'autre, en pure perte, de nombreux sujets d'ennui. « A chaque jour « suffit sa peine, dit le Sauveur ; pourquoi vous in- « quiétez-vous du lendemain ? »

7° Occupez-vous de vous-même, exclusivement de vous-même ; fermez les yeux sur la conduite de ceux dont vous n'êtes pas chargée, surtout sur celle de vos Supérieurs. En les voyant agir contrairement à vos vues, vous ne pourriez manquer d'être en proie à l'esprit de critique, au murmure, et bientôt après au remords.

8° Faites les choses par foi et par raison, non par goût ou recherche inquiète des consolations. Le goût peut défaillir, les consolations peuvent être enlevées ; mais les motifs de foi et de raison restent toujours les mêmes. C'est au cri de *Dieu le veut !* qu'il faut marcher et combattre. « Mon juste, dit « saint Paul, vit de la foi. »

9° Portez toute la charge, sans distinction sans retranchement. Si Jésus-Christ promet la paix de l'âme à ceux qui prendront son joug et son fardeau, si ce joug doit leur être doux et ce fardeau léger, c'est à cette condition qu'ils prendront le joug entier, qu'ils laisseront le fardeau tel qu'il est.

10° Choisissez le moindre en tout, abandonnant volontiers aux autres ce qu'il y a de mieux. Regardez-vous comme la dernière, vous estimant heureuse d'être oubliée et méconnue. Préférez la volonté des autres à la vôtre : vous couperez court à la jalousie et ne pourrez qu'être agréablement surprise.

11° Attendez-vous à être d'autant plus harcelée par le démon que vous serez plus fidèle à Dieu. Le ser-

pent ne dit rien à qui le laisse en paix, mais il se dresse contre celui qui le presse du pied. Le pirate n'attaque pas le pêcheur qui n'a que des poissons dans sa barque, mais il se jette sur le navire qui regorge de richesses.

12° Attendez-vous à être d'autant plus persécutée que vous serez plus zélée pour votre perfection. C'est la conduite ordinaire de Dieu sur ses saints. Mais il faut en être avertie par avance, pour n'être ni troublée ni surprise. Dans ce but, Jésus-Christ prédisait à ses apôtres tout ce qui les attendait.

RETRAITE DU MOIS D'AVRIL.

PREMIER EXERCICE.

Jésus perdu et retrouvé.

PREMIER PRÉLUDE. Jésus étant venu célébrer la Pâque à Jérusalem à l'âge de douze ans, demeura dans le temple pour préluder à sa mission, tandis que ses parents désolés le cherchaient de tous côtés.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter l'hôtellerie où Joseph et Marie demandent Jésus le soir du premier jour, le chemin de Jérusalem qu'ils reprennent le lendemain, le temple où ils le retrouvent le troisième jour assis au milieu des docteurs.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de bien saisir l'esprit du mystère.

1° Joseph et Marie conduisant Jésus à Jérusalem, modèle de parents chrétiens.

« Or son père et sa mère, dit saint Luc, allaient « tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. « Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, ils « l'y menèrent avec eux. » (u.) La loi n'était que pour les hommes et les enfants mâles, Marie se fait un devoir de suivre son époux. Il suffisait de passer un jour ou deux à Jérusalem, Jésus, Joseph et Marie attendent la fin de l'octave. Qui pourrait peindre la religion, le recueillement de la sainte Famille, son assiduité au temple, sa fidélité à observer les moindres observances ? Dites-nous, ô Jésus, quels sentiments vous animaient, lorsque, un bâton à la

main, les reins ceints d'une corde, la chaussure aux pieds, vous mangiez l'agneau Pascal, figure de votre corps immolé et mangé en mémoire de notre passage de la servitude du péché à la véritable Terre promise ?

Oh ! avec quel soin les mères et les institutrices doivent-elles faire entrer leurs enfants dans l'esprit des fêtes, leur en expliquer le mystère, les y préparer à l'avance ! Comme il importe, dès le premier âge, de fixer leurs yeux sur les cérémonies et les objets du culte ! Voici l'autel où Jésus s'offre à son Père pour vous, les fonts sacrés où vous avez reçu le baptême, la table sainte où vous recevrez un jour votre Dieu, le tribunal où vos péchés vous seront remis, la chaire d'où descendront sur vous les paroles de salut. Entendez les prières et les cantiques que le prêtre fait monter vers le ciel...

2° Joseph et Marie cherchant Jésus, modèles des âmes éprouvées.

« Les jours de la fête passés, lorsqu'ils s'en re-
« tournaient, l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem,
« sans qu'ils s'en aperçussent ; et, pensant qu'il se-
« rait avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent
« durant un jour. Et ils le cherchaient parmi leurs
« parents et ceux de leur connaissance ; mais ne le
« trouvant pas, ils revinrent à Jérusalem. » Si Joseph et Marie perdirent Jésus, ce fut par un dessein formel de la sagesse divine, nullement par leur faute. Ils ne doutaient point qu'il ne fût dans quelque groupe de voyageurs, comme il s'y était trouvé en venant, pour entretenir la charité et céder aux désirs des Nazaréens qui se disputaient le bonheur d'être avec lui. Sans cesse ils regardaient devant eux, impatients de le rejoindre ; ils mesuraient l'espace qui les séparait du rendez-vous convenu, et

s'encourageaient par la pensée de prendre avec lui le repas du soir. Mais lorsque, arrivés à l'hôtellerie, après l'avoir demandé, ils n'en eurent aucune nouvelle, quelle désolation ! quelles alarmes ! Où êtes-vous, ô Jésus ? Qu'êtes-vous devenu ? Avez-vous pris une autre route ? Etes-vous tombé entre les mains d'Archélaüs ? Au moins, dans notre fuite à travers le désert, partant pour l'exil, nous vous possédions, et vous adoucissiez nos peines...

Avant l'aurore, ils reprennent le chemin de Jérusalem, le demandant à ceux qu'ils rencontraient, donnant au besoin son signalement : enfant de douze ans, grand pour son âge, simplement vêtu, d'une modestie angélique, un front serein, le visage plein de grâce, des yeux célestes... Chaque voyageur aperçu de loin faisait naître une lueur d'espérance qui s'évanouissait bientôt. Le soir, ils rentrent dans Jérusalem : nouvelles perquisitions, toujours inutiles. Après une seconde nuit plus cruelle encore que la première, ils recommencent leurs recherches.

O Jésus, fils le plus aimable de la plus aimante des mères, vous qui comptez ses pas, ses sueurs, ses larmes, qui entendez ses soupirs, ses gémissements, ses lamentations, laissez-vous enfin toucher, laissez-vous enfin trouver.

Dieu éprouve quelquefois les âmes intérieures par la soustraction de ses grâces sensibles, pour les punir de leurs négligences, les purifier, reconnaître leur fidélité, augmenter leurs mérites. Bientôt il les console, pourvu qu'à l'exemple de Joseph et de Marie, elles le cherchent avec empressement, dans le temple, par d'ardentes prières.

3° Jésus au milieu des docteurs, modèle des enfants jaloux de s'instruire.

« Trois jours après, ils les trouvèrent dans le tem-« ple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et « les interrogeant. Tous ceux qui l'entendaient « parler étaient ravis en admiration de sa sagesse « et de ses réponses. » Saint Bernard demande qui, durant ce temps, lui a fourni le lit et la table ? A-t-il mendié son pain de porte en porte? Est-ce quelque docteur ou l'un des assistants qui lui aura offert son logis, pour le montrer à sa famille et s'entretenir avec lui plus à loisir ?

A certains jours, les docteurs se réunissaient dans l'un des vestibules extérieurs du temple, sur des sièges rangés en demi-cercle, et dans l'enceinte se pressait une foule nombreuse pour écouter leurs leçons et soumettre ses doutes. C'est là, dans la maison de son Père, au lieu de la prière, et non sur les places publiques et dans le tumulte, que fut trouvé Jésus. Profitant de la liberté d'interroger, par des questions ingénieuses il engageait les docteurs à lui en faire à leur tour, et de là prenait occasion, sous prétexte de leur répondre, de leur signaler les principaux traits du Messie. « La pro-« phétie de Jacob annonçant que le sceptre ne sera « plus aux mains de Juda quand le Désiré des na-« tions viendra, et celle de Daniel avertissant de « compter septante semaines à partir de l'ordre fa-« meux donné par Cyrus, ne seraient-elles pas ac-« complies ? Celui que nous attendons ne doit-il pas « naître d'une vierge, d'après Isaïe : à Bethléem, « d'après Michée ; être nommé Nazaréen, d'après « toutes nos Ecritures ; avoir un précurseur qui lui « préparera les voies ? Ne sera-t-il pas à la fois Dieu, « puisque David l'appelle son seigneur, et homme, « puisqu'il sera de la race d'Abraham ? Comment « sera-t-il rejeté par son peuple, vendu trente de-

« niers par son ami, crucifié et traité comme un « scélérat, ainsi que le déclarent les prophètes ? « Pourquoi son sépulcre est-il dit glorieux ? Le « Christ doit donc mourir et ressusciter ? C'est donc « sa nation qui le conduira au supplice ? » On se soulevait dans l'auditoire pour mieux voir et entendre cet enfant ; chacun, à l'issue de la séance, s'informait de son nom, de sa famille, de son pays, de son éducation ; on s'étonnait que le fils d'un charpentier à douze ans joignit aux charmes de sa personne, à la modestie de son maintien tant de sagesse et de savoir. Quel est le maître qui vous a si bien instruit ? Quelle est la mère qui vous a si bien élevé ? Et l'on disait tout haut : Que pensez-vous que sera plus tard cet enfant ?

Hélas ! combien d'enfants dont on peut dire à l'avance : ils seront la désolation de leurs parents et le scandale de leur paroisse ! S'ils échappent à la surveillance, ce n'est pas pour se rendre à l'église ou au catéchisme, mais bien dans les théâtres et les fêtes mondaines. Aussi quels vices précoces ! quelle ignorance irrémédiable !

4° Jésus répondant à Joseph et à Marie, modèle des âmes consacrées à Dieu.

« Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis d'éton- « nement. Et sa Mère lui dit : Mon Fils, pourquoi « avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà votre père « et moi, qui vous cherchions fort affligés. Pour- « quoi me cherchiez-vous ? leur répondit-il. Ne sa- « viez-vous pas qu'il faut que je sois occupé en ce « qui regarde le service de mon Père ? » Quelle joie et quelle surprise, lorsque pénétrant dans le vestibule du temple, au milieu d'une foule silencieuse, après avoir prêté l'oreille à cette douce voix et cherché des yeux Celui sur qui étaient fixés tous les

regards, Joseph et Marie reconnurent Jésus ; lorsqu'ils l'entendirent faire des questions savantes, développer le sens des Écritures, répliquer aux réponses des docteurs d'un ton à la fois modeste et assuré, simple et sublime ! L'instruction terminée, ils s'approchèrent de lui. Ce fut Marie pressée par un sentiment plus vif et usant de son droit de mère, qui, en son nom et au nom de son époux qu'elle met sur la même ligne, se plaignit avec une tendresse respectueuse. Ce ne fut pas un reproche, mais l'effusion d'un cœur affligé et l'expression de l'étonnement. Bien qu'ils sussent que Jésus fût la sagesse incréée, ils ignoraient qu'il voulût la manifester.

La réponse de Jésus, qui est sa première parole connue, montre que s'il dépend de ses parents pour les actions purement humaines, telles que marcher, grandir, travailler, il n'en dépend en aucune façon, ni pour les opérations purement divines, comme créer, conserver le monde, produire le Saint-Esprit, ni pour les opérations à la fois divines et humaines, telles que prêcher sa doctrine, faire des miracles, choisir et former ses apôtres. Ce qu'il vient de faire, il l'a fait pour jeter dans Jérusalem et au sein de toutes les nations qui s'y trouvent représentées à la fête de Pâques, la semence des enseignements qu'il développera dix-huit ans plus tard, en présence de ce même peuple, de ces mêmes docteurs, qui n'auront pu les oublier ; il l'a fait pour lancer de loin, comme le soleil à son aurore, quelques rayons de la vérité dont il doit illuminer le monde ; il l'a fait pour faire constater et toucher du doigt l'apparition prochaine du Messie, appeler l'attention sur les prophéties, familiariser les oreilles avec sa parole surhumaine et donner un avant-goût de ses mystères.

Dans l'état religieux et dans l'état ecclésiastique,

la vocation une fois reconnue, toutes les considérations humaines et les tendresses du sang doivent céder à la force de cette parole : « Il faut que je sois occupé au service de mon Père. »

Colloques : 1° *Avec Joseph et Marie.* Qu'ils nous apprennent à célébrer pieusement les fêtes, et à chercher ardemment Jésus, quand il s'est retiré de nous.

2° *Avec Jésus.* Qu'il nous donne le goût des divines Ecritures et le saint détachement des parents, quand il s'agit de la gloire de Dieu.

DEUXIÈME EXERCICE.

Gouvernement et correction.

Dans votre classe, vous êtes reine et juge, vous gouvernez et vous corrigez, vous devez donc connaître les conditions d'un bon gouvernement et d'une bonne correction.

1° CONDITIONS D'UN BON GOUVERNEMENT.

1° *Le meilleur gouvernement est celui qui se rapproche le plus du gouvernement de Dieu dans le monde,* celui dont la Sagesse a dit qu'il arrive à ses fins avec force, en disposant toutes choses avec suavité ; celui qui, dans la même personne, présente à la fois le caractère du père, toujours grave quand il caresse, et le caractère de la mère, toujours tendre quand elle punit ; celui qui est doucement efficace et efficacement doux.

La douceur est essentielle au gouvernement, dont presque toute la science se résume dans ces deux mots : aimer et être aimé. La fermeté toutefois ne

lui est point étrangère, puisque le Dieu miséricordieux est aussi appelé le Dieu juste et terrible, et que Jésus-Christ, l'ami des pécheurs, ne laissa pas de s'armer du fouet et de fulminer l'anathème. Entre deux excès, la dureté et la faiblesse, l'institutrice s'efforcera, comme le funambule, de garder l'équilibre, et si elle doit pencher d'un côté, que ce soit du côté de la douceur.

2° *Le gouvernement trop dur se reconnaît aux traits suivants* : imposer des charges d'elles-mêmes ou relativement accablantes ; multiplier ou changer arbitrairement, au gré de ses goûts particuliers, les coutumes et les règlements ; interpréter toujours dans le sens rigoureux les points douteux de la discipline ; exiger les choses moins importantes ou de conseil aussi strictement que les choses majeures ou de précepte ; se servir facilement des termes impératifs, *je veux*, *j'ordonne* ; prendre un ton sévère ou hautain, alors que les esprits sont mal disposés ; fermer l'oreille aux excuses et aux réclamations légitimes ; refuser ou accorder de mauvaise grâce ; manifester de la défiance, de la prévention, une sorte d'aversion ; garder le sentiment des offenses personnelles ; suivre les élèves de trop près, entreprenant de savoir tout ce qui se fait et se dit ; exagérer les fautes qu'on signale et prendre tout au pire.

Le lion se laissera volontiers conduire à un fil ; mais s'il sent la chaîne, il la brise et s'échappe.

3° *Le gouvernement trop faible se reconnaît à ces traits* : ne veiller qu'à certains points de la règle et permettre que d'autres tombent en désuétude ; faire trop facilement droit aux réclamations ou aux excuses ; ne s'élever point ou trop rarement contre les abus et les infractions, se contentant de gémir

en secret ; s'habituer à les regarder comme moindres, à mesure qu'ils deviennent communs ; reprendre seulement pour la forme, avec timidité ou indifférence, sans faire usage des moyens de répression ; faire des concessions coupables ou imprudentes, par quelques respects humains, intérêt, lâcheté, politique ; ne relever pas de temps en temps son autorité par un coup d'éclat ; se laisser gouverner ou mépriser par pusillanimité d'esprit ou fausse humilité ; fermer volontairement les yeux sur l'état de la classe ; temporiser quand il faudrait agir ; être inconstante, irrésolue, inégale, avançant et reculant, voulant et ne voulant pas ; se montrer partiale, injuste, pour complaire à certains personnages du dedans ou du dehors.

Quand un cheval est sujet à broncher, il faut lui tenir la bride haute, et s'il se ralentit, il faut le réveiller par un coup d'éperon, dût-on faire jaillir une goutte de sang.

4° *Deux moyens d'arriver à un heureux tempérament de douceur ferme et de fermeté douce.*

Le premier est d'incliner toujours du côté opposé au caractère. Le caractère, en effet, influant nécessairement sur la conduite, quiconque veut tenir le juste milieu doit contrebalancer le poids de la nature par celui de la raison, et se porter par l'effort de la volonté du côté où il est le moins porté par l'inclination naturelle.

Le second est de se proposer toujours dans l'usage de l'autorité le plus grand bien des élèves, sans se former *à priori* aucun système, en sorte que la douceur ou la fermeté l'emporte, selon que l'une ou l'autre est plus profitable à la classe en général ou à tel enfant en particulier.

Le mal est que les rigides s'accusent toujours

de mollesse, et les mous toujours de rigidité.

2° Conditions d'une bonne correction.

Qu'elle soit 1° *commandée par le zèle.*

Déclarer la loi et reprendre les infracteurs, c'est une seule et même obligation ; car si l'institutrice rougit ou craint d'arrêter le mal, elle périt avec toutes celles dont son silence a causé la perte ; et alors, que lui servira de n'être point condamnée pour ses propres fautes, si elle est condamnée par les fautes d'autrui ? Épargner la correction, c'est pécher à la fois contre Dieu dont on profane le pouvoir, contre les élèves dont on sacrifie les intérêts contre sa conscience, dont on augmente l'accablant fardeau. Et parce que la plupart des élèves ne sauraient ou ne voudraient pas s'en faire l'application ce n'est pas seulement du haut de la chaire et en général, mais en particulier et seul à seul, que l'institutrice leur doit la correction. Quel médecin se contenta jamais d'étaler ses remèdes au milieu de l'hôpital et d'inviter les malades à se servir?

2° *Fondée sur la vérité.*

Ne pouvant tout voir par vous-même, vous avez sans doute besoin d'être avertie. Mais 1° tenez d'abord tout rapport pour suspect : Celui, dit l'Esprit « saint, qui se hâte de croire, montre la légèreté de « son âme, et il tombera dans la déconsidération. » (Eccli., xix.) Saint Bernard marque trois effets de la crédulité : de grandes colères sans motif, la condamnation des innocents, et les préjugés contre les absents. (*De Consid.*, lib. II, c. xiv.) Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre, surtout s'ils sont liés par les mêmes intérêts, on s'engage à recevoir toutes leurs préventions, et l'on court sciemment au devant de l'injustice et de l'erreur. 2° Appliquez-vous à démêler le motif probable de celle qui fait le

rapport, jalousie, vengeance, méchanceté, désir de se faire valoir et ne vous laissez jamais impressionner au point de lui dire votre pensée sur l'inculpée. 3° Affranchissez-vous de tout ressentiment et de toute passion capable de pervertir votre jugement.

3° *Réglée par la discrétion.*

Quatre écueils à éviter : 1° *Etre trop lente à corriger.* « Celui qui pèche et est aussitôt repris, dit « saint Augustin, recouvre immédiatement la vie, « n'ayant pas le temps d'être enseveli dans l'habi- « tude du crime comme dans un linceul dont on ne « peut se dégager. » (*Tract.* 49 *in Joan.*) On ne doit s'abstenir qu'autant que la correction, inutile ou nuisible aux coupables, serait encore inutile ou nuisible à la classe. 2° *Etre trop prompte à corriger.* Pour les maladies de l'âme comme pour celles du corps, il est un moment de crise qu'il ne faut point prévenir, sous peine d'envenimer le mal ou de causer la mort. Dieu fait longtemps gronder son tonnerre avant de lancer sa foudre, encore n'en laisse-t-il tomber qu'une étincelle. 3° *Déclamer sans cesse contre les moindres désordres.* Toute une maison s'éveille et se tient en alarmes aux premiers cris d'un bon et fidèle gardien qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs ; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyants qui troublent jour et nuit le repos public, et dont les avertissements continuels et déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires. 4° *Déclamer publiquement contre des fautes particulières et secrètes.* Il en est de si personnelles et de si hideuses, qu'il y aurait diffamation ou scandale à les signaler.

4° *Animée par la charité.* Epurez votre intention, vous proposant uniquement l'amendement. Distinguez si bien la personne de la faute, qu'en

vous élevant contre celle-ci, vous ne cessiez point d'aimer celle-là. Ne faites entrer dans la correction que la sévérité strictement nécessaire : les remèdes violents, souvent réitérés, perdent leur efficacité. Prenez rarement le ton du courroux et de l'indignation ; jamais d'apostrophes injurieuses et méprisantes ; n'usez même de l'ironie qu'avec une extrême réserve. N'entreprenez pas de corriger celles dont le cœur est vivement ému ou dont la passion est dans tout son feu, calmez-vous vous-même : si le malade est furieux et que le chirurgien soit bouillant de colère, au lieu d'une opération salutaire, n'aura-t-on pas un duel et une affreuse boucherie ?

Ayez égard à l'âge, à la condition, au caractère, au degré de vertu, aux efforts. Il n'est pas rare de voir un cheval qui se cabre, secoue le mors, résiste à l'éperon ; c'est que celui qui le monte a la main dure ou pesante, ou le gourmande mal à propos. Donnez à ce cheval un écuyer habile et intelligent : en paraissant céder à ses saillies, il l'arrêtera, et d'une main caressante et légère le conduira à son gré.

Lisez et relisez ces conditions d'un bon gouvernement et d'une bonne correction, et ne craignez pas d'en faire quelquefois la matière de votre examen. Combien de Religieuses institutrices échouent honteusement dans leur classe où ne font qu'à demi le bien qu'on se promettait de leur talent, parce qu'elles ignorent ces conditions ou négligent de s'y conformer !

TROISIÈME EXERCICE.

Solidarité.

1° Dieu et les hommes admettent une responsabi-

lité mutuelle qui étend quelquefois à tous les peines méritées par un seul.

Outre la solidarité originelle par laquelle la déso- « béissance d'un seul homme nous a tous consti- « tués pécheurs » (Rom., c. v), d'autres traits montrent que, sans imputer la faute, Dieu fait quelquefois porter à une multitude le châtiment encouru par un seul : l'armée de Josué défaite par les Chananéens à cause du vol d'Achan sur les dépouilles de l'ennemi voués à l'anathème, soixante et dix mille hommes moissonnés par la peste en punition de l'orgueil de David faisant le dénombrement de son peuple, dix tribus à jamais enlevés aux rois de Juda pour châtier Salomon, une tempête menaçant d'engloutir le navire où Jonas a pris place contre la volonté du Seigneur, etc.

Il en est de même des récompenses. La postérité d'Abraham est pour toujours bénie à cause de la foi de ce patriarche. Que dix justes se fussent trouvés dans Sodome et Gomorrhe, et ces villes abominables eussent été épargnées. Moïse seul ne s'est pas prosterné devant le veau d'or ; sur sa médiation, Dieu retient sa colère prête à exterminer trois millions d'hommes. Jérémie reçoit l'ordre de parcourir Jérusalem, et s'il rencontre un seul Israélite fidèle, le royaume sera sauvé du glaive des Assyriens.

Les hommes partagent à leur manière cette disposition de Dieu. Tous les enfants d'un père dont les biens ont été confisqués, sont par là-même deshérités. Toute une famille est anoblie par une belle action ou dégradée pour un crime d'un de ses membres. Toute une cité est affranchie ou décimée pour le service signalé ou la félonie d'un de ses habitants. Toute la race d'un sauveur de la patrie est appelée par le suffrage public à régner après lui, comme

toute celle d'un tyran est déclarée déchue à jamais du trône. Des faits de ce genre se trouvent dans l'histoire de tous les peuples, et l'esprit humain n'y voit rien qui le choque.

2° Il existe aussi pour les Religieux une solidarité en vertu de laquelle un particulier peut quelquefois attirer la bénédiction ou la malédiction sur la Communauté entière.

Les nœuds qui les attachent les uns aux autres sont assez étroits pour que, devant Dieu et devant les hommes, le mérite ou le démérite d'un seul ait des conséquences heureuses ou fâcheuses pour tous. Qui pourrait dire ce qu'a valu à leurs enfants la sainteté de saint Benoit, de saint Dominique, de saint François d'Assise, de saint Ignace ? Sans être ni fondateur ni supérieur, n'y a t-il pas tel Religieux dans un emploi obscur, comme Alphonse Rodriguez, qui a obtenu aux travaux apostoliques de ses frères les plus éclatants succès ? Du fond de cette infirmerie ou se pratiquent tant d'actes de vertu héroïque, ne monte-t-il pas souvent vers le ciel des soupirs qui font descendre sur une vocation qui chancelait ou sur une volonté qui faiblissait des secours aussi opportuns qu'efficaces ?

D'un autre côté, s'il était permis de pénétrer dans les secrets de Dieu, combien de fois reconnaîtrait-on que la décadence d'un ordre, la stérilité de ses ministères, un malheur qui le frappe, ont leur cause première dans la conduite d'un ou de plusieurs Religieux ? Les fautes et les vertus sont personnelles sans doute, et chacun ne peut recevoir la récompense ou le châtiment que selon ses œuvres ; toutefois ce principe, vrai en soi, subit une modification, dès que les individus s'unissent en corps et forment un tout moral. Comme tels, ils sont coobligés, responsables

les uns pour les autres, et en religion non moins que dans une association quelconque, il est des cas où tous ont à expier les fautes d'un seul. Sans s'astreindre aux lois d'une stricte solidarité, Dieu les frappe comme il veut et quand il veut, toujours juste et clément.

Ici encore, les hommes s'accordent avec Dieu et la solidarité n'est appliquée à personne plus inexorablement qu'aux Communautés. On les laisse, quoique à regret, bénéficier de la réputation de science ou de sainteté de quelques Religieux ; mais qu'un seul vienne à faillir, le scandale est aussitôt publié sur les toits, tous sont enveloppés dans la réprobation générale ; et il arrive ce que les Juifs disaient en proverbe : « L'un a mangé le fruit vert, et les au-« tres ont eu les dents agacées. »

3° Quelles sont, pour la Religieuse, les conséquences pratiques de cette doctrine ?

Qu'elle doit 1° mettre dans la masse commune le plus de mérites possible, afin d'y faire immédiatement participer ses Sœurs et de retirer elle-même plus tard en proportion de sa mise. Fut-il jamais charité mieux placée et justice plus grande ? Toutes méritent pour elle, ne faut-il pas qu'elle mérite pour toutes ? Et si elle contribue à la perfection et à l'efficacité du zèle de plusieurs, quelles perles magnifiques n'ajoute-t-elle pas à sa couronne ?

Cependant quoi de plus aisé en religion que de verser dans le trésor spirituel d'immenses sommes de mérites ? Prières ferventes, exact accomplissement de la Règle et des vœux, contradictions et infirmités endurées avec patience, sacrifices connus de Dieu seul, tout est occasion de s'enrichir soi-même et d'être utile aux autres.

Quelle doit 2° dépenser ses forces et exploiter son

talent pour servir sa Congrégation, bien convaincue qu'elle n'acquittera jamais, quoi qu'elle fasse, sa dette envers elle. Oh ! qu'il y en a peu qui justifient pleinement les espérances qu'on avait d'abord fondées sur elles ! Est-il rare d'en voir qui, après avoir été formées à grands frais, avec des soins maternels, à la science et à la vertu, perdent rapidement ce qu'elles avaient acquis, ne tirent qu'un faible parti de leurs ressources, et se rendent incapables de remplir les emplois auxquels on les destinait ?

Quand une Religieuse, ainsi réduite à végéter par sa faute, se rappelle tout ce qu'ont fait celles qui l'ont précédée dans la carrière, quand elle considère tout ce que font près d'elle ses compagnes, s'il lui reste un peu de cœur, ne doit-elle pas s'accabler de reproches et se dire à elle-même : Tient-il à moi que ma Congrégation ne tombe dans le discrédit et ne soit regardée comme une superfétation dans l'Eglise ?

Qu'elle doit 3° agir et parler toujours devant le public selon les règles de la prudence, de la charité de la gravité religieuse, comme si elle portait entre ses mains le sort de la Communauté. Combien de fois la confiance, un concours puissant, la bonne renommée, ont-ils été le fruit d'une prévenance, d'un acte de civilité, d'un mot gracieux, d'un service rendu ! Combien de fois aussi a-t-il suffi d'une impolitesse, d'une parole indiscrète, d'un trait de mauvaise humeur, de moins encore, pour enlever la protection, la sympathie et l'estime !

Qu'on imagine une Communauté où l'on se préoccupe de cette solidarité redoutables, n'y verra-t-on pas régner une sainte émulation pour acquérir les vertus religieuses, pour s'édifier mutuellement et attirer sur les œuvres, avec la bénédiction de Dieu, la considération et la faveur des hommes ?

RETRAITE DU MOIS DE MAI.

PREMIER EXERCICE.

Dévotion au Saint Esprit.

PREMIER PRÉLUDE. « Le dernier jour de la fête des « Tabernacles, qui était très solennel, Jésus, se te- « nant debout dans le temple, disait à haute voix : Si « quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. « Il sortira, selon la parole de l'Ecriture, des fleuves « d'eau vive du cœur de celui qui croit en moi ; ce « qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir « ceux qui croiraient en lui. » (Joan., VII.)

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter Jésus entrant dans le temple avec une noble et magnanime intrépidité : Il se tient debout, il élève la voix, il parle avec autorité ; ses ennemis frémissent, et le peuple l'écoute en silence.

TROISIÈME PRÉLUDE. Parlez à mon cœur, ô Jésus, parlez-lui d'une voix forte ; révélez-moi les fruits précieux que je puis retirer de la dévotion de votre divin Esprit pour ma propre sanctification et pour la sanctification de mes élèves.

1° *Fruits de la dévotion au Saint-Esprit pour notre propre sanctification.* Dans son discours sur la montagne, Jésus avait dit : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront « rassasiés. » Ici il ajoute : « Si quelqu'un a soif, qu'il « vienne à moi et qu'il boive. » Et l'évangéliste fait le commentaire : « Ce qu'il entendait de l'Esprit que « devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. »

Donc 1° l'une des béatitudes est la soif de la justice, c'est-à-dire de la perfection ; 2° c'est le Saint-Esprit qui étanche et entretient cette soif heureuse et délectable ; 3° on puise d'autant plus abondamment à la source qu'on s'unit plus étroitement à Jésus par la foi.

La grâce sanctifiante, l'amour de Dieu, l'union avec Dieu, mon âme avec Dieu, Dieu avec mon âme, n'est-ce pas là ma noblesse, ma grandeur, ma beauté, ma richesse ? Près de ce bien intrinsèque et inhérent à mon être régénéré, éternel de sa nature et incorruptible, tous les autres biens peuvent-ils exciter en moi autre chose que le dédain et le dégoût ? Et puisque la soif de cette grâce, de cet amour, de cette union, augmente cette grâce, cet amour, cette union, et les augmente en proportion de son intensité, cette soif n'est-elle pas heureuse, souverainement désirable ? et toute mon étude ne doit-elle pas être d'étancher toujours cette soif en l'entretenant toujours ? et n'est-ce pas déjà une grâce, et la première des grâces, que cette soif et le désir incessamment rallumé de cette soif ? En désirant de vous aimer, ô mon Dieu, et de s'unir à vous, déjà l'on vous aime et l'on s'unit à vous. Heureux désir, qui est la possession du bien qu'on désire !

Or la grâce sanctifiante, la lumière, la consolation, le feu, la charité, l'onction, les sept dons, tout ce qui confère ou alimente la justice, tout ce qui est l'objet de la soif spirituelle, c'est l'Esprit saint qui en possède la plénitude et qui en a la dispensation. Amour substantiel du Père et du Fils, il lui appartient de consommer l'union des âmes avec Dieu. Par sa présence intime et personnelle, il les pénètre de la divinité comme le parfum qui embaume le tissu, dit saint Athanase ; il les recouvre de la divinité

comme d'une céleste dorure, dit saint Cyrille ; il imprime en elles le cachet vivant de la divinité, dit saint Basile ; il leur communique que la nature, divine les fait resplendir d'un reflet tout divin, les divinise dans leur être, leurs facultés et leurs opérations, disent les théologiens. A peine a-t-il touché l'âme pour étancher sa soif, que la soif de cette âme s'irrite et s'embrase ; il lui faut encore de cette eau vive, de nouvelles lumières, de nouvelles consolations, de nouvelles grâces, et elle crie plus fort que jamais : « Venez, mère des pauvres ; venez, distributeur des « dons ; venez, lumière des cœurs. »

Allons donc, ô mon âme, à Jésus ; allons à celui qui donne le Saint-Esprit, dès qu'on s'approche de lui par la foi. Mais, à mon âme, crois-tu d'une entière foi que Jésus t'a promis le Saint-Esprit, qu'il est mort pour te le mériter, qu'il est monté aux cieux pour te l'envoyer ? S'il en est ainsi, viens, ô mon âme, en toute confiance ; crois, espère et aime. Plus vivement tu croiras, plus fermement tu espéreras, plus ardemment tu aimeras, et plus abondamment tu boiras aux sources du Saint-Esprit. La foi, l'espérance et la charité, tels sont comme les trois tuyaux mystérieux, susceptibles de s'élargir et de se dilater sans cesse, par lesquels on peut puiser et boire à longs traits. Approche donc tes lèvres, colle-les sur les plaies de Jésus, et puise et bois sans mesure.

2° *Fruits de la dévotion au Saint-Esprit pour la sanctification des âmes.* Le Saint-Esprit et la Religieuse institutrice agissent comme de concert dans une classe ou un pensionnat ; tels que deux habiles artistes, ils accomplissent le même travail de sanctification, contribuent à la production du même chef-d'œuvre. Que peut le Saint-Esprit sans la Religieuse ? et que peut la Religieuse sans le Saint-Es-

prît ? Sans doute, c'est le rôle du Saint-Esprit d'assouplir l'âme des enfants aux mouvements de la grâce, de leur donner l'intelligence des vertus chrétiennes, de les retirer du péché en les justifiant, de les diriger par ses bonnes inspirations et ses clartés célestes, de *prier en elles*, comme s'exprime saint Paul, de *pousser en elles des gémissements inénarrables*, et de *les exciter à appeler Dieu leur Père*. Mais aussi c'est la mission de la Religieuse de disposer l'âme des enfants à ces divines opérations, d'écarter les obstacles, d'encourager dans les difficultés, de guider les pas chancelants, de tendre la main après les chutes.

Oh ! combien la Religieuse institutrice doit-elle se tenir unie au Saint-Esprit pour étudier et seconder ses desseins, et sur une classe en général, et sur chaque élève en particulier ! Qui l'avertira de l'impulsion qu'il faut donner à son petit peuple, des vertus qu'il convient de recommander, des vices et des abus qu'il est urgent de combattre ? Qui lui suggèrera les moyens à mettre en œuvre, lui inspirera tantôt la fermeté, tantôt la condescendance, toujours la charité ? Qui la soutiendra au milieu des contradictions, la consolera dans ses chagrins, sera son conseil et sa lumière dans ses doutes ? Qui lui donnera ce regard pénétrant et scrutateur dont elle aura souvent besoin pour découvrir une faute, une passion secrète, à la seule inspection du visage, au geste, à l'embarras, à l'attitude ? Qui mettra sur ses lèvres ces paroles toutes célestes et marquées au coin d'une divine sagesse que réclament des enfants placées au bord du précipice ?

Etonnante promesse, sublime oracle de Jésus-Christ ! « Du cœur de celui qui croit en moi il sortira des fleuves d'eau vive, » Cette eau vive dont la

foi ouvre la source et creuse le canal, après avoir rempli le cœur, déborde, s'épanche, non comme une rosée qui tombe goutte à goutte, ni comme une pluie qui baigne la terre, mais comme un fleuve qui inonde et submerge, comme une multitude de fleuves dont les flots larges et profonds portent au loin la fertilité et l'abondance. Elle vient du ciel et y retourne, elle remonte de toutes l'impétuosité avec laquelle elle est descendue ; car c'est de cette eau qu'il est dit qu'elle rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Mais elle ne remonte pas seule, elle emporte avec elle les âmes qu'elle a vivifiées sur son passage. Des âmes à rafraîchir, des âmes à désaltérer, des âmes à purifier, telle est, après la soif de sa propre sanctification, la soif non moins brûlante que fait naître cette eau dans le cœur de la Religieuse institutrice qui s'y plonge. Partout cette soif la tourmente, et plus elle cherche à l'apaiser par l'exercice du zèle, plus son ardeur redouble.

Colloque : *Avec Jésus-Christ.* Puisque Isaïe m'y invite par ces paroles : « Vous puiserez les eaux « avec joie aux fontaines du Sauveur » (XII), je m'approche de vos cinq plaies, ô Jésus surtout de la plaie de votre côté ; j'y colle mes lèvres, je bois l'Esprit et la vie, je vous dis avec la Samaritaine : Ah ! Seigneur, donnez-moi de cette eau.

2° *Avec l'Esprit saint.* Vous êtes donc en moi pour m'enchaîner à Jésus-Christ, pour me dédier comme votre temple, pour vous faire de mon cœur un trône de miséricorde ! Comme saint Ignace martyr, je puis dire que je m'appelle *Porte-Dieu.* Ah ! je tends vers vous les bras ; je dilate toutes les puissances de mon âme ; je me prosterne, attendrie et confuse, devant l'hôte admirable que je renferme et que je porte.

DEUXIÈME EXERCICE.

Pratiques pieuses envers Marie.

A l'exemple des saints, adoptez quelques pratiques de piété envers Marie ; au besoin, variez-les, et conseillez-en l'usage à vos élèves.

1° Conversez familièrement avec Marie, comme un enfant avec sa mère ; exposez-lui vos ennuis vos craintes, vos espérances, convaincue qu'elle vous écoute avec le plus vif intérêt. Le bienheureux Berchmans et saint Stanilas Kostka lui écrivaient des lettres qu'ils portaient sur leur cœur au moment de la communion.

2° N'entreprenez rien que sous la protection de Marie et après l'avoir consultée ; si elle fait son affaire de la vôtre, quelles que soient les difficultés, le succès est assuré. Sainte Euphrasie, à l'heure de la mort, vit la sainte Vierge, en lui montrant plusieurs couronnes brillantes, lui disait : « Voilà le prix « de votre travail que vous m'avez tant de fois offert.

3° Faites à Marie hommage de tout ce qui est à votre disposition, cellule, livres, habits, etc., pour n'en user que selon son bon plaisir. Etablissez-la reine dans votre classe et souveraine maîtresse chez vous. Sainte Thérèse portait chaque soir les clefs du monastère aux pieds d'une statue de Marie, la reconnaissant comme la première Supérieure.

4° Dans les tentations, renouvelez à Marie votre consécration absolue et irrévocable. Quand votre ferveur se ralentit, dites-lui : Voici que celle que vous aimez est malade. Après vos fautes, demandez-lui pardon de l'avoir contristée, et croyez que son Fils ratifiera le pardon qu'elle vous aura accordé.

5° Soyez tout cœur pour le cœur si aimant et si aimable de Marie, dirigeant là vos plus pures affections et vos plus ferventes prières. Je vous donne mon Cœur, ô Marie, donnez-moi le vôtre ; faites que mon cœur soit semblable au vôtre. Saint Bernard ajoutait : « O ravisseuse des cœurs, vous m'avez « ravi mon cœur ; quand me le rendrez vous. ? »

6° Après une grâce reçue, offrez à Jésus tous les battements du cœur de Marie pour lui, et à Marie tous les battements du cœur de Jésus pour elle. Quel présent délectable ! Comme votre reconnaissance sera bien acquittée. C'est Jésus lui-même qui enseigna cette pratique à sainte Melchtilde.

7° Puisque le bonheur d'une mère est de vivre dans ses enfants, et que la gloire d'un peintre est de voir tirer quantité de copies de ses chefs-d'œuvres efforcez-vous d'entrer dans les sentiments et les dispositions de Marie, d'agir, de parler, de prier à son imitation et en union avec elle. Voilà le secret, di saint Bonaventure, de plaire à Marie.

8° S'il y avait quelque part une statue magnifique dont les traits se reproduissisent sur quiconque viendrait poser devant elle pour la contempler et l'admirer, de quelle foule nombreuse ne serait-elle pas entourée ? Cette statue parfaite, vivante, reproductible, c'est Marie ; appliquez-vous à contempler et à admirer ses vertus dans vos oraisons.

9° Associez-vous aux joies, aux douleurs, aux triomphes de Marie, en méditant chaque jour ses mystères dans la récitation du chapelet ; c'est à cela qu'elle réconnaîtra que vous n'êtes avec elle qu'un cœur et qu'une âme. Elle se plaignit un jour à sainte Brigitte que si peu de chrétiens s'occupassent du mystère de sa Compassion.

10° Ah ! si Marie-Madeleine fût entrée chez vous,

faisant la quête pour payer les dettes de la Mère de Dieu, avec quelle joie vous auriez livré tous vos biens ! La dette contractée, c'est celle de la reconnaissance envers l'auguste Trinité. Aidez-lui à l'acquitter récitant le *Magnificat*, assistant au saint sacrifice, faisant la communion à cette intention.

11° Remerciez Marie d'avoir contribué pour une si large part à votre salut et à celui du monde. C'est elle qui a donné le consentement nécessaire pour l'Incarnation, elle qui a fait croître et grandir par ses soins le Messie, elle qui du plus pur de son sang a formé la chair de la divine Victime.

12° Ayez habituellement sur vous le scapulaire, le chapelet, une médaille, et, dans votre cellule et votre classe, une image ou une statue de Marie. L'amour veille sans cesse, et quand il ne peut voir la personne aimée, il veut au moins contempler son portrait ou quelque objet qui en rappelle le souvenir.

13° Propagez et encouragez tout ce qui se rattache à son culte : faites chanter ses cantiques, décorez sa chapelle et son autel, visitez ses sanctuaires et conduisez-y vos élèves, érigez des congrégations en son honneur, préparez-vous par des neuvaines à ses fêtes principales, célébrez avec pompe le mois de Marie.

14° Célébrez aussi avec une tendre dévotion la fête de saint Joseph, celles de saint Joachim et de sainte Anne, d'Elisabeth sa cousine, de l'archange Gabriel, du Précurseur, de Marthe et de Madeleine ses compagnes, de Jean son fils adoptif. Ses parents sont nos parents, ses amis sont nos amis.

15° Priez spécialement pour les défunts et les pécheurs auxquels elle s'intéresse davantage : remettez à sa disposition tout le mérite de vos œuvres.

Elle ne laisse pas d'être la mère des défunts retenus dans le purgatoire, et sa couronne dans le ciel se compose surtout de pécheurs convertis.

16° Pendant la journée, adressez-lui quelques oraisons jaculatoires : Marie, vous êtes notre douceur et notre vie ! — Vous êtes une fournaise d'amour ! Vous êtes le trésor des dons du Saint-Esprit ! Votre cœur est le paradis des huit béatitudes ! — Vous êtes la vive image de Jésus, le chef-d'œuvre du Créateur.

17° Demandez-lui quelquefois sa bénédiction, en vous agenouillant devant elle, avant une action importante, telle que la confession, la communion, en partant pour un voyage, en rentrant dans la Communauté, L'Ecriture nous dit que la bénédiction des parents consolide la maison des enfants.

18° Saluez-la par une inclination, quand vous rencontrez son image ; et même, à toute heure, le jour et la nuit, vous pouvez lui dire : *Je vous salue, Marie.* Du haut du ciel, elle ne manquera pas de vous rendre le salut. Un jour que saint Bernard saluait une statue de Marie, il entendit cette voix : « Je te salue, Bernard. »

19° Invoquez et faites invoquer par vos élèves le doux nom de Marie ; gravez-le profondément dans votre esprit, dans votre cœur ; servez-vous en comme d'un irrésistible appât pour retirer les âmes du vice ; mettez-le sur les lèvres des mourants comme un passe-port pour l'éternité bienheureuse.

20° Pour lui prouver votre amour et obtenir par son intercession la grâce d'une bonne mort, examinez quel est le sacrifice qui lui plairait le plus, et ce sacrifice, faites-le généreusement et sans hésiter. Que peut-on refuser à une Mère si aimable, à une Reine si auguste ?

Interrogé sur ce qu'il fallait faire pour s'assurer la faveur de Marie, Berchmans répondit : *La plus petite chose, pourvu qu'on la fasse constamment.*

TROISIÈME EXERCICE.

Secours mutuel.

Il est écrit dans l'Ecclésiastique que Dieu nous a confiés les uns aux autres (cap. XVII), et dans l'Epître aux Galates, que notre charité doit s'exercer principalement sur les fidèles (cap. VI) ; c'est-à-dire que les hommes, les chrétiens surtout, sont obligés de s'entr'aider spirituellement et corporellement, selon le besoin et dans la mesure de leurs ressources. Ce secours mutuel étant plus strict en religion que dans le monde, il convient de considérer *par qui*, *à qui* et *pour quoi* il est recommandé.

1° Par qui le secours mutuel est-il recommandé en religion ?

1° Par l'Eglise. Après nous avoir enfantés à la grâce par le baptême, elle ne nous perd plus de vue ; nous sommes à elle, et elle est à nous ; nos intérêts sont les siens. Mais l'Eglise n'est pas un être chimérique, insaisissable, dont on entend parler partout et qu'on ne trouve nulle part. L'Eglise est la société des fidèles qui professent la véritable religion de Jésus-Christ sous l'autorité des pasteurs légitimes. Quelque part que deux fidèles se rencontrent, au foyer domestique, dans les champs, sur un navire, aux extrémités du monde, ils communiquent avec l'Eglise, et leur titre de chrétien leur donne droit à un secours spécial. L'Eglise, qui leur a livré son symbole, ses espérances, son esprit, sa vie, leur en-

joint de s'assister, elle les confie et les recommande l'un à l'autre : Au nom de votre commune mère et de votre commun père, aimez-vous, secourez-vous mutuellement, comme deux frères ; c'est à cette marque qu'on vous reconnaîtra pour enfants de l'Eglise.

Inutile de dire que cette recommandation s'adresse aux Religieuses comme aux simples fidèles.

2° Par la famille des Religieuses. Tant qu'elles vécurent sous le toit paternel, leur famille dut remplir à leur égard les obligations que Dieu et la nature lui imposaient, obligations telles que, pour suppléer au défaut du père et de la mère, l'Eglise avait fait choix d'un parrain et d'une marraine. Ces obligations, pour être moins rigoureuses quand l'enfant atteint l'âge de majorité, sont loin de s'éteindre. Pas plus pour l'état religieux que pour le mariage, les parents ne peuvent se dessaisir de leur fille sans garanties suffisantes. En remettant leur fille aux mains d'une Congrégation religieuse, ils transmettent à cette Congrégation leur autorité et leur cœur, ils comptent que cette Congrégation les remplacera avantageusement, et si quelque chose les console au moment si douloureux de la séparation, c'est le secours mutuel que les Religieuses sont toujours disposées à se prêter dans leurs besoins spirituels et corporels.

3° Par la Congrégation. En assumant les obligations de l'Eglise et de la famille qu'elle représente et personnifie, la Congrégation a, de plus, à remplir les obligations que contracte toute société envers ses membres. Par là même que la Professe est admise à voyager avec elle, à habiter sous son aile, à vivre de sa vie, elle a droit, pour l'âme et le corps, aux bienfaits de sa charité ; pour les obtenir, elle peut invo-

quer son titre de chrétienne, son titre d'enfant, son titre de Religieuse. Sous quelque point de vue qu'elle s'envisage, elle s'attend légitimement à voir arriver le secours ; et tel est le sens qu'elle attache à ces paroles de Jésus-Christ, qu'on lui a tant répétées au noviciat et qu'elle a dû prendre au sérieux : « Qui-« conque quittera sa maison, ou ses frères, ou ses « sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou « ses enfants, ou ses terres pour l'amour de moi, « recevra le centuple dès maintenant, dans le temps « présent. » (Matth., XIX ; Marc., X ; Luc., XVIII.)

2° A qui le secours mutuel est-il recommandé en religion ?

1° A la Supérieure. Elle n'a reçu l'autorité qu'à titre onéreux ; on l'a jugée plus prudente, plus compatissante, plus dévouée que les autres, et par là même plus propre à remplir le rôle de directrice, d'ange consolateur, de servante. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il « se fasse le dernier de tous et le serviteur de tous ? » (Marc., IX.) Le Souverain Pontife, son Vicaire, ne signe-t-il pas : *Le serviteur des serviteurs de Dieu* ? Et peut-on imaginer une servitude plus absolue que celle des parents à l'égard de leurs enfants ? Puisque la Supérieure est le représentant le plus direct, le plus immédiat de l'Eglise, de la famille des Religieuses et de la Congrégation, c'est donc à elle d'abord qu'est recommandé le secours mutuel. Toutes les lumières de son esprit, toutes les affections de son cœur, les forces et les moyens dont elle dispose, appartiennent à la Communauté en général et à chaque membre en particulier.

2° Aux différentes Officières. Elles ne sont investies d'une portion de l'autorité qu'en faveur de leurs Sœurs. Ce que sont les principaux organes dans le

corps humain par rapport au chef, les Officières le sont dans la Communauté par rapport à la Supérieure, au nom de laquelle elles agissent ; et de même que ces organes veillent au bien-être du corps et se tiennent prêts à exercer au besoin leur fonction respective, ainsi les Officières, attentives et vigilantes, distribuent le secours avec promptitude et générosité, dans les limites et les attributions de leur emploi, dès qu'on le réclame, sans attendre même qu'on le réclame.

3° A chaque Religieuse. Il faut donner pour être en droit de recevoir ; toutes travaillent pour moi, il est juste que je travaille pour toutes. Concevrait-on dans une société quelconque un membre, objet de la sollicitude universelle, qui, se renfermant en lui-même, ne voudrait contribuer en aucune façon au bien commun ? Saint Paul, dans sa seconde Epître aux Thessaloniciens, ne déclare-t-il pas à ceux qui refusent le labeur qu'ils n'ont pas le droit de manger (Cap. III.) Puis donc que la Religieuse reçoit de toutes ses Sœurs, de la Supérieure, des Officières, de la Communauté entière, c'est à toutes sans exception qu'elle est redevable.

3° Pourquoi le secours mutuel est-il recommandé en religion ?

1° Pour la direction spirituelle. Ce que la Religieuse s'est promis avant tout en quittant le monde, ce que l'Eglise et la Congrégation se sont engagées à lui fournir, ce sont les moyens efficaces d'atteindre à une sainteté éminente : une conduite sûre, les sages conseils, les exemples entraînants, les avis publics et privés, la correction même. Tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, d'une manière éloignée ou prochaine, doit la porter à la perfection : et, dans cet ensemble de leçons et d'encouragements, il ne

faut pas que l'édification lui vienne seulement de sa Supérieure et des différentes Officières, mais encore de chacune de ses Sœurs. Deux Religieuses, dans un emploi, en voyage, à la promenade, ne peuvent oublier qu'elles se doivent mutuellement le secours spirituel ; qu'elles se représentent l'une à l'autre l'Eglise, leur famille, la Congrégation ; qu'en certains cas elles pècheraient grièvement, si elles ne donnaient à propos un avertissement salutaire.

2° Pour la consolation dans les peines. C'est là encore un bien que la Religieuse revendique à bon droit. Si elle était restée dans le siècle, un père, une mère, des frères, des sœurs eussent versé le baume sur ses plaies et essuyé ses larmes. Qu'elle se rassure : des cœurs non moins affectueux, des mains non moins bienveillantes l'attendent dans le cloître. Une Communauté entière est là pour adoucir son chagrin en le partageant, relever son courage, aplanir les difficultés, prier pour elle ; et, sur ce point comme sur tous les autres, elle recevra un secours d'autant plus prompt qu'on la verra elle-même plus empressée à le donner dans l'occasion.

3° Pour les soins corporels, en tout ce qui peut se concilier avec les vœux. Qui est plus digne de recevoir ces soins que la Religieuse ? Elle est à la fois pauvre, puisqu'elle a tout quitté ; orpheline, puisqu'elle n'a plus ni père ni mère ; enfant adoptive de la Congrégation, puisqu'elle s'est jetée entre ses bras. Aussi, dans tous ses besoins, voit-elle sa Supérieure et ses Sœurs lui venir en aide. Faut-il veiller à son chevet, pousser le dévouement jusqu'à l'héroïsme, sa Supérieure et ses Sœurs ne reculent pas, leur charité ne se dément pas. Ah ! c'est qu'une pensée leur est toujours présente : Nous personnifions auprès de cette Religieuse l'Eglise, sa famille,

la Congrégation ; or, l'Eglise, sa famille, la Congrégation, sont en même temps tête pour diriger, cœur pour aimer, main pour porter secours ; n'épargnons donc ni conseils, ni consolations, ni services.

Quel motif de bénir Dieu, qui nous fournit si libéralement le secours ; de nous oublier nous-mêmes, puisque tant d'autres pensent à nous ; de nous dévouer pour une Communauté qui ne cesse de se dévouer pour chacun de ses membres !

RETRAITE DU MOIS DE JUIN.

PREMIER EXERCICE.

Jésus récompense la virginité de saint Jean.

PREMIER PRÉLUDE. C'est à sa pureté virginale, disent les Pères, que saint Jean dut la triple faveur de reposer sur la poitrine de Jésus, d'être donné pour fils à Marie, et de porter son vol au sein de la Divinité même.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter tour à tour la Cène, où Jean occupe la place d'honneur ; le Calvaire, où il reçoit le plus précieux des dépôts ; l'adorable Trinité, où il plonge son regard.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de bien comprendre l'estime qu'a faite Jésus de la virginité, et celle de participer aux prérogatives dont il l'a récompensée dans la personne de saint Jean.

1° Jésus donne à saint Jean son cœur à la Cène, et saint Jean traite dès lors avec Jésus comme l'ami avec son ami.

« L'un des disciples que Jésus aimait étant couché « sur la poitrine de Jésus, Simon-Pierre lui fit signe « de demander à Jésus qui était celui dont il par- « lait, Ce disciple donc, se penchant sur le sein de « Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui ré- « pondit : C'est celui à qui je présenterai un mor-

« ceau de pain trempé. » (Joan., XIII.) Saint Jean raconte lui-même le trait, et il le raconte avec une simplicité touchante.

Un ami ne sait rien cacher à son ami : ce sont deux âmes fondues en une seule âme. Ni saint Pierre qui se sert de saint Jean pour découvrir un secret de Jésus, ni saint Jean qui s'adresse avec une liberté respectueuse à Jésus, ni Jésus qui répond confidentiellement à saint Jean, n'ignorent cette loi inviolable de l'amitié. Et où trouver un gage d'amitié comparable à celui que reçoit ici saint Jean ? Non content de l'admettre sur le même lit autour de la table où il mange au même plat, où il boit à la même coupe, Jésus veut encore qu'il se penche et se repose sur sa poitrine, qu'il se réchauffe aux ardeurs de son cœur, qu'il en sente toutes les palpitations brûlantes, tous les battements impétueux, qu'il y puise l'amour, comme à sa source. Aussi n'est-ce plus que par cet amour que Jean se nomme et se désigne ; c'est le seul titre qu'il se donne et dont il fasse cas. *Le disciple que Jésus aimait* : telle sera désormais sa signature.

O virginité, voilà ton ouvrage ! « Jésus aimait « Jean, dit l'Evangile, parce qu'une prérogative spé« ciale de chasteté l'avait rendu digne d'un plus « grand amour. » (*Offic.*) Les âmes pures ont un merveilleux instinct pour se reconnaître et un irrésistible penchant à s'aimer. Rien ne les sépare, et tout les rapproche. C'est le même dégoût des choses charnelles, la même aspiration vers les délices spirituelles, le même tempérament, la même constitution, si l'on peut s'exprimer ainsi, la même vie. Telle la colombe cherche l'innocente colombe. Telle la flamme s'unit à la flamme et monte avec elle dans les airs. Jésus trouve la virginité, quelque part

qu'elle soit ; et, à son tour, la virginité ne peut manquer de trouver Jésus.

2° Jésus donne à saint Jean Marie sur le Calvaire, et saint Jean est désormais avec Marie comme l'enfant avec sa mère.

« Jésus voyant donc sa Mère, et auprès d'elle le « disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà « votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre « mère. Et depuis cette heure-là ce disciple la prit « chez lui. » (Joan., XIX.) C'est encore saint Jean qui écrit ces choses, et qui les écrit sous la dictée de l'Esprit saint.

Marie et saint Jean assistent ensemble à la mort de Jésus, pour y recevoir, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire. Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est ? L'un et l'autre sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste, et dont il peut disposer par son testament. O amour ingénieux de Jésus ! Il faut leur donner, donnons-les l'un à l'autre. Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie : Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un l'autre par une mutuelle possession. Et lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

C'est ici un second prix de la virginité : Sur le « point de mourir, dit encore l'Eglise dans l'office « de saint Jean, Jésus recommanda sa Mère vierge à « ce disciple vierge, parce que, vierge au moment « de son élection, il demeura toujours vierge. » Tout ce que l'amour de Jésus avait de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère devait vivre à l'avenir dans l'héritier de cet amour ; or un cœur vierge

était seul capable de ces respects et de ces tendresses. De plus, cet amour de Jésus pour sa Mère l'obligeait à lui laisser en se retirant, son portrait si vif et si naturel, qu'il pût charmer et presque tourner en douleur ; mais quel autre qu'un disciple vierge eût offert à Marie cette image vive et parfaite de Jésus ? C'est la virginité qui fait succéder saint Jean à Jésus, l'honore de sa ressemblance, et lui fait tomber en partage une mère vierge.

3° Jésus donne à saint Jean son regard profond, son regard d'aigle dans son Evangile, et aussitôt saint Jean parle de la Divinité comme le Fils parlait du Père.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au « commencement en Dieu. » (J., I.)

Les saints Pères, voyant saint Jean s'élever à une telle hauteur, ne se bornent plus à l'appeler le Benjamin du Christ, l'enfant adoptif de la Mère de Dieu, le disciple vierge et Immaculé, les délices des fidèles; ils l'appellent l'aigle des évangélistes, le chérubin et le séraphin de Dieu, l'abîme de la sagesse, le prince des théologiens et des prophètes, le soleil de l'Eglise, le foyer de la charité, la foudre du ciel, le tonnerre qui retentit dans l'univers, l'*alpha* et l'*oméga*, le secrétaire du Verbe éternel, le trésorier de tous ses dons et de toutes ses richesses. « Les autres évangé- « listes, dit saint Augustin, marchent sur terre avec « l'Homme-Dieu ; mais lui, dédaignant la terre, s'é- « lève, dès l'exorde de son discours, au dessus de la « terre, et des nues, et des cieux, et de la milice des « anges, et de toutes les puissances invisibles créées, « pour parvenir à Celui par qui tout a été fait, débu- « tant ainsi : « Au commencement était le Verbe. » (*In Joan.*, XXXVI.)

N'est-ce pas encore là ta gloire, ô virginité ? C'est toi qui as donné des ailes à saint Jean pour prendre son essor, toi qui as épuré son regard, toi qui l'as associé aux plus sublimes séraphins, toi qui lui as permis de plonger au sein de la Divinité. « Il parle « de la Divinité, dit encore saint Augustin, comme « nul autre n'en a parlé. Au reste, il ne fait qu'é- « pancher ce qu'il avait puisé à la source ; car ce « n'est pas en vain qu'on raconte qu'il avait reposé « sur la poitrine du Seigneur. » (Ibid.) Et qui pourrait dire l'abondance de lumière et de grâce que Marie attirait sur lui tous les jours, comme elle échauffait son cœur par la communication des ardeurs du sien, l'impression que faisaient sur son âme ce regard modeste, cette conversation plus qu'angélique ?

Colloques : 1° *Avec Jésus.* « Voici que je viens à « vous que j'ai aimé, que j'ai cherché, que j'ai tou- « jours désiré. » (*Offic. S. Agnetis.*) « O vous qui « marchez au milieu des lis, qui êtes environné d'une « couronne de vierges, qui êtes l'Epoux glorieux et « beau entre tous, et qui êtes vous-même la récom- « pense de vos épouses ! » (*Offic. Virg.*) O Roi des « vierges, amateur de la chasteté, éteignez dans ma « chair les ardeurs de la concupiscence par la rosée « de vos célestes bénédictions, afin que mon corps « et mon âme gardent toujours l'intégrité et la pu- « reté. » (*Orat. S. Ambros.*)

2° *Avec Marie.* Obtenez-moi la pureté, afin que, moi aussi, je puisse me dire et m'appeler *L'amie de Jésus et l'enfant de Marie.*

3° *Avec saint Jean.* Puisque la virginité vous a mérité le cœur, la Mère et les lumières de Jésus, obtenez-moi la pureté, et avec elle l'amitié de Jésus, la protection maternelle de Marie, et une plus claire vue de Dieu dans le temps et dans l'éternité.

DEUXIÈME EXERCICE.

Imitation du Cœur humilié de Jésus.

(Maximes de la B. M.-M. Alacoque

Voulez-vous savoir qui entrera plus avant dans cette sacrée demeure du Cœur de Jésus? Ce sera l'âme la plus humble et la plus méprisée. La plus dénuée de tout sera celle qui le possédera davantage. La plus mortifiée sera la plus tendrement caressée. La plus charitable en sera la plus aimée. La plus silencieuse en sera la mieux enseignée. Enfin la plus obéissante sera celle qui y aura le plus de crédit et de pouvoir.

Il n'y a que le cœur humble qui soit capable d'entrer dans le Cœur de Jésus, de l'aimer et d'en être aimé. Nous n'avons qu'une chose à faire, qui est d'aimer Dieu, nous oublier, nous éteindre et nous anéantir, pour vivre pauvres,cachées,anéanties dans le sacré Cœur de Jésus, afin qu'il établisse son règne d'amour sur notre anéantissement.

Vous ne pouvez être associée parfaitement à cet état de victime de Jésus-Christ qu'autant que vous vous dépouillerez entièrement de tout ce que vous affectionnez naturellement, que vous triompherez de ces vaines inclinations d'aimer, d'être aimée, estimée et applaudie des créatures. L'Ami qui vous reçoit dans son Cœur est aussi libéral qu'il est tendre ; il vous dira : « Tout ce qui est à moi est à toi. « mes mérites, mes plaies, mon sang, mes douleurs : « l'amour rend tous ces biens communs entre nous ;

« mais la libéralité doit être réciproque, et je veux « aussi te posséder tout entière sans tant de réserve et de partage. «

Le Cœur adorable de Jésus veut que les cœurs qui sont à lui soient détachés de tout et d'eux-mêmes. Si vous voulez posséder Jésus-Christ, soyez dans la disposition de ne rien posséder avec lui et d'être contente de lui seul. Ne vous réservez que le désir de lui plaire et de l'aimer en toute chose.

Souvenez-vous que vous avez un Epoux jaloux, qui veut tout votre cœur, autrement, il n'en veut point du tout. Si vous n'en bannissez la créature, il en sortira avec son amour ; si vous ne la quittez, il vous quittera et vous retirera son Cœur. Point de milieu : il veut tout ou rien. Son Cœur vaut bien le vôtre pour le moins. N'avez-vous pas confusion de lui disputer un bien qui lui appartient ? En vérité, je ne puis comprendre comment il ne s'est pas encore lassé de vos résistances : il faut qu'il ait un grand amour pour vous. Cependant rien ne se fera sans vous. Pensez-y sérieusement, et ne lui refusez plus ce qu'il vous fait connaître vouloir de vous.

Comme Jésus est jaloux de votre cœur et qu'il veut le posséder lui seul, il faut aussi que vous soyez jalouse du sien, en l'aimant plus que personne, s'il est possible. Faites tout pour l'amour du divin Cœur de Jésus, et il fera tout pour vous. Quittez-vous vous-même, et vous trouverez Dieu ; oubliez-vous vous-même, et il pensera à vous ; abîmez-vous dans votre néant, et vous le possèderez. Un cœur qui ne veut que Dieu le trouve partout, Mais qui fera tout cela ? L'amour que vous trouverez dans le sacré Cœur.

En qualité de servante fidèle de Jésus-Christ, il vous

faut travailler comme lui, s'il était possible, autant que lui, comme si vous pouviez le soulager dans les immenses opérations de son Cœur. Comment réussirez-vous ? Par l'amour. L'amour suppléera à tout et vous dictera ce que vous avez à faire selon les desseins de votre Bien-Aimé. « Aimez, et faites tout ce « que vous voudrez, » dit saint Augustin ; car qui a l'amour a tout et fait tout par l'amour dans l'amour et pour l'amour ; et c'est l'amour qui donne le prix à tout.

Parce que le sacré Cœur vous aime, il vous fournira souvent des occasions de vous crucifier, soit par les créatures, soit par vous-même ; mais, de quelque manière que ce soit, n'y répondez que par votre silence et votre soumission, disant : C'est mon Père céleste qui l'a fait ; cela me suffit. Il veut vous associer à sa royauté en vous plaçant sur la croix : vous y serez glorieuse avec lui, si vous portez comme lui toutes les croix qui vous seront présentées, sans vous lasser ni vous plaindre de leur pesanteur et de leur durée.

Embrassez amoureusement ce qui vous anéantira le plus aux yeux des créatures, comme ce qu'il y a de plus propre et de plus nécessaire à votre perfection. La croix est bonne en tout temps et en tout lieu, pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mourant. Il importe peu de quel bois elle soit composée, pourvu que ce soit une croix et que l'amour de Celui qui y est mort nous y tienne attachés.

Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou vous mortifieront ; regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs, bien plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Soyez toujours disposée à tout faire, à tout porter, à tout souffrir, sans vous plaindre jamais, ni croire qu'on vous fasse tort.

Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé ; qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse. S'il arrive qu'on vous loue, dites en vous-même : Je ne mérite pas ces éloges. Au contraire, lorsqu'on vous méprisera, dites en vous-même : Voilà bien ce qui m'est dû ; si l'on me connaissait, on verrait bien que j'en mérite bien davantage.

Sans vous amuser à regarder les créatures et les causes secondes, regardez toujours Dieu dans tous les événements ; cela vous fera recevoir également de sa main adorable le doux comme l'amer, les consolations comme les mortifications, le bénissant en tout. Ne vous suffit-il pas que la croix vous soit présentée par un Ami dont le Cœur tout amoureux vous l'avait destinée de toute éternité, pour faire de vous une victime immolée et sacrifiée à tous ses desseins adorables ? Son Cœur paternel ne permettra jamais à sa divine main de rien exécuter à votre égard que par rapport à sa gloire et à votre sanctification.

Disposez-vous à tout faire et à tout souffrir dans le silence d'un âme parfaitement soumise. La croix est un baume précieux qui perd sa bonne odeur dès qu'il est éventé ; c'est pourquoi il la faut cacher et porter amoureusement en silence autant que nous le pourrons.

Ne souhaitez pas la délivrance de vos peines ; bénissez-en Dieu, puisque la croix est le trône des amis de Jésus crucifié ; oubliez-vous vous-même, et le Cœur de Jésus vous fera voir qu'il n'est pas moins aimable dans les amertumes du Calvaire que dans les jouissances du Thabor. Les plus grandes amertumes ne sont que douceurs dans l'adorable Cœur de Jésus, où tout se change en amour.

Regardez-vous comme un arbre planté dans le jardin du Père céleste : plus l'arbre est battu des vents, plus il enfonce ses racines en terre ; de même enfoncez-vous d'autant plus dans le sacré Cœur de Jésus, que vous serez battue par le vent de la tribulation. Portez-y vos petits chagrins ; tenez-vous-y comme dans un fort assuré : tout y sera pacifié. Si vous êtes dans un abîme de misères et de rechutes, allez au Cœur de l'aimable Jésus, il est un abîme de miséricorde. Prenez dans ce Cœur les vertus contraires à vos penchants mauvais ; vous trouverez dans ce Cœur le remède à vos maux, la force dans vos faiblesses et le refuge en tous vos dangers.

Le sacré Cœur de Jésus est le trésor de toutes grâces, et la confiance en est la clef.

TROISIÈME EXERCICE.

Jésus ami.

Au dire de saint Augustin, la vie serait un fardeau insoutenable à quiconque n'aurait pas un parfait ami. Il faut à l'homme quelqu'un qui le console dans ses chagrins, qui partage ses joies, qui réponde à ses doutes et soit l'objet de ce penchant inné que nous avons tous à l'amour. La plus terrible imprécation des païens était celle-ci : « Qu'il n'aime point « et ne soit point aimé ! »

Ame religieuse, dis quel ami tu désires, les qualités que tu voudrais rencontrer dans un parfait ami.

Je voudrais un ami qui me ravit par ses charmes. Je suis unie à des sens et me laisse prendre par les

sens. D'ailleurs, la beauté du corps indique et suppose quelquefois la beauté de l'âme.

Jésus n'est-il pas le plus beau des enfants des hommes, et la grâce n'est-elle pas répandue sur ses lèvres ? Les peuples, frappés de ses amabilités, se sentaient comme irrésistiblement entraînés sur ses pas. Un rayon de sa face consomme la félicité des élus ; et si, à travers les voûtes du firmament, il se découvrait à nous, même avec la rapidité de l'éclair, nous ne voudrions plus rien voir, la terre nous deviendrait un ciel, et nous oublierons toutes les rigueurs de l'exil.

Je voudrais un ami noble et puissant. La noblesse porte avec elle des traditions d'honneur et des sentiments élevés. Et puis, il rejaillit presque inévitablement sur l'ami quelque éclat de la gloire de son ami.

O Jésus, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, vous êtes le plus grand, le plus illustre des potentats. Comme Dieu, votre génération est inénarrable. Comme homme, vous comptez parmi vos aïeux tous les rois de Juda et les patriarches depuis le berceau du monde. C'est vous qui avez posé votre empire à travers les siècles et dit de toute éternité : Je règnerai là et jusque là. Vous êtes avant tout, et vous êtes de tout le principe et la fin. Autour de votre trône mille millions d'anges ne cessent de chanter : Ah ! qu'il est grand ! qu'il est puissant ! qu'il est majestueux ! A lui la gloire, à lui l'empire aux siècles des siècles !

Je voudrais un ami qui déposât sa majesté pour se rendre familier avec moi. L'amitié, dit-on, n'existe bien qu'entre égaux : on souffrirait trop dans le contraste humiliant de l'élévation de son ami et de sa propre bassesse.

De peur de nous éblouir, Jésus a voilé les rayons de sa gloire ; de peur de nous intimider, il est descendu de son trône inaccessible : témoin la crèche, témoin Nasareth. O admirable invention de son amour ! Pour vivre avec nous et s'adapter à nos usages, il a pris un corps comme le nôtre, une âme comme la nôtre ; il a uni la nature divine avec la nature humaine ; le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, semblable à l'un de nous, conversant avec nous, mangeant et buvant avec nous, ne se distinguant pas de nous.

Je voudrais un ami qui eût expérimenté la douleur ; car dès lors je saurai qu'il est le consolateur des affligés, puisqu'il ressentit l'affliction : prompt à soulager la misère, puisqu'il fut misérable.

Jésus n'a-t-il pas été savant en douleurs, couvert d'infirmités, éprouvé par la tentation ? Na-t-il pas connu la faim, la soif, le sommeil la lassitude, les longs ennuis, les cruelles appréhensions, l'ingratitude, les calomnies atroces, la mort même ? Oh ! qu'il aura d'inclination à nous secourir, nous qu'il voit battus des mêmes orages dont il a été assailli autrefois sur la terre ! Qu'il fera bon lui adresser nos soupirs, quand nous avons entendu ses sanglots, verser nos larmes dans son sein, quand nous avons vu couler les siennes ! Il a tout enduré comme homme, il guérira ou consolera tout comme Dieu ; et en portant sa croix, il portait tous ses amis qui devaient y être attachés après lui.

Je voudrais un ami qui fût toujours près de moi, à qui je pusse dire à chaque instant ce que je pense. Que peuvent avoir de caché l'un pour l'autre deux amis ? N'est-ce pas une âme en deux corps différents ?

O Jésus, vous nous parlez par vos divines lumiè-

res et les touches intimes de votre grâce. Toute vérité surnaturelle est une confidence que vous nous avez faite, un secret que vous avez puisé dans le sein du Père que vous avez eu hâte de communiquer à vos amis. Nous n'avons qu'un pas à faire pour arriver jusqu'à votre tabernacle, vous habitez quelquefois sous le même toit que nous, et jamais vous ne vous plaignez ni de la durée ni de la fréquence de nos visites. Nous avons pleine liberté, le jour et la nuit, de vous offrir nos vœux, d'échanger avec vous nos pensées. Sans qu'il soit nécessaire de remuer nos lèvres, vous voyez jusqu'aux moindres frémissements de notre âme. Il ne vous échappe pas un seul *Je crois en vous*, un seul *J'espère en vous*, un seul *Je vous aime*.

Je voudrais un ami qui supportât mes froideurs ; car si mon ami me délaissait à la moindre infidélité, bizarre et inconstant comme je suis, je n'aurais bientôt plus d'ami.

Comme Jésus nous supporte avec une inaltérable patience ! Comme il excuse et pardonne nos rebuts et nos trahisons ! Chaque péché grave est une rupture de notre part, chaque absolution est une réconciliation de la sienne ; et, au lieu que les réconciliations humaines n'égalent jamais ou presque jamais les amitiés saines et entières, qu'il y reste toujours un fonds d'aigreur ou du moins certains nuages, Jésus nous rend toute son amitié ; il ajoute des faveurs nouvelles, des faveurs plus grandes, jusqu'à piquer de jalousie les justes eux-mêmes. Trois fois comme saint Pierre, nous avons dit : « Seigneur, « vous savez que je vous aime. » et trois fois il nous a répondu, pour nous réintégrer dans les droits et privilèges de notre vocation d'institutrice : « Paissez « mes agneaux. »

Je voudrais un ami qui eût des parents près desquels je fusse toujours bien venu. Il faut être chez son ami comme chez soi, être traité comme un enfant de la maison.

En ce point encore, Jésus va au devant et au delà de nos désirs. Il n'a transmis un pouvoir sans bornes à Joseph, son père nourricier, qu'en faveur de ses amis. Il nous a tous substitués à lui-même dans le cœur si tendre et si généreux de Marie sa Mère, lorsqu'il lui a dit en lui montrant saint Jean : « Voilà votre fils. » Il nous a ordonné d'appeler son Père céleste notre Père. En terminant son discours après la scène, il s'écria : « Mon Père, je veux que « ceux que vous m'avez donnés soient avec moi, « dans le même royaume. et que l'amour que vous « avez eu pour moi, vous l'ayez pour eux. » Et, au moment de sa résurrection, il s'empressa de confier ce message à Marie-Madeleine : « Allez dire à mes « frères : Je monte vers mon Père, vers leur Père, « vers mon Dieu et vers leur Dieu. » Nous sommes ses frères, ses cohéritiers ; sa maison est la nôtre, c'est une même famille par adoption et par grâce.

Enfin je voudrais un ami qui me permît de puiser dans ses trésors, qui se donnât lui-même et ne fît plus qu'un avec moi. Entre amis tout est commun, et l'amitié tend toujours à l'union, ou plutôt à l'unité.

Jésus n'a-t-il pas pris miséricordieusement tout ce que nous sommes, nos misères, notre servitude, pour nous donner surabondamment en retour tout ce qu'il a et tout ce qu'il est : son corps, son sang, son âme, sa divinité, son Esprit, sa vie, sa grâce, ses mérites, son trône et sa couronne ? A la crèche il s'est fait le compagnon de notre pélerinage, au cénacle notre aliment, sur la croix notre rançon et

dans le ciel il sera notre récompense. Nous sommes en lui et il est en nous par l'Eucharistie ; nous sommes aussi en lui par la grâce sanctifiante, et sa personne adorable, unie à celle du Père et du Saint-Esprit, est en nous. De quoi se plaint-il, sinon de nos lenteurs à demander ? « Demandez, nous dit-il « et vous recevrez Jusqu'ici vous n'avez rien demandé. »

Ah ! voilà bien le cœur d'un ami, le cœur dont j'avais besoin dans mon exil et que réclamait mon cœur. Puisque vous réunissez, ô Jésus, toutes les conditions d'un parfait ami, soyez mon ami, je serai le vôtre, à la vie et à la mort. Mettez le comble à vos bienfaits, en me rendant digne d'une si belle amitié ; donnez-moi la générosité et le dévouement ; que, par les élans d'un amour toujours plus vif ; j'aspire sans cesse à m'unir à vous, à m'identifier avec vous, ô Jésus ; et puisque, d'après l'oracle même sorti de votre bouche, sacrifier sa vie pour son ami est la plus haute marque d'amitié, je veux sacrifier a mienne pour vous, ô bon, ô tendre, ô incomparable ami !

RETRAITE DU MOIS DE JUILLET.

PREMIER EXERCICE.

Duel entre le vieil homme et l'homme nouveau.

Premier prélude. Saint Paul répète à chaque instant qu'il y a en nous comme deux hommes distincts, et que notre grand travail est de faire mourir l'homme terrestre pour faire vivre l'homme céleste.

Deuxième prélude. Se représenter Jésus dans la flagellation, expiant nos sensualités et nous méritant la victoire sur nos passions.

Troisième prélude. Demander la grâce de comprendre la nature de ce duel et l'énergie nécessaire pour l'entreprendre avec succès.

1° Quelle est la raison de ce duel ?

C'est que le chrétien a deux pères, deux naissances, deux vies, et porte deux hommes en lui. Il a 1° deux pères : le premier Adam, qui lui a transmis, avec son limon, ses penchants pervers, et le second Adam, Jésus-Christ, qui lui communique, avec son esprit vivifiant, des goûts divins comme les siens. (1 Cor., xv.) 2° Deux naissances : l'une charnelle et terrestre, qu'il tient de l'homme et de la femme, et le condamne à la dissolution ; l'autre spirituelle et céleste, qu'il tient de Dieu et de l'E-

glise, et lui assure la résurrection. (S. Aug., *Tract. II in Joan.*) 3° Deux vies : la vie des sens, et la vie de l'esprit. La première, qui vient d'en bas, le tire en bas et lui fait goûter les choses charnelles ; la seconde, qui vient d'en haut, le tire en haut et lui fait goûter les choses spirituelles. La vie naturelle, constituée dans la chair et entretenue par la concupiscence, foyer du péché, n'est au fond qu'une mort ; la vie surnaturelle ayant son siège dans l'esprit et s'alimentant par la charité, principe du mérite, est réellement vie et paix. (Rom., VIII.)

Quel phénomène, quel monstrueux assemblage, ou plutôt, quel mystère que le chrétien ! Il porte deux hommes en lui : l'homme terrestre et l'homme céleste, celui qui dépose en lui les germes de la mort avec les semences de tous les vices, et celui qui lui apporte les germes de la vie avec les semences de toutes les vertus ; et, selon qu'il suit l'un ou l'autre, qu'il obéit aux élans sublimes de cette partie de lui-même qui est sanctifiée par la charité, ou qu'il cède aux appétits ignominieux de celle qui est corrompue par la concupiscence, il se dégrade ou s'ennoblit, descend dans la boue ou s'élève vers le ciel, s'animalise ou s'angélise (I Cor., XV.)

2° Quelle est l'issue de ce duel ?

Entre ces deux hommes la guerre est continuelle et acharnée. Chacun veut dominer au préjudice et par la destruction de l'autre. Si l'homme animal l'emporte, l'homme spirituel succombe ; et parce que le péché mortel fait mourir toute la charité, la défaite est entière. Si l'homme spirituel a l'avantage, comme la charité ne fait pas mourir toute la concupiscence, l'homme animal est vaincu, non désarmé ; affaibli, non anéanti.

Déjà sans doute, par le baptême, Jésus-Christ avait porté au vieil homme un coup terrible. Attendu qu'une simple ablution eût été insuffisante pour laver nos souillures, et que c'eût été peu d'un replâtrage pour consolider un édifice si profondément ébranlé, il nous avait donné mystiquement la mort pour nous rendre la vie, il nous avait démolis de fond en comble pour nous reconstruire. (Theophil., *Ad. Tit.*, c. III.) Toutefois le blessé s'agite et se remue encore, il jette le défi et la menace au vainqueur, il se mesure corps à corps avec lui, s'attache à ses membres, le suit partout, gêne, souille, arrête la plupart de ses opérations. (Rom., VII.)

De quoi s'agit-il donc pour tout chrétien ? D'enchaîner et de réduire de plus en plus l'homme animal, de donner la victoire et un libre essor à l'homme spirituel ; de faire croître et grandir l'un de tout ce que nous enlevons à l'autre ; de mortifier la bête et de vivifier l'ange ; de nous dépouiller d'Adam pour nous revêtir de Jésus-Christ, ou plutôt de consommer la mort de notre premier père pour perfectionner la vie du second. Ce parricide est innocent ; Adam lui-même, du haut du ciel, y applaudit, et Jésus-Christ ne reconnaît pour ses légitimes enfants que ceux qui le commettent.

Assurément, rien n'est plus noble, plus divin que cette entreprise ; mais aussi rien n'est plus difficile et plus pénible. C'est nous-mêmes qui sommes en jeu, notre cœur est le théâtre vivant de cette guerre intestine ; le vainqueur ne se distingue pas du vaincu, celui qui reçoit les coups de celui qui les porte.

3° Contre quoi faut-il se tenir en garde dans ce duel ?

Contre les exigences, les souplesses, les trahisons du corps. 1° Les exigences. Egoïste et révolté, comme

tous les égoïstes et les révoltés, il exagère ses besoins et prétend insolemment que ses besoins sont des droits. Il désire les mets les plus exquis, prêt à s'en nourrir avec avidité et jusqu'au rassasiement. Pour lui, le feu n'est jamais assez ardent en hiver, ni l'air assez frais en été, ni le drap assez fin pour son vêtement. Pour lui, le lit est toujours trop dur, le travail toujours trop pénible, les heures consacrées au sommeil, au jeu, à la conversation, toujours trop courtes. Pleine autorisation est donnée à ses yeux de tout voir, à ses oreilles de tout entendre, à sa langue de tout dire. A la moindre privation, quels cris ! quels reproches ! 2° Les souplesses. « Entreprends-« je de le lier, dit saint Jean Climaque, il m'échappe ; « fais-je la mine de le juger, il rentre en grâce avec « moi ; si je me mets en devoir de le châtier, il me « flatte ; quand je commence à le haïr, la nature « m'ordonne de l'aimer ; quand j'essaye de le fuir, « il rappelle qu'il est mon compagnon inséparable ; « si je le détruis d'une main, je sens que je l'édifie « de l'autre ; choyé, il se révolte ; maltraité, il refuse « le service ; les veilles le dessèchent, le sommeil « l'engourdit, les coups le brisent, les caresses l'é-« nervent ; à le rudoyer, il y va de la vie ; à l'adu-« ler, il y va de la mort. » 3° Les trahisons. « Quelles « ne seraient pas, dit Rodriguez, les appréhensions « d'un homme à qui l'on tiendrait ce langage : Vo-« tre serviteur, qui boit et mange avec vous, qui « travaille, converse et voyage avec vous, qui est le « confident de vos secrets les plus intimes de vos « joies, de vos chagrins, machine un dessein homi-« cide contre vous ; il s'entend avec vos ennemis, et « sa haine est telle, qu'il compte pour rien de rece-« voir la mort, pourvu qu'il vous la donne. Or, ce traître, c'est notre corps. »

4° Qu'est-ce qui soutient le courage de l'esprit dans ce duel ?

1° *La justice de sa cause.* « C'est un étrange abus, « dit saint Bernard, lorsque la maîtresse obéit et « que la servante commande. » (*Med.*, c. LI.) « Ne « serait-ce pas un horrible spectacle, dit saint Au- « gustin, que celui d'un homme marchant la tête « en bas et les pieds en haut ? » (*Serm.* 50 *ad fratres in eremo.*) « Et peut-on ne pas qualifier de « monstruosité, dit le P. Avila, l'action de celui qui « se laisserait garrotter par une bête, atteler par une « bête ? » (C. XI, *de audi, filia.*) Voilà pourtant l'opprobre que le corps inflige à la raison, lorsque, usurpant le sceptre, il l'assujettit aux caprices de la chair, la traîne à la remorque de la chair.

Que si la cause de l'esprit dans ce duel est juste pour tout homme, elle l'est à plus forte raison pour le Religieux voué à la chasteté et à la prière. « Sans « pureté et sans oraison, disait saint Philippe de « Neri, point de sainteté possible ; et sans mortifica- « tion, ni pureté, ni oraison. » « Le lis de la pureté « et la rose de l'oraison, dit à son tour saint Fran- « çois de Sales, ne se conservent et ne se nourrissent « que parmi les épines de la mortification. »

2° *Son amour réel pour le corps, malgré sa haine apparente.* Tous nos sens, selon l'admirable expression de Tertullien, ont une répugnance extrême pour l'antidote et se précipitent avec avidité sur le poison (*Scorp.*, c. V) ; ne faut-il pas leur arracher le poison et les contraindre de prendre l'antidote ? Nul autre moyen, en leur épargnant les tourments de l'enfer, de leur procurer pour l'éternité les délices du paradis. « A Dieu ne plaise, s'écrie saint Augus- « tin, que l'esprit, en luttant contre la chair, la « haïsse ; ce qu'il hait, ce sont les vices de la chair,

« c'est la prudence de la chair, c'est ce qui donne « la mort. » (*Serm.* 6 *in Gal.* v.) Et ailleurs : « Si « vous aimez la chair à contre-temps, vous la haïs- « sez ; si vous la haïssez à propos, vous l'aimez. Ne « l'aimez pas dans cette vie, si vous ne voulez pas « la perdre dans l'autre. » (*Tract.* 51 *in Joan.*)

3° *La vue de Jésus-Christ flagellé, couronné d'épines, crucifié.* Ah ! semble-t-il nous dire, c'est de mes blessures que vous êtes nés ; la grâce qui vous a sanctifiés a dû couler sur vous avec mon sang, de mes veines cruellement déchirées. Voyez : depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain ni d'entier ; tout est meurtri, tout est ensanglanté. Je me suis nourri de douleurs, j'ai fait mes délices des tortures, je ne suis mort qu'après m'être saturé de la volupté de souffrir. Telle est la condition de tout apostolat ; ma grâce ne vous sera appliquée et aux âmes confiées à votre zèle qu'autant que vous pourrez dire avec l'Apôtre : « J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à « Jésus-Christ. » (Coloss., I.)

Colloques : 1° *Avec saint François d'Assise.* Que pense-t-il maintenant de l'extrême pauvreté à laquelle il s'était condamné, des douleurs que les sacrés stigmates imprimés sur sa chair lui firent endurer ? Qui pourrait compter les légions de saints que sa pénitence a fait monter au ciel ?

2° *Avec Jésus-Christ.* Lui demander pardon pour nos sensualités ; promettre d'imiter sa mortification, au moins en acceptant celle qui résulte de la vie commune.

DEUXIÈME EXERCICE.

Imitation du Cœur souffrant de Jésus.

(Maximes de la B. M. M. Alacoque.)

L'amour rend les amis conformes. Aimons le sacré cœur de Jésus, mais aimons-le sur la croix, puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur amour, souffrance et silence. Le Cœur de Jésus est plus près de vous quand vous souffrez que quand vous jouissez. Rien ne nous unit tant au Cœur de Jésus que la croix, qui est le gage le plus précieux de son amour.

Qui dit pur amour, dit pure souffrance. Il faut s'abandonner au pur amour pour être crucifiée et consommée à son gré. Il faut tout souffrir avec amour, se faire une continuelle violence, se mortifier et s'humilier par amour. L'amour de Jésus règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit dans l'unité.

Oh ! qu'il est dur de vivre sans aimer Dieu ! Sans son amour, la vie n'est qu'une mort. Mais comment aimer un Dieu crucifié sans aimer la croix, sans vivre et mourir sur la croix ? Une vie sans croix est une vie sans amour. Si j'étais un seul moment sans souffrir, je croirais que mon divin Sauveur m'a oubliée et abandonnée. Je ne désire autre chose que d'aimer en souffrant et de souffrir en aimant. O Cœur tout brûlant d'amour, faites-moi ou souffrir ou mourir, ou du moins changez-moi toute en cœur, pour vous aimer en me consumant dans vos divines ardeurs.

Mon Souverain m'a dit qu'il voulait que je fusse dans un continuel acte de sacrifice ; que pour cela il augmenterait mes sensibilités et mes répugnances : en telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine et avec violence, afin de me donner matière de victoire, même dans les choses les plus minces et les plus indifférentes. Le sacré Cœur m'ayant enfantée sur le Calvaire avec tant de douleurs, la vie qu'il m'y a donnée ne peut s'entretenir que par l'aliment de la croix, et ce doit être mon mets délicieux. Plus je souffrirai de douleurs, plus je m'unirai à son Cœur.

La croix est mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus ; elle y fait toute ma joie et toutes mes délices. Rien n'est capable de me plaire en ce monde que la croix de mon divin Maître, mais une croix toute semblable à la sienne, c'est-à-dire pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix avec Jésus-Christ.

C'est tout de bon que je veux commencer à souffrir, si l'on peut appeler souffrance le bonheur de participer à la croix du Sauveur. Il n'est pas possible de dire qu'on souffre, quand on aime le Cœur de Jésus. Qu'il fait bon marcher à contre-sens de ses inclinations, sans autre plaisir que celui de n'en point avoir ! Qu'il fait bon aimer et servir le divin Epoux de nos âmes pour l'amour de lui-même, sans sentiment, sans goût, dans la souffrance et la désolation ! Qu'il fait bon vivre sur la croix, parmi les clous, les fouets et les épines, sans autre consolation que celle de son bon plaisir ! Quel bonheur de pouvoir toujours souffrir en silence, et de mourir enfin sur la croix, dans toute sorte de mi-

sère au corps et en l'esprit, oubliée et méprisée !

Si l'on connaissait le prix de la croix, elle ne serait pas tant repoussée et méprisée d'un chacun ; mais au contraire elle serait tellement chérie, que l'on ne pourrait trouver de plaisir qu'en cette croix de notre aimable Sauveur, de repos que sur la croix, et l'on n'aurait d'autre désir que de mourir entre ses bras, méprisé et abandonné de tout le monde. Mais il faut pour cela que le pur amour soit le sacrificateur et le consommateur de notre cœur, comme il l'a été de celui du divin Maître.

Offrez-vous au sacré Cœur de Jésus comme une victime qui veut être immolée avec lui ; ce sacré Cœur sera l'autel du sacrifice, et il sera aussi le sacrificateur. Ce divin Prêtre doit, en l'égorgeant spirituellement, faire mourir en elle la vie animale, et ensuite, en la consumant dans le feu de l'amour, lui rendre une vie nouvelle et divine. Prenez plaisir à remplir les devoirs de l'holocauste.

L'état d'une victime est d'être entièrement consumée par le feu, à la gloire de celui à qui elle est offerte. Abandonnez-vous sans réserve à Jésus, pour qu'il fasse de vous selon son bon plaisir. Priez-le d'accomplir en vous tous ses desseins, quelque rigoureux qu'ils dussent paraître à la nature. La victime est à lui, il l'immolera dans le temps et en la manière que ce souverain Prêtre sait le devoir faire. Il vous suffit d'être prête et d'aimer par avance l'espèce de consommation qu'il vous destine : la plus douloureuse est pour vous la plus heureuse.

Un jour, après ma confession annuelle, il me sembla voir et sentir qu'on me dépouillait, et qu'on me revêtait en même temps d'une robe blanche, avec ces paroles : « Voici la robe d'innocence dont

« je revêts ton âme, afin que tu ne vives plus que « de la vie d'un homme-Dieu ; c'est-à-dire que tu « vives comme ne vivant plus, mais que tu me lais- « ses vivre en toi ; car je suis ta vie, et tu ne vivras « plus qu'en moi et par moi. Je veux que tu agisses « comme n'agissant plus, et que tu me laisses agir « et opérer en toi et pour toi, me remettant le soin « de tout. Tu dois être comme n'ayant plus de vo- « lonté, me laissant vouloir pour toi en tout et par- « tout. »

En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerai dans le sacré Cœur de Jésus pour y prendre ses intentions, pour m'unir à lui et pour demander son secours. Tout de Dieu, et rien de moi. Tout à Dieu, et rien pour moi. Un seul cœur, un seul amour, pour un seul Dieu.

Le Souverain de mon âme m'a dit encore quelquefois : « Je te fais bien de l'honneur, ma chère « fille, de me servir d'instruments si nobles pour te « crucifier. Mon Père éternel m'a livré entre les « mains des bourreaux pour me crucifier ; et moi je « me sers pour cet effet, à ton égard, des personnes « qui me sont consacrées. Je veux que tu m'offres « pour leur salut tout ce qu'elles te feront souf- « frir. »

Je ne me plaindrai ni excuserai, songeant que chacun a droit de m'accuser, de m'humilier et de me faire souffrir, puisque l'amour du sacré Cœur m'oblige à tout supporter sans dire : C'est assez. Tout m'est égal : pourvu que Jésus se contente et que je l'aime, cela me suffit.

O Jésus, je viens à vous en qualité de victime, vous suppliant de vouloir être mon sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre Cœur infiniment aimable. Mais comme cette victime est crimi-

nelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin Sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de votre Cœur, comme un parfait holocauste, pour me donner une nouvelle vie de grâce et d'amour en vous. O mon Jésus, l'unique amour de mon cœur, le doux supplice de mon âme et le martyre agréable de mon corps ! Frappez, mon Dieu, coupez, brûlez, consumez tout ce qui vous déplaît ; n'épargnez ni mon corps, ni ma vie, ni ma chair, ni mon sang : toute la grâce que je vous demande pour honorer votre état de victime, c'est que je vive et que je meure victime de votre sacré Cœur. Ainsi soit-il.

TROISIÈME EXERCICE.

Viser haut et monter toujours.

Sur le chemin de la vertu, on peut se figurer trois lignes principales, lesquelles se subdivisent elles-mêmes à l'infini : la ligne supérieure, la ligne moyenne et la ligne infime. Dès le noviciat, quelquefois dans la retraite annuelle, la Religieuse prend sa direction sur l'une de ces lignes, d'après le beau idéal qu'elle se fait de la grandeur de sa vocation, et presque toujours elle la suit invariablement jusqu'au bout de la carrière. Adopte-t-elle la ligne supérieure, elle ne mettra aucune limite à sa sainteté, elle planera dans les plus sublimes régions. Est-ce la ligne infime qu'elle veut tenir, elle rampera dans la pratique de la vertu, redoutant toujours ce semble,

d'être trop libérale envers Dieu. Mais c'est la ligne moyenne pour laquelle elle se décide ; dès lors elle ne se distinguera ni par sa ferveur ni par sa lâcheté ; elle voltigera entre deux, comme l'oiseau domestique, qui ne se traîne pas comme le serpent, mais qui ne s'élève pas non plus comme l'aigle.

Or l'expérience démontre qu'on ne quitte jamais ou presque jamais la ligne qu'on a d'abord adoptée. Saint François Xavier s'est dit qu'il ne tiendrait pas à lui que le monde entier ne fût conquis à l'Evangile, et sainte Thérèse qu'elle s'unirait à Dieu de la manière la plus intime : l'un et l'autre, après avoir adopté leur ligne, l'ont suivie, suivie constamment, suivie jusqu'à la fin. Cette Religieuse, au noviciat ou dans une retraite, s'était dit : « Je me contenterai d'une « sainteté commune ; je ne prétends ni monter aussi « haut que celles-ci, ni descendre aussi bas que celles-« là : c'est bien assez pour moi de suivre les chemins « battus. » Qu'est-il arrivé ? La ligne de mitoyenneté qu'elle s'était tracée, elle l'a suivie. Que si quelquefois, après ses chutes, elle s'est relevée, ç'a été pour se replacer sur sa ligne accoutumée, jamais pour prendre la ligne supérieure.

Trop heureux encore si, à force de vigilance et de soins, on parvenait à se maintenir solidement sur cette ligne infime ou moyenne ! Mais trop souvent, hélas ! on trouve du mécompte, et, des derniers échelons de la vertu, on glisse imperceptiblement jusqu'aux fatales barrières du péché mortel. Quand on « veut tirer au blanc, dit Rodriguez, avec une arba-« lète dont l'arc est relâché, il est nécessaire de viser « plus haut, sous peine de voir la flèche porter trop « bas. Ainsi en est-il de nous : à moins de viser beau-« coup plus haut, nous n'arrivons point au but, tant « notre volonté est faible et languissante ! » Vous

vous proposez de ne point commettre de fautes vénielles de propos délibéré : très-bien ; il vous échappera cependant quelques-unes de ces fautes. Que si vous vous proposez de n'éviter que les fautes mortelles, sans vous soucier des fautes vénielles, je tremble pour vous ; il y a cent probabilités contre une que vous dévierez de la ligne et que vous tomberez tôt ou tard dans les régions du péché mortel. Tel vient de succomber qui ne s'attendait à rien moins, et tel se croit inébranlable qui sera renversé à la première secousse.

Que faire donc ? Viser à ce qu'il y a de plus élevé dans la perfection ; prendre son vol avec les plus ferventes, afin d'atteindre au devoir strict et indispensable ; demander à la nature les plus pénibles efforts, les sacrifices les plus héroïques, pour en obtenir au moins ce qui est juste et nécessaire ; éviter les imperfections et jusqu'à l'ombre même du péché, afin de s'affranchir au moins de péchés mortels et véniels ; ne perdre aucune grâce, saisir toutes les occasions de glorifier Dieu, porter la pratique des vertus religieuses au degré le plus éminent, afin d'arriver au moins à la médiocrité de la sainteté et du zèle.

C'est peu encore : il faut redouter par dessus tout de demeurer stationnaire. Le plus grand fléau des navigateurs, dit Rodriguez, c'est le calme plat, où ils consument leurs provisions sans approcher du terme. Dans l'échelle de Jacob, tous les anges montaient ou descendaient. Grande leçon ! s'écrie saint Bernard ; il faut se perfectionner ou se pervertir, point de milieu : Dieu seul est immuable. Celui qui a commencé l'œuvre de sa sanctification, dit saint Grégoire, ressemble à l'homme qui remonte à la nage un fleuve rapide ; qu'il cesse un moment de lutter

et de se raidir, le courant l'entraîne. « Le voyage « chrétien, dit Bossuet, est de tendre à une charité « éminente par un chemin droit, avec un poids d'une « pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est « l'état du chrétien : il faut toujours être en action, « toujours grimper, toujours faire effort : car dans un « chemin si droit, avec un poids si pesant, qui ne « court pas retombe, qui languit meurt bientôt, qui « ne fait pas tout ne fait rien, qui n'avance pas re- « cule en arrière. » (*Pan. S. Bern.*) Ne pas acquérir, c'est perdre ; déposer les armes, c'est être vaincu ; travailler avec lâcheté, c'est défaire son ouvrage, ainsi que s'exprime Salomon. (Prov., XVIII.) Ah ! vous ne voulez pas devenir meilleure, vous voulez donc cesser d'être bonne ! Vous ne voulez pas grimper au sommet, vous voulez donc rouler dans l'abîme !

« Un débiteur ne se croit pas quitte pour avoir « payé cent écus, s'il en doit mille, dit Saint Grégoire « et le voyageur compte pour peu d'avoir fait la moi- « tié de la route, s'il ne va au bout : ainsi en doit-il « être de la dette de la perfection et sur le chemin « du ciel. » (*Moral.*, lib. XXII, c. v.) La perfection est une dette que la Religieuse paye toujours sans l'acquitter jamais, parce que la perfection à laquelle elle s'est engagée n'est pas dans un degré déterminé, mais consiste à croître toujours pour suivre d'aussi près que possible son inimitable modèle ; c'est le pain quotidien dont elle se nourrit et qu'elle gagne au jour le jour, à la sueur de son front ; c'est le négoce où elle doit faire fructifier tous les talents reçus, sans mettre à son ambition ni terme ni mesure. Nul n'est parfait s'il n'est travaillé du désir toujours plus ardent d'une plus grande perfection ; ce désir est le signe d'une perfection commencée et le préservatif contre

les défaillances et l'engourdissement de l'âme. Le parfait se croit toujours novice, toujours pauvre. Tout manque, au contraire, à l'imparfait qui s'imagine ne manquer de rien. De là la différence des tendances : l'un, comme dit l'Ecriture, ressemble au soleil en son matin, qui monte toujours ; l'autre au soleil du soir, qui ne fait que descendre.

Vous dites : Je suis assez riche, je n'ai plus besoin de rien, je ne veux pas être meilleure que mes devancières... Ce langage n'est pas religieux, répond saint Macaire : quiconque jouit de Dieu ignore la satiété ; plus il le goûte, plus sa faim redouble ; et puisque vous ne sentez pas cette faim, c'est une preuve que vous n'avez pas goûté la manne céleste. Nous avons été créés pour copier Jésus-Christ, pour nous déifier, dit saint Grégoire : croyez-vous donc être déjà un Dieu, un autre Jésus-Christ ? Saint Thomas affirme que plus les choses ont de proximité avec leur principe, par exemple, le ruisseau avec sa source, les objets éclairés avec le foyer de la lumière, plus elles doivent participer à sa perfection. Et vous qui avez solennellement promis de reproduire trait pour trait le Fils de Dieu, vous refusez d'aller de vertu en vertu, de courir à l'odeur de ses parfums, de vous élancer comme lui à pas de géant dans la carrière de la sainteté ! Sachez que c'est résister à sa grâce, insulter à sa bonté, vous rendre indigne de l'avoir pour modèle et pour maître.

« Ah ! lâches que nous sommes, s'écriait quelque-
« fois saint Ignace : dans la cour des princes, il est
« des officiers incomparablement plus dévoués à un
« roi mortel que nous ne le sommes au Roi des rois.
« Combien peu profitent, autant qu'ils le pourraient
« et le devraient, du sang de Jésus-Christ versé pour
« leur salut ! Combien peu comprennent ce que Dieu

« ferait en eux et par eux, s'ils se livraient entière-
« ment à la grâce ! » Il ajoutait : « Un seul acte par-
« fait vaut et avance plus devant Dieu que mille actes
« vulgaires : le fervent franchira d'un saut l'espace
« que le tiède ne parcourra pas en plusieurs an-
« nées. »

RETRAITE DU MOIS D'AOUT.

PREMIER EXERCICE.

Modestie religieuse.

PREMIER PRÉLUDE. Cette vertu, de toutes la plus apparente et la plus propre à édifier, est éminemment la vertu de la Religieuse institutrice, dont les gestes sont examinés et imités par ses élèves.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Se représenter Jésus-Christ conversant avec les hommes, plein de grâce, de bénignité, de douceur et d'humilité.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de comprendre l'excellence et de suivre les règles de la modestie.

1° *Excellence de cette vertu.*

La modestie est une vertu qui, par respect pour la présence de Dieu, pour l'édification du prochain, et dans un sentiment de dignité personnelle, règle avec bienséance tout l'extérieur de l'homme, son maintien, ses regards, ses gestes, ses discours, ses démarches ; elle ordonne et compose tout conformément à l'âge, à la condition, sans affectation ni singularité ; c'est le reflet, sinon de la sainteté, du moins de la probité et de la décence qui doivent être au dedans. Saint Bernard en donne cette définition, dont chaque mot veut être pesé : « La modestie est la « perle des mœurs, la tutrice de la discipline, la « sœur de la continence, l'état d'une âme pure, le

« fléau du vice, la nourrice de la pudeur naturelle, « la gloire spéciale de la conscience, la sauvegarde « de la réputation, l'honneur de la vie, le siége des « vertus, l'indice et les prémices de tout ce qui est « bon et honnête. On pourrait même ajouter qu'elle « est l'ornement et la beauté du visage par cette rou- « geur et cette teinte délicate qu'elle y fait quelque fois monter. » (*Serm.* 86 *in Cant.*)

Avec quelle grâce saint Ennodius relève la modestie de saint Epiphane ! « Ce qui frappait d'abord « en lui, c'est la modestie, mère des bonnes œuvres. « Son visage si beau indiquait une âme plus belle « encore. Le sourire, comme une fleur, s'épanouis- « sait sur ses joues, et la blancheur de ses lèvres fai- « sait ressortir la grâce de ses discours, qui s'en « échappaient comme un miel exquis. Quelque part « qu'il tournât les yeux, son regard révélait la séré- « nité de son cœur. Sa vie se lisait sur son front, « car sur ce front calme et candide on voyait comme « un rayon de soleil et une teinte toute céleste, » (*Vita S. Epiph.*)

L'Eglise, dans l'office de saint Stanislas Koska, a cru devoir appliquer cet éloge à celui dont elle venait de dire : « Encore enfant, il porta l'amour de « la virginité si loin, qu'une parole peu mesurée, « prononcée à la table de son père, le faisait éva- « nouir. »

Avec quel enthousiasme saint Grégoire de Nazianze exalte la modestie de saint Gorgon ! « Qui « jamais fut plus digne de paraître en public, et « pourtant qui s'y montra plus rarement ? Qui sut « mieux que lui mettre un frein à ses yeux et une « porte à ses oreilles ? Qui eut plus d'empire sur sa « langue ? Une seule rougeur lui plaisait, celle que « donne la pudeur. Une seule blancheur lui était

« chère, celle qu'engendre l'abstinence. » (*Orat. de « S. Gorg.*) Plus tard, saint Bernard a dit presque dans les mêmes termes de saint Malachie : « Il ré- « glait son extérieur, en tout temps et en tout lieu, « avec tant de décence et de modestie, que rien ne « pouvait offusquer les regards. L'œil le plus scru- « tateur et le plus jaloux de le surprendre ne dé- « couvrit jamais en lui ni parole oiseuse, ni geste « inconsidéré, ni mouvement des mains ou des pieds « inutile. Dans sa manière de converser, d'envisa- « ger, de se vêtir, de marcher, tout portait l'em- « preinte de la raison, de la vertu, de la perfection. « Ainsi était-il maître de lui-même et répandait-il « l'édification autour de lui. » (*In Vita S. Mal.*)

L'Eglise encore, dans l'office de saint Louis de Gonzague, n'hésite pas à appliquer ce double éloge à celui dont elle a dit : « Il modéra si bien ses sens « et surtout ses yeux, qu'il ne regarda jamais en « face ni Marie d'Autriche dont il était page, ni sa « propre mère : digne d'être appelé un homme sans « corps ou un ange revêtu d'un corps. »

2° *Ses règles.*

Saint Ignace les résume dans ce tableau, qui donne à la fois le signalement de l'homme bien élevé et du bon Religieux.

1° *Maturité religieuse.* « Ce qu'on peut dire en « général sur la manière dont il faut se conduire à « l'extérieur, c'est que la modestie et l'humilité, « jointes à une maturité religieuse, doivent paraître « dans toutes les actions. » C'est bien là l'image qu'on se forme de Jésus vivant sur la terre, la modestie et l'humilité se reflétant sur un fond de religieuse gravité.

2° *Tête.* « Qu'on ne tourne point la tête çà et là « par légèreté, mais qu'on le fasse avec gravité

« quand il sera nécessaire ; si cela n'est pas néces-« saire, qu'on la tienne droite et un peu inclinée sur « le devant, sans la pencher ni d'un côté ni d'un au-« tre. » Légèreté et raideur, arrogance et pusillanimité ; autant de défauts qu'il faut bannir de sa physionomie et de sa tenue.

3° *Yeux.* « Qu'on tienne d'ordinaire les yeux bais-« sés, évitant de les lever trop haut ou de les tour-« ner ça et là. » En d'autres termes, garde des sens, surtout du plus perfide, et mortification continuelle.

4° *Regard.* « En parlant, principalement à des « personnes de considération, qu'on ne fixe point la « vue sur leur visage, mais plutôt au dessous des « yeux. » L'homme modeste fut toujours respectueux ; fixer le regard sur le visage serait d'ailleurs, dans certains cas, une sorte d'outrage.

5° *Front.* « Qu'on ne ride point le front, et beau-« coup moins le nez, afin que la sérénité extérieure « du visage soit une marque de celle qui est dans « l'intérieur » Donc sérénité intérieure par la victoire sur les passions : le calme ne peut être sur le front, si le trouble est au fond de l'âme.

6° *Lèvres.* « Que les lèvres ne soient ni trop serrées ni trop ouvertes. » Ce serait se donner des airs précieux ou afficher l'ineptie.

7° *Visage.* « Que tout le visage respire plutôt la « joie que la tristesse ou quelque autre affection peu « réglée. » Enfants de Dieu, il vous est ordonnné de vous réjouir dans le Seigneur, et, par le spectacle de votre joie spirituelle, de rendre la vertu aimable.

8° *Habits.* « Que les vêtements soient propres et « dans la bienséance religieuse. » Ni recherche ni négligence. Jésus et Marie, au rapport de la tradition, avaient des vêtements très convenables.

9° *Mains.* « Que les mains soient décemment ar-« rêtées, si ce n'est qu'il faille s'en servir pour sou-« tenir les habits. » C'est ici que se révèle en partie la première éducation, soignée ou négligée ; une contenance embarrassée, l'agitation des bras, aux yeux de certaines personnes qui se piquent du bon ton, déprécient singulièrement une Religieuse.

10° *Démarche.* « Qu'on marche posément, et qu'on « évite la précipitation, à moins de quelque néces-« sité pressante, et alors même il faut avoir égard à « la bienséance autant qu'il se pourra. » Le sage, par sa prévoyance, règle son temps, et, par l'empire qu'il a sur lui-même, domine toute sa conduite.

11° *Gestes.* « Enfin que tous les gestes et mouve-« ments soient si bien réglés, qu'ils puissent édifier « tout le monde. » Les yeux sont si observateurs, surtout à l'endroit des Religieuses, et les cœurs sont si faibles !

12° *Conversation.* « S'il faut parler, qu'on se sou-« vienne de la modestie et de l'édification qu'on doit « donner, soit dans le sujet du discours, soit dans la « manière de s'exprimer ou dans le ton de la voix. » L'opportunité, le sujet, les termes, la modestie règle tout pour l'édification.

Colloques : 1° *Avec Saint Ignace.* Demander, par son intercession, la grâce de pratiquer ces règles si sages.

2° *Avec saint François d'Assise.* Oh ! quelle modestie devait éclater dans son attitude, lorsqu'il marchait dans les rues avec le Religieux à qui il avait dit : « Allons prêcher ! »

3° *Avec la Sainte Vierge.* Au rapport de saint Denis l'Aréopagite, il y avait sur toute sa personne tant de grâce, tant de beauté céleste, quelque chose

à la fois de si simple et de si noble, qu'on l'eût prise pour une divinité.

DEUXIÈME EXERCICE.

Joie spirituelle.

1° CE QUE C'EST ET EN QUOI ELLE DIFFÈRE DE LA VAINE JOIE.

La joie, dit Bossuet, est l'acte le plus parfait d'un amour heureux et jouissant. Nous ne jouissons pas encore de la claire vue, mais nous jouissons en énigme et à travers un voile, et comme par le réfléchissement d'un miroir. Nous n'aimons pas encore parfaitement comme on aime dans le ciel, mais nous tendons à aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces. Là-haut les élus louent parce qu'ils aiment, et ils aiment parce qu'ils voient. Ici-bas nous croyons ce qu'ils adorent, nous espérons ce qu'ils possèdent, nous aimons ce qu'ils aiment. De là notre joie, avant-goût de la joie céleste. Nous sommes au crépuscule du beau jour qui ne connaît pas de nuit ; nous avons notre tente dressée au vestibule du temple de la Bienheureuse Sion ; nous entendons comme un écho lointain des chants séraphiques, et nous essayons de les bégayer dans notre langage mortel ; nous entrevoyons le trône et la couronne qu'on nous prépare. Que le rideau se tire, et notre joie est consommée.

Puisque la joie spirituelle n'est autre chose que l'écoulement qui se fait en nous de la joie du ciel, le retentissement qu'a dans nos cœurs l'eternel *Alle-*

luia, il est aisé de voir en quoi elle diffère de la vaine joie. L'une est le fruit de l'Esprit saint et se renferme souvent dans des actes imperceptibles aux sens ; l'autre est comme une ébullition de la nature, qui fait parler haut, rire avec éclat, et livre celui qui en est possédé à toutes les saillies inconsidérées de l'imagination. La première nous laisse dans la paix, favorise le recueillement, dilate l'âme et fait trouver un doux repos en Dieu, la seconde ouvre toutes les portes de nos sens, dissipe l'onction intérieure, et la componction, obscurcit l'intelligence, dessèche le cœur, nous rend en peu de temps méconnaissables à nous-mêmes.

2° D'ou elle résulte.

1° *De notre foi.* Dieu, dit saint Basile, nous a appelés du néant à l'existence ; il nous a formés à son image et placés dans l'univers comme dans un temple où reluit la magnificence de ses attributs. Le péché nous avait séparés de lui, et voici, que, par la mort de son Fils unique, il nous a rapprochés de sa miséricorde et délivrés de l'enfer. Nous croyons ces choses, et il n'y aurait pas là de quoi exciter notre allégresse ?

2° *De notre espérance.* Dans l'origine, il est vrai, la joie devait être avec la sainteté ; la révolte de nos premiers parents nous avait dépouillés de l'une et de l'autre. Mais puisque Jésus-Christ nous a rendu la sainteté, pourquoi refuserions-nous la joie qui en est l'apanage ? N'avons-nous pas le serment qu'a fait Jésus-Christ de nous ressusciter à la gloire, le gage de la félicité future dans son Esprit, hôte de nos cœurs, le témoignage de la conscience qui nous avertit que nous sommes ses frères bien-aimés et ses cohéritiers ? N'avons-nous pas surtout la tribulation, qui, au dire de saint Paul, produit la patience, puis

l'épreuve, et enfin l'espérance, qui est un juste motif de joie.

3° *De notre charité*, non seulement pour Dieu, ainsi que nous l'avons vu dans la définition de la joie, mais encore pour le prochain. Combien ces pensées sont-elles capables d'apporter de contentement à l'âme d'une Religieuse ! Je suis avec des Sœurs comme moi enfants de Dieu, membres de Jésus-Christ, temples vivants du Saint-Esprit ! Mes Sœurs ont leurs anges qui sourient à mon ange ! Ce matin nous étions toutes assises au banquet eucharistique ; nous nous y retrouverons encore demain et mille fois peut-être ! Un jour mes Sœurs seront dans le ciel, et j'y serai avec elles ! Après avoir travaillé, souffert, prié ensemble, nous serons couronnées ensemble, formant la même légion, marchant sous la même bannière !

4° *Des vœux de religion.* Par le vœu de pauvreté, nous sommes délivrées de la sollicitude des biens terrestres ; par le vœu de chasteté, des embarras du ménage ; par le vœu d'obéissance, du souci de notre propre conduite. Or, quand le cœur est libre, la joie n'y entre-elle pas à grands flots ? Et peut-on concevoir un cœur plus libre que celui qui est affranchi des trois principales servitudes de la vie ?

3° Ses fruits et combien elle nous est recommandée.

La joie spirituelle peut se comparer à une eau abondante et vive, cachée dans les flancs d'un rocher ; au moment où elle s'échappe et forme une fontaine limpide, on la voit comme tressaillir et bouillonner, et le ruisseau auquel elle donne naissance, en répandant au loin une délicieuse fraîcheur, fait éclore partout sur son passage les fleurs les plus belles et les plus odoriférantes. Qu'il nous

suffise d'indiquer quelques effets plus faciles à reconnaître : 1° obéissance franche et amoureuse ; rien ne coûte au service de Dieu, on vole au moindre désir des Supérieurs, tout joug est doux, tout fardeau est léger ; 2° amour de la vocation : le cœur épanoui et dilaté, se sent à l'aise et comme dans son centre, il n'imagine pas dans le monde entier une position plus heureuse que la sienne ; 3° charité entretenue : par l'air affable du visage, par l'agrément et la suavité des conversations, on se rend aimable à tous, on concilie même l'estime à la dévotion et à la vertu qui apparaissent avec tant de charmes ; 4° forces réparées : tandis que la tristesse mine l'âme et le corps, et donne sur nous au démon un immense avantage, la joie n'influe pas moins sur la santé que sur l'esprit, et nous communique une vigueur qui nous rend invincible à l'ennemi ; 5° gage de prédestination : car, au témoignage de saint Bonaventure, la marque la plus certaine de la présence de Dieu dans une âme, c'est la joie spirituelle.

Faut-il s'étonner de l'insistance avec laquelle cette joie est recommandée ? « Réjouissez-vous dans « le Seigneur, écrivait saint Paul aux Philippiens ; « je vous le répète : réjouissez-vous toujours. » Et « aux Colossiens : Que la paix de Jésus-Christ fasse « tressaillir vos cœurs. » « Que le cœur de ceux qui « cherchent Dieu se réjouisse, dit à son tour David « dans ses Psaumes. Justes, livrez-vous à la joie « dans le Seigneur, ajoute-t-il ; chantez devant lui « des cantiques de jubilation : c'est aux justes que convient l'allégresse. » Et encore : « Que toute la « terre bondisse de joie devant le Seigneur. » Priant pour lui-même, il s'exprimait en ces termes : « Sei- « gneur, vous donnerez à mon âme la joie et l'allé- « gresse. » Jésus-Christ ne disait-il pas à ses apô-

tres : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, « parce que votre récompense est abondante dans « les cieux » ? (Matth., v.)

TROISIÈME EXERCICE.

L'habit religieux.

C'est 1° *une livrée glorieuse.* Au lieu que la livrée dont le prince revêt ses courtisans et le seigneur ses laquais les laisse toujours à une grande distance du maître, la livrée dont Jésus revêt la Religieuse l'approche de lui et la place à ses côtés, puisque c'est la robe nuptiale solennellement revêtue au jour de ses noces. Entre l'époux et l'épouse tout est commun ; s'ils ne sont, au dire de l'Ecriture, qu'une seule et même chair, à plus forte raison ne sont-ils qu'un seul et même cœur, qu'un seul et même esprit. Or ce qui a été la marque distinctive de Jésus-christ sur la terre, son mérite, sa gloire et le principe de son éternel triomphe, c'est son humilité rendue sensible par l'ignominieux manteau de notre humanité dont il s'était couvert, son obéissance rappelée par le titre de serviteur de son Père qu'il se donnait sa mortification représentée par la croix sur laquelle il est mort. Telle sera aussi la marque distinctive de l'épouse de Jésus-Christ, son mérite, sa gloire et le principe de son éternel triomphe : l'humilité rendue sensible par son vêtement noir, signe de deuil ; l'obéissance rappelée par son voile, symbole de sujétion ; la mortification représentée par son crucifix, vrai portrait de Celui qu'elle fait profession d'imiter et de suivre.

Par son humilité, Jésus-Christ a condamné notre orgueil, et c'est ce qui a valu à son humanité les honneurs que lui rendent et que lui rendront à jamais le ciel et la terre ; par son obéissance, il a condamné nos révoltes, et c'est pour cela que Dieu a changé son titre de serviteur en un nom qui est au dessus de tout nom, par sa mortification, il a condamné nos criminelles délices, et voici que sa croix est devenue le trône splendide où il se repose éternellement à la droite du Père. Et non seulement Jésus-Christ a condamné notre orgueil, nos révoltes, nos criminelles délices, mais il en a triomphé en les expiant.

Telles sont tes destinées, ô Religieuse, épouse de Jésus-Christ. A toi dans le ciel des honneurs, un nom, un trône, qui ne sont autres que les honneurs, le nom, le trône du divin Roi. Mais, en attendant et comme condition, à toi sur la terre les livrées de l'humilité, de l'obéissance de la mortification. Ne te plains pas, n'aie point de honte : en les portant dignement, tu prends rang dans la phalange des vierges qui suivent l'Agneau partout où il va, tu marches sous la bannière des apôtres, de Joseph et de Marie, tu foules aux pieds le monde, et, par tes exemples, tu le sauves.

2° *Un mémorial permanent.* Au moment même où le Fils de Dieu s'incarna, il connut tous les opprobres, tous les assujettissements, tous les supplices qui lui étaient réservés ; il les accepta intégralement, universellement, et, pour ne point les perdre de vue, il voulut à chaque instant sentir le poids honteux de sa chair qui l'écrasait, entendre la voix de son Père qui lui signifiait ses volontés, contempler de loin le gibet où il devait être attaché. Et parce que l'intelligence et la perspective des maux

futurs ont la propriété de les rendre pour ainsi dire actuels et de les faire souffrir par avance, Jésus-Christ, dès son entrée dans le monde, a bu tout entier et jusqu'à la lie le calice amer que la justice divine approchait de ses lèvres, sans toutefois l'épuiser ni même le diminuer jamais.

Quelque chose de semblable doit se passer pour la Religieuse jalouse de se conformer à son Epoux. Il faut qu'elle réalise ce que symbolisent son vêtement noir, son voile, son crucifix. Chaque fois qu'elle touche ces objets, qu'elle les envisage, qu'elle les baise, l'Eglise, qui les lui a donnés sur sa demande, lui crie : Sois humble dans le deuil qui te couvre, sois obéissante sous le joug qui pèse sur ta tête, sois mortifiée à la vue du crucifix que tu portes sur ta poitrine. N'oublie jamais les promesses qui signalèrent ta consécration : on te parla de tout ce qui t'attendait dans la carrière religieuse, on te fit pressentir les difficultés, on te montra les épines, on sembla même prendre plaisir à t'effrayer. Et toi, pleine d'une noble ardeur, à l'exemple de Jésus-Christ, après avoir étudié les dimensions du calice et en avoir mesuré la profondeur, tu le pris à deux mains et juras de le boire jusqu'à la dernière goutte. Dès ton lever, le matin, lorsque tu prends le costume et les insignes de ta profession, renouvelle du fond du cœur tes saints engagements ; dans la journée, puisque ce costume et ces insignes te sont toujours présents, veille à ne point te démentir ; et le soir, en les déposant examine avec soin si tu en as rempli les significations. Ton habit est tout à la fois un docteur qui instruit, un témoin qui accuse et un juge qui condamne.

3° *Une sauvegarde puissante.* Ennemis du dehors et ennemis du dedans sont également tenus à

l'écart par l'habit religieux. Le monde le révère et le craint ; à son aspect, il se compose, cesse certains discours, réprime certains gestes ; on dirait presque qu'une vertu secrète sort de cette habit, comme autrefois de celui de Jésus-Christ, pour guérir ou du moins pour arrêter momentanément les écarts de la langue et l'insolence de l'attitude. Les plus éhontés n'échappent pas à cette influence ; ils comprennent et sentent que cet habit est le symbole de la modestie, et que si la plus grande réserve est due à l'enfant innocent et pur, comme l'affirme un ancien, une plus grande réserve encore est due à la Religieuse. Que la Religieuse porte son habit avec gravité et décence il lui sera comme un bouclier qui la rendra invulnérable.

A ses propres yeux même, cet habit sera un admoniteur éloquent, pour la retenir au moment de la tentation. Comprend-on ce qu'il doit en coûter à un guerrier en uniforme et sous les armes, pour faire un acte de lâcheté ; à un magistrat en toge et siégeant sur son tribunal, pour rendre une sentence injuste ; à un courtisan portant les livrées du prince et les décorations qu'il en a reçues, pour le trahir ? Ah ! si jamais la Religieuse hésitait entre le devoir et la prévarication, comme son habit lui crierait : Arrête, épouse de Jésus-Christ; ne te souvient-il plus de tes serments, des larmes de joie dont tu as baigné ta robe nuptiale au jour de ta profession, du bonheur avec lequel tu as courbé la tête sous ton voile, des doux baisers que tu as mille fois prodigués à ton crucifix ? Dépouille cette robe, arrache ce voile, jette ce crucifix, si tu t'obstines à être infidèle. Mais non : prête de nouveau l'oreille aux paroles si touchantes que t'adressa l'Eglise en me donnant à toi ; compte, si tu peux, les immenses méri-

tes que nous avons amassés ensemble ; songe qu'à ta mort je t'envelopperai encore pour l'heure de la résurrection. Si ces considérations te retiennent aujourd'hui, elles te retiendront demain, après-demain, toute la vie.

TABLE

Avant-propos iv

PREMIÈRE PARTIE.

DIRECTOIRE POUR LA RETRAITE GÉNÉRALE.

Avis sur la manière de bien faire la retraite générale 1

Le premier jour. — Examen pendant la retraite . . 3
Méthodes utiles 5

Le deuxième jour. — Passion dominante. — Règles pour la découvrir 14
Miroir de l'âme 18

Le troisième jour. — Qui fait mal sa retraite? . . 25
Règles du discernement des esprits 32
Règles qui conviennent surtout aux commençants 33

Le quatrième jour. — Confession et satisfaction . . 42
Autres règles pour un discernement plus exact des esprits, qui conviennent surtout aux plus avancés 48

Le cinquième jour. — Méthodes pour faire un bon choix 56
Combat spirituel. 67
Le sixième jour. — Plan de mémorial de retraite. . 72
Messe et communion 77
Le septième jour. — Rénovation des vœux 84
Exercice pour la préparation à la mort. . . 86

DEUXIÈME PARTIE.

MÉDITATIONS ET CONSIDÉRATIONS POUR UNE RETRAITE PARTICULIÈRE.

Ordre du jour, ou emploi des temps libres 93
Le premier jour. — *Premier exercice.* — Ma triple dignité 99
Deuxième exercice. — Dieu principe et fin 104
Troisième exercice. — La retraite 109
Quatrième exercice. — Mystère de notre incorporation à Jésus-Christ 115
Le deuxième jour. — *Premier exercice.* — Principes de notre incorporation à Jésus-Christ 120
Deuxième exercice. — Etat religieux . . . 125
Troisième exercice. — Excellence de la vocation de l'institutrice 130
Quatrième exercice. — Conséquences de notre incorporation à Jésus-Christ. . . . 134
Le troisième jour. — *Premier exercice.* — Péché véniel 140

Deuxième exercice. — Quatre sortes de Religieuses 146
Troisième exercice. — Délai du renouvellement 151
Quatrième exercice. — L'enfer de la Religieuse 156

Le quatrième jour. — *Premier exercice.* — Le Verbe fait chair 162
Deuxième exercice. — L'esprit des vœux . . 166
Troisième exercice. — La Règle 170
Quatrième exercice. — Vie cachée de Jésus 175

Le cinquième jour. — *Premier exercice.* — Adieux de Jésus et de Marie 181
Deuxième exercice. — L'institutrice religieuse et l'institutrice laïque 185
Troisième exercice. — Jésus ami des enfants. 189
Quatrième exercice. — Jésus priant à Gethsémani 195

Le sixième jour. — *Premier exercice.* — Les saintes Femmes au Calvaire 201
Deuxième exercice. — Les trois parfums . . 207
Troisième exercice. — Ferveur. 212
Quatrième exercice. — Sépulture de Jésus 216

Le septième jour. — *Premier exercice.* — Jésus apparaît aux saintes Femmes. 223
Deuxième exercice. — Miséricorde divine . 229
Troisième exercice. — Ciel 234
Quatrième exercice. — Pêche miraculeuse . 238

TROISIÈME PARTIE.

EXERCICES POUR LA RETRAITE DU MOIS.

Avis sur la manière de bien faire la retraite du mois. 244

Retraite du mois d'octobre.

Premier exercice. — L'ange gardien 246
Deuxième exercice. — L'éducation chrétienne . . . 252
Troisième exercice. — Persévérance 258

Retraite du mois de novembre.

Premier exercice. — La Religieuse jugée. 263
Deuxième exercice. — Fortune spirituelle 267
Troisième exercice. — Surveillance 272

Retraite du mois de décembre.

Premier exercice. — Jésus notre Roi 279
Deuxième exercice. — Catéchisme 285
Troisième exercice. — L'habitude du plus parfait. . 290

Retraite du mois de janvier.

Premier exercice. — L'Enfant nommé Jésus. . . . 295
Deuxième exercice. — L'office divin. 299
Troisième exercice. — Le temps 305

Retraite du mois de février.

Premier exercice. — Marie présente Jésus au temple. 309
Deuxième exercice. — Tentations 313
Troisième exercice. — Actes de vertu héroïques . . 319

Retraite du mois de mars.

Premier exercice. — Saint Joseph patron et modèle des instituteurs. 325
Deuxième exercice. — Oraisons jaculatoires. . . . 331

Troisième exercice. — La paix. 336

Retraite du mois d'avril.

Premier exercice. — Jésus perdu et retrouvé . . . 340
Deuxième exercice. — Gouvernement et correction . 346
Troisième exercice. — Solidarité 351

Retraite du mois de mai.

Premier exercice. — Dévotion au Saint-Esprit. . . 356
Deuxième exercice. — Pratiques pieuses envers Marie 361
Troisième exercice. — Secours mutuel. 365

Retraite du mois de juin.

Premier exercice. — Jésus récompense la virginité de saint Jean 371
Deuxième exercice. — Imitation du Cœur humilié de Jésus 376
Troisième exercice. — Jésus ami 380

Retraite du mois de juillet.

Premier exercice. — Duel entre le vieil homme et l'homme nouveau 386
Deuxième exercice. — Imitation du Cœur souffrant de Jésus 392
Troisième exercice. — Viser haut et monter toujours 396

Retraite du mois d'août

Premier exercice. — Modestie religieuse 402
Deuxième exercice. — Joie spirituelle 407
Troisième exercice. — L'habit religieux 411

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE BUSSIÈRE. — SAINT-AMAND (CHER).

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The
University

Dat

For failure to re
fore the last date
will be a fine of fiv
charge of one cent f

ce 22.9.57

a39003 010796752b
VALUY, BENOIT.
RELIGIEUSE EN RETRAITE

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 06 19 08 8